N° 828 43e Année Tome CCXL 15 Décembre 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ALAIN GERBAULT



EN MARGE DES TRAVERSÉES

L'Évangile du Soleil

— *Nombreuses illustrations* —

Ce nouveau livre du célèbre navigateur n'est plus le journal de bord, mais le journal des escales, de ces escales si particulières où pays et habitants, au delà des haltes des paquebots, conservent tout le charme des âges primitifs.

C'est pour mettre en action cet " Évangile du Soleil " qu'Alain Gerbault est de nouveau en route vers les îles Polynésiennes.

Un volume in-16 grand jésus. . . . . 15 fr.

Édition originale sur " Vélin Bibliophile ". . . . . . . 35 fr.




ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16.... 15 »
La Guerre des Mondes, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16.... 15
Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16.... 15 »
L'Ile du Docteur Moreau, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-16..... 12 »
Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray Volume in-16.... 15 »
Les Pirates de la mer, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16.......... 12 »
L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewic. Volume in-16.... 15 »
La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-16......... 15 »
Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 15 »
Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 15 »
Miss Waters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16. 12 »
La Burlesque Équipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 12 »
Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 12 »
Au temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 12 »
La Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz 2 volumes in-16 à 12 fr.... 24 »
Effrois et Fantasmagories, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 12 »
L'Histoire de M. Polly, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 15 »
Anne Véronique, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 12 »
Le Pays des Aveugles, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.... 12 »
Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16. 12 »
La Découverte de l'Avenir et le Grand État, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-18.... 12 »
Une Utopie moderne, traduit par Henry-D. Davraz et B. Kozakiewicz. Volume in-18.... 12 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. 2 vol. in-16 .... 30 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-16 .... 15 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling, par André Chevrillon. Vol. in-16 .... 15 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Actions et Réactions. Traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

« Capitaines Courageux ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 .... 15 »

Sa Majesté le Roi, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 .... 15 »

Contes choisis, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-8 écu .... 15 »

Du Cran ! traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 .... 15 »

Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur-Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

Simples Contes de la Montagne, traduits par Madeleine Vernon et Henry-D. Davray, introduction par Henry D. Davray. Vol. in-16 ... 12 »

Mais ceci est une autre histoire, traduction de Madeleine Vernon et Henry D. Davray, avec un essai bibliographique par les traducteurs. Vol. in-16 .... 15 »

ŒUVRES D'ALBERT SAMAIN

POÉSIE

Au Jardin de l'Infante. Vol. in-16 12

Le Chariot d'Or. Vol. in-16 12

Aux Flancs du Vase, suivi de **Polyphème** et de **Poèmes inachevés.** Vol. in-16 12

Œuvres choisies, avec une Préface de Francis Jammes, un portrait, un appendice et une Bibliographie. Vol. in-16. . . 15

Il reste de ce volume *Œuvres choisies*, quelques exemplaires de l' « Édition du Monument », in-8, sur beau papier, avec 3 portraits, au prix de 50

ROMAN

Contes. Vol. in-16 12

THÉATRE

Polyphème, pièce en 2 actes, en vers. Vol. in-16 3

A LA MÊME LIBRAIRIE

Léon BOCQUET. — **Albert Samain, sa vie, son œuvre,** avec un portrait et un autographe. Préface de Francis Jammes. Vol. in-16. 12

Georges BONNEAU. — **Albert Samain,** *Poète symboliste.* Vol. in-16. 12

LA MODERNITÉ DE MACHIAVEL

Voici qui réjouirait Carlyle : la mode — jointe aux nécessités de ce temps — est aux personnalités fortes. En politique, les hommes doués de volonté et ne répugnant pas à l'action sont l'objet de l'admiration de beaucoup, de l'attention du plus grand nombre. Un Jacques Bainville nous fournit « l'histoire naturelle » de Napoléon. M. Alfred Mortier, pour qui tout ce qui est italien n'a guère de secrets, campe à la scène un « Machiavel » réaliste et original auquel ne manque pas une certaine truculence qui est bien du siècle où vécut son héros. D'autres s'attachent à définir, à éclairer les aspects intéressants ou incertains de Nicolas Machiavel : un Prezzolini, dans un livre savoureux et plein de caprice imaginatif, un Orestes Ferrara dans une solide et puissante étude qui complète à sa manière la copieuse et savante biographie de Villari.

Le moment paraît donc propice pour entreprendre une étude d'ensemble du caractère de Machiavel et pour rendre au secrétaire de la Seigneurie de Florence ce témoignage qu'il fut clairvoyant...

Contrairement à ce que certains pensent, le paganisme latin fut imbu d'un grand scepticisme quant à la bonté essentielle de l'animal humain.

Il y a un mot de Napoléon et que nous ne résistons pas au plaisir de citer ici : « Je suis, s'écriait-il au cours de la campagne d'Egypte, je suis dégoûté de Rousseau depuis que j'ai vu l'Orient : l'homme sauvage est un chien. » Pas n'est besoin d'aller en Orient pour faire

cette découverte. Nos sociétés hypercivilisées ne nous offrent pas de perspectives plus consolantes...

Ce n'est point le lieu de démontrer le bien-fondé du pessimisme des Latins de l'antiquité. Les humanistes familiers de nos vieux classiques n'ont qu'à se reporter au sixième Livre de l'Enéide. Virgile nous y montre les âmes des hommes vaguant, inquiètes et tourmentées, dans une sorte de grand chaos et s'efforçant de se purifier avant de retourner dans le monde animer des corps nouveaux et qui porteront à leur tour les marques d'une origine où le bien et le mal ne cessent de se mélanger.

Il faudra en venir à ce dadais de Jean-Jacques — sentimentalement plein de charmes, mais d'esprit radicalement faux — pour entendre prôner le principe de la bonté essentielle de l'homme et voir poser dans la nouvelle philosophie et dans les principes politiques de l'avenir les bases d'un optimisme suspect, sur lequel les individualistes et les faiseurs, les faux rêveurs et les abstracteurs de quintessence viendront asseoir les conséquences sociales les plus subversives.

Mais les anciens — si l'on en excepte quelques sectes gnostiques qui ne feront leur apparition que bien plus tard, — les anciens savaient fort bien, dociles aux leçons de l'expérience, que, portée au bien sans cesser d'aspirer au mal et de le faire, la nature humaine ne peut se passer de sanctions et de guides et qu'il convient, dans une large mesure, de se méfier des hommes et de leurs mauvais instincts : orgueil, cupidité et vices de diverses sortes.

Le moyen âge n'oublia pas cette leçon. Peut-être même, sous l'influence du christianisme et de la doctrine du péché originel, trouva-t-il le moyen de la renforcer. Et si la Renaissance réussit à rétablir, entre les tendances, sur divers points opposées et sur certains autres concordantes, du christianisme et du paganisme, un harmonieux équilibre, elle n'eut garde cependant de s'aban-

donner à un optimisme exagéré qui se fût, dans tous les cas, heurté aux complications et démentis de la vie même.

C'est, d'une façon générale, sur ces bases, non théoriques, mais procédant de l'observation des réalités les plus évidentes, que Nicolas Machiavel — né, je me borne à le rappeler, à Florence « *sul fiume d'Arno* », et devenu secrétaire de la Seigneurie de sa ville natale — établit solidement le point de départ de sa doctrine ou, si l'on préfère, de son empirisme politique. Ainsi avait fait Aristote lui-même; ainsi les scolastiques qui connaissaient — la *Somme* de saint Thomas d'Aquin en témoigne abondamment — les secrets ressorts de la nature humaine, tout en s'efforçant de redresser par les réactions de la grâce ce qu'il pouvait y avoir en elle de trop misérable, au sens pascalien de ce mot... Mais ceci est déjà d'un autre domaine.

Ainsi, dans leur action pratique, verrons-nous les grands « condottieri » italiens (papes, princes, meneurs de troupes, un Alexandre VI, un Jules II, un Laurent de Médicis, un Sforza, un Jean des Bandes Noires, un Vitellozzo) s'inspirer des règles de gouvernement où il est tenu compte de l'infirmité humaine et des défauts que chacun de nous apporte dès son apparition en ce monde.

Or, c'est précisément de l'observation attentive de la conduite d'un de ces chefs réalistes de l'Italie du *Cinquecento* que Machiavel va tirer la substance de sa doctrine politique ou plutôt de ses enseignements empiriques.

§

Sans doute, de l'histoire de Rome Machiavel a extrait le principe fondamental de la priorité de l'Etat sur les intérêts individuels des citoyens qui le composent ou bien des castes, des coteries, des groupements plus ou moins forts qui s'efforcent de l'accaparer et d'en faire jouer les institutions à leur profit...

N'oubliez pas que ce bourgeois au fin profil, aux méplats saillants, à l'œil méfiant et railleur — tel enfin qu'il nous apparaît dans le portrait de la galerie *Doria*, à Rome — connaît à fond ses « antiquités », qu'il a lu et commenté Tite-Live avec une intelligence que lui envient les plus beaux esprits de son temps et que, dans les promenades des jardins « Oricellari », il a déjà livré à ses amis et à ses proches la substance de sa doctrine... Il sait, pour l'avoir lu inscrit sur les monuments du passé et davantage encore dans les institutions dont Rome a doté le monde, que ce qui crée, en fait, le droit, dans les sociétés, c'est la force, et que Florence, sa patrie, doit être forte sous peine de disparaître...

Le spectacle des luttes et des déchirements de l'Italie du XVIe siècle naissant — qui est l'époque où il défend, un peu en espion, les intérêts du gonfalonier Soderini, c'est-à-dire de Florence, devant la Cour de France où on vient de l'envoyer en mission; — celui, plus douloureux encore, des invasions étrangères (après les invasions allemandes qui jalonnent tout le moyen âge, les invasions françaises : Louis XII suivant Charles VIII), ces spectacles lui inspirent le désir de voir enfin l'Italie unifiée et capable de résister aux tentatives et aux profanations des plus forts...

Mais tout ceci ne prendra corps, pour lui, qu'en se concrétisant dans un personnage type qui lui apparaîtra comme le « Prince » par excellence. Foin des chimères et des abstractions. La force et l'astuce, l'habileté et la souplesse du maître futur de l'Italie se personnifient en César Borgia, auprès de qui la Seigneurie florentine vient de lui confier une délicate mission. Il est vrai qu'il n'y sera point seul. Et même, aux yeux de ses contemporains, son rôle paraît assez borné, puisqu'on l'a simplement chargé d'accompagner l'évêque Francesco Soderini, futur cardinal et frère du gonfalonier Piero Soderini. César Borgia devenait menaçant pour la République flo-

rentine dont, fier de l'appui tacite du roi de France Louis XII, il avait envahi le territoire et dont il s'efforçait de soulever les villes contre l'autorité de la Seigneurie. Cette première légation remonte à juin 1502. Un peu plus tard, Machiavel reviendra, seul cette fois, à la cour de César.

§

Que le fils de la romaine Vannozza — de qui on voyait, il y a seulement quelques années, le tombeau en marbre blanc patiné dans l'église de Santa Maria del Popolo — et du cardinal Rodrigue Borgia, futurs Alexandre VI, ait exercé sur les idées de Machiavel une influence décisive, c'est ce qu'atteste, entre autres, un passage du *Prince*, qui est aussi une sorte de confession. Parlant en effet du duc de Valentinois — c'était le titre que César tenait du roi de France — Machiavel écrit :

Si l'on veut examiner la conduite du duc, on verra tout ce qu'il fit et tout ce qu'il avait fait pour jeter les fondements de sa future puissance. Cet examen ne sera rien moins que superflu, car je ne saurais donner à un prince nouveau rien de mieux que l'action et l'exemple de celui-ci à suivre. S'il ne réussit pas, malgré toutes ces mesures, ce ne fut point sa faute, mais bien l'effet d'une mauvaise fortune constante à le persécuter. (*Le Prince.*)

Ce qui, entre parenthèses, laisse déjà dans les calculs de la politique de Machiavel, en marge des combinaisons humaines, une place importante et décisive — qu'il signalera par ailleurs — à l'impondérable, à la chance, à la circonstance, à la Providence, eût dit Bossuet. « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court », ou la petite pierre dans la vessie de Cromwel...

Ecrivant, en janvier 1514, à son ami Velori, Machiavel lui déclare, au sujet de César Borgia : « Je ne manquerais jamais de l'imiter si j'étais prince. »

Aussi, comme il le commente !

§

Il semble qu'en marge des actions de son héros Machiavel ait voulu, comme l'on dit, marquer des points.

Ce n'est pas un moraliste qui disserte — et l'on aurait tort de le lui reprocher, puisque aussi bien jamais il n'a prétendu à ce rôle. C'est un philosophe qui raisonne et qui, des actions particulières, tire des principes pratiques de conduite humaine. C'est un témoin et qui, tout en attestant la réalité des événements auxquels il se trouve mêlé, a le souci d'en extraire pour nous des enseignements utiles.

Ce qui veut dire que, dans les idées politiques de Machiavel, il faut faire deux parts : une, générale et humaine, et donc permanente et qui se réfère à la nervosité foncière, à la couardise, au « conformisme » humains. Machiavel veut établir la manière de s'en servir ou d'en user dans le gouvernement des hommes; ensuite, la part des circonstances particulières à l'époque, et dont l'historien devra tenir compte s'il entend porter sur Machiavel un jugement équitable.

Si cette deuxième partie a, forcément, vieilli, la première n'a rien perdu en revanche de sa vérité pratique. L'animal humain demeure le même; la même aussi la façon de le conduire. « *Homo sum et nihil humani a me alienum puto.* »

Aussi bien faut-il reconnaître que le vingtième siècle n'est pas, sous ce rapport, tellement dissemblable du *Cinquecento*. Il y a eu depuis, il est vrai, l'application de ce que l'on est convenu de désigner sous le nom de *libéralisme politique,* sur quoi se basent les démocraties dites « modernes ». Mais qui oserait soutenir que, dans tous les cas, le libéralisme démocratique issu des grands idéaux du XVIII[e] siècle n'a point été à l'encontre de l'intérêt des peuples qu'il était destiné à servir? Le spectacle

des innovations politiques survenues en Europe pendant et depuis la guerre est à cet égard instructif.

Voilà pour le pessimisme païen.

J'entends bien au surplus que, par contraste, les doctrines de Machiavel ne donnent point satisfaction au moralisme chrétien et que d'aucuns condamneront cette séparation que son empirisme établit entre la politique et la morale. Mais c'est aussi que ces deux notions demeurent parfaitement séparables; en certains cas, les sociétés à gouverner comprenant des hommes et non des anges, ces notions s'avèrent même nuisibles l'une à l'autre. Un saint, ou un « honnête homme » *vertueux* peuvent se montrer médiocres dans l'administration de l'Etat. D'ailleurs,les hommes, sujets du Prince, ou de l'Etat, sont des êtres de chair et de passion. Il ne suffit pas toujours, pour les engager à la poursuite du bien général de faire appel à une haute raison théorique, mais dont les impératifs sont trop souvent étouffés ou dominés par l'intérêt individuel.

C'est un art très souple que la politique et qui demande un mélange de force et de finesse avec un sens parfait des circonstances qu'il faut savoir utiliser en vue du bien public. Il est certes un peu choquant de lire des maximes comme celle-ci, que nous recueillons dans *le Prince : « Il faut que l'usurpateur d'un Etat y commette en une seule fois toutes les cruautés que sa sûreté nécessite, pour n'avoir pas à y revenir.* » Mais ce n'est point assurément comme moraliste que Machiavel a écrit ceci. Il s'est borné à constater que les choses vont de la sorte et doivent en aller ainsi dans le maniement des hommes.

Continuons maintenant à le suivre dans certaines de ses maximes dont il sera facile de souligner l'application en des temps beaucoup plus rapprochés des jours que nous sommes en train de vivre.

§

Et tout d'abord mettons l'accent sur le pessimisme foncier de l'auteur du *Prince.*

Il est, ce pessimisme, à la base de tout son système politique et un observateur aussi subtil, aussi sagace que M. Mussolini ne s'y est pas trompé. Dans une dissertation destinée précisément à faire ressortir tout ce qu'il y a de moderne dans les écrits de Machiavel, « *de qui la doctrine est aujourd'hui plus vivante qu'il y a quatre siècles* », le Duce écrivait finement :

Si la politique est l'art de gouverner les hommes, à savoir d'orienter, d'utiliser, d'éduquer leurs passions, leur égoïsme, leur intérêt en vue de buts d'ordre général qui dominent presque toujours la vie individuelle parce qu'ils se projettent dans l'avenir; ;si c'est cela la politique, il n'est pas douteux que l'élément fondamental de cet art, c'est l'homme.

Or — et ici apparaît le pessimisme fondamental de Machiavel — les hommes sont tristes, mobiles et changeants. Ils sont enclins à modifier leurs sentiments et leurs passions.

Tableau chargé? Si peu! Et voilà en tout cas ce que ne peut ignorer « le Prince ». Mais, indépendamment des conséquences qu'il lui appartient de tirer de ces constatations psychologiques, il en est une, plus générale, et qui se place à l'origine même des conceptions politiques de notre auteur; je veux parler de *sa théorie de l'Etat.*

On peut dire en général des hommes ce qui suit, souligne Machiavel au chapitre XVII du *Prince* : ils sont ingrats, bavards, et simulateurs, craignent le danger; ils sont avides de gain; tant que vous leur faites du bien, ils sont tout à vous, offrant leur sang, leur substance, leur vie, leurs enfants; mais que le danger vous presse, ils se révoltent.

L'individu étant ce que l'on vient de voir : terre mouvante et cœur ballotté, ce n'est donc pas sur un pareil

terrain qu'il est possible d'asseoir les fondements d'une société ordonnée. Foin des libéralismes rousseauistes avant la lettre! Machiavel doit autant aux leçons des anciens qu'à son expérience propre lorsqu'il se prononce pour le primat souverain de l'Etat. *L'Etat?* Il le veut libre et capable de commander, dans son domaine, poursuivant ses fins propres, principe social d'où émane moralité et justice. L'homme dès lors n'intéresse plus Machiavel en tant qu'individu isolé, mais seulement comme citoyen d'une patrie à laquelle chacun doit s'intégrer, à sa place, à son rang et pour servir non l'individu en tant que tel, mais l'intérêt commun qui est celui de l'Etat. Il n'y a plus, dans les limites de l'Etat, que des citoyens assujettis à l'intérêt public, liés à leur pays qui a le droit de commander pour le bien de tous tel de leurs actes et de leur imposer telles contraintes nécessaires.

Et la religion? dira quelqu'un.

Le commentateur de Tite-Live vous répondra, au nom des mêmes principes, que la religion n'est concevable — et donc tolérable — qu'en tant qu'elle sanctionne, au nom d'une autorité supraterrestre, les lois de l'Etat et, par conséquent, les renforce; mais que cette même religion devient inutile ou même dangereuse du jour où elle prétend opposer ses lois ou ses propres aspirations aux lois et aux intérêts spécifiques de l'Etat.

Nous touchons ici à l'essence de cet anticléricalisme italien qui devait inspirer, au XIX[e] siècle, les artisans du *Risorgimento.* L'Eglise apparaît, en fait, dans la péninsule, comme l'élément perpétuellement diviseur. L'unité italienne ne semble devoir être faite que sur les ruines de sa puissance politique. Et lorsque, au XX[e] siècle (en octobre 1922) le chef des Chemises Noires, Mussolini, ayant pris le pouvoir, entendra restituer à l'Etat italien toute l'étendue de ses droits, il s'efforcera du même coup

de confiner dans le domaine amoindri où il sera possible à cet Etat de la surveiller, la papauté « diviseuse ».

Le libéralisme de Rousseau et de l'Encyclopédie — sur lequel repose la Constitution de la plupart des Etats modernes en Europe — est singulièrement plus favorable à l'éclosion des particularismes individuels corrupteurs de la chose publique, aux intrigues des coteries, aux combinaisons des partis et aux conjurations subversives des intérêts coalisés contre l'intérêt de l'Etat.

Seulement, il est quand même instructif de constater que, du jour où tel ou tel pays, ruiné par le libéralisme politique et soucieux enfin d'une réaction salutaire qui en corrigerait les abus, s'est préoccupé de chercher une voie de salut, c'est précisément à ces doctrines de salut public, basées sur le principe de la souveraineté de l'Etat, qu'il a recours.

Ce qui semble encore prouver la perspicacité de Machiavel, c'est le fait que quatre cents ans environ après sa mort, et lorsqu'il a fallu, pour que l'Italie vive, la soustraire aux conséquences de théories libérales qui menaçaient de l'affaiblir ou de la détruire, le chef de ce renouveau politique n'a rien trouvé de plus efficace que la restauration de l'Etat dans la plénitude de ses droits. Le *fascisme* mis en vigueur par M. Mussolini en 1922 atteste, par ses résultats et par le relèvement de l'Italie après la guerre, l'efficacité pratique des idées que le florentin Machiavel considérait déjà comme salutaires dès l'aube du XVIe siècle.

C'est aussi que le fascisme, comme Machiavel, a mis à la base de sa doctrine l'idée fondamentale de l'imperfection de l'homme en tant qu'animal social. Telle est la force d'un principe que son oubli ou sa mise en vigueur peuvent avoir, sur la conduite des Etats, des répercussions extrêmement graves. M. Mussolini, dans cette dissertation déjà citée qu'il présentait à l'Université de Bologne comme thèse de son Doctorat en droit,

n'a pas manqué de se servir des arguments de Machiavel comme confirmation de son point de vue. Il y rappelle ce passage, tiré des *Discours sur Tite-Live* :

Quiconque organise une République et y porte des lois doit supposer d'abord que tous les hommes sont mauvais et toujours prompts à manifester la malignité de leur esprit, dès que l'occasion se présente à eux de le faire. Les hommes ne font le bien que par nécessité, mais laissez-leur la liberté de faire le mal et tout alors ne tarde pas à se remplir de confusion et de désordre.

Et Mussolini de commenter :

S'il m'était permis de juger mes semblables et contemporains, je ne pourrais d'aucune manière atténuer le jugement de Machiavel. Tout au contraire l'aggraverais-je.

Que le disciple ait fait passer dans la pratique les principes du vieux maître, c'est là un fait important et dont il ne semble pas jusqu'à présent que l'Italie ou les Italiens, pris en bloc, aient eu à se plaindre.

Mais, objectera-t-on, et la liberté?...

§

La liberté n'est bonne pour l'individu que compatible avec les prérogatives et les légitimes exigences de l'Etat. A condition, toutefois, que l'Etat ne soit pas corrompu. Car un Etat corrompu — la remarque est de Machiavel — ne peut ni défendre ni acquérir les libertés publiques.

Au surplus, la *liberté* elle-même n'est pàs un concept absolu. Elle dépend des circonstances et son exercice est fonction de l'évolution des sociétés. M. Mussolini a fort judicieusement commenté ces assertions d'ordre pratique. Il convient de le citer.

Le concept de liberté change avec le temps, s'écriait-il le 20 mai 1924, à Rome. Il y a une liberté en temps de paix qui n'est pas la liberté en temps de guerre. Il y a une liberté

en temps de richesse qui n'est pas la liberté en temps de misère. C'est la lutte, la grande lutte entre l'Etat et l'individu qui tente de s'évader, parce que l'individu laissé à lui-même, à moins que d'être un héros ou un saint, se refuse à payer les taxes, se refuse à obéir aux lois et à aller à la guerre.

C'est encore le pessimisme nuancé de Machiavel s'opposant à l'idéalisme de Jean-Jacques.

A ceux qui objecteraient le danger de tyrannie impliqué dans les principes de Machiavel, on répondra avec Machiavel lui-même que la méfiance envers la bonté et la perfection hypothétiques de l'homme n'implique point la tyrannie du Prince sur le peuple. Se méfier est une chose. C'en est une autre que de gouverner au mépris de la justice ou même de l'élémentaire bonté. Bien plus — et c'est ici que la doctrine de Machiavel serre de fort près les réalités humaines — le Prince ne pourra gouverner longtemps s'il n'a souci d'obtenir une certaine faveur populaire.

Celui qui parvient à la principauté par la faveur des nobles s'y maintient avec beaucoup de peine, parce qu'il a autour de lui des hommes qui, se croyant encore ses égaux, se soumettent difficilement à son autorité. On peut, sans injustice, contenter le peuple; non les grands. Ceux-ci cherchent à exercer la tyrannie, ceux-là seulement à l'éviter.

L'habileté chez le Prince est donc de faire en sorte que le peuple considère l'intérêt général comme lié à celui du souverain. Car, « l'affection du peuple est la seule ressource qu'un prince puisse trouver dans l'adversité ». Vienne même cette adversité, et « le prince qui sait, par sa fermeté et de sages dispositions, maintenir l'ordre dans ses Etats, ne se repentira jamais d'avoir fait fonds sur l'affection du peuple ».

§

Voilà pour les principes du gouvernement intérieur. Mais à la lumière de ces mêmes idées générales rigou-

reusement déduites des enseignements de l'histoire et tirées de son expérience propre, Machiavel va formuler quelques axiomes hardis concernant la défense de l'Etat menacé par les ennemis du dehors.

En un temps où des hommes généreux, et plutôt téméraires à force d'être idéalistes, ne cessent d'avoir à la bouche les mots de *paix* et de *désarmement*, il ne peut nous être indifférent de feuilleter les pages où le Florentin a condensé le résultat de ses remarques.

On pourrait sans doute arguer que les temps ne sont plus les mêmes et qu'un superbe idéalisme emporte aujourd'hui les hommes vers un avenir pacifique rempli des plus belles promesses!...

Rêves, vains rêves!... Tout ceci serait bel et bon si le spectacle de l'Europe contemporaine et les rumeurs de colère que l'on sent gronder aux quatre coins de l'horizon n'obligeaient point les peuples « menacés » ou « favorisés » à veiller à leur propre défense. Aussi des préceptes comme ceux que l'on va lire n'ont-ils point perdu, à nos yeux, l'actualité soulignée par l'état de guerre latente qu'entretiennent dans le monde d'aujourd'hui les haines, les convoitises, les jalousies de peuple à peuple.

Je ne puis, écrit Machiavel, qu'avertir les princes de fortifier et d'approvisionner la ville où ils résident, et de ne point se mettre en peine du reste. Car s'ils ont su se ménager l'affection du peuple, je ne pense pas qu'ils aient rien à craindre.

Les observateurs sagaces du temps présent n'auront pas manqué de noter qu'un pays est moins enclin à succomber sous les coups de l'ennemi qui le guette s'il maintient dans son propre sein cette volonté d'union nationale qui groupe tous les citoyens autour de l'idéal commun. L'Italie contemporaine nous paraît, à cet égard, et compte tenu de quelques exceptions de détail, infi-

niment plus solide qu'elle n'était à l'époque où les princes et les tyrans locaux se disputaient les lambeaux de son territoire, n'hésitant pas à faire appel au besoin à l'intervention de l'étranger.

Cependant, une force armée demeure aussi nécessaire pour assurer la défense et la sauvegarde de l'intérêt national. Milice de défense contre les ennemis du dedans; armée suffisamment puissante pour tenir en respect les ennemis du dehors. Malheur aux prophètes désarmés! « Tous les prophètes armés triomphent et les prophètes désarmés succombent », est-il dit au chapitre VI du *Prince*. Et M. Mussolini cite encore ce dernier passage; Mussolini, prophète, à sa manière, de l'Italie régénérée, et prophète, quoi qu'on dise, dont l'action vigoureuse a infusé au peuple italiote une âpre volonté de puissance, a dû souvent méditer — et vérifier — la vérité de cette remarque. Dix ans environ après l'entrée des Chemises noires dans Rome, il apparaît bien que le régime fasciste aurait probablement succombé sous les coups de ses adversaires, s'il n'avait créé, pour sa propre défense, la *milice* qui demeure aujourd'hui encore un de ses plus fermes soutiens... Malheur aux prophètes désarmés!...

C'est que vient toujours un moment où le peuple se lasse de ses maîtres, même les plus bienfaisants. Alors, devant la masse qui se cabre et répugne à obéir, il n'est guère d'autre moyen que l'intervention de la force. Pour en avoir été dépourvu, Savonarole — qui, un moment, fit de Florence une sorte de paradis mystique — devait voir sa tentative de réforme échouer lamentablement. Et cet exemple, qui était proche, n'était pas étranger à la boutade de Machiavel sur les prophètes désarmés.

Il vit, remarque Machiavel parlant du grand réformateur, il vit ruiner ses projets au moment où, la multitude n'ayant plus confiance en lui, il manqua de moyens pour l'obliger à en avoir encore, et pour en inspirer aux plus incrédules.

L'histoire atteste la nécessité de l'emploi de la force en des circonstances données.

Moise, Cyrus, Thésée et Romulus n'auraient pu faire observer longtemps leurs constitutions s'ils eussent été désarmés.

Ceci n'exclut aucunement chez le Prince la nécessité d'être vertueux. Mise au service de la vertu, la force assurera aux Etats cette paix qui n'est, nous dit Aristote, que « la tranquillité de l'ordre ».

Machiavel attend de ce mariage entre force et vertu — et *vertu,* au sens latin, dit aussi *force* — une grande efficacité politique. Il écrit :

Le système qui consiste à choisir les hommes vertueux pour gouverner l'Etat devrait être pratiqué dans toute la République.

« *Devrait*... « *Vertueux* »... Il suffit de poser ces antithèses de mots pour nous laisser entendre que Machiavel n'envisage pas la réalisation de ces hypothèses comme étant ou devant jamais être de pratique courante.

S'agit-il — et c'était chose habituelle au XVIe siècle — d'asseoir solidement la possession d'un usurpateur? La force est encore plus nécessaire. Machiavel, au nom de la *raison d'Etat* et de l'intérêt bien compris du Prince, écrit :

Un nouveau prince doit détruire tous les vieux souvenirs, toutes les institutions. Il doit aller jusqu'à changer les villes.

Regardons autour de nous : deux sortes de pouvoirs nouveaux ont surgi dans le monde depuis la dernière guerre — qui ne sera d'ailleurs pas la dernière dans la suite des temps. L'un, le fascisme, aux caractères nettement latins, a jeté bas l'édifice, déjà vermoulu et branlant, d'une constitution démo-libérale basée sur les rêveries de Jean-Jacques, pour instaurer en Italie un pouvoir fort et relié à la tradition de Rome antique. Il a

sagement, rompu avec l'idéologie révolutionnaire qui allait à l'encontre de cette vieille tradition romaine attestée par les monuments du passé, par la langue, l'histoire et les mille liens qui persistent dans l'âme italienne, unissant les morts aux vivants. Il a renoué les chaînes brisées entre les institutions et les générations d'autrefois et les hommes italiens d'aujourd'hui, revenant ainsi, par le chemin de la tradition, à ses origines et aux sources de sa stabilité et de sa puissance.

Usurpation?... Et de quoi? D'un pouvoir que des détenteurs étaient incapables d'exercer autrement que sous le contrôle humiliant des coteries et des intérêts particuliers coalisés?... Usurpation? Et sur qui? Sur les représentants affaiblis, incapables, vides d'énergie et d'idées, d'une doctrine libérale dont la guerre avait déjà amplement fait justice en imposant aux hommes — ceux de Paris et ceux d'ailleurs — des dictatures de salut public?... Usurpation?... Au sens absolu de ce mot, non! Mais certainement *restauration,* politique et spirituelle, morale et nationale tout ensemble.

A l'encontre de ce système de gouvernement imposé par les événements et par les évidences de l'histoire, et qui visait à rétablir l'Etat sur des assises plus stables, et réellement plus « humaines », c'est-à-dire plus conformes à la nature des choses, le bolchévisme, installé sur les ruines de la monarchie moscovite, a apporté un autre évangile dont il demandait *a priori* que fussent acceptés aveuglément les principes comme autant d'articles de la foi économique nouvelle.

Ici, ce fut la rupture complète avec les formes anciennes de gouvernement, et — ce que n'a point fait le fascisme, et au contraire — le reniement de toutes les traditions du passé. Ce fut l'entraînement éperdu de cette masse énorme d'hommes, lancés en plein rêve, vers un avenir apocalyptique qui n'eût pu convenir qu'à des héros divinisés ou fabriqués selon la pure formule de

Jean-Jacques, ou de son disciple Tolstoï. Toutefois — et les chefs du bolchévisme russe sont machiavéliens à leur façon — les nouveaux maîtres de cette Russie déchaînée, en marche vers la terre d'utopie, n'eurent certes garde d'omettre, dans l'élaboration de leur Salente idéalement parfaite, l'emploi continuel et intensif de *la force* comme moyen de gouverner ou, plus exactement cette fois, de plier les volontés humaines aux exigences antihumaines de leurs rêveries passionnées.

Non seulement, donc, ces novateurs ont fait disparaître les vieux souvenirs et les institutions séculaires — églises, organisation sociale, et le reste — mais encore ils ont positivement changé l'aspect et le nom des villes. Il ne s'agit point de savoir si cela est conforme à la justice et à la morale, mais bien de constater que ce permanent et persistant recours à la force constitue l'une des bases essentielles, et peut-être la principale, de l'idéologie soviétique et de ce nouveau système de gouvernement.

Machiavel a donc vu juste.

Etrange constatation : cette nécessité reconnue par les utopistes de Moscou d'un recours à la force pour contraindre les citoyens d'un pays à servir une doctrine déterminée est la meilleure preuve des démentis constants que les réalités infligent à l'utopie rousseauiste représentée depuis un siècle et demi par le démo-libéralisme politique, auquel le fascisme a porté les coups les plus décisifs parce que les plus rationnels.

C'est Mussolini qui le soulignait dès le mois de juin 1924 devant la Chambre des Députés :

Nous avons vécu, proclamait-il, deux grandes expériences historiques : la russe et l'italienne. Elles ont des points de contact en ceci que chacune d'elles a plus ou moins voracement dévoré 89, c'est-à-dire cette partie des immortels principes qui n'est plus considérée comme adaptée à l'actuel climat historique.

Ailleurs, parlant de la faillite du libéralisme, le Duce écrira ce qui suit :

Le libéralisme en tant que méthode de gouvernement a été bon pour le dix-neuvième siècle, c'est-à-dire pour un siècle dominé par deux phénomènes essentiels : le développement du capitalisme et l'affirmation du sentiment de nationalité; rien ne prouve que ce libéralisme doive être adopté par le vingtième siècle qui s'annonce dès maintenant avec des caractères assez différents de ceux qui individualisèrent le siècle précédent.

Les faits valent plus que les livres ; l'expérience plus que la doctrine. Or, les plus grandes expériences de l'après-guerre, celles qui sont en instance de mouvement sous nos yeux, prouvent la défaite du libéralisme.

La Russie et l'Italie montrent que l'on peut gouverner au-dessus de toute idéologie libérale et même contre. Le communisme et le fascisme sont en dehors du libéralisme.

Dans son article écrit, en 1932, pour l'*Encyclopédie italienne*, le Duce renouvelle les mêmes judicieuses remarques. *Libéralisme* et *socialisme* y sont copieusement combattus, *déshonorés*, pourrait-on dire. Et quant à la *guerre*, dont ailleurs on voudrait taire jusqu'au nom, écoutez ceci :

Le fascisme repousse le pacifisme, qui cache une renonciation à la lutte et une lâcheté en face du sacrifice. Seule, la guerre porte à leur plus haute tension les énergies humaines.

§

Pareillement, Machiavel aura vu juste en traitant de la *guerre*, où ses vues d'ensemble sont d'un esprit réaliste que n'aveuglent point les théories faciles. On fera bien de se souvenir de ses enseignements en un temps où les rêveries idylliques jettent dans les cerveaux, principalement français, des germes de dissolution et de faiblesse, et où l'on voit cette fameuse et éternelle ques-

tion du *désarmement* glisser, par la faute de quelques illuminés, par l'astuce de quelques gredins et par l'apathie du plus grand nombre, du plan politique et diplomatique — qui est celui des réalités tangibles — au dixième dessous du faux idéalisme mystique.

Machiavel estime qu'un Prince, comme un Etat, doit être à même de faire la guerre. Malheur aux faibles! Cette idée inspire à notre auteur une série de constatations qui pourraient aussi bien s'appliquer à une certaine diplomatie hésitante et mal assurée, doutant sans cesse d'elle-même, et dont les résultats sont sous nos yeux. Il écrit, dans ses *Discours sur la première Décade de Tite-Live* :

Un Etat qui a un excellent commencement peut se soutenir sous un Prince faible; mais sa perte est inévitable, quand le successeur de ce prince est faible comme lui.

...Et j'appelle princes faibles ceux qui sont incapables de faire la guerre.

Je conclus donc que le génie belliqueux de Romulus fut tel qu'il fournit à Numa les moyens de gouverner Rome par les seuls arts de la paix. Mais à lui succéda Tullius, dont la vigueur guerrière effaça même Romulus. Après lui vint Ancus qui avait reçu de la nature un génie également propre et à la guerre et à la paix. Il s'attacha même d'abord à la paix. Mais il vit bientôt que ses voisins le méprisaient comme un prince lâche et efféminé : pour maintenir Rome il sentit donc qu'il fallait recourir aux armes, et ressembler à Romulus plutôt qu'à Numa.

Que celui-ci serve d'exemple à tous les princes qui gouvernent un Etat...

...Et aux peuples qui se laissent entraîner dans les nuages d'un idéalisme auquel les faits ne cesseront d'opposer leurs cruels démentis et d'infliger de lamentables défaites...

Machiavel nous donne ailleurs une preuve palpable de ce fait que, en politique, la faiblesse est la pire des fau-

tes. Paolo Baglione était tyran de Pérouse. Jules II marcha contre lui et, sans coup férir, pénétra dans la ville, dont le Baglione, pourvu cependant d'excellentes troupes, venait spontanément de lui ouvrir les portes. Le pape n'eut à Baglione aucune reconnaissance pour sa lâcheté. L'ayant fait jeter en prison, il le dépouilla de ses Etats. Machiavel, qui assistait à ces événements, n'a pu pardonner à Paolo Baglione sa honteuse capitulation. Mais surtout il en veut à ce prince d'avoir cédé, sans se défendre, à la simple menace du pape, de ce pape romain qui représentait à ses yeux l'élément diviseur de l'unité italienne.

Car tel est le grief constant de Machiavel contre la papauté :

Le premier service que nous ont rendu à nous, Italiens, et l'Eglise et les prêtres, écrit-il dans ses *Discours*, c'est de nous avoir privés de religion et de nous avoir dotés de tous les vices. Mais elle nous en a rendu un plus grand, qui causera la ruine de l'Italie : c'est de l'avoir tenue et de la tenir toujours divisée.

Au surplus, s'il a quelque chose à reprocher à la religion de son temps, qui est la catholique, c'est précisément d'avoir pris le contrepied de l'ancienne, la païenne, laquelle fut, au contraire, « une des principales causes de la prospérité de Rome ».

Car la religion ne l'intéresse pas en tant que constituant une métaphysique ou une morale idéale. Elle n'a pour lui d'intérêt que dans la mesure où elle vient appuyer et renforcer l'Etat, et, de ce point de vue, « la religion introduite par Numa » devait lui plaire.

Notre religion place le bonheur suprême dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines; et l'autre, au contraire, faisait consister le souverain bien dans la grandeur d'âme, la force du corps et dans toutes les qualités qui rendent les hommes redoutables. Si la nôtre exige quelque

force d'âme, c'est pour nous disposer à souffrir plutôt qu'à quelque action de vigueur.

Notre temps, avec son goût des sports et son ambition de se réaliser sur le plan de l'actualité immédiate, donnera sans nul doute raison à Machiavel. Et, d'autre part, il serait facile de donner à ces derniers aphorismes le commentaire le plus actuel par l'histoire des démêlés du fascisme avec la papauté, précisément sur ce terrain de la formation des jeunesses italiennes et de l'éducation, que le fascisme revendique en dépit des oppositions doctrinales de l'Eglise.

Et, que le Duce ait compris l'importance de ce retour à l'idéal antique pour le renforcement de l'italianité dans l'âme de chaque citoyen de la péninsule, c'est ce qu'attestent les fortes paroles suivantes :

Aujourd'hui, le fascisme est un parti, une milice, une corporation. Cela ne suffit pas, il doit devenir un mode de vie! Il doit y avoir des Italiens du fascisme comme il y a eu des Italiens de la Renaissance, des Italiens de la Latinité.

C'est seulement en créant un mode de vie, c'est-à-dire une façon de vivre, que nous pourrons compter comme une page d'histoire et non comme un feuillet de chronique. Et quel est ce mode de vie? Avant tout, c'est *le courage, l'intrépidité, l'amour du risque,* la répugnance contre le « panciafichismo » et pour le « pacifondismo ». C'est être toujours prêts à oser dans la vie individuelle comme dans la vie collective, c'est abhorrer tout ce qui est sédentaire, c'est avoir dans les rapports humains la franchise maximum; ce sont les entretiens nets les yeux dans les yeux et non les vociférations anonymes et viles. C'est l'orgueil à toute heure de se sentir Italien. C'est la discipline dans le travail et le respect de l'autorité...

L'opposition du fascisme aux doctrines pontificales et l'espèce d'intime ressentiment qu'inspire à Machiavel la tendance morale, toute passive, de la religion catholique, procèdent d'une même idée et d'une aspiration com-

mune : le désir de voir l'Italie demeurer grande dans son unité!

Le Florentin aspire en effet à voir se concrétiser ce grand rêve de l'unité de la péninsule. Il appelle de ses vœux le jour où l'Italie — il dit bien : *l'Italie*! — sera défendue, non plus par des troupes de mercenaires indifférents à son sort, mais par des soldats de sang italien qu'animera la volonté nette d'affranchir le pays du joug étranger.

La ruine de l'Italie, proclame-t-il, ne vient aujourd'hui que de la confiance qu'elle a mise dans les troupes mercenaires.

Arrive donc le Prince — ou le dictateur — qui, rassemblant les éléments épars de la grande âme italiote et s'imposant au respect des petits potentats qui se disputent les lambeaux de ce territoire trop envahi, réalisera enfin l'unité désirée.

Notre infortunée patrie, clame-t-il, gémit encore dans l'attente d'un libérateur qui mette fin aux dévastations de la Lombardie, de la Toscane, du royaume de Naples!

Eh! ne reconnaissez-vous pas ici le rêve de César Borgia?

— Fédéralisme italien! dira plus tard, bien plus tard, notre Proudhon, qui écrira : « L'Italie, par nature et configuration, est fédéraliste. »

Mais Machiavel aspire à l'unité politique la plus complète. Il demande au ciel de « susciter un prince — sans doute pense-t-il au Valentinois — qui affranchira son pays du joug humiliant et odieux de l'étranger ».

Quelqu'un, quelqu'un!... *Exoriare aliquis!*... Oui, mais *qui*, et *quand?*... César Borgia est emporté par les événements dont il n'a su se rendre maître... Alors, c'est vers Florence que regarde Machiavel, vers Florence où règnent les Médicis, dont la famille s'installe, à Rome, sur le trône des pontifes...

Il y a des objections : de longues guerres seraient peut-être nécessaires pour réaliser ce vaste dessein...

La guerre? Et pourquoi non? « Toute guerre est juste dès qu'elle est nécessaire! » *Salus populi suprema lex.*

Mais une guerre de ce genre serait facile. A condition que l'Italie ne néglige rien des mesures qui la rendront victorieuse.

Il est temps que l'Italie voie briser ses chaînes. Qu'on lève des troupes dans le pays même!

C'est sur des paroles d'espoir et presque d'enthousiasme que se termine le chapitre XXVI[e] et dernier du *Prince.*

C'est un acte de foi dans la réalisation de l'unité italienne. Et la perspicacité de Machiavel, à l'aube du XVI[e] siècle, a raison contre les prévisions de P.-J. Proudhon, qui, peut-être parce qu'il était Français et voyait les événements par l'autre bout de la lunette, n'a pas su deviner que l'Italie serait *une* essentiellement et sans trace de fédéralisme. Proudhon raille un peu « l'utopie de Cavour, Mazzini et Garibaldi ». Il veut à toute force que le parti fédéraliste « reprenne l'œuvre de la Confédération italienne ». Ce qui le hante, ce qui l'empêche de concevoir l'Italie parfaitement une, c'est la « question romaine », qu'il semble juger insoluble, ou qui ne sera résolue, selon lui, que dans le cadre d'une nation fédéraliste.

Eh!... Le problème est résolu. Sans défaire, et bien au contraire, l'œuvre de Cavour et de Garibaldi, Mussolini a su régler l'épineuse question romaine au mieux de l'unité nationale, qui s'en est trouvée fortifiée et assurée. Le traité du Latran (11 février 1929), qui confinait le pouvoir temporel à la *Cité du Vatican* et réglait ainsi la difficile question sans porter atteinte à l'intégrité du royaume italien, a été un grand coup de maître dont j'imagine que Machiavel, au fond de sa tombe, dut

tressaillir d'aise. La remise de l'*Eperon d'or* par le pape au Duce, en janvier 1932, a constitué comme le symbole tangible de cette réconciliation entre les deux pouvoirs, dont un, le religieux, comprenant enfin l'inutilité de résistances et de bouderies désormais vaines, acceptait de s'effacer devant la volonté de la nation italienne et de son Chef.

Ainsi est définitivement confirmée l'œuvre du *Risorgimento*; ainsi s'est réalisé, grâce à la volonté d'un homme dont l'action répond au type idéal tracé par Machiavel, le rêve de l'unité italienne qu'avait entrevue le grand Florentin.

§

A mesure que les difficultés de l'après-guerre montrent davantage aux hommes le chemin des solutions positives et les écartent des rêveries rousseauistes, s'affirme et se répand la vogue de Machiavel. Le positivisme d'Auguste Comte — et celui, plus épuré, en un sens, de l'école d'*Action française*, en dépit de quelques outrances — lui doit ce sentiment des réalités, cette horreur des doctrines nuageuses et de l'imprécision à quoi la jeunesse est, à son tour, redevable de mieux regarder les choses en face et de ne pas se prendre aux généreuses mais vaines formules.

Longtemps, cette jeunesse fut influencée par les idéologies d'Anatole France, et ceux d'entre nous qui appartiennent à la génération des Français nés entre 1870 et 1890 savent tout le découragement et l'espèce de désespoir résigné que sema dans les esprits la prédication éperdument humanitaire de M. Bergeret. Il en est qui, pour avoir essayé de réaliser, une fois parvenus aux cimes du pouvoir, les prédictions d'apocalypse contenues dans les dernières pages de *Sur la pierre blanche*, ont rêvé d'une Europe parfaite, idyllique, ayant à sa tête une France décidée à conduire les peuples vers l'Eden miraculeux où il n'y aurait plus désormais ni guerres,

ni rivalités économiques, ni distinction du *tien* et du *mien,* la planète devenant une sorte d'immense bergerie où, selon le rêve d'Isaïe, les lions et les brebis, les loups et les moutons, cohabiteraient volontiers.

La guerre, hélas! est venue... Et tout le reste, qui lui fit cortège. Et — heureusement — les générations nouvelles ont ainsi pu s'instruire à l'école des réalités les plus dures.

Le malheur a cependant voulu que quelques-uns de ces hommes politiques, imbus d'idées franciennes et rousseauistes, aient réussi à se maintenir au pouvoir, où ils tenaient les symboliques leviers de commande, longtemps après les ravages de la grande tourmente.

De là les fautes, certaines selon nous, de la politique française; de là la méconnaissance utopique de certaines affinités naturelles qui devaient commander le resserrement des liens entre les nations latines; de là encore ces élans d'un mysticisme immodéré vers l'application des plus dangereuses formules : *Etats-Unis d'Europe, désarmement sans garanties suffisantes, rapprochement prématuré avec une Allemagne peu sûre,* enfin, sur tous les plans, la France invitée à se sacrifier sous prétexte que l'honneur lui doit revenir de donner l'exemple — l'exemple du suicide? — aux autres peuples.

Cependant, les yeux se dessillent. Les hommes d'aujourd'hui se désaffectionnent du scepticisme et de l'idéologie brumeuse que leur dispensa le génie d'un Anatole France. On revient aux sources du bon sens.

Machiavel se trouve ainsi prendre sa revanche sur l'auteur d'*Emile* et sur les écrivains issus de sa filiation spirituelle. Le pessimisme vigoureux et sain du grand Florentin du XVIe siècle l'emportera-t-il définitivement sur le trop facile optimisme du Genevois et de ses disciples attardés? On le souhaite et l'on voudrait que ce fût aussi pour longtemps...

G. PEYTAVI DE FAUGÈRES.

LA VENTE A HAUTE PUISSANCE

—

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA CRISE

Surprenons la conversation de cet Américain moyen au moment où il reconduit un visiteur: « Monsieur — l'entendons-nous dire — je vous félicite. Vous m'avez vendu. Vous êtes un as! » Et, avec un large sourire, il lui serre chaleureusement la main.

Ces paroles nous étonnent. Mais il faut savoir que si, dans toutes les langues du monde hormis l'américain, « vous m'avez vendu » exprime l'indignation et le mépris (1), aux Etats-Unis le verbe *vendre* a acquis une signification particulière. Il est devenu le synonyme de *convaincre.* Dans le langage courant on dit: *I am sold on this proposition* (littéralement: Je suis vendu sur cette proposition) pour signifier: Cette proposition a mon entière approbation; on dit aussi: *Go and sell him* (Allez le vendre) pour signifier: Allez le convaincre.

Or, il y a relation directe entre la crise économique et cette déformation par les Américains de la signification d'un verbe anglais. De toutes parts en France, en Europe, on accuse la *surproduction* et la *sous-consommation.* On tend à perdre de vue la *survente,* ou à l'englober dans la *surproduction.* C'est un tort. Et la survente nous concerne, car là aussi nous avons voulu imiter l'Amérique.

(1) Le mot « vendu » est-il diffamatoire? Telle est la question que vient de résoudre affirmativement le tribunal correctionnel des Sables d'Olonne (Vendée). — *Le Temps,* 2 août 1932.

§

Les années d'après-guerre virent aux Etats-Unis le triomphe du *high-powered salesman* (vendeur à haute puissance). *Produire* avait été le mot d'ordre de la période précédente; il venait d'être remplacé par *vendre.* Le facteur *vente* prédominait dans le commerce et l'industrie (2). C'était logique. Après avoir consacré toute une génération à intensifier la production, il devenait impératif d'intensifier la vente pour écouler cette production. L'Américain s'attela à la tâche avec tout son enthousiasme juvénile. Il avait, du reste, sous la main un outil éprouvé: la sollicitation, personnelle avec les placiers, collective avec la publicité. Il perfectionna cet outil pour façonner la survente.

Déjà en Amérique la sollicitation avait rompu avec les méthodes classiques, celles qui se bornaient à établir le contact entre vendeur et acheteur, à écouler une marchandise parmi une clientèle existante et à besoins définis. Le vendeur s'était attaqué à l'acheteur en puissance. Il n'y avait qu'un pas à franchir pour poser en principe que tous les non-acheteurs pouvaient « être vendus »; cela dépendait uniquement de la qualité du vendeur. Par ailleurs, il convenait de soutenir celui-ci en créant des besoins nouveaux — besoins artificiels pour la plupart — ou, ce qui revient au même, en suggérant qu'un besoin artificiel était un besoin réel.

Ainsi se développa, sur une échelle très vaste, l'organisation de la vente du superflu. Il ne s'agissait plus de vendre, mais de survendre, au comptant, à tempérament, parfois à perte. Le mode de règlement importait peu au placier; il n'avait cure de la comptabilité. Il ne s'inquié-

(2) Les grandes firmes créaient l'emploi, fort bien rétribué, de *sales counsellor* (conseiller pour la vente). Elles y appelaient des sommités. La Lehigh Portland Cement Company, par exemple, confiait ce poste au professeur H. K. Nixon, de la Faculté des études commerciales à Columbia University.

tait pas de savoir si l'acheteur avait le moyen d'acheter ou, ce qui importe plus, le moyen de payer. Sa tâche était d'écouler la surproduction (3). Le vendeur à haute puissance avait remplacé le vendeur tout court.

§

L'augmentation de la publicité — sollicitation collective — fit vite comprendre aux journaux que la vente à haute puissance répondait à leurs meilleurs intérêts. Ils collaborèrent donc avec entrain à la refonte de la rédaction et de la présentation de la publicité. Nombre d'entre eux établirent un *merchandizing service* (service du mécanisme de la vente), qui dressait une carte commerciale de la région, relevant rue par rue, maison par maison, famille par famille, les possibilités de vente pour chaque catégorie de produits. L'alliance du journal et du vendeur se manifesta aussi dans d'autres directions.

Il était naturel que l'idée de vente à outrance influât à son tour sur le journalisme (4). Les journaux applaudirent donc Henry Ford quand il développa sa thèse que les hauts salaires créent de nouveaux acheteurs. Ils s'habituèrent à évaluer la prospérité du pays d'après ses seuls chiffres de vente et le bien-être individuel d'après les achats familiers, de la glacière électrique à l'automobile.

Pour vendre toujours plus on inventa la *educative advertising* (publicité éducative), qui vante les mérites d'un article — oranges, café, thé, par exemple — et non ceux d'une marque. Cette publicité est payée par les syndicats de producteurs, de fabricants ou d'importateurs. Elle part du principe que si l'on mange plus d'oranges, si l'on

(3) Ce faisant, il travaillait parfois à l'augmenter encore. La survente d'un article peut amener la sur-surproduction, ce qui appelle la sur-survente.

(4) Elle n'influe pas que sur les journalistes. « Le Sénateur Borah déclare qu'en ce qui concerne les dettes, le gouvernement américain devrait prendre en considération l'aptitude de ses débiteurs à consommer des marchandises américaines. » Ainsi s'exprimait une dépêche de Washington aux journaux parisiens le 27 juillet 1932.

boit plus de café, toutes les marques y trouveront leur compte (5). C'est la vente en deux stages; d'abord vendre l'idée, ensuite la marchandise.

De leur côté, certaines maisons s'ingéniaient à adapter la publicité éducative à leur seul profit. Il y eut des trouvailles géniales. Racontons celle de l'halitosis. Elle est typique.

Les pharmaciens américains détaillent neuf ou dix marques d'antiseptiques pour la médication familiale. Devant cette concurrence il s'agissait de découvrir le *selling argument* (argument de vente) qui permettrait à l'une de ces marques de distancer les autres.

Au cours d'une réunion, les administrateurs de la Maison L... constataient avec mélancolie que la vente n'augmentait guère. Le *sales manager* (chef de vente) fut convoqué. Il dit:

— Il faut trouver un argument nouveau. Hier soir, à la maison, je feuilletais machinalement une encyclopédie médicale que je me suis laissé vendre. (Notons au passage cet aveu que même les vendeurs à haute puissance se laissent vendre.) J'ai été frappé par l'article: Halitosis. Il y a peut-être quelque chose à faire avec ce machin-là. Il paraît que ceux qui ont l'halitosis sont les derniers à le savoir. C'est précisément pour cela qu'il doit y avoir quelque chose à faire.

— D'abord, interrompit le chœur des administrateurs, qu'est-ce que l'halitosis?

— C'est le nom savant de la mauvaise haleine. Ça sonne mieux et ça intrigue. J'ai idée que cela pourrait nous servir.

Les administrateurs approuvèrent. Au bout de quelques semaines le chef de publicité avait développé l'idée première. Il avait fort bien travaillé. Les administrateurs

(5) La publicité éducative a pris pied en France. Nous avons tous vu ces filets ou ces placards qui proclament les bienfaits de la morue, du riz, de la confiture, du rhum, de la bière et — dernier en date — du champagne.

l'acclamèrent. Et bientôt l'halitosis prenait les Etats-Unis d'assaut.

Sur un cliché présentant deux cases on voyait en haut une *poker party* animée. Le jeune Bill rangeait ses gains dans son portefeuille, sous les bourrades joyeuses de ses camarades. « Quel veinard que ce Bill! Quelle bonne soirée! » Dans la case inférieure, Bill se lamentait dans sa chambre de garçon, triste et solitaire. « Ils ne m'invitent plus. Pourquoi? »

Le texte expliquait: « C'est l'halitosis, cette insidieuse mauvaise haleine. Il n'y a que la victime qui l'ignore. Les camarades seraient gênés d'en parler. Vous, monsieur, qui lisez ceci, vous êtes peut-être dans le cas de Bill. Et vous n'en savez rien. Vous ne pouvez pas le savoir. Mais rassurez-vous. Achetez un flacon d'antiseptique L... et gargarisez-vous deux fois par jour. L'halitosis sera vaincue. »

Pour « vendre » les femmes, c'était Mary qui, dans la case supérieure, dansait avec un élégant partenaire et se morfondait dans l'autre. « Quand je vais au bal on ne m'invite plus à danser. Pourquoi? » — « Pourquoi, pauvre Mary! C'est simple. Encore l'halitosis. Heureusement que L... est là. Vite, des gargarismes, Mary; plusieurs fois par jour. Tu danseras encore avec le beau jeune homme. Et, grâce au flacon sauveur, des échos de marche nuptiale — qui sait? — pourraient bientôt résonner à tes oreilles. »

A leur prochaine réunion les administrateurs constataient avec satisfaction que l'halitosis avait galvanisé la vente. Un besoin nouveau avait été créé. Evidemment cela ne durerait qu'un temps (6) et, d'autre part, les concurrents ne restaient pas inactifs. Le chef de publicité de la Maison L... dut trouver des variantes. Certaines firent

(6) Ce qui n'empêche l'halitosis de figurer encore par intermittence dans la publicité de la Maison L... On lui a adjoint la *body odor* (« odeur du corps »; sueur fétide). Toutes deux, paraît-il, conduisent leurs victimes à « l'ostracisme social ».

long feu, telle « l'affaire des œufs », qui dressa survendeur contre survendeur.

Pourtant, le chef de publicité avait raisonné juste. « Puisque les Américains, s'était-il dit, ont l'habitude de manger des œufs au petit déjeuner, puisqu'il est notoire que les œufs peuvent dégager une odeur désagréable, recommandons des gargarismes après le *breakfast.* » Ce qui fut fait. Mais les commerçants qui poussaient à la survente des œufs ne l'entendaient pas de cette oreille. Il ne fallait pas qu'une survente en entravât une autre. Ils protestèrent avec vigueur et invoquèrent même les lois de « publicité pure » contre cette réclame dénigrante (7). Ils eurent gain de cause.

D'autres firmes aussi connurent des déboires au cours de leurs campagnes de survente. Les nouveaux procédés y invitaient parfois (8). Les cigarettes S... ameutèrent les confiseurs. Dans sa publicité le fabricant de cette marque s'adressait particulièrement aux femmes, qui maintenant fumaient en public. Il leur recommandait: « Fumez une S... plutôt que de croquer un bonbon. » Il y avait un cliché, naturellement. Il présentait une svelte jeune femme, cigarette aux lèvres. Sa fine silhouette flottait dans une autre, indiquée en grisaille; silhouette énorme, celle-ci, silhouette de commère épaissie par les ans... et les bonbons. Le texte insistait: « L'embonpoint vous guette. »

La lutte fut épique entre la maison S... et les confiseurs. Finalement, ceux-ci l'emportèrent; il ne fut plus fait allusion aux bonbons.

Après la bouche les pieds. Du jour au lendemain les Américains se prirent à examiner leurs orteils, de crainte

(7) Certains Etats ont une loi qualifiant de délit le fait de dire « ce qui est contraire à la vérité dans toute réclame s'adressant au public d'une manière quelconque ».

(8) « Quelle étape franchie en dix ans! écrivait naguère une revue technique de Chicago. En 1919 la publicité de la Maison L... se bornait à dire : *L'application immédiate de notre produit peut empêcher une légère égratignure de déterminer une infection grave.* En 1929 cette publicité débutait ainsi : *C'est le printemps pour tout le monde, sauf Mary,* préludant à la tragédie de l'halitosis.

d'y voir les symptômes d' « une vilaine infection qui attaque des milliers de gens sans qu'ils s'en doutent ... et que l'on combat avec un flacon de X... (9).

La vulgarisation scientifique fournit sa trouvaille à la Maison F..., qui vendait aux ménagères de la levure en tablettes. Dès que le grand public eut compris l'importance du rôle des vitamines dans l'organisme humain, la Maison F... vit là l'occasion d'une survente: « Les vitamines, disait-elle, sont indispensables à la santé; la levure contient des vitamines; donc, mangez nos tablettes pour être sains. »

Cette fois, ce ne furent pas d'autres survendeurs qui protestèrent, mais le Gouvernement central, sous les espèces de la *Federal Trade Commission* (Commission fédérale du Commerce), dont les pouvoirs sont très étendus. La commission ne cherchait nullement à empêcher les Américains de se gaver de levure si tel était leur bon plaisir. Elle objectait que la Maison F... ne faisait pas de la « publicité pure ». En effet, celle-ci reproduisait les témoignages d'un magistrat, d'un chef d'orchestre, d'autres personnalités, qui toutes n'avaient qu'à se louer d'avoir eu recours à la levure, mais elle ne spécifiait pas que ces témoignages avaient été rétribués, « soit en espèces, soit sous forme de toute autre compensation ». Depuis lors, il est obligatoire, dans ce genre de publicité, de mentionner : « Ce témoignage a été rétribué ».

Il semble ressortir de ces interventions que la création de besoins ne saurait être répréhensible à condition que la publicité reste « pure ». Néanmoins, quelques doutes surgissent. Quelques voix timides ont demandé si les intentions sont toujours aussi pures que la publicité. Certains médecins, par exemple, considèrent que « s'il est possible de justifier la tendance actuelle de la publicité

(9) Version à l'usage des Français relevée à la sixième page des journaux : « Une dangereuse infection des pieds envahit le pays; 10.000.000 de personnes, au moins, en souffrent en Europe. » Comme toujours, ces millions ne s'en doutent pas.

de vouloir créer des besoins tant que cette publicité se borne au commerce et à l'industrie, l'application des mêmes méthodes aux spécialités pharmaceutiques comporte un véritable danger public (10) ».

Il semble inutile de multiplier les exemples. Nous croyons avoir démontré suffisamment que la sollicitation collective s'est donné pour but principal de provoquer la survente par la suggestion de nouveaux besoins. A tel point que de nombreuses maisons ne basent plus leurs budgets de publicité sur les chiffres de vente des derniers exercices, mais bien sur la vente escomptée au cours des exercices à venir (11).

§

Abordons maintenant la sollicitation personnelle et la métamorphose du vendeur tout court en vendeur à haute puissance. Ce terme doit être pris dans son acception la plus large; il englobe tous ceux qui vendent — vendeurs proprement dits, placiers, courtiers, démarcheurs, rabatteurs, voyageurs, représentants, et tous ceux qui les dirigent.

A l'origine, il n'y avait guère que le boutiquier et le colporteur pour chacune de ces deux sortes de vente — sédentaire et ambulante. Tous deux ont donné naissance à un personnel très varié et très nombreux. Pour cette étude, le vendeur sédentaire offre relativement moins d'intérêt que l'ambulant. La personne qui entre dans un magasin a généralement l'intention d'acheter; le non-acheteur fait exception. Néanmoins, le vendeur sédentaire, lui aussi, doit avoir des qualités de persuasion à l'adresse de ceux — surtout de celles — qui entrent simplement « pour voir ». Il va sans dire qu'en Amérique le

(10) Déclaration du Dr Arthur J. Cramp, de Chicago, au cours d'une conférence en février 1932.

(11) Indication relevée dans une conférence de M. E. H. Campbell, chef de vente de la Maison Rex Cole, Incorporated, de New-York, distributrice de glacières électriques.

développement de ces qualités a fait l'objet d'études très poussées, dont les résultats ont fourni les éléments de plusieurs manuels. Ces livres traitent aussi bien de la diction du vendeur que de la psychologie de l'acheteur (12). Mais c'est surtout pour parfaire l'instruction du vendeur ambulant que la technique de la vente a été codifiée.

Le colporteur avec sa balle n'avait pour toute technique que le souci d'être exact et de plaire. De même, la mission des premiers voyageurs de commerce ne dépassait guère la présentation d'échantillons et l'enregistrement de commandes. Ce furent leurs successeurs immédiats qui posèrent les bases des méthodes nouvelles. Ils découvrirent vite qu'il y avait quelques règles générales pour déterminer la décision de celui qu'on appelle élégamment aujourd'hui « l'homme à vendre ». Ainsi ces précurseurs apprirent que l'on peut être amené à acheter :

— *Par timidité.* Le pied planté contre la porte, le vendeur parle haut et d'abondance. Il dédaigne les interruptions; la conversation devient monologue intarissable. Il ne se laisse pas rebuter. Il insiste. Il s'impose. Si le patient n'ose réagir, il est « vendu » !

— *Par lassitude.* Le vendeur est tenace. Il reparaît souriant au lendemain de chaque refus. Quand sa proie semble vouloir lui échapper, il la pourchasse de pièce en pièce, sans pour cela arrêter son bagout. De guerre lasse, la victime finira bien par céder.

— *Par orgueil.* Le vendeur s'extasie : « C'est coquet chez vous! Quel joli intérieur! Quelles belles fleurs! Je sors de chez vos voisins Dupont. Evidemment, c'est bien aussi chez eux... » Plus tard il insinue : « Au fait, chez

(12) Conseils donnés dans un de ces manuels : Si vous réduisez au minimum l'intervalle entre vos comptoirs, trente personnes donneront une illusion de foule. Jetez des vêtements sur les comptoirs, déroulez des pièces de tissu; la clientèle aura l'impression d'une vente si intense que le temps manque pour remettre de l'ordre. Etc., etc.

Dupont j'ai eu une assez forte commande. Je crains même qu'ils n'aient dépassé leurs moyens. » Encore un « vendu ».

— *Par charité*. Le vendeur parle de lui-même. Les temps sont durs. Ses gains sont faibles. La journée a été mauvaise. Ne trouvera-t-il pas quelqu'un pour « l'étrenner » ? Fort souvent, cela réussit.

Tout ceci n'est que rudimentaire. Mais les toutes dernières méthodes ne sont que variations sur les mêmes thèmes, sauf le dernier, qui demeure un « truc » individuel. Ces méthodes se résument en cet axiome : *A salesman be aggressive* (Le vendeur doit être agressif). Ici encore les Américains ont donné une entorse à la langue anglaise. Par *agression* ils entendent *domination* plutôt que *attaque non provoquée*. Ils veulent dire que le vendeur doit dominer l'acheteur (13).

Parmi les premiers vendeurs agressifs, les placiers en livres et en agrandissements photographiques sont restés légendaires aux Etats-Unis. Combien de fermiers, hier encore immigrants, ne connaissant que quelques mots d'anglais, ont acquis *Le Parfait Vétérinaire*, en six volumes, vite relégués au grenier ! Combien de ménagères regrettèrent toute leur vie les dollars représentés par une galerie de portraits d'ancêtres, où l'agrandissement exagérait au centuple chaque défaut de la daguerréotypie !

Et pourtant ces vendeurs agressifs n'étaient encore que vendeurs à faible puissance. Ils ne marquèrent qu'une étape de l'évolution par laquelle, grâce à la publicité, *vendre* devint *convaincre* et, grâce aux vendeurs à haute puissance, *convaincre* devint *contraindre*.

(13) Voici comment on exprime la même idée en français : « Je cherche qques collab. prem. ordre. tr. actifs, élocution facile, sach. non seulement se prés. mais imposer leur ascendant, et que je mettrai moi-même au courant p. vente article. » Petite annonce de *Paris-Midi*.

§

Vendre — opération d'apparence fort simple — a été élevé au rang de science exacte, avec ses formules, sa bibliographie (14), son jargon. Chaque branche de cette science a sa technique propre — vente en magasin, vente au détaillant, vente directe, etc. Le langage de la vente scientifique est aussi difficile que celui de la biologie. A chaque pas, le lecteur non averti trébuche sur des termes de ce genre : « Arguments de vente », « psychologie des masses », « détermination de l'attitude acheteur », « élimination de l'obstacle-vendeur », « induction de la décision », « prospection des marchés ».

On voit que l'assimilation de la vente à une science a été poussée fort loin; si loin que cela devient troublant. Comment, par exemple, concevez-vous le « galvanomètre du vendeur » ? Vous ne pouvez le concevoir? Eh bien! voici :

Les élèves du cours supérieur de psychologie à l'Université Johns Hopkins de Baltimore ont assisté récemment à une conférence de M. Elmer Wheeler, « conseiller pour la vente au détail » du journal *Baltimore News*. Ce conseiller s'est spécialisé dans l'étude du *sales talk* (vocabulaire de la vente), ce qui l'a amené à inventer son galvanomètre. Car cet instrument lui permet « d'établir la différence entre les phrases qui portent quand elles sont adressées à l'acheteur et celles qui ne portent pas ».

Pour la démonstration, le « galvanomètre du vendeur » reste hors de vue dans un isoloir. Des fils électriques relient les doigts du sujet à une aiguille pivotante, flanquée d'une part d'une forte lampe et de l'autre d'un

(14). Certains volumes ont été traduits. Citons quelques passages d'une annonce parue récemment dans les quotidiens français : « Peut-on augmenter ses bénéfices grâce à la publicité? La réponse est donnée par C. C. Hopkins, un de ces Américains qui ont fait de la réclame le puissant instrument de vente qu'elle est devenue outre-Atlantique. Son livre... 25 francs franco. »

objectif. Les oscillations de l'aiguille sont enregistrées par une pellicule se dévidant sur sa bobine.

L'appareil étant en marche, Elmer Wheeler joue le rôle de vendeur et l'inévitable « personne de bonne volonté » celui d'acheteur.

Elmer Wheeler dit d'abord : « Madame, voici une jolie carpette. C'est une occasion que je vous recommande. »

Il dit ensuite : « Madame, voici quelque chose de nouveau; une carpette tissée de telle façon qu'elle n'a ni envers ni endroit. Les deux faces sont identiques. Je vous recommande cet article. C'est comme si vous achetiez deux carpettes pour le prix d'une seule. »

Sur ce, la classe se déplace pour interroger le « galvanomètre du vendeur », où « les mouvements de l'aiguille reflètent l'impression produite par chaque phrase sur le système nerveux du sujet. Celles qui portent donnent une ligne brisée sur la pellicule; celles qui ne portent pas donnent une ligne continue ». L'inventeur a soin d'ajouter que « la même phrase peut donner des résultats différents chez différents sujets ».

Quoi qu'il en soit, Elmer Wheeler juge la première de ses deux phrases mauvaise pour la vente et la seconde très bonne. Vous l'auriez deviné, dites-vous, sans l'aide du « galvanomètre du vendeur ».

Nous ne voudrions pas être taxé d'exagération. Nous indiquerons donc que nous avons trouvé la description de l'appareil et le compte rendu des expériences dans *Editor and Publisher*, numéro du 27 février 1932, où ils occupent la plus grande partie de la page 24. Nous y avons relevé, en outre, que le professeur Roy M. Dorcus, du Département de Psychologie de Johns Hopkins, collabore avec Elmer Wheeler « pour peser scientifiquement les résultats effectifs du vocabulaire de la vente. Le but de leurs expériences est de découvrir les phrases à effet et de les adapter à toutes les formes de vente ».

On ne saurait accuser les « professeurs de vente » de pratiquer l'empirisme!

Pourtant, le langage scientifique, ou pseudo-scientifique, n'est pas le véritable langage du vendeur. Il s'apparente plutôt à celui de la guerre. En effet, c'est de la préparation et de la conduite de la guerre que se rapprochent le plus la préparation et la conduite de la vente. Tout comme la guerre, la vente a sa stratégie et sa tactique, ses services de l'arrière, de l'avant et d'exploration, ses vagues d'assaut, ses troupes de campagne et de choc, ses plans d'opérations, etc. Et l'instruction du personnel rappelle par plus d'un point celle du soldat, sans oublier l'école d'intonation des élèves-caporaux (15).

Quand le carnet de mobilisation est à jour, quand les éclaireurs ont fouillé le terrain, quand le service des renseignements a relevé l'ordre de bataille des forces ennemies, c'est-à-dire la liste des gens à solliciter (16), quand l'instruction des troupes est terminée, quand toutes les munitions — échantillons, brochures, dépliants, appareils de démonstration — sont à pied d'œuvre, alors le général-en-chef-de-vente porte ses divisions à l'attaque — placiers, courtiers, représentants, démarcheurs, rabatteurs, *detail men, customers' men, specialty men* et autres. Il deviendrait fastidieux de traduire chaque désignation; ce sont tous des vendeurs.

Avec de pareils effectifs, une campagne de vente ne connaît pas de bornes, surtout dans un pays s'étendant sur près de 5.000 kilomètres et comptant 120.000.000 d'habitants. A témoin, l'opération de grande envergure préparée cette année, c'est-à-dire en pleine crise économi-

(15) Des professeurs de diction et de phonétique ont rédigé des instructions pour la sollicitation par téléphone — ce genre mériterait une étude spéciale — aussi bien que pour les crieurs de journaux.

(16) L'établissement de ces listes est devenu une industrie spéciale. On peut voir quotidiennement dans les journaux français des demandes libellées : « Copies adresses pour diffusion et gros gains pour releveurs. »

que, par le service des réfrigérateurs électriques de la National Electric Light Association.

L'ordre général assignait cet objectif : Vendre encore un million de glacières. L'attaque comportait quatre vagues, en mars, en mai, en octobre et à la veille des fêtes de Noël. Le budget alloué s'élevait à $ 20.000.000 (un demi-milliard de francs), tant pour la publicité que pour le *sales effort* (effort de vente).

L'offensive la plus acharnée était réservée au mois de mars. La National Electric Light Association l'appelait « le mois des dix millions de sollicitations ». Elle prévoyait la mobilisation de la totalité du personnel vendeur afin de visiter 10.000.000 de *prospects* (personnes à vendre) pendant les vingt-six jours ouvrables du mois (17).

Dix millions de sollicitations en vingt-six jours, presque 400.000 par jour! C'est du 50.000 à l'heure! Et pendant ce temps l'état-major s'occupait par surcroît de préparer une nouvelle opération, d'ampleur encore supérieure, répartie sur une période de trois ans, pour la vente de cuisinières électriques. La voilà bien, la vente à haute puissance!

Harcelé de cette façon, l'ennemi doit succomber un jour ou l'autre. S'il résiste en mars, en mai, il y aura encore la trombe d'octobre et l'avalanche de Noël. Et quand le *prospect* aura été convaincu qu'une glacière est nécessaire à son bonheur, on le contraindra à y adjoindre une cuisinière, sans doute pour lui prouver que les extrêmes se touchent!

Bien avant la crise, quelques hommes clairvoyants signalaient que la sollicitation devenait si intensive que bientôt elle dépasserait son but. Déjà un épicier de Louisville, Etat de Kentucky, était devenu célèbre dans le monde des vendeurs. Il refusait de recevoir les solliciteurs, enquêteurs, releveurs et autres *field workers* (per-

(17) Chiffres fournis aux revues techniques par le Dr G. W Allison, organisateur de la campagne.

sonnel de campagne). Dès le premier mot, il leur montrait un registre. « Ecrivez tout ce que vous avez à me dire », insistait-il.

Le vendeur d'une grande maison de conserves de Chicago eut la curiosité de feuilleter le registre. C'était un vendredi matin. Depuis le lundi matin, 182 confrères l'avaient précédé.

Ce vendeur, par exception, avait l'âme compatissante. Il rendait compte : « On ne peut guère solliciter que de neuf heures à midi et ensuite entre une heure et cinq heures; très rarement le samedi. Voici donc un épicier harcelé par trente-six personnes par jour, cinq par heure. S'il les reçoit, comment diable voulez-vous qu'il trouve le temps de s'occuper de sa clientèle? »

Et l'alimentation n'est pas une exception, car de nos jours, aux Etats-Unis, on vend de tout par sollicitation. Les besoins à suggérer restent sans limites — terrains, assurances diverses, rentes viagères, valeurs mobilières, jusqu'aux cercueils, dans un pays qui ne connaît pas le monopole des pompes funèbres.

Or, la sollicitation ne cesse pas une fois l'article vendu, sinon payé. Le surproducteur talonne toujours le survendeur. Après avoir créé une clientèle, il faut la tenir en éveil, continuer de lui suggérer l'insatisfaction. Les rapides progrès techniques de l'industrie y aident. Une voiture automobile, un poste de télégraphie sans fil, une malle même, datent vite. Le solliciteur en est donc venu à dénigrer aujourd'hui l'article qu'il vendait il y a douze mois, afin de le remplacer par « le tout dernier modèle, infiniment supérieur, et bien plus économique (18) ».

Dans son genre, la vente à haute puissance, c'est presque le mouvement perpétuel.

(18) « Jetez votre vieille valise pour profiter de ces prix inouïs ! » Conseil découvert dans les réclames d'un journal parisien.

§

Traversons l'Atlantique. Rentrons chez nous. Notons avant notre départ que les Américains aiment à dire, non sans une nuance d'orgueil, que la vieille Europe adopte tous leurs procédés, mais — ici une nuance de dédain — presque toujours avec grand retard. « L'Europe fait aujourd'hui ce que nous faisions il y a dix ans. »

Est-ce vrai? Il nous semble, au contraire, que l'Europe est très rapide dans son imitation de l'Amérique. Si nous n'avons pas le véritable *high-powered salesman, made in U. S. A.*, cela tient surtout à nos contrées moins vastes et au peu qu'il nous reste d'individualisme. Mais nous en avons certes l'équivalent européen.

Nul besoin d'enquête approfondie pour en avoir la preuve. L'évidence saute aux yeux à toutes les pages de tous nos journaux, surtout aux pages d'annonces. Rien de plus instructif à ce propos que la lecture raisonnée de celles-ci; l'analyse des offres d'emploi, par exemple. Les trois quarts se rapportent à *vendre, vente* ou *vendeur*. « On demande représentants des deux sexes ayant déjà visité clientèle pour la vente. » — « Les postulants doivent avoir très bonne présence, abord sympathique, être très courageux, tenaces et bons vendeurs. » — « Messieurs, dames sans connaissances spéciales, mais très actifs, pour la vente. » — « Rémunération importante à indicateur à même de me mettre en rapport avec bouchers, charcutiers, pour la vente. » — « Je dispose encore de quelques bons secteurs pour représentants sérieux, actifs, pour vente article. » — « Gains de 40 à 60 francs par jour en vendant parmi vos relations. » — « Situations intéressantes dans la vente porte à porte. »

Toutes ces citations ne rappellent-elles pas les manuels américains? Vous trouverez ce genre d'annonces par centaines chaque jour, aussi bien en France qu'en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Scandinavie et ailleurs.

Examinez ensuite les placards de publicité. Combien de besoins ne vous suggèrent-ils pas? Aspirateurs, réfrigérateurs (en vérité, la glacière joue un tout premier rôle dans la vie moderne!), maisons, ameublements, chauffage central, automobiles, articles de voyage (et les voyages aussi), musique mécanique, produits de beauté (« Je perdais l'affection de mon mari! » — « Maman, comme tu es belle à présent! »), produits pharmaceutiques (beaucoup pour les pieds et les intestins; rien encore contre l'halitosis; mais nous devons détenir le record pédiculaire (19), — la liste s'allongerait démesurément si nous énumérions tous les besoins susceptibles d'être satisfaits à crédit. Profitons, au passage, de ces renseignements intéressants, que « la typhoïde c'est elle! » (une énorme mouche), que « l'homme chic s'habille sur mesure avec faculté de payer en versements mensuels », et quelle huile fait la bonne mayonnaise (20).

Passez maintenant aux pages d'informations. Vous y apprendrez, si vous n'avez pas encore été sollicité personnellement, que certaines banques ont des démarcheurs, lesquels parfois « placent leurs titres à de vieilles rentières en province, en leur conseillant de vendre leurs titres d'Etat », et qu'au ministère de la Justice on étudie la protection de l'épargne contre ces démarcheurs.

Vous y trouverez également les doléances des détaillants : « Lancement de nouveaux articles... et augmentation démesurée de la fabrication. Surestimation de la possibilité d'écoulement des marchandises offertes au détaillant, lequel n'ose les refuser aux voyageurs. Juge-

(19) L'année 1932 aura vu en France une surprenante campagne contre les poux. « Il était si paresseux qu'il ne voulait pas même se gratter. Alors il acheta un flacon de M... et tua d'un coup tous ses poux. » En toute justice, on ne pourrait reprocher à cette publicité de chercher à créer un besoin!

Au cours de la correction des épreuves l'halitosis a fait son apparition dans nos journaux :« Fatale négligence d'une jeune mariée. Elle ne surveillait pas son haleine. »

(20) « Pour réussir la sauce mayonnaise il faut de l'huile fraîche, c'est-à-dire de l'huile faite dans le pays, non pas de l'huile importée. » Campagne de vente menée dans la presse belge.

ment erroné du détaillant, développé par l'industriel, qu'il est nécessaire, pour bien mener un commerce de détail, de tenir un stock complet... (21) »

Après ces lectures, vous vous demanderez en quoi l'Amérique nous juge rétrogrades.

Complétez votre petite enquête. Interrogez autour de vous. Demandez à ce chef comptable combien de placiers entrent dans son bureau chaque jour offrir des fournitures toutes plus perfectionnées les unes que les autres et toutes indispensables à la bonne conduite des affaires, avec démonstration immédiate à l'appui. Chaque commerçant de votre connaissance vous en dira autant pour sa partie.

Demandez à votre femme combien de jeunes filles se présentent à l'appartement pour lui proposer — parfois lui imposer — une démonstration de nettoyage par aspirateur. Les plus agressives lui laissent entendre que, sans vous en douter, vous vivez depuis des années dans des mètres cubes de poussière.

Et vous n'ignorez pas que la sollicitation vous poursuit jusqu'à votre maison des champs. L'autre soir, pendant le dîner, la servante annonça : « Deux messieurs qui demandent Monsieur. » Intrigué, vous interrompîtes votre repas. « Monsieur, dit l'un des visiteurs avec bonhomie, calmez votre chien. Nous ne sommes pas des cambrioleurs. Voici nos références, signées par la préfecture. (Il vous a semblé reconnaître un permis de chasse et une carte de circulation à demi-tarif.) Voici de quoi il s'agit : Mon collègue ici présent vient de se voir confier l'agence pour votre région de la compagnie d'assurances... (mettons « La Tenace »). Nous voudrions vous soumettre nos nouveaux barêmes vie-retraite que vous trouverez sûrement avantageux. »

Vous eûtes grand mal à vous en défaire, car c'étaient

(21) Manifeste du « Comité pour l'étude des affaires horlogères de détail ». *Journal de Genève*, juillet 1932.

des vendeurs « actifs et sachant imposer leur ascendant ».

Vous conclurez de tout cela que l'Amérique se flatte — ou se méprend. Elle n'a rien à nous enseigner. La survente est installée chez nous aussi bien que chez elle. D'aucuns sont même prêts à vous démontrer que c'est la survente qui surmontera la crise. Les vieux préceptes n'ont plus cours. On enseigne aujourd'hui : Vendez-vous les uns les autres.

§

Ce serait dépasser les limites de cet article que d'y discuter de l'économique. Toutefois, en guise de conclusion, nous signalerons qu'il existe aux Etats-Unis une certaine Maison A..., de fondation déjà ancienne, qui n'a jamais fait qu'une seule campagne de vente. Et l'essai cessa au bout d'un an.

La Maison A... fabrique et distribue du chocolat en tablettes. Chaque étape de sa prospérité a été marquée par une augmentation du poids de la tablette, sans augmentation du prix. Quoi qu'en puissent penser les vendeurs à haute puissance, le procédé a du bon, car, fait unique, la crise n'a pas réduit les dividendes (22). La campagne de vente — elle date d'avant-guerre — n'avait pas donné de résultats comparables à ceux des tablettes toujours plus grosses.

La Maison A... avait trouvé cela sans aucun galvanomètre!

G. HANET-ARCHAMBAULT.

(22) *Time*, décembre 1931.

DÉCLAMATION
POUR L'UNIQUE ET SOUVERAINE

—

Aux Neuf Sœurs, les Muses,
et au patient, leur fidèle,
Mallarmé, le Pur,

Avec une offrande
de *tannka* et d'*haïkai*
fleuris sur sa tombe,

D'après le sujet
d'un grand Concours Impérial
au Soleil Levant,

Sujet plein d'angoisse :
— *Nuage sur les cimes lointaines...* —
Nue d'ombre sur tout,
de l'Orient à l'Occident,
et de l'Olympe au Fouji...

I

O LA MUSE DES MUSES, O REINE! O MÈRE COMMUNE!
— Ils veulent séparer de vous votre servante.
Des infidèles vous refusent tout intermédiaire.
Ces barbares se font gloire
de vous ravir aux soins de la main probe, minutieuse.
Guide de votre jeunesse par le plus doux passé,
la nourrice des vieux âges, ils l'ont jetée dehors.
Ils vous laissent à l'abandon, BEAUTÉ!
sans parures, sans hommages.
Ils chassent le custode des portes du temple.
Ils abattent le temple même.
Ils barbouillent feuille à feuille
les lois de vos chartes antiques.
Ils bafouent, ils renversent, ils brisent
vos plus authentiques effigies.

O Mystique, Aphrodite des ondes intérieures!
— *Leur hypocrisie n'a pas de bornes.*
Ils osent prétendre
qu'un culte matériel trahit votre divinité.
Parce que sans cesse elle naît,
renaît d'une inconscience sublime,
Parce qu'elle tire d'elle-même le mystère de sa substance,
Toute science offenserait l'art qui vous unit à nous,
Tout art de notre esprit vous perdrait dans notre âme,
Tout encens, toute prière
vous enfumerait sous la trompeuse,
sous la grossière image d'une idole,
Et jusqu'à votre nom, Beauté!
injurierait en vous l'inconnu du divin.

O Plastique modelée en pleine terre sous nos doigts!
— *Cette méconnaissance de l'humain dans l'éternel,*
où ne la portent-ils point?
L'éternel même en vous
est mortellement frappé des belles armes faussées
qu'ils lèvent pour le défendre.
A vous abstraire,
à vous réduire en un signe, un chiffre, une ligne,
Ne les voit-on pas s'imaginer, Beauté!
vous mieux atteindre?
Pour eux, vous n'êtes, géométrique, ésotérique, qu'un Nombre,
absolu et inaltérable,
le Nombre d'Or.
Et l'humain qu'ils en croient
plus profondément pensé,
Echappant à nos sens, se dépouille de vos formes,
toute votre chair évanouie.

O Multiple prodigue de soi-même dans l'Un!
— *Si encore, pour tant de vos fidèles, leurs rites*
ne convenaient pas seuls à notre adoration!
Que vous soyez jaune,
plus ils ne vous voient blanche;
Que vous soyez noire,

plus ils ne vous voient jaune!
S'ils vous découvrent au Nord,
ils ne vous reconnaissent plus au Midi.
Et, BEAUTÉ, *quand aux formes que notre culte*
a façonnées de vous, ô Déesse!
L'Orient présente, jusque des antipodes,
le miroir de sa lumière,
Ils ne veulent pas que votre double,
trop ignoré, y apparaisse:
Ils étalent l'Occident en immuable écran.

O PURE ENTRE LES PURES QU'UN SONGE SEUL FÉCONDE!
— Certains ne s'affirment vos fidèles
que s'ils vous voient aux grosses besognes contrainte,
aux utiles, aux serviles, aux basses tâches du jour.
Horreur! Marthe, la jalouse, Marthe la cupide,
a fini par tuer en eux Marie, sa sœur rêveuse.
Sans remords, elle triomphe.
Mais son travail,
autant que le penser de nos hypocrites,
devient chaque jour plus inhumain.
Chaque jour un peu plus, elle est écrasée de son poids.
Marthe obtuse n'a pas pu comprendre
que son labeur vivait des extases de Marie.
Il perd avec son rêve, BEAUTÉ, *votre grâce et vos ailes.*

O VIBRANTE, O TOUCHANTE, PLUS BELLE SOUS LES PLEURS!
— Que dire des orgueilleux misérables
qui vous privent d'un cœur,
de son élan, de ses battements,
Et qu'il s'émeuve au souvenir du Héros,
et qu'il lamente sur un tombeau!
Vous n'inclineriez plus, BEAUTÉ, *sur sa mémoire*
une tête plaintive.
Vous n'enlaceriez plus la stèle funéraire
des fleurs qui perlent de nos larmes diaprées.
Vous suivriez votre chemin
sans un regard d'où vous venez,
De la magie du palais d'Armide

d'où l'amour commandait à l'enchantement du monde,
Et la main du poète se glacerait dans vos mains.

O Fière! O Reine toujours de soi dans l'harmonie!
— Et ceux-là qui ne vous rendent un cœur,
Beauté! *que pour que votre corps en éclate!*
Qui font de la douleur
la plus déformante des grimaces!
Qui ne vous tirent pas une larme
sans que vos yeux se brident, se boursouflent, s'aveuglent!
Qui ne jouissent que de cris
à vous casser la voix!
Qui vous tordent et retordent les membres
sur un chevalet de bourreau!
Qui ne vous aiment que toute ravagée,
la chair couturée des tortures!
Qui de votre empyrée,
vous plongent dans la laideur,
au plus affreux, au plus répugnant des enfers!

II

O Souveraine!
Ces feuilles de paroles,
entendez-les qui protestent.
Contre ces dénis,
elles s'indignent, elles crient, elles chantent,
Compa-gnes des fleurs
dont la piété du poète
Vous offre un bouquet modeste
autant qu'au Héros.

Vous le savez, ô Charmeuse,
magicien-ne du silence,
Les fleurs tiennent leurs lèvres closes,
Elles lais-sent leurs humbles feuilles
s'expliquer avec le vent.
Mais sans leurs épines,
leur soutien, leur ombre,
Qui les protégerait des bêtes
et du soleil trop ardent?

Jamais trop humaines,
fleurs jamais trop rares,
De l'Occident à l'Orient,
de l'Orient à l'Occident,
Puissent-elles, ô Royale,
dans la pourpre et l'or,
Ployant leurs couronnes
autour de la terre entière,
Sacrer votre gloire
sur les vivants et les morts.

Souffrez, ô Divine,
dans le rêve d'un tel règne,
le vœu du poète:
Puissent, jonchées sur l'alme tombe,
moins pleurs que tendres sourires,
Quelques feux subtils
d'un lointain Soleil-Levant,
A refleurir au souvenir
d'un Maître de France,
Porter par vous témoignage,

Et des suprê-mes splendeurs
d'un pur lis qui point ne file,
Et du devoir des cultures,
patien-tes dans la ferveur,
Et des essors de l'esprit
qu'un cœur chaud maintient aux nues,
Et du droit à l'infini,
sur vos ailes immarcessibles
du vol de nos libres songes.

ROBERT DE SOUZA.

LOUIS LE CARDONNEL

HUMANISTE CHRETIEN ET POETE MYSTIQUE

Louis Le Cardonnel est, depuis plusieurs mois, l'hôte d'Avignon. Il en avait fait vœu lors de son séjour au delà des Alpes :

J'irai vers les clochers de la fière Avignon.

Pour la seconde fois, le voici fixé dans ce Roure au portail couronné de chêne, qui tient du cloître et du palais par le recueillement et l'opulence, et qui est devenu l'un des plus beaux foyers d'art, l'un des points de concentration des forces latines, grâce à la femme éminente qui préside à ses destinées et qui entoure aujourd'hui de sa vigilance affectueuse le poète pèlerin, fatigué de ses longs voyages. L'auteur de *Carmina Sacra,* dans une chambre qu'il a choisie pour son austérité monacale, se recueille entre ses livres mystiques et converse parfois avec quelque fervent ami. Faut-il rappeler que ce solitaire, dont la réputation, selon le mot de G. de Planhol, est restée confidentielle malgré d'éclatantes consécrations, est un des plus nobles et des plus grands de nos poètes de France?

Sa muse est grave et sereine; elle ne chante que sur les hauteurs. Quand, en 1904, paraît son premier recueil, *Poèmes,* il a déjà fixé sa destinée. Ce jeune homme fervent qui aimait à rencontrer quelquefois Verlaine, mais qui allait plus volontiers visiter dans sa retraite ésotérique de la rue de Rome Stéphane Mal-

larmé, ce soldat de la mêlée symboliste, depuis huit ans déjà, est ordonné prêtre. Mais, dès son adolescence il est poète, et toujours, à travers son inspiration, il a cherché Dieu. Comme le dit si justement Eugène Langevin, le critique subtil qui a fait de son œuvre une magnifique analyse (1), « la notion catholique du sacerdoce l'acheminait à se faire prêtre pour être moins incomplètement poète ». Le vers, en effet, est un saint langage, qui ne convient pas pour la distraction du vulgaire. Toute grande poésie est sœur de la prière. Toute inspiration profonde va rejoindre l'effusion religieuse. Quand elle n'est pas un acte de foi, elle est un appel au divin et un pressentiment de la Grâce. C'est pour accomplir pleinement sa mission, pour porter le message de vie, « pour dire le Verbe aux temps qui vont venir » que le jeune chanteur va réaliser en lui :

> Cette antique union du Poète et du Prêtre,
> Tous deux consolateurs et tous deux inspirés.

Aussi, pas de violente contrainte sur le passé, pas de brusques contradictions de l'âme; c'est la même vocation, d'abord obscurément sentie dans ses nobles rêves de jeunesse, puis élargie et illuminée lorsqu'elle est devenue chrétienne. Des doutes, des tentations, des abandons et des souffrances, la recherche inquiète, comme saint Jean de la Croix, du Dieu caché, mais jamais rien d'impur dans ses attachements et dans ses désirs :

> J'ai vécu dans l'ardeur des plus chastes amours

a-t-il pu dire.

> Et si quelque baiser palpita sur mon front,
> C'est ton baiser, ô Nuit semeuse de rosée!

L'amitié, l'amour qu'il a chantés tirent leur magnificence d'une communion dans l'Idéal, d'une douce vio-

(1) *Mercure de France*, 1er janvier 1925.

lence qui élèvent les âmes passionnément unies vers un but qui les dépasse et les transfigure. Il a dit, en des vers frémissants, l'Ami, frère angélique, resplendissant de vie intérieure, initiateur et inspirateur; il a trouvé les plus beaux accents de tendresse tutélaire pour le disciple élu, déjà marqué du signe sacré; et les chers morts, compagnons de sa jeunesse, purifiés par leurs douleurs et qu'il sent pardonnés dans le Ciel, recevront de lui plus tard, avec l'adieu de l'ami fidèle, l'absoute et la bénédiction du prêtre. Des mille visages de l'Amour, c'est aussi le plus beau qu'il a cherché. Un sûr avertissement, une précoce sagesse, l'ont détourné du Maître charnel et rude qu'adorent les Bacchantes, et qui mêle à son charme illusoire les tourments de la haine, de la jalousie et de la fureur. Il rêve « quelque grand amour immaculé », un « sérieux » amour fait de pudeur, de rêves

...Et de larmes sacrées.

Dans certaines « Stances » de renoncement et de mélancolique tendresse, il atteint à la perfection de l'art racinien, fait de sérénité douloureuse et d'enivrante harmonie :

La tendresse qui fit palpiter notre veine
Et qui sembla vouloir mêler notre destin,
Qu'elle demeure en nous, virginale et lointaine,
Comme au premier matin...

Il n'est point de si cher objet qui ne révèle,
Même aux regards épris quelque secret défaut;
Toute humaine douceur porte un poison en elle :
O sœur, cherchons plus haut...

La poésie de Louis Le Cardonnel, par une démarche infaillible, sait ainsi dégager des sentiments trop humains la pure essence. Comme Platon et comme Dante, il fait de l'amitié et de l'amour chaste des images encore imparfaites de l'Amour divin, qui pourtant aident à le

comprendre et donnent le désir de s'élever jusqu'à lui. Le cœur humain pourra se perdre dans cet abîme sans renoncer à la douceur d'une joie déjà sanctifiée. On a pu dire de cette poésie qu'elle est une perpétuelle Elévation, une Ascension de la Terre vers le Ciel.

La Nature, elle aussi, pour tout artiste digne de ce nom, est autre chose qu'un spectacle propre uniquement à enchanter le regard; elle est une révélation du divin. Elle parle un langage oraculaire, incompris du commun, comme celui des chênes de Dodone, et que le poète sait interpréter. La métaphore et le symbole pris dans leur sens le plus profond, ne sont point pour lui des comparaisons ingénieuses, des artifices de style, mais des ponts jetés entre le visible et l'invisible, entre l'apparent et le secret, un réseau de rapports magiques qui, de proche en proche, enveloppe la vivante Unité; une musique incantatoire qui met le lecteur en état de grâce, si l'on ose dire, et qui donne à son cœur la clef des jardins fermés.

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles.

Ainsi parle Baudelaire, chrétien inquiet, dans une heure d'inspiration mystique.

De ces balbutiements, le Prêtre-Poète tirera des affirmations solennelles. S'il aime d'un cœur fidèle la saison déclinante, c'est qu'il voit dans les ors splendides de l'automne, en même temps qu'une image de la mort, la promesse d'une résurrection éternelle. Transposant la ferveur païenne, il fait de la sauvage Hécate, maintenant baptisée et chrétienne, la vierge portant la lampe au-devant du nouvel Epoux, l'inspiratrice des chants pieux « qui recourbe l'arc de son croissant doré

Sous les sandales d'or de la Médiatrice.

Il salue dans le matin éclatant la venue du Verbe invisible, illuminateur des esprits :

Moi, l'Eternel Matin engendré par le Père
Et qui sors de l'abîme infini de son sein,
Afin de te verser l'inspiration claire,
Je viens à toi dans le matin.

De telles rencontres, fréquentes dans son œuvre, entre la sagesse antique et la foi chrétienne, n'ont pas lieu de nous étonner. Pour un poète qui possède à ce point le sens des harmonies, il y a moins entre elles opposition absolue que continuité mystérieuse. Pour lui, toute philosophie profonde est déjà chrétienne implicitement; même sans le savoir, c'est toujours Dieu qu'elle adore avec différents langages. Mais ses vérités sont confuses et fragmentaires. La pensée chrétienne en est l'aboutissement; elle les contient, les achève et les concilie. C'est pourquoi saint Denys l'Aréopagite, saint Clément d'Alexandrie, saint Augustin et saint Thomas, loin de renier leurs maîtres profanes, ont puisé en eux l'aliment qui pouvait nourrir leur doctrine. Ainsi, Louis Le Cardonnel, fils dévoué de l'Eglise et dans sa période humaniste, disciple fidèle de Platon et des platoniciens, a pu marcher sans les trahir

Entre la Muse antique et la Muse chrétienne.

De là cette prédilection qu'il marque pour le personnage mythique d'Orphée, dont il fait à la fois le Prêtre initié, l'Ancêtre inspiré des poètes et la préfigure du Christ. De là aussi ce goût pour l'esprit de la Prérenaissance dont il épouse le désir ardent de synthèse. Et enfin, cet amour de l'Italie, qui lui fut longtemps hospitalière et dont il rapportera dans ses vers la parfaite ordonnance et la sérénité lumineuse. Il faut relire ses stances enivrées sur le brûlant et doux Poverello, le grand saint d'Assise qui parlait à ses sœurs les cigales, ses évocations des paysages latins, des cités aux noms harmonieux, des matins de Rome, de Ravenne où vint mourir Dante, de Figline où naquit Marsile, des

« clartés, des cyprès, des roses de Fiesole » et des méditatives étoiles qui brûlent sur Florence endormie.

Il souhaite mourir sur cette terre enchanteresse, au milieu des disciples aimés dont il a éveillé le génie. Il puise dans cette vertu latine qui compose les paysages et semble les enfermer dans un contour éternel, le sens d'une beauté parfaite qui contente aussi son esprit en lui donnant la règle de ses harmonies, en disciplinant ses ardeurs, en ordonnant ses aspirations et ses doctrines.

Et pourtant il n'a pas oublié la France. Et si, complétant la pensée des maîtres antiques, il a couronné leur sagesse par celle de l'Eglise, et mérité par là le beau titre d'humaniste chrétien qu'on lui a décerné, je ne crois pas que cette formule, pourtant heureuse, suffise à l'exprimer tout entier.

De même qu'il a dépassé la forme impeccable du Parnasse en l'animant d'un frisson de vie, humaine et divine, il a discerné, au delà des régions moyennes de l'art et de la pensée, la zone d'ombre et d'éblouissements réservés aux regards des vrais initiés. Il tient de ses ancêtres bretons « la richesse sans fond de son ardeur pensive », qui lui fait sentir les présences invisibles, les mystérieux échos, et lui fait prolonger le fini par l'infini et le parfait par le sublime. Ce don suprême de voyant donne à certaines pages de ses premiers poèmes une beauté étrange et profonde qu'il n'a peut-être pas dépassée; telles les strophes de l'*Hymne lunaire*, de la *Prière du Soir d'été*, et de la *Louange du Sommeil* :

Vers toi ce chant, vers toi mon désir, Enchanteur,
Qui t'avances dans l'ombre enveloppé d'aromes,
Réparateur, Libérateur, Inspirateur !...

Viens, et que le troupeau des éprouvés de Dieu
Te suive encor, Pasteur, vers tes fontaines noires,
Et que les fronts courbés sous un trop vaste vœu,

Et que les cœurs épris d'impossibles victoires,
Se tournent, par le jour sans magie opprimés,
Vers ton palais vengeur et tes confuses gloires!

Espoir, et doute aussi de ces grands désarmés
Qui ne sommeillent pas à cause des mystères,
Sois-leur propice, au bord des mondes innommés...

On devine à certains de ces accents que ce voyageur audacieux a côtoyé comme Dante les dangereux abîmes où rampe le subtil ennemi; il a scruté d'un regard pénétrant « la grimaçante et houleuse Ténèbre », il connaît les tentations de l'orgueil et de la curiosité maudite qui ont égaré Louis II de Bavière :

Vous fûtes entraîné par le Sabbat vainqueur,
Poussant votre cheval à travers les bois sombres!
Les Mânes et la Nuit vous ont pris votre cœur,
Car ce n'est pas en vain qu'on provoque les Ombres.

Vous qui les adoriez, elles vous ont dompté :
Vous n'avez pas connu l'ardeur silencieuse
De ceux dont l'âme étreint la chaste Vérité,
Vous avez écouté l'Ondine astucieuse...

Aussi ne sépare-t-il jamais « la Poésie ailée et la prudente Foi »: Guidé par le divin flambeau, il part à la conquête « des mystères cachés dès le commencement ». Il se penche sur les Ecritures, et voit surgir

L'origine éternelle des Etres,
Les cycles jaillissant du Verbe, d'un élan;
La pullulation d'innombrables Ancêtres
Des flancs de l'Eve immense et de l'immense Adam.

Les Anges l'ont revêtu de leur tunique éclatante, ils l'ont mitré de splendeur et d'amour; il entre investi du signe sacré et de l'effroi du Seigneur dans les divines solitudes, et sa voix prophétique fait passer en nous le souffle même de l'Esprit qui l'a visité. Pour ce somptueux poète et pour ce docteur savant qui a scruté tous les gouffres du cœur humain et tous les replis de la

pensée, la loi sublime de l'Art est de dépouiller les apparences, résoudre les contradictions et fondre nos discordances dans une suprême Unité. A l'heure où l'humanité aveugle cherche en tâtonnant dans la nuit les lambeaux de la Vérité dispersée, il les assemble avec son geste de lumière :

Il est l'harmonieux Réconciliateur.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

L'ÉROTISME DE L'ÉCRAN

L'écran est la glorification du visage humain. Comment n'aurait-il pas engendré une sorte de fanatisme? Nous avions la beauté théâtrale, mais fondue dans un ensemble, entourée d'un halo. Sarah Bernhardt, c'était une attitude sous un voile. On subissait l'emprise de sa voix plus que celle de ses traits. Envoûtement redoutable. La compagne d'un de mes amis avait eu un amour enfantin pour Sarah. Elle se disait guérie. Un jour qu'ensemble ils assistaient à une représentation de *Phèdre*, la jeune femme apparut bouleversée. Elle braquait, d'une main tremblante, ses jumelles sur l'idole. Son compagnon n'existait plus. Ce fut un drame.

Très différente est l'attraction de l'écran. Il offre à l'enthousiasme, à la critique, des figures amplifiées. Les « gros plans » de Valentino ou de Greta Garbo sont dans le domaine public; on les adule; on les analyse; on les discute. Alors qu'une actrice de théâtre apparaît comme un être charnel, odorant, une vedette de cinéma, c'est d'abord une image. C'est surtout un type de beauté. Ecoutez une conversation où défilent les étoiles des deux sexes. Parle-t-on de leur talent? Neuf fois sur dix, on disserte de leur physique et les déclarations : « j'adore », « je n'aime pas », « je préfère », s'accompagnent de commentaires précis sur un nez ou des jambes. L'anatomie des stars est un bien commun. Nous avons tous un droit de contrôle sur leurs charmes. Qu'un embonpoint fâcheux — ce qu'à Dieu ne plaise! — vienne à empâter Dolorès del Rio, nombre de couples enclins aux chamailles se mettront d'accord pour le déplorer.

Depuis que l'écran existe, la perfection physique, et surtout féminine, est devenue le sujet d'un perpétuel débat. Un concours de beauté, en permanence, est ouvert, — que dis-je? une cour d'amour, — dans laquelle chacun apporte des suffrages passionnés. Et comme de nouveaux astres, chaque année, pénètrent dans le champ, la compétition n'aura pas de fin. L'avènement de Marlène Diétrich fut pour un hebdomadaire l'occasion d'interroger ses lecteurs : « Qui préférez-vous, d'elle ou de Greta? » Dans une époque à certains égards peu qualitative, l'esthétique du visage et du corps est devenue un problème primordial. Sportsman au pull-over chamarré, comptable au veston d'alpaga, nous avons tous nos dames, — nos dames de l'écran. Nous pouvons rêver de Brigitte Helm ou de Lilian Harvey sans trahir nos épouses qui, d'ailleurs, entrent dans le jeu et sont les propagandistes acharnées de celles-ci ou de celles-là. Le cinéma offre aux couples l'occasion de pratiquer, au moins imaginativement, cette liberté réciproque dont la généralisation entraînera la bienheureuse faillite des armuriers. Car les Douglas Fairbanks, les Ramon Novarro, et autres John Gilbert offrent aux compagnes de notre existence, outre la splendeur corporelle qui nous fait défaut (je parle pour moi) le panache dont la vie en commun nous a dépouillés. Et le prince charmant que nous n'avons pas su être apparaît, proche et vivant, précis et intangible, dans un carré de lumière. Il est surprenant que la camera ne provoque pas plus de divorces. Mais ce sont les acteurs qui pratiquent ce sport entre eux et leur rôle bienfaisant se limite en général à fournir un alibi aux refoulements conjugaux.

Car les héros de cinéma, plus que les héros de roman, avec, sur ces derniers, l'avantage de vivre, sont l'antithèse triomphante de nos mesquines personnalités. Le jeune premier n'est jamais vaincu, sinon pour triompher à la fin par sa vertigineuse science de la boxe, de l'épée

ou du volant. J'oubliais le cheval, qui permet à l'écuyer la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite : celle de la femme. Que d'aventure notre héros succombe, et c'est en victime admirable. Et la star? Elle est celle qui comble nos vœux. Sa garde-robe est infinie; ses dessous ne sont jamais décevants. Sur les jambes hautes, les bas ne font pas un pli. Des spécialistes veillent à l'ordre de sa chevelure. Elle ignore le négligé, — sinon enchanteur — et, même familière ou surprise dans son intimité, elle reste éclairée de poésie. Elle méprise les bigoudis comme son partenaire les pantoufles.

Depuis que le septième art triomphe, les étoiles ont des sexes. Etoiles humaines qui offrent à l'existence popote, à la fidélité rageuse, un contraste éblouissant. Tout homme possède, au moins par les yeux, son harem. L'écran a créé une véritable courtisanerie optique, d'autant plus puissante que ce gars robuste et dépoitraillé, cette blonde princesse en chemise, sont intangibles, comme des idoles.

Une salle de cinéma, quel temple de l'érotisme! L'obscurité, dont certains tenanciers apprécient commercialement les vertus, je ne scruterai pas ici les salacités qu'elle favorise. Que des adolescents s'y viennent frôler, seuls ou à deux, que des amants y prolongent leur sieste ou même commencent à s'en réveiller, cela ne m'intéresse pas. C'est un problème financier qui figure dans le budget d'un établissement. C'est à l'exploitant de chiffrer cette catégorie de spectateurs.

Même l'amoureux physique de la star, qui a palpité jusqu'à l'orgasme au moment où elle se dévêt, ne sollicite pas mon attention. Le problème est plus vaste. Il est ailleurs.

Cet écran, où l'arrivée d'un visage arrête les cœurs, laboure les poitrines, ralentit les respirations, cet écran où des femmes adorablement jolies évoluent, présentent

leur figure et leurs corps sous tous les angles et tous les éclairages, que rayonne-t-il au juste? De la lubricité ou du rêve? Du désir ou de la nostalgie?

Un couple épris, qui a vibré à l'unisson devant les aventures projetées d'un autre couple, magnifique et lointain, se hâte-t-il en sortant vers une recrudescence de passion? Dans cette débauche de regards, dans cette griserie de dents et d'yeux, dans cette flambée de sourires et de cheveux au vent, ont-ils oublié leur amour ou l'ont-ils exaspéré? S'en vont-ils en se serrant, ou les mains disjointes, rêvant chacun à son idole? Et ce ménage, décrépit, abreuvé de ridicule réciproque, exténué de soucis précaires? Ce mari et cette femme qui se sont aigrement chicanés, tout à l'heure, à propos du gaz ou de la blanchisseuse, que font-ils de leurs belles images? Le contraste entre leur commune disgrâce et la féerie de l'écran les dresse-t-il en ennemis féroces? Découvrent-ils, au contraire, lampe éteinte et fermant les yeux, un renouveau factice?

Tous les cas, sans doute, existent. Mais ce n'est pas le problème central.

L'amant universel, jadis, était le poète.

Il est détrôné aujourd'hui par l'universelle maîtresse, la star de cinéma.

« Sex-appeal » ! C'est dans le programme et dans l'esthétique du septième art. Il faut qu'une actrice non seulement soit jolie, bien habillée, bien dévêtue et qu'elle ait — tout de même — du talent, il faut qu'elle soit, pour un nombre important de spectateurs, excitante. Et le développement d'un film (américain surtout) équivaut à une sorte de possession visuelle. Pas une région du corps de la vedette — à part la plus intime — qui échappe aux deux mille mètres de pellicule. Quant aux toilettes, elles sont multiples, indéfiniment renouvelées et, de la plus candide à la plus capiteuse, scientifiquement établies par la loi du sex-appeal.

Quelle est donc la nature de l'excitation produite?

Eh bien, je crois que, dans l'ensemble, elle est plutôt chaste ou, pour préciser, non génésique. Je crois qu'elle agit principalement sur l'imagination.

La pellicule dépouille les être — ou partie tout au moins — de leur émanation sexuelle qui, au théâtre, nous atteint directement. Une actrice laide peut être bouleversante à la scène. Sur l'écran, l'esthétique avant tout importe. Il est indispensable que l'héroïne soit ou nous paraisse jolie. Que par exception le contraire se produise — l'argent; qui dispense parfois d'avoir du talent, dispense aussi d'être belle — et notre déception est profonde et la lumière du film s'éteint.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que toutes les femmes qui font une grande carrière devant la camera, ont un physique intéressant. La combine n'a jamais permis que des intrusions momentanées. Le verdict des spectateurs exclut de la cour d'amour celles qui n'ont pas la royauté du charme. Et, menacées dans leur existence commerciale, les firmes doivent s'incliner. C'est le public, non les commanditaires, qui consacre une vedette.

Autant que pour suivre des péripéties, on vient au cinéma pour voir de beaux types humains. Au théâtre aussi, me direz-vous. Ce n'est pas la même chose. Le théâtre, moins spécialisé, ne s'adresse point seulement à la vue et aux nerfs. C'est pourquoi, notons-le en passant, on n'en sort pas avec la migraine. Les personnages de l'écran n'ont que deux dimensions. Le volume et la consistance leur font défaut. La couleur, cette magie sensuelle, leur manque. Ce sont des images en mouvement. Ils sont à la fois plus obsédants et plus abstraits. Les acteurs de drame ou de comédie agissent sur nous par une présence physique, par une densité charnelle. Nous voyons leur sang courir et flamber, leur épiderme vivre, — sous le maquillage. La contagion est directe. Dans le domaine érotique, elle est plus brutale. On ne

pourrait pas se permettre à la scène les mêmes hardiesses qu'au studio. Ce qui est suggestivement cérébral ici, deviendrait ailleurs polissonnerie vulgaire. Il serait impossible à Marlène Diétrich de soutenir sur les planches le rôle qu'elle joue si bien dans le film l'*Ange Bleu*. La rampe donnerait une crudité gênante à son personnage dont l'équilibre, fait d'une sorte d'ingénuité perverse, serait rompu au profit de l'obscénité.

Les seuls établissements qui exhibent d'une façon insistante le déshabillé lascif sont les music-halls. Encore le font-ils à un certain rythme accéléré, sous un déluge de lumières multicolores et par le truchement de figurantes multiples.

Donc, il semble incontestable que le théâtre est plus directement et brutalement sensuel que le cinéma. Poussons un peu plus loin le parallèle.

De quels éléments est faite la fascination qu'une actrice exerce sur un amoureux? De trois, à mon avis. Son physique, d'abord; l'attirance du lointain ou le prestige de la gloire ensuite (ces deux facteurs étant jumeaux); en troisième lieu, l'admiration qu'elle soulève et, plus particulièrement, le désir qu'elle provoque chez d'autres mâles. Ce dernier élément, un des plus forts, est un complexe. La jalousie peut jouer le rôle d'un excitant sensuel (avec ou sans souffrance); comme aussi l'orgueil d'être ou de se croire le seul aimé, d'avoir la certitude que cette femme brillante, cible d'acclamations, réserve pour un seul sa véritable intimité. Il y a dans le *Capitaine Fracasse* un passage très caractéristique à ce point de vue. Le marquis, amoureux de Zerbine, fait d'elle sa maîtresse. Après l'avoir suppliée de renoncer aux tréteaux, il la conjure d'y remonter. En ne subissant plus son émanation scénique, en n'étant plus baigné par le désir collectif qu'elle irradie, il a perdu son stimulant principal. Zerbine femme lui semble beaucoup moins souhaitable que Zerbine actrice. Le recul, les fards, les

malices du jeu, tout ce qui constitue le nimbe et le magnétisme des comédiennes, la convoitise des autres hommes, voilà ce qui le bouleversait. Ce cas est très répandu et nous retrouvons ici à la fois la loi d'intensité et le point érotique. Il y aurait toute une étude à faire sur l'emprise exercée par les actrices. Son principe essentiel réside dans un besoin de distance et de transposition. L'étoile de théâtre est doublement surélevée par le plateau où elle évolue et par l'admiration qui l'exalte.

Eh bien, ce même principe agit dans le « sex-appeal » des stars de cinéma. Mais il agit différemment, d'une façon plus hallucinante et moins charnelle. La poste roule chaque matin aux pieds de nos vedettes une vague de lettres d'amour. Si l'on en croit leurs confidences, le sentiment domine dans cette littérature. Les demandes en mariage foisonnent, et je ne sache pas qu'il s'y mêle souvent des adjurations brutales. C'est plutôt de suicide que l'on menacerait, car, plus lointaine que l'actrice de la scène, moins accessible, l'actrice de l'écran inspire des passions sans espoir. On la remercie d'exister. On projette avec elle une amitié sublime ou une idylle, — plus féerique encore que le film, — dans laquelle on est devenu, pour être digne de la rencontrer, un roi de la terre.

Cela ne vient pas à dire que ces passions ne soient pas profondes. Mais elles vivent sur un plan nouveau et c'est la camera qui nous y conduit. Le décès de Valentino provoqua des suicides. Les femmes qui voulurent le suivre dans la mort n'étaient pas des amoureuses frénétiques et privées de leur mâle. Elle refusaient simplement de survivre à celui qui incarnait, à leurs yeux, la beauté. Une admiratrice de la Pavlova fit de même.

Et maintenant, quelle conclusion tirer de tout cela? Elle aussi sera complexe. L'influence du cinéma a révélé des criminels à eux-mêmes. Dans l'ordre passionnel, je

ne serais pas étonné qu'il fasse des maniaques, exaspère des vicieux.

Mais, au point de vue général, j'estime que l'érotisme particulier qui émane des personnages de l'écran provoque une certaine sublimation de la sexualité. Suffisamment précis pour se graver dans notre imagination, il est trop abstrait pour provoquer la hantise charnelle. C'est évidemment une question de milieu. Je ne pense pas que, pour les êtres raffinés, une soirée de cinéma se continue par des heures bachiques. Le même spectateur, qui va dans certains music-halls en quête de polissonnerie, attend du film des impressions plus idéales. Même galvaudé, l'écran — ne l'oublions pas — est le carré lumineux du rêve. Il ajoute au désir un élément féerique. Et si l'on me demande une opinion précise, je crois que la sensualité qui s'en dégage produit surtout l'excitation solitaire. Les personnages du film sont d'amoureux fantômes. Le sex-appeal : une griserie esthético-cérébrale. L'attrait de l'impossible, d'un impossible qu'on accepte et qu'on chérit. Je ne serais pas étonné que le cinéma contribue à réveiller chez l'homme le respect de la femme. Même familière, elle y demeure idole.

La « vamp » se refuse. Frigide ou inquiétante, elle agenouille. On l'adore ou on la tue. « Le Secret de Greta Garbo » est pour les hebdomadaires spécialisés un thème inépuisable. Je crois l'avoir pénétré.

Ce n'est pas un secret d'alcôve. La vedette suédoise est la seule artiste de l'écran qui possède — à son insu peut-être — de grandes possibilités spirituelles. C'est une mystique en puissance, qui se cherche et ne s'est pas trouvée. C'est une enchanteresse déçue.

Il paraît qu'un jeune homme, en voyant pour la première fois Greta Garbo, eut envie de devenir poète.

Même si le fait n'est pas exact, il ramène l'érotisme à son véritable plan : Désir, âme du monde !

CARLOS LARRONDE.

VICTOR ET L'ÉTRANGÈRE [1]

XIII

Rentré à Vergy, Victor, chaque fois qu'il évoquait Genève, croyait ranimer les images d'un songe.

Il se rappelait avec précision les moindres détails de son voyage, de son séjour là-bas : l'hôtel de l'Ecu, la pension Martinet, les rues chaudes, les régates de Bellerive, le retour en ville, suivi — par permission exceptionnelle — d'un dîner au Kursaal avec sa fiancée et d'une séance de cinématographe.

Le lendemain, l'amiral leur avait offert une course en automobile, d'au moins trente kilomètres, dont dix-huit en France! Franchir, pour la première fois, une frontière, n'est-ce pas un événement? Le fils d'Honorine en mesurait toute l'importance. Il fit à sa mère des récits consciencieux, qu'elle écouta distraitement. Sans trahir le secret de Nadia ni révéler ce qu'il jugeait inavouable, il parla de tout ce qu'il avait vu, nomma les étrangers de marque dont il était devenu l'ami. Honorine parut s'intéresser, sans trop de bienveillance, aux personnes qu'il citait. Elle l'interrogea sur les goûts, les toilettes, les études, les amusements et surtout les relations de la jeune fille. Il répondit avec une parfaite complaisance, mais en gardant pour lui ce qui n'appartenait qu'à eux deux.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 824 à 827.

Nadiejda Emilievna! Comme il l'aimait! Pour la rendre heureuse, quels prodiges n'accomplirait-il pas! Il se souvenait de ses mots, de ses gestes; d'elle, il savait tout par cœur, ce qu'elle chantait, ce qu'elle disait, ce qu'elle pensait tout bas, ce qui peu à peu germait et fleurissait en elle.

Mais, jusqu'au retour de l'idole, tout cela, c'était le passé. Cela n'existait déjà plus. L'amoureux se retrouvait seul. La joie vécue avait cessé de vivre. Distancé, abandonné, perdu, ce que l'on tenait pour le réel, est-ce autre chose qu'un rêve? Le bonheur qui n'est plus, il n'a jamais été. Oui, mais il reviendra. Ce n'est pas en arrière, c'est en avant qu'il faudra le rejoindre. Etre heureux, c'est poursuivre à travers le présent des réalités futures, destinées elles-mêmes à se dissoudre en songes.

De petites joies quotidiennes contribuent sans doute à confirmer les humains dans leur espérance. Pour Victor, ce fut la bicyclette. Il en apprit rapidement l'usage et s'en promit pour bientôt des plaisirs variés.

Pendant quelques jours, ce nouvel entraînement sportif lui fit délaisser le lac pour les grand'routes. La rencontre de Potu, qui lui causait une vague appréhension, s'en trouva différée.

Elle advint cependant et tourna mieux qu'il ne l'espérait.

Le braconnier feignit de croire tout ce que lui racontait son copain : que l'aquarelle est une préparation indispensable à la grande peinture, qu'il fallait s'en remettre sur ce point à l'avis des experts, et que, du reste, les résultats obtenus permettraient certainement d'acheter, plus tard, un matériel complet, de premier choix.

A ces explications embarrassées, Potu répondit simplement :

— Te fatigue pas. Tu m'apporteras la chose demain, au *Café du Port*. Je verrai bien de quoi il retourne.

Lorsque Victor, ponctuel, lui remit son cadeau, il

l'examina longuement, hocha la tête et déclara tout net :

— Mon vieux, je crois qu'ils t'ont roulé : ce machin-là, ça m'a tout l'air d'être un truc pour vieilles filles... Merci tout de même.

Malgré sa déconvenue, il ne retira pas au donateur son amitié. Il continua même à lui révéler les rapports secrets de la couleur avec la science de Dieu. Aux savantes dissertations de l'abbé Chasseau, l'élève préférait les leçons de ce maître ingénu. Les lettres qu'il écrivait à sa belle s'en trouvèrent tout imprégnées de poésie.

Enfin, Nadia, sans attendre son père, débarqua chez les Dubey. Jacques, Marcel et Lucien reparurent à leur tour. L'année scolaire était finie. M. Boulenger câbla d'Egypte que, retenu par ses affaires, il n'arriverait pas avant la fin de juillet.

La présence de sa fiancée rendit à Victor l'enchantement de Bellerive.

Il tint sa promesse de lui montrer le pays, cet éden retrouvé, que ses yeux, pendant de longues années, avaient contemplé sans le voir et qu'il découvrait comme une terre inconnue en le parcourant avec elle.

Tantôt de front, tantôt l'un suivant l'autre, tous deux pédalaient à cœur joie. Ni le soleil d'été ni les menaces d'orage ne décourageaient leur ardeur. Dans les côtes, la jeune fille se montrait vaillante. Aussi longtemps qu'elle s'obstinait à lutter, Victor refusait de mettre pied à terre.

Leurs expéditions les conduisirent en des lieux ignorés qui préfigurèrent pour lui les rivages où, bientôt, il aborderait avec elle. Chaque soir, le retour à Vergy lui donnait un avant-goût de l'émotion qu'il éprouverait à s'y réinstaller, après quelques mois d'Italie ou d'Egypte, pour y amasser la moisson des souvenirs, pour y vivre toute une vie d'amour.

Sur les routes ou dans leur bateau, ils emmenaient

parfois Lucien ou Marcel Dubey, mais Jacques ne consentit jamais à les accompagner.

La bicyclette et l'aviron fatiguaient moins la jeunesse toute neuve de Nadia que les trente-trois ans de Victor. Certes, le fils du docteur ne s'était jamais mieux porté. Sa mère proclamait qu'il avait une mine superbe. Mais, pour réparer ses forces, il lui fallait de longs sommeils. Il se couchait tôt, dormait tard. Honorine, qui, autrefois, l'obligeait à être matineux, veillait maintenant sur son repos.

Il quittait la maison vers onze heures pour rejoindre sa fiancée, parfois chez elle, mais plus souvent sur la jetée du port, où deux ou trois « bonnes familles » de Vergy avaient coutume d'assister, presque chaque matin, au « bain des enfants ».

Ces réunions témoignaient d'une bonhomie patriarcale. De vieux messieurs lisaient leur journal au soleil. Les dames bavardaient ou travaillaient à quelque ouvrage, tout en surveillant les ébats de la jeunesse. Certaines femmes — encore jeunes ou qui prétendaient l'être — ne dédaignaient pas l'eau pour leur usage personnel. Quant aux « enfants », quelques-uns étaient plus que majeurs. Il n'y avait pas de cabines : garçons et filles se dévêtaient sur les pierres du môle. Personne n'y voyait malice et la pudeur la plus farouche n'y trouvait guère sujet de s'alarmer : rien n'est suspect aux purs. Victor, tout au moins, ne doutait pas d'être le seul, dans tout ce petit monde, à caresser des pensées voluptueuses, lorsque, sous un costume d'ailleurs fort décent, le corps parfait de Nadia s'accusait en formes trop précises. Encore devait-il se dire que cette délectation n'avait rien de coupable, puisque le sacrement allait la diriger bientôt vers des fins légitimes autant que satisfaisantes.

Environ midi, on se rhabillait pour remonter en ville.

Un jour, les fiancés, restés en arrière des autres baigneurs, rencontrèrent Potu qui descendait au lac.

— Salut! jeta le pêcheur.

— Salut! répondit Victor.

Visiblement, Potu avait envie de causer. Il s'était arrêté, la main tendue, les yeux émoustillés. Mais Nadia, ayant toisé ce loqueteux, foudroya Victor d'un regard courroucé. Comme elle pressait soudain l'allure, il la suivit sans ajouter un mot, sans même se retourner vers son copain pour un geste d'excuse. Le petit homme au poil gris les vit s'éloigner, haussa les épaules et reprit son chemin.

Mlle Boulenger était furieuse. Après un moment de silence, sa colère éclata :

— Vraiment, dit-elle, je me demande comment vous pouvez supporter que cet ivrogne vous adresse la parole. Vous avez de jolies relations!

— Il m'a salué, j'ai répondu. Quel mal y a-t-il?

— Quel mal? Mais, au Caire, si un vagabond comme celui-là se permettait de m'insulter ainsi, je le ferais bâtonner.

— Ma chérie, nous ne sommes pas en Egypte, ni en Russie. Et puis, je ne vois pas l'injure...

— Eh bien! moi, je la sens. Certaines familiarités sont dégradantes. Et je vous plains de ne pas comprendre mon indignation, ma révolte...

— Je vous assure, Nadia, que Potu est un brave homme. C'est même un artiste, un penseur. Je lui dois beaucoup. Si vous le connaissiez mieux...

— Ça, c'est le bouquet! Vous voudriez peut-être me le présenter, et que je fasse la bouche en cœur : « Ravie, cher monsieur, on m'a beaucoup parlé de vous. » Au fait, vous m'aviez soigneusement caché cette amitié honteuse. Vous en rougissiez donc? En vérité, il y aurait de quoi. Victor, je vous parle sérieusement : si vous tenez à moi, vous me ferez le plaisir de rompre, tout de suite, avec cet affreux individu. Je ne veux plus en entendre parler. Je vous défends de le revoir. C'est compris?

Il ne répondit que par une supplication muette, des regards angoissés, douloureux. Nadia ne desserra plus les dents jusque devant la porte des Dubey, où ils se séparèrent.

Pour la première fois, Victor se demanda si sa fiancée n'avait pas une âme cruelle. Cette fureur imprévue le fit réfléchir, le remua profondément. Il ne tarda pas à lui inventer des excuses et finit par y voir une preuve d'amour : Nadiejda Emilievna voulait être seule à régner sur son cœur. Pourtant, il ne renonçait pas à la convaincre qu'elle s'était emportée à tort, qu'elle avait calomnié Potu. Pendant quelques jours, il espéra qu'elle reviendrait d'elle-même, plus calmement, sur le sujet de leur unique désaccord. Elle n'en fit rien. Dès le lendemain de l'incident, elle semblait en avoir perdu le souvenir. Elle s'efforça de faire oublier à Victor, par toutes sortes de gentillesses, cet instant de méchante humeur. Lui, craignant de rallumer l'incendie, se garda de toute allusion.

Il comptait sur le temps pour arranger les choses. En attendant, il n'osait pas désobéir à sa fiancée. Autant que les reproches de Nadia, il redoutait ceux du copain délaissé.

Les ruses dont il usa pour esquiver une collision ne réussirent pas à l'empêcher. Lorsqu'elle se produisit, dans une ruelle déserte des bas quartiers, il avait cessé de la croire dangereuse. Il comprit tout de suite qu'elle ne serait point inoffensive.

Sorti d'un coin d'ombre, Potu, de ses bras écartés, lui barrait le chemin.

— Ah ! te voilà, sale lâcheur ! Je ne suis pas fâché de te voir. Ton aquarelle, c'est une belle saleté ! Tout le fourbi, je l'ai donné à manger aux poissons.

— Laisse-moi, répondit Victor, très digne. Tu es saoul, tu ne sais pas ce que tu dis.

— Ah ! je ne sais pas ce que je dis ? Va donc, eh ! puro-

tin! Heureusement qu'il y a d'autres mécènes que toi sur la terre. M. Frédéric, par exemple. En voilà un qui n'essaie pas de gruger les artistes. Ce que tu m'offrais, il me l'a donné, lui. J'en fais, maintenant, de la peinture à l'huile.

— Allons! va cuver ton vin et laisse-moi, je suis pressé.

Mais Potu l'agrippait.

— Voyez-moi ce propre-à-rien qui nous regarde de haut! Je te fais honte, n'est-ce pas? Je ne suis pas assez chic pour ta poule...

— Je te défends d'insulter ma fiancée, rugit Victor en se dégageant. Un mot de plus, et je t'envoie rouler dans le ruisseau.

Le braconnier recula, s'appuya contre un mur et se mit à grogner sourdement dans sa barbe. Victor, se croyant vainqueur, passa. Il n'était pas encore sorti de la ruelle qu'il entendit l'autre glapir :

— Ce qu'il faut voir, tout de même. Ça n'est pas encore marié que c'est déjà cocu. Et ça veut faire la leçon au monde!

D'un bond, le fils Prudent rejoignit l'ivrogne qu'il secoua par les épaules. Potu prit une voix larmoyante :

— Te fâche pas, mon vieux, j'ai pas voulu te faire de la peine, mais, vrai, tu ferais bien de la surveiller, la bougresse. Moi, tu sais, je n'y tiens pas, que tu soyes cornard. Seulement...

— Tais-toi, tais-toi! gémit Victor.

Il voulut, de sa paume ouverte, imposer silence à cette bouche venimeuse.

Potu râlait :

— Ne m'étouffe pas, mon pote. C'est bon, va, je ne dirai plus rien.

Alors, l'amoureux, fou de rage, lui empoigna la tête, la fit sonner contre le mur.

— Tu ne diras plus rien? Je te ferai parler, moi!

Vide ton sac, et vivement! Allons! vas-y, ou je cogne.

— Lâche-moi, Victor. Puisque tu y tiens, la vérité, c'est que tu ne devrais pas rester dans ton lit, le matin. Il y en a qui en profitent...

— Qui?

— Tu le verras bien. Si tu veux les pincer, saute sur ta bécane et tâche d'arriver de bonne heure là où tu m'as vu peindre Biskra. Tu te rappelles?

— Oui. Après?

— En y allant par la route, il y a, sur la droite, juste avant la carrière, un sentier. Il te conduit au sommet d'une paroi de mollasse, qui tombe à pic sur la grève, à quelques mètres du lac. Elle est creusée dans le bas, ça fait comme une chambre. C'est là.

— Menteur! Canaille!

— Va voir là-bas si je suis un menteur. C'est presque tous les matins que ta mijaurée s'y roule dans le sable avec le beau Jacques.

— Avec Jacques?

— Diable! ça m'a échappé... Eh bien! oui. Même qu'ils cachent leurs machines dans un fourré, pas loin de l'endroit que je t'ai dit. Ils descendent sur la grève par un petit raidillon, ils folâtrent au bord de l'eau, ils font trempette...

Victor se raidit. Ce que Potu essayait de lui faire croire ne pouvait être que mensonge. Les ragots de l'ivrogne lui parurent soudain absurdes, insensés. Il résolut d'y mettre fin, tout de suite, à tout prix.

D'une voix assurée, il répliqua :

— Veux-tu que je te dise? Tu ne m'apprends rien. Ma fiancée et son cousin font de la bicyclette ensemble? La belle affaire! Ils ne s'en sont jamais cachés. Jacques est comme un frère pour Nadia. Il l'entraîne à la nage? Et puis après? Occupe-toi donc de ce qui te regarde et fiche-nous la paix. Pour moi, dans tout ce que tu racontes, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, tu m'entends?

Il avait lâché Potu. Heureux d'en être quitte à si bon compte, le braconnier reprenait son souffle.

— Bien, bien, approuva-t-il. Puisque tu trouves ça régulier, mettons que je n'aie rien dit.

— Va te coucher, conclut Victor. Et, une autre fois, quand tu voudras faire le prophète, tâche de tomber mieux.

D'un pas vif, il regagna la ville haute. Tout ce qu'il venait d'affirmer, il désirait passionnément que ce fût vrai. Il voulait y croire. Cette apparence de calme par laquelle il s'était défendu contre un autre, il essaya d'en faire une réalité pour lui-même. Les basses inventions d'un poivrot, est-ce que cela compte? Nadia, pure jusqu'à cette minute, serait souillée parce que Potu l'accusait de crimes imaginaires? Non, cela n'était pas possible! L'envie, la haine soufflaient au délateur des calomnies stupides. Potu mentait.

Mais s'il avait vu de ses yeux tout ce qu'il rapportait? Ces promenades matinales, si elles étaient innocentes, pourquoi Jacques et sa cousine en eussent-ils fait mystère?

Assailli par le doute, Victor tenta de résister. Non, il ne commettrait pas la faute de guetter les prétendus coupables. Il s'épargnerait le ridicule d'accourir là-bas en justicier pour donner à Potu le plaisir d'un bon tour bien joué. S'il interrogeait Nadia? Elle répondrait avec tant de franchise que rien ne resterait d'un soupçon trop promptement accueilli. Tandis qu'il cherchait à s'en persuader, le malheureux comprit que jamais il ne trouverait le courage de poser certaines questions : la réponse ne risquait-elle pas de redoubler ses alarmes? Et si, vraiment il y avait quelque chose, une parole maladroite anéantirait tout espoir de découvrir la vérité : l'éveil serait donné, l'ennemi se tiendrait sur ses gardes.

Quand il s'aperçut que la petite prenait dans sa pensée l'aspect d'un être hostile, Victor souffrit comme ja-

mais il n'avait souffert. Il n'arrivait plus à se rassurer. En vain essaya-t-il d'imaginer tout ce que Nadia ressentirait si elle pouvait lire en lui, deviner de quelles infamies monstrueuses il commençait à l'accuser. Il eut beau se la représenter frémissante ou accablée sous l'outrage, criant son indignation ou pleurant en silence : rien de tout cela ne le touchait plus. Il se voyait devant elle, la perçant à jour d'un seul regard, l'écrasant de sarcasmes vengeurs, et, d'avance, il appelait comédie tout ce qu'elle pourrait tenter pour se défendre. Il se sentait devenir fou. Sa tête, sa poitrine, lui faisaient mal. Coûte que coûte, il fallait mettre un terme à ce tourment. Le seul moyen, c'était de vérifier les racontars de Potu.

Une sombre résolution s'empara de Victor.

— C'est bon, dit-il, j'irai là-bas. Mais si cet animal s'est moqué de moi, il me le paiera cher!

Sa course l'avait conduit jusque devant la maison des Dubey. Presque tous les jours, à cette heure-là, il s'y arrêtait pour causer un instant avec sa fiancée, qu'il venait à peine de quitter ou qu'il devait revoir encore un peu plus tard. Machinalement, il sonna.

Lucien vint lui ouvrir.

La porte donne sur un jardin secret, séparé de la rue par une haute muraille. Toute la famille s'y prélassait dans des fauteuils d'osier. Marcel céda le sien à Victor et alla rejoindre son frère Jacques, assis un peu à l'écart sur un banc.

Mlle Boulenger fut douce, affectueuse. Sa vue fit fondre l'angoisse qui glaçait le cœur du jaloux. Comment douter de cette enfant? Peut-on mentir avec des yeux si purs?

Jusqu'alors, il n'avait pas pensé à Jacques. Sa haine s'était concentrée sur Nadia; sa colère, sur lui-même. Il les reporta d'un coup sur son cousin : un triste sire, sournois, débauché, capable de tout. Il était encore temps,

certes, de mettre la jeune fille en garde contre lui. Mais il fallait agir vite.

— Demain, décida Victor.

Il recommençait à souffrir, n'entendait pas ce qui se disait autour de lui, répondait de travers. Comme les bêtes malades, il ne songea plus qu'à se blottir dans un coin, tout seul. Il parla de migraine et prit congé. Nadia lui offrit de l'aspirine, voulut l'accompagner jusque chez lui. Il refusa, feignit de plaisanter les petites misères qui l'obligeaient à quitter une si agréable compagnie et courut s'enfermer dans sa chambre.

La solitude redoubla ses maux. Tout lui devint douloureux. Il se rappela certaines occasions où sa fiancée avait laissé voir un trouble inexplicable, où Jacques s'était presque trahi. Et ces regards de Marcel, narquois, méprisants? Ces airs apitoyés que Lucien, parfois, se donnait? Victor crut soudain découvrir un complot tramé contre son amour : on se liguait pour le bafouer, le torturer. La fureur et le désespoir se succédèrent en lui. Il eut envie de mordre, de tuer, de mourir. Il souhaita de voir le monde se briser comme une coquille d'œuf que l'on écrase du talon.

Par moments, il se disait :

— Non! non! ce n'est pas possible! c'est un cauchemar.

Enfin, une crise de larmes éclata, torrentielle et qui semblait ne devoir jamais finir. Elle s'apaisa, pourtant, dans une sorte de bien-être accompagné d'un épuisement total. Il se coucha sans avoir mangé. La fatigue et le sommeil matèrent la douleur.

A cinq heures du matin, la sonnerie du réveil la ranima.

Victor se leva. Il se sentait plus décidé que la veille, mais plus misérable aussi. De nouveau, Nadia occupait dans sa haine la première place. Il détesta en elle l'étrangère, la magicienne perfide, la diablesse déguisée en ange,

celle qui, jaillissant de l'ombre où elle se tenait cachée, prend un homme par la main, le dirige à son gré, lui entr'ouvre le paradis et le précipite dans l'enfer. Il maudit l'enchantement de la musique et tous les sortilèges qui l'avaient si longtemps abusé.

Ah! oublier tout cela, fuir le monde des hommes, se créer un univers à soi, comme le major avec ses grenouilles!

Peut-être aurait-il pensé au cloître si le souci d'arriver au bon moment ne l'avait pressé de partir. Il rassembla tout ce qui lui restait d'adresse et de prudence pour sortir sans bruit, enfourcher sa bicyclette et traverser la ville. Elle dormait encore. Il n'y croisa personne.

Un long détour devait l'amener à la carrière sans lui imposer le risque de rejoindre trop tôt les criminels. Car il fallait les surprendre à l'heure et sur les lieux du crime, de telle sorte qu'il leur fût impossible de rien nier.

L'air frais du matin calma un instant la fièvre de Victor : le ciel était trop bleu pour qu'il n'essayât pas de croire que le mal n'existait pas. « Je vais rentrer bredouille, pensa-t-il. Mais j'aurai fait une belle promenade. On a tort de ne pas se lever tous les jours de bonne heure. » Avant d'arriver à la croisée des chemins, il descendit de sa machine, respira, contempla le paysage. La tentation lui vint de retourner en ville : Nadia n'aurait pas encore tiré ses rideaux, il la ferait appeler par la servante et ce serait lui qui l'emmènerait.

Mais il s'était donné un autre programme. Son amour-propre lui commandait de l'exécuter jusqu'au bout. Il se remit en selle.

Quittant la route à angle droit, le sentier indiqué par Potu se dirige vers le lac. Pour des gens qui ne tiennent pas à se montrer, l'endroit est bien choisi : d'un côté, des taillis épais; de l'autre, des prés; peu d'arbres, pas une maison en vue.

Victor s'engagea sur le ruban de terre blanche qui

trace une coupure bien nette dans la masse du fourré. Il roulait à plat, sans effort, sur un sol ferme. Bientôt, le chemin monta légèrement, s'infléchit et devint plus étroit. Le guetteur s'arrêta pour fouiller du regard les lieux. Il tendit l'oreille : pas d'autres bruits que celui du vent dans les feuilles et, peut-être, les soupirs lointains, adoucis, du flot caressant le rivage. Il abandonna sa bicyclette et se mit à marcher en retenant son souffle. La terre lui sembla plus molle. Le sentier se réduisit à une piste à peine tracée. Elle contournait la base d'un mamelon sablonneux, couvert de broussailles, dont l'autre versant devait tomber droit sur la grève.

— C'est là, se dit Victor.

Il rampa. En face, le Jura surgit, masse d'un bleu sombre sur l'étendue claire du lac. L'homme, allongé à plat ventre, se rendit compte qu'il était sur une sorte de corniche, surplombant une paroi de mollasse verticale, haute d'une dizaine de mètres. Il avança la tête : sous lui, quatre jambes nues s'étalaient sur le sable. Les torses, les visages, lui restaient cachés, mais, en se penchant un peu plus, il reconnut la jupe noire et blanche du costume de bain que portait Nadia.

Potu disait donc vrai.

Devant la certitude de son malheur, Victor comprit que, jusqu'à cette minute, il n'y avait pas cru. En écoutant le braconnier, en suivant ses avis, n'espérait-il pas que l'épreuve tournerait à sa propre confusion, que sa fiancée en sortirait triomphante? Hélas!

S'il avait pu détacher de la falaise un bloc de pierre, peut-être l'eût-il fait rouler sur les deux misérables. Il pensa un instant à se jeter sur eux, à les écraser de son poids.

Eux, cependant, parlaient. Leurs voix alternées montaient jusqu'à lui.

— On est bien, disait Jacques. Tout de même, il faudrait penser au retour : il se fait tard.

— Tard? Il est six heures.

— Six heures dix.

— Dorlote-moi encore un peu. Pense, mon chéri, que, bientôt, je ne t'aurai plus.

— Mais si. Tu sais bien qu'on se reverra. En attendant, nous nous conduisons comme des gosses. J'ai grand tort de céder à tes caprices. Tu comprends, ici, ce n'est pas comme à Lausanne ou à Genève : tout le monde nous connaît. Si nous étions pincés...

— Et par qui donc? L'ivrogne ne dira rien. D'ailleurs, j'ai défendu à Victor de lui parler, et tu sais s'il m'obéit. Et puis, tu es si prudent, nous prenons tant de précautions, que personne ne peut se douter... Et puis, moi, je m'en fiche, parce que, moi, je t'aime. Dis, mon Jacques, c'est pourtant bon, l'amour?

— Bien sûr que c'est bon. Mais je ne veux pas que tu aies des ennuis. Tes enfantillages m'effraient... Allons! lève-toi!

— Embrasse-moi encore, Jacques, et je m'habille.

Il y eut un silence. Les deux corps étendus se plaquèrent l'un contre l'autre.

L'homme, au bout d'un long moment, se redressa, puis disparut. La femme fit quelques pas vers le bord de l'eau. Victor la vit nue, debout sur le sable, les bras levés dans le soleil.

Il se rejeta en arrière. Il se sentait mordu sur tout le corps par des animaux féroces, tandis que le feu, audedans, succédait à la glace, la brûlure à la suffocation. Durant quelques secondes, il espéra que la fuite abrégerait son supplice. S'il s'en allait très loin, tout seul, s'il disparaissait pour toujours sans avoir révélé sa présence aux deux autres, peut-être obtiendrait-il la grâce de surmonter cette effroyable épreuve, d'oublier les paroles entendues, d'effacer de sa mémoire les images dont ses yeux venaient de se remplir.

Il souffrait trop. Ce n'était pas juste. Non, ses bour-

reaux ne devaient pas échapper ainsi au châtiment. Le mouton enragé se vengerait. Ah! on allait bien voir! Pour les punir, il commencerait par se montrer, par leur crier son dégoût...

Le sentier qui dévalait autour de la falaise le mit en quelques minutes sur la plage.

Jacques, alerté le premier, vint à sa rencontre. Se voyant presque habillé — chandail de laine et pantalon de flanelle — il crut pouvoir payer d'audace.

— Tiens, dit-il, c'est Victor. Quelle bonne surprise!

— Oui, canaille, c'est moi!

— Oh! quel air furieux! Voyons, veux-tu me permettre de t'expliquer...

Victor allait lui sauter à la gorge, lorsque Nadia, soudain, vint se placer entre eux.

— Non, mon chéri, n'explique rien, ordonna-t-elle en entourant Jacques de ses bras.

Puis elle se retourna vers son fiancé :

— Quant à vous, cher monsieur, je vous conseille de rentrer gentiment chez vous, si vous ne voulez pas avoir affaire à moi.

Sans un mot, la tête basse, Victor s'en fut.

Il retrouva sa bicyclette et, jusqu'à Vergy, pédala comme un dément.

Arrivé en ville, au lieu de regagner la maison, il descendit vers le port.

L'auberge était ouverte. Potu, sa pêche du matin terminée, y déjeunait d'une roquille d'eau-de-vie. Il laissa Victor s'écrouler à côté de lui sur le banc et, doucement, fraternellement, l'interrogea :

— Alors, mon pauvre vieux, tu y es allé?

— Oui.

Le patron vint s'enquérir de la commande.

— Une absinthe, bien tassée, conseilla Potu.

— Bien tassée, répéta Victor.

EPILOGUE

Jacques Dubey à son cousin Raoul.

Mon vieux Raoul,

Ça t'épate, n'est-ce pas, de recevoir de mes nouvelles? Sache d'abord pourquoi je suis à Zurich.

Pour me punir du rôle que j'ai joué, paraît-il, dans le « scandale de Vergy », mon père m'a envoyé en stage chez un avocat juif, qui me paie mal et me fait turbiner comme un nègre. De la maison, je ne reçois pas un sou : ah! l'existence n'est pas tous les jours drôle.

Que de blagues n'a-t-on pas racontées sur mon compte : que j'avais séduit une jeune fille innocente, déshonoré plusieurs familles et corrompu les mœurs de ma ville natale!

Toi, au moins, tu sauras la vérité. Commence par rappeler tes souvenirs. Ce printemps, à Vergy, tu admirais fort Nadia Boulenger; tu n'arrivais pas à comprendre que je me fusse effacé devant Victor Prudent. Tu n'as pas oublié ma réponse? Je t'ai dit que je ne me sentais pas mûr pour le mariage. J'ai même ajouté : « Nadia est une gosse sérieuse, elle ne connaît que le bon motif. » C'était chic, ça, c'était *gentleman*. Eh bien! à cette époque, nous filions le parfait amour, tous les deux, depuis trois mois et demi. Avoir une maîtresse comme celle-là et n'en rien dire à son meilleur ami, avoue que ça demandait un certain courage. Et quelle discrétion!

Si je prétendais que je n'ai jamais pensé à épouser Nadia, je serais un menteur : une jolie femme et une grosse dot ne sont pas choses à dédaigner. Loin de m'effrayer, les difficultés de l'entreprise me stimulaient.

Car il y en avait, des obstacles, sur mon parcours. D'abord, l'oncle Emile me jugeait trop jeune, pas sérieux. Et puis, il voulait un gendre à galette. Maman s'était

laissé persuader par je ne sais qui, docteur ou curé, qu'il est mauvais de se marier entre cousins germains. Enfin, la mère Prudent convoitait la môme pour son Victor, lequel ne se doutait de rien (du moins au commencement).

A Lausanne, moi, j'étais bien placé pour faire ma cour. L'oncle avait installé son héritière à Genève, où je la voyais librement. Elle habitait une pension très bien, une de ces boîtes pour étrangers riches, où l'on jure aux parents que la vertu de leurs filles ne court aucun danger, mais où l'on s'en occupe comme de colin-tampon. Les premiers temps, j'y allais avec précaution. Mais j'ai vu tout de suite qu'elle avait le béguin. Un beau jour, dans la garçonnière d'un de mes amis, elle s'est jetée dans mes bras sans que je lui aie rien demandé : je ne pouvais tout de même pas faire Joseph. Mais, pour le mariage, ça m'a un peu refroidi de constater qu'elle n'en était pas à son coup d'essai. Je ne mentionnerais pas ce détail si, depuis, la malheureuse n'avait coupé tous les ponts derrière elle. Au point où nous en sommes, il vaut mieux tout dire. Donc, en Egypte, son père l'avait bien mise au couvent, mais, pendant les vacances, il s'était passé des choses. Ça m'a donné à réfléchir : si jamais je me marie, ce ne sera pas pour augmenter le nombre des cocus. Je savais que mon oncle avait fait partie de cette corporation. Son ex-femme continuait à mener une vie de bâton de chaise. Lui non plus ne se privait pas. Bref, plus je me renseignais, plus je comprenais que Nadia ne pouvait pas devenir la mère de mes enfants.

Juste avant les vacances de Pâques, elle accourt, affolée, à Lausanne et m'annonce qu'elle est enceinte. Je lui réponds : « Ma petite, il n'y a qu'une chose à faire : épouser Victor, et sans traîner. » Elle commence par dire non. Le lendemain, à Genève, son père, arrivé à l'improviste, l'emmène à Vergy. Lui aussi, mais pour d'au-

tres raisons, lui vante les mérites du fils Prudent. Je reviens à la charge. Elle finit par dire oui. Victor, à ce moment-là, était déjà très emballé, mais il n'osait pas se déclarer, le pauvre. Comme le temps pressait, il a fallu que je lui fasse la leçon pour le décider à parler. En dedans, j'ai bien ri.

Deux jours après, Nadia me chuchote à l'oreille : « Je me suis trompée; fausse alerte, tout est rentré dans l'ordre. » — « Tant mieux, que je fais, ça te donne du répit. Autrement, il aurait fallu tant se presser que ça risquait de faire jaser les commères. » Elle se figurait, ma parole, que j'allais l'engager à rompre ses fiançailles. Je lui ai répondu : « Ma fille, le vin est tiré, il faut le boire. »

Par loyauté envers Victor, je voulais en finir tout de suite. Elle semblait s'y résigner. Je retourne à Lausanne; elle, à Genève. Elle m'écrit des lettres désolées : elle m'adore; si je l'abandonne, elle se tuera; et tout ce qui s'ensuit. Alors, moi, pour ne pas lui faire trop de peine, je consens.

Je lui avais fait promettre que, lorsque nous rentrerions à Vergy, elle renoncerait à moi. Mais tu vois ça d'ici : quand on habite la même maison et qu'on a du goût l'un pour l'autre... Nous faisions des prodiges d'adresse, personne ne se doutait de rien. Bien entendu, je cherchais toujours, honnêtement, à la détacher de moi. Hélas! ça produisait l'effet contraire.

C'est sa dernière trouvaille qui nous a perdus. N'avait-elle pas imaginé des promenades à bicyclette et des baignades, de grand matin, pendant que tout le monde dormait? Nous allions dans un endroit que je lui avais montré l'année dernière, une retraite charmante et qui semble créée tout exprès pour des amoureux. C'est là qu'un nommé Potu, braconnier, nous a découverts par hasard. J'ai eu tort, je le reconnais, de risquer ça, mais, quand je faisais mine de résister, Nadia menaçait de tout dire à

Victor, de télégraphier à l'oncle Emile qu'elle avait repris sa parole, et d'autres sottises du même genre. Pourtant, les choses pouvaient encore s'arranger. Il était facile de s'assurer le silence de Potu. Nadia, maladroitement, sans provocation, l'a vexé. Je ne l'ai appris que le jour où Victor, excité par ce vieux chenapan, est venu, lui aussi, nous surprendre. Le reste, tu le sais.

Cependant, tu n'imagines pas tous les ennuis que j'ai eus. Dans ma famille, d'abord, mais ça, c'est normal. Les Prudent, mère et fils, sont brouillés à mort avec nous : ils n'ont pas seulement voulu écouter mes explications. Le jour même du drame, Nadia, sans attendre la suite, a pris le train pour Bruxelles où elle a rejoint sa mère. L'oncle Emile, que nous attendions à Vergy, n'est pas venu, bien sûr. Les uns prétendent qu'il est allé réclamer sa fille, qu'il l'a enfermée quelque part et qu'il se console avec des grues; d'autres affirment que la petite voyage avec Vera Leontieff (mon ex-tante) et suit la même carrière. Comme dit maman, c'est du vilain monde. Nous n'aurions jamais dû les recevoir chez nous, ni le père ni la fille, connaissant leur histoire comme nous la connaissions. Quant à la mère, je n'en parle pas.

Une que je plains, par exemple, c'est la cousine Prudent. Paraît qu'elle pensait, pour elle-même, à l'oncle Emile. Si le mariage de Victor s'était fait, peut-être bien qu'elle aurait réussi le sien. L'écroulement de son rêve lui a porté un coup très dur : elle est presque entièrement paralysée du côté droit. Bien qu'elle n'ait jamais été gentille avec moi, elle me fait pitié. Victor aussi, du reste. Mais lui, on dit que, pour oublier ses malheurs, il se pique un peu le nez.

Tu vois, mon bon Raoul, que tout n'est pas rose dans l'amour. Pourtant, je n'ai pas grand'chose à me reprocher. Si Nadia était une fille comme les autres, comme celles de chez nous, ça n'aurait pas fini si mal et mon père ne m'aurait pas coupé les vivres. Combien de temps

va durer ma misère? A propos, si tu as quelques louis de trop, pense à moi. Je te les rendrai quand je pourrai. Cette longue confidence, faite à toi seul, vaut bien un petit service d'argent, n'est-ce pas?

Merci d'avance.

Ton malheureux et dévoué
Jacques.

RENÉ DE WECK.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ermold le Noir : *Poèmes sur Louis Le Pieux et Epitres au roi Pépin,* édités et traduits par Edmond Faral, Libr. Honoré Champion. — *La Chanson de la Croisade Albigeoise,* éditée et traduite du provençal par Eugène Martin-Chabot, tome Ier, *La Chanson de Guillaume de Tudèle,* Libr. Honoré Champion. — Herbert King Stone : *Les Vers de Thibaud de Marly,* poème didactique du XIIe siècle publié intégralement pour la première fois avec une introduction, des notes et un glossaire, Libr. E. Droz. — *Poèmes et Récits de la vieille France. XV. Lais et Fabliaux du XIIIe siècle,* traduits et précédés d'une introduction par Louis Brandin, E. de Boccard. — Abbé Joseph Delacotte : *Guillaume de Digulleville. Trois Romans-Poèmes du XIVe siècle,* Desclée de Brouwer. — Mémento.

Sous le titre : *Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age,* et sous la direction de M. Louis Halphen, paraît, depuis quelques années, une collection de textes ayant pour but de mettre le public lettré en possession des œuvres les plus caractéristiques et les plus marquantes de nos anciens poètes, chroniqueurs, mémorialistes et épistoliers vivant du IXe au XVe siècle. Chaque volume de cette collection, déjà riche d'importants ouvrages, est confié à un spécialiste de qualité, capable d'établir une leçon à peu près définitive du poème ou de la prose emprunté aux manuscrits conservés dans les bibliothèques du monde, d'en établir les variantes et d'en éclaircir par des notes historiques ou autres les obscurités. Ainsi M. Louis Halphen a-t-il publié la *Vie de Charlemagne* d'Eginhard, M. J. Calmette les *Mémoires* de Commynes, M. Levillain la *Correspondance* de Loup de Ferrières, et d'autres commentateurs diverses productions d'époques voisines et de même intérêt documentaire.

La susdite collection comprend, depuis quelque temps, deux volumes nouveaux : l'un, dû au consciencieux et docte labeur de M. Edmond Faral, reproduit le **Poème sur Louis le Pieux** d'Ermold le Noir et les *Lettres* du même au roi Pépin; l'autre, dressé avec une louable et scrupuleuse méthode, par M. Eu-

gène Martin-Chabot, nous fournit la première partie de la **Chanson de la Croisade Albigeoise** composée par Guillaume de Tudèle. Ces textes avaient déjà été publiés partiellement ou en entier, analysés et commentés par des érudits français ou allemands. MM. Edmond Faral et Eugène Martin-Chabot les réimpriment non seulement pour les rendre plus accessibles aux amateurs d'écrits médiévaux, mais encore et surtout pour en offrir à ces amateurs une version purifiée, leurs prédécesseurs n'ayant point échappé aux erreurs de lecture et d'interprétation.

L'un et l'autre de ces savants ont, en effet, examiné avec minutie les manuscrits qui en subsistent, copies faites par des clercs ou calligraphes sujets aux défaillances de plume et qui, tandis qu'ils transcrivaient, sur le vélin, les vers latins d'Ermold ou les laisses provençales de Guillaume de Tudèle, suivaient des pensées fort éloignées de l'histoire. Le travail de comparaison entre les différentes leçons présente une grande difficulté et nécessite une attention soutenue. Le travail de reconstruction des paragraphes adultérés par les copistes, en l'absence des originaux, implique, d'autre part, une connaissance approfondie de la métrique employée par les poètes et de la langue dans laquelle ils s'expriment, celle-ci le plus souvent déconcertante, mêlée, dans le poème latin, de néologismes, de vocables impropres, de formes grammaticales fautives, dans le poème provençal de toutes sortes de tournures et de mots empruntés au français ou au dialecte roman. MM. Edmond Faral et Eugène Martin-Chabot, qui donnent, en regard du texte reconstitué, sa traduction en prose précise et élégante, semblent avoir aisément surmonté les obstacles linguistiques qui se présentaient nombreux à leur perspicacité dans ces œuvres d'autrefois et nous apporter de celles-ci des ensembles à peu près définitifs, dignes de la science médiévale française en si grand progrès depuis une vingtaine d'années.

M. Edmond Faral ne paraît point cependant avoir accompli sa tâche d'éditeur et d'exégète dans le même esprit de sympathie que son confrère M. Eugène Martin-Chabot. Il parvient avec peine à dégager de l'ombre où elle est ensevelie la personnalité d'Ermold le Noir, son héros. Ce personnage

fut-il clerc, jongleur, moine ou bien conseiller, et, sous la robe cléricale, méchant conseiller de Pépin, son maître? On ne le peut établir d'une manière formelle, les documents faisant défaut. Il était probablement originaire d'Aquitaine et jouissait de quelque crédit auprès du prince. Sans doute compta-t-il au nombre des brouillons qui incitèrent Pépin à se rebeller contre son père Louis le Pieux et, pour cette raison, fut-il exilé dans la lointaine ville de Strasbourg. C'est dans cette ville qu'il composa le *Poème* en l'honneur de Louis et les *Lettres* à Pépin, le premier en forme d'apologie, exaltant les actes du puissant monarque et ayant pour dessein caché de valoir à son auteur une atténuation de son châtiment.

M. Edmond Faral marque à ce *Poème* une médiocre estime. Sans doute reconnaît-il que l'on y rencontre une chronologie à peu près exacte des événements, des faits historiques, des détails de mœurs, des peintures de personnages et de lieux qui ne figurent pas dans les écrits contemporains similaires. Il recommande cependant de le lire avec précaution, car les méprises, les confusions, les faussetés y pullulent. Ermold trouve-t-il, du moins, grâce devant lui pour son art de narrateur? Point du tout. En aucun endroit de son œuvre, nous dit-il, le pauvre clerc ne manifeste la moindre sensibilité d'artiste et le moindre talent d'écrivain. Son imagination se révèle sans cesse pauvre; son style, monotone et sans relief, s'émaille de toutes sortes de plagiats à peine dissimulés; enfin, sa langue, fourmillant d'incorrections, accuse l'insuffisance de sa culture.

Ayant lu la diatribe de M. Edmond Faral contre Ermold, on se demande tout naturellement pour quel bizarre motif ce savant se contraignit à réimprimer les 3.000 vers d'un tel grimaud. M. Edmond Faral justifie cette réimpression en nous indiquant que le *Poème* en l'honneur du roi Louis, écrit entre les années 824 et 828, prouve que, dès le début du IXᵉ siècle, la poésie a pris place dans les cours barbares, y exerce une influence et tend à en adoucir les mœurs. Ce poème, d'autre part, par certains de ses aspects épiques, inaugure, dans le domaine littéraire, une formule nouvelle dont s'inspireront les auteurs de chansons de gestes. On serait donc tenté de lui

attribuer une importance, mais M. Edmond Faral se hâte de la nier en précisant que la réputation et le crédit d'Ermoïd demeurèrent nuls après sa mort.

Plus circonspect que son confrère ès science médiévale dans ses appréciations de l'œuvre qu'il réédite, M. Eugène Martin-Chabot n'accable point Guillaume de Tudèle, auteur de la première partie de la *Chanson de la Croisade Albigeoise*. Il se borne à lui reprocher la froideur de son récit, l'aspect peu riant de son style dénué de pittoresque et de couleur, l'incertiture de sa langue. A son avis, cependant, Guillaume, dit de Tudèle, c'est-à-dire originaire de Tudèle en Navarre espagnole, avait fait de fortes études qui l'avaient conduit à la maîtrise ès arts et lui permettront, ayant reçu les ordres mineurs, d'occuper un siège de chanoine. Il semble avoir mené une existence assez aventureuse, après sa venue en France, parcouru le Languedoc, la vielle du jongleur suspendue à l'épaule, s'être attaché plus spécialement au comte Baudouin qui fixa sa destinée en lui octroyant un canonicat.

M. Martin-Chabot fixe entre les années 1210 et 1213 l'élaboration de la *Chanson de la Croisade Albigeoise*, composée de laisses de vingt et un vers environ et formant un ensemble de 2.772 vers. Contemporain de la Croisade, Guillaume paraît avoir assisté à la plupart des événements qu'il relate et avoir été renseigné avec exactitude sur ceux qui se déroulèrent loin de lui. Sa chronologie est rarement erronée. Son œuvre, qui participe à la fois du genre épique et du genre de la chronique historique, concorde le plus souvent avec les dires des écrivains contemporains. Bien que pactisant avec les Croisés et souhaitant l'écrasement des hérétiques, le poète témoigne, dans le conflit qui jette les uns contre les autres, une certaine impartialité, blâmant les massacres et les excès des deux partis. M. Martin-Chabot a annoté son texte avec une grande abondance de détails curieux. Nous croyons qu'il s'est montré trop sévère pour ce texte, où nous avons rencontré, de-ci, de-là, de belles pages vivantes et quelque saveur d'expression.

Moins limité que les collaborateurs de la collection *Les Classiques français du Moyen âge*, qui semblent astreints à présenter leurs textes d'une manière uniforme, M. Herbert

King Stone vient de publier récemment, sous le titre : **Les Vers de Thibaud de Marly,** un poème du XIIe siècle qui diffère fortement de ceux que nous avons ci-dessus signalés. Ce poème affecte la forme d'un sermon, d'une homélie, d'une glose rimée de moraliste ou encore d'une méditation. Il n'était point ignoré des médiévistes, qui l'avaient maintes fois analysé et en avaient donné des extraits en multipliant les bévues, faute de l'avoir étudié avec application.

M. Herbert King Stone, avant de nous en donner la version expurgée de toutes impuretés qui figure dans son ouvrage, s'est livré, avec une rigueur scientifique digne d'éloges, à un long travail de préparation, comparant entre eux les trois manuscrits qui en subsistaient en France et en Angleterre, étudiant leurs graphies respectives et retenant leurs variantes.

Il ressort de son soigneux examen que le poème, par certaines particularités de sa langue, est d'origine normande ou picarde, mais plus vraisemblablement normande, et que, d'après quelques indices historiques, il fut élaboré vers la fin du XIIe siècle. La plupart des doctes qui s'en occupèrent, au cours du temps, avec la négligence que nous signalons plus haut, l'attribuaient à un seigneur Thibaut de Mailly désigné par les copistes des manuscrits, sans s'inquiéter d'identifier le personnage.

M. Herbert King Stone, à la suite de patientes recherches, croit pouvoir en donner la paternité à Thibaud de Montmorency, seigneur de Marly, appelé par abréviation Thibaud de Marly, dont il retrace, à l'aide de chartes contemporaines, l'édifiante carrière. Ce pieux seigneur, resté dans le monde malgré son ardente vocation religieuse, y multipliait les œuvres pies. Il fit, pour se sanctifier, un voyage à Jérusalem et, au retour, parvenu au déclin de sa vie, excédé de voir partout, sur la terre, triompher le vice et la corruption, il prit l'habit monacal.

Avait-il, avant d'écrire son sermon en vers, quelques goûts pour la poésie? Cela semble improbable, car, nous dit M. Stone, il était illettré. Il entreprit cette œuvre par ordre du personnage qu'il désigne lui-même comme son « sire », c'est-à-dire du prélat dont il dépendait, Maurice de Sully, évêque de Paris. De là la médiocrité de ce poème, où l'on retrouve les

idées que le susdit évêque répandait dans ses sermons et toutes sortes d'emprunts dont M. Stone fixe les provenances. Une foi passionnée, le désir d'incliner les hommes de son temps à l'austérité et à la résipiscence, inspirent à Thibaud de Mailly des accents véhéments jusqu'à la brutalité, mais n'élèvent point sa rimaille au-dessus de la banalité. M. Stone accompagne d'excellentes annotations ce poème rétabli dans son intégrité.

Environ un demi-siècle avant que Thibaud de Mailly fût propulsé à écrire pour vitupérer l'immoralité de ses contemporains, un genre de littérature, le Fabliau, qui contribuait quelque peu à maintenir cette immoralité, s'était répandu dans toutes les classes de la société. Conte ou facétie plein de verve et de truculence, le fabliau apportait dans les lieux où le débitaient clercs, jongleurs, trouvères et autres « suppôts de menestrandie » la liesse de l'esprit dont nos ancêtres du Moyen Age éprouvaient le besoin. Il venait le plus souvent de source anonyme, frondait les femmes trop expertes ès piperies et les gaillards moines qui, sous la robe, dissimulaient paillardise de satyres. Il pullula bientôt et, pendant deux cents ans, prenant toutes les formes capables de susciter le rire, garda la vogue aussi bien parmi les hauts seigneurs que parmi les bourgeois et le peuple.

De ces œuvres satiriques, qui n'ont point perdu leur sel en vieillissant, M. Joseph Bédier nous a entretenus en un admirable ouvrage. Nombreux recueils en ont été publiés. Aujourd'hui, dans un petit volume : **Lais et Fabliaux du treizième Siècle,** M. Louis Brandin, avec beaucoup de goût et de savoir, assemble, pour quiconque n'a pas feuilleté les recueils de Méon et de Jubinal, quelques spécimens choisis et traduits avec intelligence, de ces piquantes bouffonneries. Il y ajoute deux lais, écrits de même nature, mais de ton moins appuyé et qui, composés par des gens d'église, avaient pour but de divertir en moralisant.

Car les gens d'église ne se laissaient point nasarder sans réagir et, par tous les moyens, ils s'efforçaient d'étouffer, au profit de la religion, cette littérature capable d'en faire oublier les préceptes. M. l'abbé Joseph Delacotte croit que les **Trois Romans-Poèmes du XIVe Siècle** intitulés **Les Pèlerinages**

de Guillaume de Digulleville, n'eurent pas d'autre dessein que celui de détourner l'attention publique du Fabliau sarcastique et impie.

Guillaume de Digulleville écrivit ces *Pèlerinages* entre 1330 et 1355. Ce poète, originaire du village normand dont il porte le nom, semble avoir appartenu à une famille de petite noblesse. Venu à Paris pour y suivre les cours de l'Université, il y mena tout d'abord plaisante vie, puis, touché par la grâce, il abandonna le monde et fit profession monacale en l'abbaye cistercienne de Châlis. Il avait été très probablement grand lecteur du *Roman de la Rose,* car, lorsque, devenu mystique, il prit la plume pour évangéliser, à l'aide de fictions alléchantes, les foules de son temps, il usa d'allégories analogues à celles que Guillaume de Lorris et Jean de Meung avaient multipliées dans leurs écrits. Ses *Pèlerinages* (*Pèlerinages de la Vie humaine, Pèlerinage de l'Ame, Pèlerinage de Jésus-Christ*) ont forme de voyages mystiques. Ils conduisent tous le pérégrin, non sans obstacles et difficultés, vers quelque cité promise. Ils enchantèrent les auditeurs du lointain passé qui les entendirent de la bouche des jongleurs. Publiés au xve et au xvie siècle, ils délectèrent encore les âmes éprises de merveilleux de cette période. Ils sont à peu près inconnus aujourd'hui, bien qu'un savant allemand ait tenté, en les réimprimant de 1893 à 1897, d'y intéresser les lettrés. Le fatras et les digressions que l'on y rencontre en rendent la lecture pénible.

M. l'abbé Delacotte s'est fait cependant leur lecteur attentif et ravi. Convaincu qu'on ne les pouvait laisser plus longtemps dans l'oubli, il vient d'en donner, dans le volume dont nous précisons plus haut le titre, une traduction large, débarrassée de toutes les inutilités, et qui contribuera à répandre le nom de son compatriote lointain de Digulleville. Ce qui nous paraît le plus curieux dans cet ouvrage, c'est le rapprochement que le savant éditeur fait entre les *Pèlerinages* du poète Guillaume et la *Divine Comédie* de Dante. Les deux œuvres parurent vers le même temps et ne purent, par suite, influer l'une sur l'autre. On y surprend néanmoins d'étonnantes analogies d'exposition et souvent même d'idées et de doctrines. Deux personnages, Grâce-Dieu dans les *Pèlerinages,* Béatrix dans

la *Divine Comédie*, se correspondent, l'une fictive, l'autre représentant une réalité, l'une et l'autre jouant un même rôle. Bien entendu, M. l'abbé Delacotte ne les compare point, non plus qu'il ne compare l'art de Dante avec celui de Digulleville; il se plaît simplement à signaler l'étrange ressemblance des deux écrits dans l'espoir d'attirer une attention légitime vers le modeste écrivain normand, plein d'imagination et de talent, que la postérité a si complètement dédaigné.

MÉMENTO. — La vaillante *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise* a publié, dans ses derniers numéros, une série d'articles d'un très vif intérêt. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, les analyser. Citons parmi ces articles: *Juillet-Septembre 1931*. De M. F. Boulé: *Les transports en commun par terre et par eau en Seine-et-Oise de 1790 à l'établissement des chemins de fer;* De M. H. Lemoine: *Notes historiques sur Villepreux;* De M. G. Mauguin: *Un Versaillais (Jean-Baptiste Roussel) mort pour l'indépendance américaine;* De M. L. Risch: *Chateaubriand à Chavigny-sur-Orge.* — *Octobre-Décembre 1931*. De M. R.-A. Weigert: *Recherches sur quelques dessins de la vaisselle du grand Roi.* — *Janvier-Mars 1932*. De M. A. Hachette: *La Maison du Roi et des Inventeurs;* De MM. Ch. Hirschauer et E. Léry: *L'Hôtel Lambinet et l'Hôtel de la Banque de France;* De M. G. Mauguin: *J.-J. Rousseau est-il venu à Versailles?*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Alexandre Guinle : *Atalante. Orphée. Ariane. Io, sonate lyrique en quatre mouvements, avec Hélène, fugue*, J. Peyronnet. — Louis de Gonzague Frick : *Vibones*, Figuière. — Fernand Laplaud : *Miroirs*, « Mercure Universel ». — Georges Lafourcade : *les Refuges*, « Marsyas ». — Arsène Yergath : *les Yeux Limpides*, « la Bouteille à la Mer ». — Vincenzo Host : *Passion-Inquiétudes*, G. Derencin, Fiume.

De ce copieux titre énumératif : **Atalante. Orphée. Ariane. Io, sonate lyrique en quatre mouvements, avec Hélène, fugue,** je retiendrai le désir implicite, en la pensée de M. Alexandre Guinle, de construire ou d'ordonner ses poèmes à la manière des musiciens, sans toutefois être parvenu à en dégager la valeur expressive centrale avec assez de netteté pour ranger les parties sous l'enseigne d'un titre d'ensemble. De fait, chaque poème peut être lu séparé, sans que rien ne requière l'achèvement par le soutien ou l'appui des autres. Il a suffi d'ailleurs que le premier, isolément, *Atalante*, fût pro-

posé au choix de l'Académie française pour que lui fût attribué, en 1931, le Grand Prix de Poésie (Prix du Budget). Un seul mouvement d'une sonate ne se sépare de sa totalité qu'à la condition de la sous-entendre, avec ses rappels et de fréquentes allusions. M. Guinle, dans une note préliminaire, nous instruit de ses intentions : l'auteur se propose dans les quatre poèmes de son recueil (qui, cependant, en compte cinq), « entre autres fantaisies, d'assouplir et de varier l'alexandrin en recourant le moins possible à la technique moderne, c'est-à-dire en usant de préférence de formules déjà connues de la prosodie classique, mais ici multipliées à plaisir dans un jeu concerté d'enjambements, de suspensions et de rejets, dont le choix donne à chaque poème son rythme et son mouvement particulier ». Le poète se flatte d'avoir, en sa tentative limitée, dit-il, poursuivi la recherche d'une musique *inédite*. Et c'est là, par malheur, que précisément il s'abuse.

Ni la disposition d'un poème réparti en mouvements successifs et liés dont la nature soit ou non énoncée au début de

Je devance le vent...

chacun, n'est sans exemple, ni, sans atteinte à la rigueur constructive du vers classique, le serpentement onduleux ou brusque tour à tour de ses éléments constitutifs même s'ils en débordent le cadre, même s'ils ne suffisent à, seuls, l'emplir tout entier. Je n'insisterai pas davantage sur l'illusion d'un débutant, surpris et enchanté sans doute de ses propres desseins, qu'il croit mystérieux, tandis qu'ils sont communs à bon nombre de ses prédécesseurs. J'arrive à l'exécution qui doit charmer et retenir l'attention du lecteur. Voici le début d'*Atalante* :

Atalante! C'est moi, dans la grâce première
Des clairs oiseaux dardés vers la haute lumière,
Blanche, et plus pure encor que l'écume et les eaux!
C'est moi, fraîche, et rieuse au cri doux des roseaux,
Qui bondis comme un faon dans les forêts sauvages
Saisi par une horreur tremblante de feuillages.
Un esprit de douceur me soulève qui fait
Ma vie en fleur gonfler comme d'un vierge lait
Mes seins légers, vainqueurs de la vaine tunique
Dont le pli chaste encor voile mon cœur pudique.

Je ne nierai certes pas mon plaisir; les vers chantent et ont de la substance, le mouvement en est suivi avec netteté; je ne m'arrêterai pas à mon peu d'étonnement de constater que les trois premiers vers fassent, en quelque sorte, d'Atalante une sœur de Narcisse, et que le poème soit dédié à Paul Valéry. Les rapprochements de cette sorte ne sont-ils pas à peu près inévitables et fatals lorsqu'un jeune poète pousse l'admiration d'un maître et de son œuvre au point de les réfléchir de trop près, sans qu'il s'en doute, dans ses premiers essais? Je passe; tout doit être pardonné, faiblesses, réminiscences, orgueil mal fondé, en faveur de la hardiesse du projet qu'avait formé M. Guinle, et que, pour une part, il a su mener à bien. Ses développements continus se poursuivent sans qu'ils défaillent; la puissance en est soutenue, les inflexions, habiles presque toujours, se rattachent aisément à la ligne essentielle et rigoureuse selon leur plan et leur élan. Je trouve en ce poète des qualités rares et profondes, le rythme s'accorde au sentiment, l'image à la pensée. Il se trouvera sans doute en condensant d'abord davantage, et sa personnalité profonde se révélera.

M. Louis de Gonzague Frick tient le meilleur de sa réputation d'une attitude double : dans une apparente froideur, une tendresse réservée et intelligente, et, avec une précision du goût le plus délicat, une sorte secrète d'humour que renforce, en semblant la démentir, l'usage précieux de termes les plus désuets ou exceptionnels. Un de ses livrets de vers s'intitule *Girandes*, le plus récent **Vibones.** Je sors de le lire un peu déçu. Il serait souhaitable qu'un renouvellement intervînt; je retrouve les qualités que j'ai su apprécier chez ce poète, mais chacun des morceaux dont se compose le recueil pourrait indifféremment s'en distraire au profit de l'un ou l'autre des recueils qui l'ont précédé, je n'y vois aucune différence, ou, alors, que, parfois tout un poème (*Metremes* par exemple) n'existe que pour émerveiller par les vocables singuliers accumulés à la rime. M. Frick peut, par conséquent nous doit, mieux que cela; je l'attends et je l'espère. Son talent est trop certain pour qu'il cède longtemps et se néglige.

M. Fernand Laplaud, en la note liminaire de son recueil **Miroirs,** s'étonne d'avoir été méjugé et pris à partie pour des

méfaits qu'il a conscience de n'avoir pas commis. Je me rassure en constatant qu'il considère ce recueil comme devant demeurer « un adieu très ému à la poésie », car une telle sensibilité de l'épiderme serait incompatible avec l'exercice de la production poétique. Le propre du poète dans tous les temps, c'est d'avoir été méconnu même de ses pairs, surtout sans doute quand il se mêle à leur jugement un tant soit peu de fiel ou d'envie. Quant aux critiques qui ne sont pas des poètes, en général ils ne sont guère aptes à discerner la valeur d'un talent poétique; d'ailleurs, ils s'en soucient fort peu. L'heureuse fortune d'un poète, qu'il soit âgé ou débutant, sera toujours, même s'il est encensé par la vogue et environné d'honneur, de rencontrer un jour le frère d'âme, insoupçonné qui soudain l'aura compris et aura su le lui dire. De très grands poètes sont morts à l'extrémité de la vieillesse, sans avoir jamais été émus d'une si réconfortante surprise.

Une dame correspondante de M. Laplaud, aurait perdu le sentiment des convenances jusqu'à lui écrire : « Votre langue est mauvaise, vous avez un monde de choses à dire... [etc., etc., etc...]. Tout cela vous le jetez désordonné, confus, avec des épithètes déroutantes parfois! » On s'entend bien mal dans la pratique des conseils, je regretterais presque que les épithètes dont use M. Laplaud ne soient pas à l'excès déroutantes, au contraire. Quant à la « langue mauvaise », je lis la seconde strophe d'un poème dédié justement à la dame dont la sévérité extrême l'a troublé :

> N'en retiens que l'espoir d'un bonheur indicible
> Qu'un nouvel imprévu
> Oublie que tu naquis que pour être une cible
> Crois-moi : tu n'as rien vu !

Je comprends le sentiment de la dame. Mais je me dois — et à M. Laplaud — d'ajouter qu'il n'écrit pas toujours de façon aussi lourde et confuse; la plupart de ses sonnets et de ses courtes pièces sont correctes, suffisamment chantantes et évocatrices. Tout n'est pas à dédaigner ni à réprouver dans ces poèmes; ils contiennent par endroits des impressions assez subtiles et forment des vers d'une tenue très bonne.

M. Georges Lafourcade publie, sous le titre **les Refuges,**

« une suite de sonnets, ou, plutôt, un poème dramatique en sonnets ». L'enchaînement en fut avec finesse médité, la suite est réalisée avec des contrastes, des oppositions, des développements nécessaires, dans une ordonnance volontaire et réfléchie qui fait honneur, chez l'auteur, plus peut-être à des habitudes d'intelligence critique qu'à un naturel emportement d'abandon lyrique. Non certes que les vers ne soient pas bien venus, ni les sonnets adroits. Il s'en faut. On y sent même une aisance dans la précision des images et dans la subtilité des analyses psychologiques, dans de très nombreux aperçus de savoir littéraire, qui commande l'estime et suscite une adhésion de principe, par persuasion d'ailleurs plutôt que par le ravissement. M. Lafourcade n'ignore rien des techniques du poète et il les applique avec adresse, à bon escient, sans défaillance. Il connaît mieux encore les ressorts de la passion humaine, les secrets du cœur, les élans de l'âme. Et il aime à coup sûr beaucoup les poètes anglais dont il est l'admirateur assidu le plus compréhensif. N'est-il assez particulier, à ce propos, que les études les plus complètes qu'il m'ait été donné de connaître sur l'art et la personnalité du grand Swinburne soient écrites en français, par M. Lafourcade justement, et par M. P. de Reul, professeur à l'Université de Bruxelles?

Le prestige singulier du langage français, de la poétique française s'étend aux contrées les plus diverses. Il se peut que dans les brutales ou basses controverses des intérêts économiques ou de la diplomatie, on en déplore l'atténuation; l'instrument souple et d'une élégance tour à tour élevée et sinueuse de la phrase qui se nuance et se parfume de syllabes toujours contenues et strictement mesurées selon l'intonation des sentiments les plus intimes, est recherché par les plus cultivés des hommes de tous pays. Et en voici deux preuves nouvelles, exquises, provenues, l'une et l'autre, des régions circum-méditerranéennes.

La signature Arsène Yergath est familière aux lecteurs de la valeureuse revue de jeunes, *la Bouteille à la mer*. Ce n'est pas seulement dans des compositions simples, *le Fou*, par exemple:

> Tous les arbres étaient dans l'eau
> Avec le ciel et les nuages,

Mais le soir un tremblant bouleau
Y restait seul pour son feuillage...

que ce poète excelle. Il est aussi sûr dans la suite de *symphonies* qui terminent son recueil **les yeux limpides**, — et beaucoup plus ample dans ses desseins et leur exécution.

Pour M. Vincenzo Host, qui naguère me fit l'honneur de me consulter sur ses premières recherches, je suis émerveillé de l'aptitude patiente qu'il a su employer à s'assurer une langue chaque jour plus ferme, à frapper ses vers d'une sonorité plus exactement française. Les sonnets qui forment cette suite si bien réussie **Passion-Inquiétudes** se souviennent, certes, des procédés italiens, mais s'en dégagent aussi à la conquête d'une expression plus stricte, de chez nous.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Robert Bourget-Pailleron : *Le pouvoir absolu*, Nouvelle Revue française. — René-Louis Doyon : *Géronte aux assises*, « La Connaissance ». Guy Mazeline : *Les loups*, Nouvelle Revue française. — Louis-Ferdinand Céline : *Voyage au bout de la nuit*, Denoël et Steele. — Alain Serdac : *Détresse du Samoa*, Editions des Portiques. — Louis Lefebvre : *La touche de feu*, A. Redier. — Jeanne Sandelion : *Un seul homme*, Editions du Tambourin. — Anne-Armandy : *Une nuit sous un pont*, Editions du Tambourin.

M. Robert Bourget-Pailleron qui pour ses débuts nous avait donné (chose rare) avec *Champsecret* un bon roman d'observateur des mœurs et de psychologue, se révèle non seulement très en progrès, mais en possession de tous ses moyens dans sa nouvelle œuvre **Le pouvoir absolu.** Ce pouvoir, c'est Juliette Decroix, veuve, d'assez modeste origine, d'un riche négociant, qui l'exerce, à son propre détriment, peut-on dire. Chaque fois, en effet, que cette femme très fine et qui a cultivé son esprit comme elle fait de la gymnastique suédoise, pour se *maintenir en forme*, mais qui est un peu trop clairvoyante, se propose d'aimer, c'est pour faire rendre intellectuellement à l'homme de son choix tout ce qu'il contient en puissance. Mais elle s'aperçoit, bientôt, qu'elle le diminue, au contraire, ou qu'il perd sous son influence morale le prestige dont il lui semblait doué. Le dernier dont elle s'est épris, Raymond Prandiolle, était à la veille de sombrer com-

plètement quand elle l'a tiré du gâchis. La brutalité de la confession qu'il lui a faite de sa déchéance, un jour de marasme, l'a séduite, sans doute. Mais elle ne l'eût pas voulu si docile; elle n'eût pas voulu, surtout, qu'il l'admirât et lui fût, même en secret, reconnaissant de son aide... Raymond n'est pas assez rétif, à son gré. Et leur liaison ne dure que le temps qu'il met à se ressaisir. S'il rompt, cependant, c'est sans complètement se soustraire à sa maîtresse, car elle est enceinte, et se remariera avec un homme qui reconnaîtra l'enfant. Le souvenir de Juliette exercera encore, à distance, un pouvoir sur Raymond, et plus absolu d'être inaccessible... Je m'aperçois qu'en résumant le récit de M. Bourget-Pailleron je l'ai dépouillé de ce qui fait son plus grand mérite, c'est-à-dire de ses détails. Ceux-ci sont, il est vrai, de la qualité la meilleure (je songe à la page 130, notamment), et l'aisance avec laquelle ils sont distribués au long du roman révèle un écrivain de race. M. Bourget-Pailleron a du naturel, et de la distinction — une distinction nuancée d'ironie — dans le naturel. Ses personnages ne sont pas monstrueux. Ce sont des êtres doués de vices et de vertus moyens et qui ne nous retiennent que par ce qu'il y a de particulier — je veux dire d'individualisé — dans leur caractère. Juliette est une créature qu'il semble que l'on a connue. Une vraie femme, enfin, encore que galante (elle garde d'anciens amants après s'être donnée à Raymond), et comme nous ne sommes plus guère accoutumés d'en trouver dans la littérature d'aujourd'hui. Elle est en harmonie avec son milieu; et ce milieu, de mœurs faciles, fort bien décrit ou évoqué, nous aide à la comprendre, s'il ne l'explique tout entière. M. Bourget-Pailleron n'a garde de pousser les choses au noir. Il est modéré; et tout en mettant, quand il est nécessaire, la psychologie de ses personnages en action, il ne dédaigne pas de l'analyser et de la commenter, pour le plaisir de notre esprit, en moraliste subtil. Mais il ne donne jamais dans l'abstraction. Je crois qu'il sied de le placer, dès maintenant, au premier plan de la génération montante.

On pourrait découvrir certaines analogies, toutes fortuites, bien entendu, entre la situation des protagonistes du récit de M. Bourget-Pailleron, et celle des principaux personnages

du récit de M. René-Louis Doyon : **Géronte aux assises** (au moins dans sa première partie). Un homme, Arnold Renoult (Arnould, par abréviation) dont les qualités somnolent ou qui n'a pas encore eu l'occasion de donner sa mesure, rencontre, en effet, dans ce roman, une femme (Dettie), qui lui rend confiance en lui-même, et lui fait prendre goût à la vie. Mais cette femme douce est trop sage, trop prudente, trop peu charnelle, aussi. A mesure qu'il sent croître la confiance et l'admiration qu'elle lui inspire, Arnould la désire moins. Ses ardeurs s'éteignent bientôt, et il se flatte d'animer une sœur qu'elle a; de faire un être passionné de cette jeune fille un peu terne. Cette force que Dettie avait réveillée, il a besoin de l'employer. Son amour « court à d'autres conquêtes »... Il fait, entre temps, la connaissance d'un savant admirable, déjà vieillissant, Paul Andrey; mais Dettie qu'il épouse pour des raisons d'ordre social, après sept années de vie en commun, ne lui a pas pardonné l'offense qu'il lui a faite en courtisant sa sœur, et pour se venger part en Espagne avec Andrey. Un accident banal, dans la rue, fournit, cependant, à Arnold l'occasion de rencontrer, enfin, la femme de ses rêves. C'est une Anglaise, Dany; mais elle disparaît ne lui ayant laissé qu'entrevoir le bonheur, et après avoir poursuivi, partout, son fantôme — et jusque dans les maisons closes — il trouve presque son double dans une jeune Américaine qui fait de la peinture. Courte idylle! Il semble qu'Arnould soit voué aux joies brèves ou décevantes et que M. Doyon ait seulement voulu nous montrer dans son livre, d'une poésie transparente et irisée, malgré son réalisme, comme une goutte d'eau au soleil, le caractère fallacieux de l'amour. La tyrannie du mariage, aussi, et peut-être de la vieillesse (à preuve le titre qu'il a choisi) la femme d'Arnould se dévouant à un vieillard agonisant. A bien voir, je ne crois pas qu'il faille chercher autre chose dans le roman de M. Doyon qu'une belle histoire, de style stendhalien, un peu fantaisiste, assez mélancolique, aussi, pour dégager tout le charme voluptueux dont elle est remplie.

J'ignore comment mes confrères qui tiennent des rubriques générales des lettres, réagissent en présence d'ouvrages comme celui de M. Guy Mazeline, **Les Loups**; mais pour moi

qui me borne à rendre compte des romans, et qui n'en lis pas moins de vingt à vingt-cinq par mois (près d'un par jour!) c'est avec appréhension que je vois m'arriver des volumes aussi copieux : plus de six cents pages, et d'une composition qui dépasse en densité celle des Proust... Car enfin, il faut bien lire autre chose que des œuvres d'imagination, et *relire* un peu... Mais les écrivains sont comme l'homme ivre sur son âne, dont parle Luther, et qui lorsqu'on le redresse d'un côté, se met à pencher de l'autre. On nous avait donné le récit-nouvelle, en deux cents pages très aérées; voilà le roman-mastodonte et le roman-cyclique, en plusieurs tomes. Une chose m'étonne, au surplus : c'est la fécondité de nos écrivains. Produisant comme ils produisent, je me demande où ils prennent le temps d'observer et de méditer. « C'est par le loisir que j'ai en partie grandi », déclarait Baudelaire. Or, ils ont, sans cesse, la plume ou le stylo à la main. Je les soupçonne d'ouvrir les écluses, et de laisser l'eau aller au moulin. Bref, de ne pas composer, et d'être d'une indulgence extrême envers eux-mêmes. L'excuse de Pascal : « Je n'ai pas eu le temps de faire plus court », il me semble, en tout cas, que M. Mazeline devrait l'invoquer, pour en revenir à son roman. Il y a bien des longueurs, il est vrai, et des négligences de style dans ce récit, qui nous conte l'histoire d'une famille du Havre, à la fin du siècle dernier, et dont le père a eu, jadis, une fille naturelle. Il la cache aux siens et lui rend visite en secret, non sans qu'on l'accuse d'entretenir une liaison galante. Il y a près de lui une vieille femme haineuse — mais violemment passionnée — qui dépasse en horreur la *Genitrix* de M. François Mauriac et un gendre perfide devant qui Basile fait figure de gentil garçon... On parle et dialogue un peu trop, à mon gré, dans *Les Loups* dont l'action semble incertaine ou *les actions* dispersées. Les coups de théâtre que M. Mazeline a multipliés dans son roman ne suppléent point à l'absence d'unité ou au manque de concentration par où il pêche. N'importe. Il est plein de puissance et de subtilité, ce roman. Il se pourrait même qu'il valût plus que je ne le dis. Mais pour en bien juger, il me faudrait le reprendre. Je le reprendrai. Que j'en aie poursuivi jusqu'au bout la lecture avec intérêt, c'est la preuve, en attendant, qu'entre autres

qualités son auteur a celle de faire croire à ce qu'il conte. C'est un romancier.

Il sied de faire au roman de M. Louis-Ferdinand Céline, **Voyage au bout de la nuit,** le même reproche qu'à celui de M. Mazeline : il est trop touffu, et il eût gagné à être émondé de bien des végétations parasites. M. Céline a beaucoup à dire, sans doute, mais il le dit avec une prolixité qui donne, parfois, un peu l'air de divagations aux pages les moins bonnes de son récit. Dans l'ensemble, ce récit frappe, cependant, par sa franchise, sinon son cynisme, et j'ajoute : son incontestable originalité. Il y a un tempérament derrière le personnage, fort débraillé dans ses propos, qui s'exprime, ici, à la première personne, et qui va jusqu'au bout de sa sincérité la plus profonde en nous faisant part des épreuves par lesquelles il a passé : sur « le front » d'abord, en Afrique, puis en Amérique et dans la banlieue parisienne, avant de devenir docteur en médecine. Un *self-made man* dans toute l'acception du mot, et l'on ne manquera pas de citer Rabelais à son sujet. Mais Rabelais n'a pas fait la guerre, et n'a pas lu Freud. Ce sont des avantages que M. Céline a sur lui, et dont il ne laisse pas de se prévaloir, avec ostentation. Car il se révèle agressif, quand il n'est pas simple. Mais il y a de bien belles et émouvantes pages dans son livre, dans son témoignage, plutôt, et qui réalise une manière de « somme » philosophico-sociale.

Le « Samoa », dans **La détresse du « Samoa »** de M. Alain Serdac, est un bateau; son commandant, un marin discipliné et timide, qui n'ose en signaler la dangereuse vétusté. Il part avec une cargaison trop lourde, fait naufrage, revient, s'accusant d'un désastre dû surtout à l'incurie bureaucratique de sa compagnie, et achève de perdre courage en apprenant que sa femme — pendant qu'il bourlinguait — le trompait avec un gros bonnet de ladite compagnie. Ce surcroît de malchance ne s'imposait pas. Roman-nouvelle, sans grands coups de sonde dans les fonds d'âme, mais bien mené, en langue claire et vive.

Le héros de **La touche de feu,** le nouveau roman de M. Louis Lefebvre, est hanté par la pensée d'un poète mort, pour lequel il professe un véritable culte. Le drame qui le

déchire — après avoir épousé, en province, une jeune fille qu'il aime — est tout intérieur. Sans doute voudrait-il élever sa femme qui est spirituellement jalouse de l'absent, jusqu'à la compréhension de celui-ci... Mais ce n'est qu'en Dieu que l'harmonie, sinon la réconciliation, se fera entre les époux. Le récit de M. Lefebvre, très dépouillé et d'un style tendu, ne laisse pas percevoir à un lecteur superficiel toute son émotion ni tout son lyrisme.

La protagoniste du roman de Mme Jeanne Sandelion : **Un Seul Homme,** cherche l'amour et hésite puis ne conclut pas entre quatre ou cinq sujets offerts à ses expériences : un sculpteur mutilé de guerre; un écrivain de génie; un oncle représentant le chaud viveur d'avant-guerre; un beau jeune athlète à cervelle vide, sportif et mondain. Pas d'intrigue; chacun de ces hommes arrive, repart. La mésentente entre le mâle chargé d'un rôle génésique et la femme qui a *perverti* ce rôle en attitude sentimentale est marquée tragiquement. Il y a de très beaux cris.

Même absence d'intrigue, même femme aux prises avec l'appétit masculin dans **Une nuit sous un pont** par Mme Anne Armandy. Mais les représentants du sexe fort sont, dans les quatre nouvelles dont se compose ce volume, par trop ignobles, vraiment. Style à cahots et ressauts, un peu prétentieux, comme l'héroïne.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Train Blindé n° 14-69, pièce en 3 actes et 5 tableaux par Vsevolod Ivanov, au Théâtre d'Action International. — *Café-Tabac*, un acte de Denys Amiel. — *Comme tu me veux*, 3 actes de Luigi Pirandello, au Théâtre Montparnasse. — *Dimanche*, un acte de M. Claude Roger-Marx au Studio des Champs-Elysées.

M. André Gide a vivement impressionné ses contemporains en leur faisant connaître il y a quelques semaines sa sympathie pour l'U.R.S.S. « Je voudrais vivre assez, a-t-il dit, pour voir la réussite de cet énorme effort; son succès que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais pouvoir travailler. » Je recopie le second et le troisième membres de cette phrase pour ne pas être accusé de tronquer une citation, mais ils sont d'éloquence pure, parfaitement conventionnels, de

courtoisie si l'on peut dire; il n'y a que le premier qui compte et que je retienne. Ce qui m'y frappe, c'est l'écho qu'il apporte à cette autre phrase où Renan exprimait la curiosité provoquée en lui par l'avenir du jeune empereur allemand qu'il ne devait voir régner que quatre ans. Et il est vrai que lorsque Guillaume II monta sur le trône, Renan n'était que d'un ou deux ans plus jeune que n'est M. Gide divulguant le texte précité. C'est un geste constant des esprits. Chacun nourrit une invincible curiosité pour ce qui va se passer, tout de suite après lui. On voudrait avoir la solution des problèmes dont on a vu se poser les éléments et surgir les données. Ce que l'on souhaite le plus ardemment connaître, c'est ce que l'on ne se sent pas très sûr de connaître. On ne rêve point d'assister aux spectacles qui se dérouleront dans un siècle ou deux, mais comme on est excité à l'idée de ce qui va se passer dans dix ou vingt ans — qu'on pourrait voir si l'on avait la chance de vivre un peu plus longtemps que la moyenne des hommes — que verra ce cadet sympathique dont on serre la main, dont on courtise la jeunesse et sur qui l'on exerce une influence, dont il s'affranchira si vite quand on ne sera plus!

Quelle illusion! Comme si tout n'était et ne devait pas être pareil! Pour s'en assurer, il n'est que de voir **Le Train Blindé N° 14-69** dont on vient de nous offrir la représentation. S'il faut juger le monde futur d'après le théâtre qu'il nous envoie en ambassade, il sera rudement semblable au monde présent, dans ses goûts et dans ses distractions. Ce sont toujours les mêmes grossiers bobards qui agiront sur la sensibilité des foules. Qu'il s'agisse d'établir, en prose, la dictature du prolétariat ou d'abattre, en vers, Charles-Quint, les conspirateurs de théâtre sont tous les mêmes. Bolcheviste ou bourgeoise, une femme qui voit en danger l'homme qu'elle aime réagit pareillement. Mme Poklevanow supplie son mari de ne pas s'exposer à un danger déterminé. Quand il lui a cédé ou à peu près, elle ouvre la porte en lui criant : « Vas-y! » exactement comme la fille de M. Poirier envoie se battre son mari, après l'avoir fait renoncer à son dessein de duel. L'homme ne change pas; rien ne le change. A tous les régimes, il faut des distractions pareilles. Changez le régime, elles

ne gagnent pas en qualité. Voilà quelques petites certitudes qui aideront M. André Gide à mourir tranquille, s'il ne vit pas assez pour voir la réussite de cet énorme effort.

Annonçons-lui aussi la constitution d'une série de marionnettes aussi bavardes que les marionnettes italiennes, mais un peu moins aimables (la bourgeoise déchue, l'officier neurasthénique, le paysan déraciné, le matelot révolutionnaire, le conspirateur à figure d'instituteur, le dictateur famélique). Ces figures de convention, moins colorées que celles de l'ancienne imagerie russe (le pope, la baba, l'accordéoniste, le cocher de troïka) se mêlent avec elles. Il ne leur manque que des noms aussi caractéristiques que ceux d'Arlequin, du Docteur et de Pantalon. Il leur manque surtout une longue tradition. Rien ne dit qu'elles ne l'acquerront pas et que dans quelques siècles on ne discutéra pas de leur origine qui sera devenue obscure alors, et incertaine.

§

Avec une constance, un dévouement et une application, avec un art aussi, qu'on voudrait voir se dépenser pour un objet plus digne d'eux, M. Benjamin Crémieux poursuit la traduction des ouvrages de Pirandello. Et nous, nous continuons à aller les voir, comme si nous espérions toujours en trouver encore un qui méritât notre attention. Et quand bien même nous en trouverions encore un, cela changerait-il rien au fait que le plus grand nombre des pièces de cet écrivain sont mornes, laborieuses, et sans vérité profonde. **Comme tu me veux,** nous dit l'auteur. Ah! comme je te voudrais différent, voudrions-nous lui répondre. Il a l'air de croire qu'il ne tient qu'à nous de le voir autre qu'il n'est. La chose est moins aisée qu'il ne pense. Pirandello demeure fastidieusement comme il est, et comme on ne le voudrait pas. Assurément au terme de son ouvrage on rencontre une scène émouvante quand, de deux femmes qui se trouvent en présence, il s'agit de déterminer quelle est celle que l'on cherche.

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses

disait notre Corneille dans *Héraclius*, où il a bien montré

qu'on ne pouvait arriver à une pareille situation que par des moyens assez compliqués. Ceux dont use Pirandello sont d'une lourdeur rebutante. Un premier acte obscur et déplaisant, un second acte parfaitement ennuyeux, sont les étapes qui nous mènent à la grande scène du trois. C'est en payer l'intérêt plus qu'il ne faut. Heureusement que pendant tout le temps que dure la pièce, on jouit du plaisir incomparable d'admirer Mme Marguerite Jamois. Cette comédienne a le merveilleux pouvoir, elle aussi, de créer une atmosphère poétique sans recourir à ces moyens vulgaires et bas que sont une diction apprêtée et des attitudes prétentieuses. Elle sait demeurer naturelle dans l'extravagant et possible dans l'arbitraire. Dès qu'elle paraît avec ce grand corps mince, et qu'elle parle de cette voix mélodieuse et juste, quelque chose de rayonnant vient orner la trame épaisse d'un ouvrage qui doit être bien condamnable, puisque tant de prestige ne le peut sauver.

§

J'aperçois mal ce qu'il y avait d'intérêt à offrir **Café-Tabac** au public. L'auteur n'avait sans doute pas pu faire jouer cela quand il était peu connu, ou inconnu. A la faveur de ce qui lui est venu de notoriété depuis, voici que l'on s'aventure à le représenter, comme si cet objet avait pris de la qualité en demeurant dans un tiroir. L'auteur se proposait sans doute de tirer, d'une peinture réaliste, une idée frappante. Mais contrairement à ce qu'il pense, cette idée est commune, à savoir, si je ne me trompe, que tout homme est isolé dans la vie et sans communication avec ses semblables. Et si l'idée est commune, la peinture ne vaut guère mieux. Le choix des épisodes qui sont destinés à la traduire ne comporte rien qui soit digne de remarque, le style manque d'accent et pour ce qui est du mouvement scénique qui importerait tant dans un ouvrage de ce caractère, on n'est pas absolument sûr que M. Denys Amiel en ait la moindre idée. Assurément l'ingénieux metteur en scène fait ce qu'il peut pour remédier à ce défaut du texte, mais enfin les entrées et les sorties des clients d'un bistro et leurs parcours vers les lavabos suffisent mal à occuper une scène de théâtre.

Vous souvenez-vous d'un film américain, assez ancien déjà, qui se nommait *Solitude!*

§

Dimanche, de M. Claude-Roger Marx, est un petit ouvrage plaisant qui semble exécuté du bout des doigts avec une charmante dextérité. Dans le cabinet particulier d'un hôtel de banlieue, un ménage échappe un instant aux lourdes préoccupations de la vie quotidienne et retrouve, l'espace d'un déjeuner, la tendresse romanesque des fiançailles et des lunes de miel. Cela semblerait peu de chose si M. Claude-Roger Marx n'était de ceux qui savent et qui expliquent quel prix peut avoir un papier peu couvert, où une main diligente a tracé les linéaments d'un dessin élégant et prompt.

Cet acte accompagne sur l'affiche le *Testament du Père Leleu,* que M. Roger Martin du Gard donna jadis au Vieux-Colombier. On revoit cette franche comédie avec un extrême plaisir. Elle ne tardera certainement pas à s'inscrire au répertoire de la Comédie-Française. C'est sans doute une des œuvres les plus durables qui aient paru sur la scène depuis vingt ans.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Hans Reichenbach : ***La philosophie scientifique (vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes)*****, traduction d'Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Mémento.**

S'il convient de signaler les préoccupations anachroniques de l'immense majorité des philosophes français, qui ne comprennent rien à l'état intellectuel de l'humanité contemporaine, nous ne pouvons que louer *la Revue philosophique* d'avoir accueilli les doléances d'A. Koyré, qui prend à partie l'optimisme béat de Léon Brunschvicg et consorts :

Ce n'est pas un rapprochement entre la philosophie et la physique que je constate, c'est, bien au contraire, un éloignement croissant. C'est, pour tout dire, une carence de la philosophie — ou des philosophes — en face des problèmes que leur pose l'évolution du savoir scientifique. Les problèmes, qui passionnent aujourd'hui la physique et qui sont discutés par les savants, ce sont des pro-

blèmes d'ordre philosophique. Et ce n'est pas par et pour des motifs extérieurs à la science, que le physicien est amené à les poser : c'est le développement de la science elle-même, c'est l'admirable progrès de la science expérimentale, c'est l'élan prodigieux de l'invention mathématique qui l'obligent à cette conversion sur les principes et réclament impérieusement une révision des catégories de sa pensée. La philosophie, pour le physicien d'aujourd'hui, ne peut se limiter à la préface de son œuvre : elle déborde dans le corps de l'ouvrage. Déterminisme, causalité, probabilité, continu, discontinu,... le physicien a besoin d'une élaboration rationnelle de ces notions; travail qui, en bonne logique, devait incomber au philosophe. Mais la philosophie — avouons-le franchement — a été incapable de donner au physicien les analyses et les résultats dont il a besoin. Confinée dans le passé, en retard de trois siècles sur la pensée actuelle, elle a préféré se tenir à distance. Or, devant cette carence de la philosophie, la science a dû elle-même se forger une philosophie. La philosophie des savants n'est pas toujours très heureuse; mais, si elle ne l'est pas, c'est la philosophie qui en est responsable. Le savant a fait son métier; il est même en train de faire celui du philosophe, qui, paresseusement, a négligé de faire le sien (septembre-octobre 1932, p. 318).

L'auteur de l'article a néanmoins le tort de passer sous silence l'important mouvement qui a pris naissance en Europe Centrale, autour de la *Gesselschaft für wissenschaftliche Philosophie* (Berlin) et du *Verein Ernst Mach*. En paraphrasant la phrase de Paul Langevin :

Bien des jeunes gens accèdent au ciel de la science, en commençant par des études d'ingénieur,

on pourrait ajouter : il est désormais *normal* que les jeunes gens accèdent au ciel de la philosophie par des études de science : les rhéteurs, les poètes manqués, voir les simples historiens sont manifestement inaptes à s'occuper des idées générales, malgré leur prétention à les accaparer. C'est ce qu'exprime fort nettement Hans Reichenbach, professeur à l'Université de Berlin, dans la petite plaquette **La philosophie scientifique**, dont nous avons nous-même suscité l'édition française :

Que peut-on bien entendre par : *l'être a pour fondement l'inquiétude?* ou par *la négation ou le néant sont liés au problème de l'angoisse?* Est-ce autre chose qu'une sorte de mirage musical?

Pour qui pense méthodiquement, ce ne peut être qu'énoncés vides de sens; mais ils ont néanmoins un cortège d'admirateurs, qui en attendent des lumières sur l'essence de l'être et du temps (p. 40). Deux types d'hommes sont en présence. L'homme porté vers les sciences physiques est avide de savoir, avide de connaissances sur les phénomènes; il est naturellement attiré par la philosophie nouvelle et par ses méthodes. L'homme qui s'adonne aux lettres appartient à l'autre type; il s'intéresse plutôt aux hommes, à leur vie affective (1); des considérations de logique à propos de la théorie objective de la connaissance le laissent parfaitement indifférent; la nouvelle philosophie provoque son hostilité. On peut dire que le littéraire est le représentant caractéristique de cet état d'esprit d'un parti extrémiste. Pourtant, quelques praticiens isolés, techniciens de la mathématique ou de la physique, se mêlent aux littéraires, dont ils empruntent volontiers le ton, lorsqu'ils s'occupent de philosophie, et non sans une certaine fierté (pp. 38-39).

Puis, concluant dans un sens très voisin de celui auquel nous aboutissions nous-même (2), le professeur de Berlin ajoute :

Ce serait d'une courte vue que de considérer l'élimination du devenir causal absolu et l'introduction de relations de probabilité comme une justification du libre arbitre (p. 36).

Il passe successivement en revue les grandes disciplines scientifiques : psychologie, biologie, physique, mathématique. Si sa position, en psychologie, souffre quelque peu de la confusion qui règne sur ce point en Allemagne, Reichenbach souligne qu'en biologie, le transformisme concentre tous les problèmes de la vie dans un problème unique, d'une immense portée : un seul problème général pour les plantes, pour les animaux, pour les hommes. Exemple frappant de l'influence de la science sur les problèmes philosophiques... (p. 14). Le chapitre sur la physique présente un intérêt exceptionnel, car l'auteur fut, avant tout, un physicien; il esquisse les

(1) Plus précisément, il s'y intéresse *en artiste*, car il existe une psychologie parfaitement objective, qui repose principalement sur une application systématique de la méthode psychopathologique. Mais « l'homme qui s'adonne aux lettres » est tout naturellement enclin à la considérer comme un trouble-fête (M. B.).

(2) Dans notre article *Les physiciens à l'assaut du déterminisme*, page scientifique des *Nouvelles littéraires* (28 juin 1930). Cf. *Mercure de France* (15 juillet 1930, pp. 437-439).

bases d'une philosophie de l'espace-temps (d'après les théories de la relativité) et d'une philosophie de la causalité (d'après les statistiques quantiques). Puis, passant à la mathématique, il indique qu'il s'agit essentiellement de « perfectionnement logique » et que :

La théorie de la connaissance y passe au second plan... La logique se trouve rénovée de fond en comble, et celle d'Aristote n'est plus maintenant qu'un simple début (p. 30). L'antiquité n'avait pas l'idée de loi naturelle. On ne connaissait alors que de simples règles : une exception n'étonnait pas; la loi ne s'appliquait pas à ce cas particulier, sans plus. Notre science pose, au contraire, qu'une loi ne saurait comporter d'exception (p. 23). Les choses sont aujourd'hui si différentes de ce qu'elles étaient autrefois que, très franchement, on ne peut raisonnablement rien demander aux Anciens (p. 12). La théorie de la connaissance que nous présentent les philosophes... dérive simplement de l'analyse que l'homme de la rue a assimilée d'une manière définitive; elle correspond à un stade dépassé depuis plusieurs siècles (p. 10). Ne tombons pas dans le travers de confondre la philosophie avec son histoire, suivant le mot de Kant (p. 12). Nous ne sommes pas libres de choisir notre sort; il faut nous accommoder de ce qui est, si nous voulons vivre. Quand on a bien compris cet état de choses, on ne peut que s'affranchir de la tutelle du passé, et l'on adopte, sans arrière-pensée, les méthodes d'un travail techniquement organisé (p. 38). Le progrès de la science ne consiste pas à accumuler du savoir entre les parois d'un cadre rigide, déterminé une fois pour toutes et imposé à la pensée (p. 9).

Les quelques extraits qui précèdent suffisent à montrer *l'immense intérêt* qui s'attache à la lecture de cette plaquette pour tout esprit cultivé. Qui donc peut hésiter à consacrer quelques francs et quelques heures de loisir pour s'imprégner de cette quarantaine de pages, à la fois très denses et très claires, qui résument l'état actuel des problèmes qui se posent à l'intelligence humaine?

MÉMENTO. — Les articles de science dans les quotidiens continuent à collectionner les hérésies. Ainsi, à trois reprises, Pierre Rousseau, dans l'*Œuvre,* aborde les sujets les plus divers sans préparation suffisante.

Le 30 octobre, il nous parle « d'un véhicule affranchi, par sa vitesse, des lois de la gravitation » : fâcheux état d'esprit, puis-

qu'il supprime d'un trait de plume tout le progrès scientifique depuis l'Antiquité; rappelons cette phrase de Reichenbach, citée plus haut : « Notre science pose qu'une loi ne saurait comporter d'exception »; le véhicule est affranchi de la chute, mais non de la loi, qui continue de s'appliquer, en retardant l'ascension. Quelques lignes plus loin : « Si la vitesse est [trop faible], le projectile décrit autour de la Terre une ellypse ». Ellipse? non, parabole; c'est une question de bachot.

Le 2 novembre, sous prétexte d'expliquer la relativité, tout se passe comme si nous en étions restés à Lorentz (1905) et que son successeur, Einstein, n'eût jamais existé.

Enfin, le 19, rendant compte d'une conférence d'Emile Borel et confondant les deux de Broglie, il invoque une conception de 1864, à laquelle se ramène, selon lui, l'originalité des travaux tout récents de Louis de Broglie et de Werner Heisenberg.

Dans notre siècle de spécialisation nécessaire et indéfiniment morcelée, la vulgarisation est le seul remède à l'ignorance générale; il est déplorable qu'elle manque, aussi fréquemment et aussi complètement, à sa tâche...

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

J. Ducuing : *Précis de Cancérologie*, Masson, éd. — Maurice Privat : *Nouvelles Manières de guérir*, les Documents Secrets. — Docteur A. Hemmerdinger : *La fin du martyre de l'obèse*, éd. J. Oliven, 7 fr. 50. — Docteur Victor Pauchet : *L'Automne de la Vie*, éd. J. Oliven, 20 fr. — Docteur Duguet : *Le Pèlerinage de La Mecque*, éditions Rieder, 30 fr. — Docteur Gaston Daniel : *Vaccin de Friedmann*, Eug. Figuière, éd., 25 fr. — Docteur René Charry : *Dix consultations d'orthopédie*, éd. Maloine. — André Binet : *La Vie sexuelle de la femme*, L'Expansion Scientifique Française, 30 fr.

Dans l'introduction de son **Précis de Cancérologie,** le professeur J. Ducuing fait, à juste titre, remarquer combien l'exposé didactique des connaissances sur le cancer est aujourd'hui particulièrement difficile :

Des notions anciennes, que l'on croyait acquises, sont renversées, des notions nouvelles se précisent chaque jour. C'est le moment où le livre qui paraît risque d'être en retard sur celui qui est en préparation.

La production scientifique sur le cancer est incessante et énorme, de valeur extrêmement disparate, et peu favorable à l'architectonie du « précis ». Cette difficulté s'accroît de la

diversité des sciences mises à contribution. Elles ne sauraient entrer qu'à grand'peine dans le même cerveau, les spécialistes de chacune d'entre elles n'étant d'ailleurs pas toujours d'accord sur leurs applications. J. Ducuing a triomphé de toutes les difficultés. Son précis, de près de 1.300 pages, joliment illustré par sa fille Yvonne et son gendre le peintre Marc Saint-Saëns, fait honneur à l'Université de Toulouse. Aucun point n'est laissé dans l'ombre. Le cancer est aussi vieux que le monde. Les anciens l'observaient, l'expliquaient mal, essayaient timidement de l'extirper quand il siégeait dans des régions très accessibles; Bichat et Laënnec commencèrent une classification anatomique macroscopique par « tissus »; puis vint l'étude histologique, avec Johannès Müller et Virchow; enfin l'asepsie permit les larges exérèses, et la chirurgie commença à triompher des cancers pris au début. Au début du XX[e] siècle, la thérapeutique du cancer subit une évolution rapide. C'est l'avènement de l'*ère physique :* rayons X et radium. Trois tendances caractérisent la période tout à fait contemporaine. Elles sont d'ordre pathogénique, thérapeutique et social. Au point de vue pathogénique c'est la prédominance de l'*histophysiologie* et la poursuite du métabolisme de la cellule cancéreuse. Au point de vue thérapeutique, on cherche un *traitement médical* du cancer (plomb, cuivre, magnésium, vaccins, sérums, opothérapie).

Sous l'influence de Regaud, les notions de *radiobiologie* se précisent; sous l'influence de Béclère, les acquisitions en physique thérapeutique permettent une meilleure utilisation des radiations. Les indications thérapeutiques sont cependant encore imprécises; certains cancers, comme ceux du col utérin ou comme les sarcomes, sont traités de façon différente suivant les praticiens, et leur traitement soulève toujours des discussions nombreuses qui semblent devoir s'apaiser bientôt. Malgré tous les efforts, on doit reconnaître que le cancer résiste encore à nos procédés thérapeutiques, lorsqu'il est à un stade avancé; et quelquefois même quand il paraît être à sa phase locale.

Au point de vue social, le professeur J. Ducuing souligne que le cancer est en progression. La lutte anti-cancéreuse s'est organisée. Les nécessités d'un diagnostic précoce, le besoin

d'une thérapeutique faisant appel à toutes les compétences, ont amené la création en France, en 1920, de Centres anti-cancéreux. L'auteur qui cite à l'ordre le professeur Bergonié, de Bordeaux, et le ministre Paul Strauss, dirige avec une éminente autorité le Centre de l'Université de Toulouse. Le but de ces Centres est net : ils doivent organiser la propagande, enseigner, faire des recherches scientifiques, centraliser les cancéreux et les traiter par tous les moyens thérapeutiques.

Représentant un aveu de l'insuffisance de notre thérapeutique, conclut modestement le chirurgien, ils constituent cependant un grand espoir pour l'avenir.

J'ai parcouru les **Nouvelles manières de guérir,** de Maurice Privat, avec une curiosité vite conquise. Ses chapitres sur les glandes endocrines, l'homœopathie, les travaux d'Auguste Lumière, l'équilibre cellulaire et le cancer, les méthodes d'Abrams, la sympathicothérapie, la méthode chinoise des aiguilles, sont joliment construits, sans qu'on y sente l'amateur autrement — et ceci est-il évitable? — que dans l'acceptation non hésitante de tous les « miracles » dont il parle.

Sous une forme alerte et volontiers plaisantante, le docteur A. Hemmerdinger, dans **La Fin du martyre de l'obèse,** a écrit un livre clair et utile. Sous réserve de menus bien composés, il nous apprend que l'obèse peut maigrir en mangeant à sa faim : que celui qui voudra suivre le régime proposé devra ne s'y mettre que très progressivement, rien n'étant dangereux comme un changement de régime trop brutal : que l'hygiène alimentaire, si importante pour l'obèse, ne suffit pas à elle seule, il faut y joindre une hygiène générale (mouvements, respiration); enfin que le régime sévère fatigue facilement le foie et les reins, et que maigrir est une opération délicate qui ne doit se faire que sous la surveillance du médecin.

Dans **L'Automne de la Vie,** le docteur Victor Pauchet étudie l'homme et la femme à l'âge critique. Il montre que cette période de l'existence peut être ensoleillée, plantureuse et féconde. L'hygiène physique, intellectuelle et morale est exposée avec talent dans une langue excellente. Leçon de

mesure et de tenue qui permet de faire l'étape entre la cinquantaine et la soixantaine, l' « époque de la maturité efficiente ».

Le Pèlerinage de la Mecque (au point de vue religieux, social et sanitaire) du docteur Duguet, médecin général, inspecteur général du Conseil sanitaire, maritime et quarantenaire d'Egypte, est lourd d'enseignements.

Chaque année, à l'approche du Ramadan, des milliers de croyants, parmi les 200 millions de Musulmans répandus sur le globe, convergent, de la Chine au Sénégal, vers la Maison de Dieu, la Kaaba.

Répondant à un irrésistible appel qui trouve son origine dans les préceptes fondamentaux de l'Islam, unis dans la même foi, ces pèlerins sont aussi, hélas! associés dans les mêmes risques. Voyageant dans des conditions parfois précaires et insalubres, susceptibles de transporter avec eux les germes de la variole, de la peste, du choléra, etc., ils ont, par leur agglomération soudaine, trop souvent transformé les villes saintes de l'Islam en d'immenses creusets où sont venus fermenter et exploser les germes redoutables des pires épidémies.

A ce titre, le pèlerinage musulman appartient à l'histoire sanitaire internationale .

Les traités de maladies contagieuses nous enseignent, en effet, combien de fois le choléra est parti de La Mecque, pour menacer et gagner l'Orient et l'Europe, même l'Amérique, à la faveur d'une ignorance et d'une inorganisation qui ont fauché les hommes par milliers et fait sortir la dévastation et la mort des lieux vénérés où n'auraient dû régner que l'espérance et la joie.

Aujourd'hui, ces grands mouvements de foules mystiques font l'objet d'une codification sanitaire précise que l'Europe a mis soixante ans à établir, et on peut dire que, sur la route où, il y a quelques années encore, sévissaient l'incurie et le danger, aujourd'hui la vigilance, l'ordre, la prévision assurent, en même temps que la sécurité hygiénique des pays parcourus par les pèlerins, la sécurité matérielle et morale des Croyants.

Une dernière étape reste cependant à franchir : celle de l'organisation sanitaire du Hedjaz selon les conceptions modernes. Le temps a manqué, jusqu'à ce jour, aux maîtres actuels et récents de l'Arabie, pour la réaliser; ce sera, espérons-le, leur tâche de demain.

C'est l'histoire documentaire de ce pèlerinage et celle de sa laborieuse organisation sanitaire, que le médecin général Duguet expose avec bonheur, en montrant, à côté de ce qui a été fait, ce qui reste encore à entreprendre.

Le docteur Gaston Daniel est un adepte enthousiaste du **Vaccin de Friedmann,** dont il dit les effets remarquables dans les tuberculoses chirurgicale et pulmonaire. Le docteur Friedmann, professeur de Tuberculose à l'Université de Berlin, aurait mis au point un vaccin contre la tuberculose humaine et animale, en utilisant le bacille de la tuberculose de la tortue. Ce bacille, inoffensif, même à fortes doses, pour l'homme, l'immuniserait.

Une expérimentation assez large et prolongée, écrit M. G. Daniel, peut nous permettre de conseiller définitivement la vaccination massive préventive au Friedmann des nouveau-nés; il a été étudié spécialement pour cela; cette vaccination s'impose chez les nouveau-nés en milieu contaminé... La prophylaxie doit s'étendre aussi aux adultes exposés... Au point de vue curatif enfin, aux tuberculeux qui attendent dans l'angoisse de leurs souffrances l'espoir d'une thérapeutique active, l'on peut apporter dès à présent, dans toutes les formes chirurgicales ainsi que dans la majorité des formes de tuberculose pulmonaire, à condition que celles-ci ne soient ni trop aiguës, ni trop avancées, le secours d'un appoint vaccinal véritablement curatif.

Ce livre a un ton général passionné qui ne peut que lui être défavorable. Je le signale, mais ne garantis rien.

Les **Dix Consultations d'Orthopédie,** du docteur René Charry, sont un modèle d'exposé court et dense. Des schémas convaincants, un diagnostic différentiel nettement établi, une thérapeutique simple et très adaptée. Le médecin praticien ne peut que comprendre, immédiatement, et retenir. Le docteur Ch. Fiessinger, qui préface ce petit livre, rappelle que ces études, parues d'abord dans *Le Journal des Praticiens,* ont été très goûtées des lecteurs.

Le docteur André Binet, chargé de la Clinique de Gynécologie à la Faculté de Médecine de Nancy, a su faire de **la Vie sexuelle de la Femme** un ouvrage agréable à parcourir, et qui contient l'essentiel de ce qu'un médecin doit savoir. Anatomie, physiologie, psychologie vont de pair,

L'aube sexuelle, l'efflorescence sexuelle, l'épanouissement de l'âge mûr, le crépuscule sexuel donnent lieu à des chapitres dégagés de tout pédantisme.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Viance : *Force et misère du socialisme*. Flammarion. — André Gide : *Pages de journal*, Nouvelle Revue française. — Mémento.

Sous le titre **Force et misère du socialisme**, M. Georges Viance a écrit un livre qui mérite attention et provoque réflexion. L'auteur appartient à ce qu'on appelait autrefois le Socialisme chrétien, et qui maintenant se nomme, je crois, le Catholicisme social. Et tout en étant sévère pour le socialisme qui a été l'objet de condamnations très nettes de l'Eglise, il ne nie pas sa force d'attraction, et même la proclame en somme légitime puisqu'il reconnaît aux socialistes du siècle passé (il semble donc exclure ceux d'aujourd'hui) « plus de générosité, un souci plus humain et plus haut des classes pauvres qu'aux libéraux égoïstes ». Mais c'est justement là la question, et si nous prenons non pas les libéraux égoïstes, qui en tant qu'égoïstes sont, bien entendu, blâmables, mais spécifiquement les économistes libéraux, nous serons obligé de soumettre à l'auteur quelques remarques.

La première, que je ne fais qu'indiquer, c'est que l'on peut afficher de la générosité sans en avoir, et se poser en défenseur des classes pauvres en voyant là surtout un « moyen de parvenir » en politique; mais comme nul ne peut sonder les cœurs et les reins, je n'insiste pas. J'appuie plutôt sur ceci qui est très important, c'est que l'économie politique n'est qu'une partie de l'économie sociale, et que si celle-ci, plus synthétique, s'occupe du bonheur des hommes et de la prospérité des sociétés (cette économie sociale est donc elle-même une partie de la grande science sociale ou sociologie) l'économie politique se spécialise dans l'étude de la richesse (production, circulation et consommation) qui est tout autre chose que l'étude de la prospérité humaine; or c'est parce que l'économie politique s'est restreinte à son domaine propre où tout est chiffrable qu'elle a pu se constituer en science véritable, alors que l'économie sociale où les considérations

de sentiment jouent un rôle dominant glisse vite du domaine scientifique dans les régions de la rhétorique et de la basse politique. Il est donc tout à fait injuste de reprocher aux vrais économistes de ne pas se préoccuper du bonheur des classes pauvres dans leurs études de l'inflation et de la déflation, de la surproduction et de la sous-consommation, etc.; ils n'ont pas plus à s'en occuper, dans leur enclos, que le médecin ne s'occupe, dans son enclos à lui, des riches et des pauvres; l'un étudie la maladie, l'autre étudie la richesse, et au cours de cette étude la générosité n'a rien à voir; c'est seulement quand elle est finie que l'économiste et le médecin redeviennent hommes, et s'intéressent au contre-coup social de leurs découvertes respectives.

Ceci, les catholiques sociaux ou les socialistes chrétiens se refusent souvent à le voir, et on se demande alors s'ils sont d'une parfaite bonne foi. Aucun économiste, même le plus distingué des distingués, n'a refusé de reconnaître l'importance prédominante de la morale (et le grand sociologue Auguste Comte mettait même la morale tout à fait au sommet de sa hiérarchie des sciences, au-dessus de la sociologie), mais ils demandent que la morale n'empiète pas sur la sociologie pas plus que la sociologie sur la biologie, la biologie sur la chimie, etc. Certains économistes ont même écrit des livres pour prouver que, sous sa surface d'indifférence éthique, l'économie politique était profondément morale (voir la *Morale de l'effort* d'Yves Guyot) et qu'en prônant l'effort individuel et associé, le travail, l'épargne, ainsi qu'en blâmant la mendicité et le gaspillage, l'économiste fait œuvre de moralisation sociale plus efficace que tous les prédicateurs religieux et les vitupérateurs révolutionnaires. Par conséquent il est intolérable que des personnes bien intentionnées, mais bien étourdies comme aurait certainement dit l'excellent Paul Leroy-Beaulieu, viennent chanter pouille aux économistes classiques qui, en tant que défenseurs de la liberté, de la dignité et de la responsabilité, sont mille fois plus moraux que les adversaires de ces trois déesses, même affublés d'étiquettes de socialisme chrétien.

Ceci n'est d'ailleurs pas nier que le socialiste chrétien sera très supérieur en matière d'éthique sociale au socialiste

non chrétien et à plus forte raison antichrétien. Au fond de tout christianisme tant orthodoxe qu'hétérodoxe, il y a de grandes forces de moralité, de charité et de fraternité qui pourront s'opposer aux forces d'envie, de haine, d'égoïsme et de violence qui animent notre bas socialisme politicien. Et ici les doctrinaires du catholicisme social comme M. Georges Viance reprennent l'avantage, et toutes leurs attaques contre le socialisme marxiste dont nous voyons les merveilleux résultats en Russie sont parfaitement justifiées. Le socialisme marxiste s'avère le plus dur, le plus étroit et le plus vain des capitalismes; tout y est sacrifié à la production à outrance et tout le monde y crève pourtant de faim. Le seul tort des catholiques sociaux, c'est de garder toute cette armature coercitive en croyant que le bon esprit dans lequel on s'en servira réalisera le bonheur de tous. Nous voyons justement par l'exemple du régime fasciste que la suppression de la liberté, même faite dans de bonnes intentions, donne de mauvais résultats; sans doute l'asphyxie est plus lente et les convulsions moins catastrophiques, mais on se ferait illusion si l'on croyait l'Italie dans un meilleur état économique que les autres pays et les Italiens dans de meilleures conditions de bien-être; j'étais dernièrement en Italie et j'ai cru voir que sous des apparences de prospérité indéniable (sécurité dans les rues, ce qui ne m'a pas empêché d'ailleurs d'être volé par un habile pickpocket, aspect général de santé et de propreté, grands travaux publics très louables, notamment dans les marais pontins) se cachaient des causes de gène d'autant plus dangereuses que, pour faire diversion, le Duce pourrait bien être amené, comme tant d'autres dictateurs, à lancer son pays dans des guerres extérieures.

On comprend donc que les vrais économistes et les vrais sociologues soient résolument opposés à toutes les tyrannies, fascistes comme marxistes; il n'y a qu'un socialisme acceptable, celui qui se proclame libéral, et alors il est bon parce que libéral beaucoup plus que parce que socialiste; tout ce qui est tenté législativement pour aller contre la liberté, l'économique comme la politique, est mauvais; tout ce qu'on a essayé dans l'ordre d'économie dirigée (voir un excellent article de M. Paul Pic dans la *Revue politique et parlemen-*

taire du 10 octobre) a donné de piètres résultats, et ce qui est désolant c'est de penser que tant d'efforts vains dans de fausses directions auraient donné ailleurs les meilleurs résultats : politique de l'hygiène, politique de la natalité, politique de la bonne gestion financière et de la vraie démocratie dépoliticianisée, et politique enfin de la liberté économique avec surveillance, bien entendu, des escrocs de tout vol, ce qui devrait être la première préoccupation des pouvoirs publics et qui n'en est trop souvent que la dernière.

Quant au catholicisme social que prône l'auteur, il dispose d'une bien riche bibliothèque d'encycliques, de *motu proprio*, de mandements, et où tout, ou presque tout, est à approuver; mais quoi! d'une part les Français d'aujourd'hui ne veulent pas se soumettre à l'autorité cléricale, au point qu'ils préfèrent voter pour les pires internationalistes communistes plutôt que pour de très braves gens, mais qualifiés bien pensants; et d'autre part, trop souvent sous les périodes fleuries de ces allocutions pontificales et épiscopales, on croit voir passer le bout d'une férule, et alors les libéraux hésitent. Sans doute, nous dirait M. Georges Viance, parce que ce sont des « libéraux égoïstes »!

A propos de socialisme, je me permets de reproduire ici la réponse que je donnais un jour à quelqu'un qui, par un souci peut-être excessif de précision, m'en demandait l'analyse quantitative. Le socialisme marxiste, lui disais-je, étant un corps de doctrines composé d'erreurs et d'imaginations, et l'esprit qui l'anime étant à son tour une combinaison de sentiments haineux, envieux et paresseux, avec de temps en temps des bouffées philanthropiques, on peut établir l'analyse suivante en centièmes : Ignorance, 25; Illusions, 25; Envie, 15; Méchanceté, 15; Parasitisme, 15; Philanthropie, 5. (Pour quelques rares belles âmes, on peut changer les proportions : Philanthropie, 35; Illusions, 45; Ignorance, 5; Envie, 5; Haine, 5; Paresse, 5.) Ceci d'ailleurs représente l'essence doctrinale. S'il s'agissait du socialisme politique, il faudrait diluer dans un autre élément, et on obtiendrait une autre formule : Esprit politicien, 80; Essence doctrinale, 20. Je ne doute pas que la lecture de cette analyse fasse faire la grimace à ceux qui prônent la drogue comme panacée souve-

raine, mais qu'y puis-je? Je renonce d'ailleurs d'avance à tout espoir de les convaincre; la dose d'illusion que contient la drogue est trop forte! Ne lisais-je pas dernièrement dans des **Pages de journal** d'un très réputé confrère, cette déclaration ébaubissante? « S'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt. » Cette phrase lapidaire mérite, en vérité, une petite analyse non plus quantitative mais qualitative. Laissons de côté le fait, sans doute négligeable, que le succès de l'U.R.S.S. a déjà dévoré des millions et des millions de vies d'hommes, de vieillards, de femmes et d'enfants, fusillades, massacres, tortures, famines, misères, et tout cela pour n'arriver qu'à l'insuccès le plus complet qui soit, le plan quinquennal, qui n'a d'ailleurs pu s'esquisser qu'avec les odieux capitaux des odieux capitalistes, étant en pleine faillite, et la pauvre Russie se trouvant acculée à une nouvelle famine plus effroyable que les précédentes. Prenons simplement l'offre généreuse du réputé confrère, et essayons de voir comment se construit l'hypothèse. Qu'on donne sa vie pour le gain d'une bataille, rien de plus compréhensible, mais qu'on la donne pour le succès d'une exploitation économique, on ne comprend plus. Si un capitaliste dûment fanatisé offrait sa vie au Crédit Lyonnais pour augmenter son dividende, le Crédit Lyonnais lui répondrait : que diantre voulez-vous que j'en fasse?... Et l'inouï dans l'affaire, c'est que, tout en faisant offre de sa vie pour améliorer le rendement du travail en Russie, le réputé confrère avoue : « Je sens du reste mon incompétence; ces questions politiques, économiques, financières sont d'un domaine où je ne m'aventure qu'avec crainte. » Et alors nous sommes en face d'un candidat au martyre qui déclare ne pas savoir un mot de ce pour quoi il veut mourir! En vérité, c'est très curieux.

Mémento. — Eugène Duthoit : *L'Economie au service de l'homme*, Flammarion. Même tendance doctrinale que celle de M. Georges Viance. Le mot Economie sociale est même remplacé par le mot Economie humaine qui en souligne mieux le caractère humanitaire. De bonnes pages sur Ozanam, Albert de Mun, Léon Harmel, Henri Lorin l'initiateur des Semaines sociales que poursuit chaque année M. Eugène Duthoit, et sur les Encycliques *Rerum novarum* et *Qua-*

dragesimo anno. — Dans le dernier numéro de la revue trimestrielle *Prospérité* de la maison Michelin l'article *des faits et des chiffres sur l'industrie automobile en France* donne d'intéressants renseignements sur les services rendus par les autobus, dans un département montagneux pris pour type, l'initiative de 145 transporteurs peut desservir 347 localités quand le chemin de fer n'en dessert que 62; les quatre cartes comparées de ces transports parlent vraiment aux yeux. — A propos d'automobiles, l'*Animateur* du 21 octobre donne une autre carte de département, le Cher, marquant les accidents survenus dans une année; dans l'arrondissement de Parthenay (Deux-Sèvres) une Commission de sécurité créée par l'initiative privée a diminué de plus du tiers le nombre des accidents; l'exemple serait à suivre. — Le même *Animateur* en rappelant que le déficit de la balance commerciale en Russie est tombé de 25 millions de roubles en 1930 à 294 en 1931 chiffre le rouble à 6 francs; cette évaluation est trop basse, les voyageurs qui vont en U. R. S. S. changent leurs francs en roubles sur le taux de 14 contre 1; le déficit de 1931 équivaudrait donc à 4 milliards de notre monnaie. C'est l'industrialisation résultant du Plan quinquennal qui oblige la Russie a augmenter ses importations et les Soviets ont décidé de réduire les commandes d'équipements industriels, ce qui ne pourra que précipiter la débâcle du Plan. Les deux cinquièmes de ces importations ont été fournies par l'Allemagne qui, si elle n'a pas le moyen de nous payer, a du moins celui d'accorder aux Soviets de longs crédits, car les Soviets ne paient jamais comptant leurs achats au dehors. — *L'Européen* du 28 octobre note la situation financière embarrassée de la plupart des pays : les Etats-Unis ont un déficit budgétaire équivalant à 25 de nos milliards, l'Allemagne à 13, le nôtre est de 12 : par contre, grâce à leur meilleure gestion, celui de l'Angleterre depuis le retour des conservateurs au pouvoir, n'est que de 3,5 et celui de l'Italie fasciste de 1,5; chez nous, le régime socialiste-socialisant rendra très difficile notre redressement financier. — Plusieurs journaux et revues consacrent des articles à la *Mostra della Revoluzione* de Rome (exposition des résultats du régime fasciste à l'occasion du dixième anniversaire de la marche sur Rome). Ces résultats sont très honorables, l'Italie est très forte, très prospère, très susceptible, et il faut être idiot comme tels de nos socialistes pour l'insulter publiquement; malgré tout, le régime fasciste, supprimant la liberté, produira tôt ou tard d'autres résultats beaucoup moins heureux. — La *Revue de l'Alliance nationale* d'octobre insiste sur l'importance de la natalité dans des questions comme celle du corridor polonais; ce corridor non seulement est peuplé en

très forte majorité de 95 %, de Polonais, mais encore l'élément polonais empiète sur les régions voisines; à Dantzig, par exemple, le taux de natalité étant tombé de 32 à 22, l'élément polonais finira par submerger l'élément allemand; quoique la natalité soit en décroissance en Pologne comme partout, l'excédent des naissances sur les décès a été encore de 470.000 en 1931, quand en Allemagne il n'était que de 305.000; ici donc le temps travaille pour la Pologne, et nous aurions bien tort de céder aux rodomontades de l'Allemagne dont la situation à l'est ne se consolide pas. — Dans un ordre d'idées voisin, la *Revue de la Plus Grande Famille* fait remarquer que si les départements viticoles avaient une population normale, c'est-à-dire analogue à celle du reste de la France, ils pourraient consommer sans peine l'excès de production de leurs vignes, c'est donc le malthusianisme qui est cause de la petite crise du vin actuelle. — La même revue note que d'après le dernier *Rapport sur la Justice criminelle,* le nombre annuel des poursuites pour avortement varie entre 4 et 500; or les gens bien informés estiment qu'il y a autant d'avortements que d'enfantements, soit plus de 700.000 par an! Mettons qu'il n'y en ait que la moitié ou le quart; il n'en sera pas moins très facile de relever le taux de la natalité nationale quand on le voudra, rien qu'en exerçant une surveillance attentive sur les fauteurs d'avortements, mauvaises sages-femmes, mauvais pharmaciens et aussi mauvais médecins.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris; volumes gr. 8° : t. IX, Maurice Leenhardt : *Documents Néo-Calédoniens.* — T. XIII, R.P. Charles Tisserant : *Essai sur la grammaire Banda;* t. XIV, du même : *Dictionnaire Banda-Français.* — T. Henri Labouret : *Les Tribus du rameau Lobi.* — Henri Gaden : *Proverbes et Maximes Peuls et Toucouleurs.* — Théodore Monod : *L'Adrar Ahnet, Contribution à l'étude archéologique d'un district saharien.* — R.P. Azais et R. Chambard : *Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie,* Paris, Geuthner, 4°, avec atlas de CX phototypies. — Fernand Benoit : *L'Empire de Fez,* Paris, Redier, in-18 carré, ill. — Du même : *L'Afrique méditerranéenne* (*Algérie, Tunisie, Maroc*), Paris et Bruxelles, Van Oest, 4°, 197 héliogravures. — Cdt. Cauvet : *Les Berbères en Amérique. Nomenclature et examen des tribus homonymes des deux rives de l'Atlantique; part des Berbères dans le peuplement de l'Amérique,* Alger, Ferraris et Bringau, 8°. — Cdt. Victor Müller : *En Syrie avec les Bédouins,* Leroux, 8°, cartes.

On peut voir, par les titres inscrits au sommaire, et en se reportant à des chroniques précédentes, que notre Institut d'Ethnologie témoigne d'un éclectisme qui donne un sens très large à son titre même, mais qui n'est pas pour déplaire

aux « ethnologues »; car dans la **Grammaire** et le **Dictionnaire Banda,** par exemple, on relève des quantités de traits de mœurs, de coutumes, de croyances qu'il suffit de classer autrement pour avoir d'excellents compléments aux publications antérieures vraiment « ethnologiques », ou comme je préfère dire, « ethnographiques », sur cette population encore mal connue. De même, ils consulteront avec profit l'excellente monographie de Théodore Monod sur l'**Adrar Ahnet,** dont j'aurais pu parler aussi dans la chronique de *Préhistoire,* car c'est une étude approfondie des tombes, des outillages lithiques, etc., des populations antérieures à l'actuelle. Les poteries découvertes ont un aspect néolithique courant. Mais la partie la plus intéressante, au stade actuel de nos sciences, est celle qui traite des gravures et peintures (animales, humaines) puis des inscriptions rupestres, avec très nombreux dessins à l'appui. A signaler la prudence extrême de l'auteur dans ses interprétations et ses rapprochements. De grandes cartes et de bonnes photos terminent cet ouvrage qui compte parmi les meilleurs de cette collection.

De premier ordre est aussi la monographie de Labouret, qui a pendant onze ans étudié sur place les **Tribus du rameau Lobi** et n'a pas cessé depuis son retour à Paris de compléter sa documentation. Il y a 31 planches de photos, parfois un peu petites à mon gré; une répartition correcte des faits (le milieu; les techniques; l'esthétique; la société; les conditions économiques; le droit et la morale; la religion et la magie) bien que j'eusse quant à moi classé tout cela autrement; car ces cadres-là sont les résultantes des facteurs dynamiques et ne mettent pas assez en valeur ces facteurs eux-mêmes. Il y a naturellement une discussion du totémisme, sur laquelle je reviendrai sans doute un jour ailleurs.

Toujours en Afrique, le recueil de **Proverbes et Maximes Peuls et Toucouleurs** d'Henri Gaden, l'homme qui connaît le mieux ces populations, est utilisable non seulement par les linguistes et les parémiologistes proprement dits, mais aussi par les ethnographes généraux et le grand public parce que Gaden a eu soin de donner avec ses textes des commentaires qui les situent en même temps socialement et psychologiquement. Remarquable est à ce point de vue, pour prendre un

exemple, le commentaire sur les proverbes et dictons relatifs aux rêves et aux songes (p. 253 et suiv.)

Pour l'Océanie, voici d'abord le volume de **Mélanges Néo-Calédoniens** de Maurice Leenhardt qui complète ses publications antérieures dans cette collection. On y trouvera des textes (avec traduction et commentaires) de légendes de toute sorte, de discours et de chants (avec musique notée), ainsi que des récits qu'on classerait dans les contes populaires si l'auteur ne prenait soin de dévoiler le sens interne, symbolique ou mythique, qui en fait des récits à quelque titre sacrés.

De la **Grammaire** et du **Dictionnaire des Iles Marquises,** par Mgr R. I. Dordillon, je dirai qu'il est sans doute d'une grande utilité à la fois linguistique et pratique, mais qu'il manque de commentaires ethnographiques; il est vrai que les Marquises sont relativement bien étudiées et qu'on peut compléter les indications données brièvement dans ce dictionnaire en se reportant aux ouvrages antérieurs, dont les meilleurs sont en allemand.

Il ne faudrait pas croire que dans le bel ouvrage du P. Azaïs et de R. Chambard, intitulé **Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie,** il ne s'agisse que d'archéologie. Les auteurs ont donné de leurs voyages et explorations en pays à peine connus un récit suivi qui est plein de faits ethnographiques nouveaux recueillis chez diverses fractions des Galles, les habitants du Konso, etc. Un grand nombre d'entre les belles planches sont, elles aussi, ethnographiques plutôt qu'archéologiques; un index détaillé permet de séparer les faits scientifiques du récit pittoresque. On espère ici que sera donnée au P. Azaïs la possibilité de poursuivre ses explorations; mais on lui demande de s'intéresser davantage au présent, du moins autant qu'au passé de ces populations.

Pendant que ces auteurs cherchent si on peut rattacher les civilisations du Haut-Nil et du massif éthiopien à celles de la Méditerranée orientale, Fernand Benoit s'est donné pour tâche de résoudre autant que possible le problème des rapports complexes anciens entre l'Afrique du Nord et la Provence, ou pour mieux dire l'ancienne Ligurie. Ses deux volumes sur l'**Empire de Fez** et sur l'**Afrique méditerranéenne**

(illustrés de belles photos, vraiment nettes et très bien choisies, avec un commentaire explicatif détaillé précédé d'un historique critique à la fois approfondi et prudent) sont à considérer comme la mise au point de l'un des aspects du problème. Je n'ai pas la place de citer ici les mémoires déjà consacrés par Fernand Benoit à son aspect européen; les journaux ont parlé de ses fouilles et recherches en Camargue. En principe, et même à ne considérer que le type anthropologique, on doit admettre que la Méditerranée occidentale est un lac fermé comme l'orientale; et que des courants culturels circulaires ont dû déterminer, non seulement des ressemblances générales, mais aussi des identités de détail. En se plaçant au point de vue de Benoit (qui, sauf nuances accessoires, est aussi le mien) nous voilà reportés bien au delà des prétendues influences sarrasines, et plus haut que les influences historiques reconnues, de Carthage et de Rome pour désigner des jalons lumineux. Naturellement ce problème, qu'à défaut de mieux je nommerais berbéro-ligure, exige une étude nouvelle des Baléares, de Malte et de la Sicile, du chapelet Sardaigne-Corse. La voie dans laquelle Fernand Benoit s'est engagé a des chances d'être féconde; et c'est pourquoi je la signale aux lecteurs du *Mercure de France* avides de sujets sinon absolument, du moins en grande partie neufs. Mais gare aux exagérations unilatérales!...

Cet avertissement a une cause : j'ai tâché de lire sans parti-pris aucun le gros volume du commandant Cauvet, qui propose une thèse indiquée par le titre : **Les Berbères en Amérique**; le sous-titre, *Essai d'Ethnocinésie préhistorique*, accentue encore l'effet cherché. Les langues sémitiques et non sémitiques y dansent la sarabande; les distances et les siècles y comptent pour zéro. De manière qu'une tribu de Ceylan se retrouve à la fois au Caucase et dans le Canada; et que les Muskaquies de l'Amérique du Nord sont apparentés aux Moxos de Bolivie, aux Mosques (peuplade scythe), aux Mosgou (fraction des Touaregs) et aux riverains de la Moskowa, ou Moscovites. De même pour d'autres noms ethniques. Avant que de se livrer à de tels rapprochements, il faut, sinon savoir toutes les langues, du moins avoir étudié avec soin le manuel de Meillet et de ses collaborateurs sur *Les langues du*

Monde; rien de dangereux comme de jongler ainsi avec les consonances et les assonances.

Avec le livre du commandant Victor Müller, **En Syrie avec les Bédouins,** on a affaire au contraire à une monographie bien conduite, fondée sur des documents directs, recueillis pendant un séjour de six ans, et dans des conditions de contrôle constant (par les officiers qui vivaient en tribu ou dans les villages). L'auteur a naturellement étudié plutôt l'organisation politique, sociale et économique des Bédouins syriens que les autres aspects de la vie populaire, plus difficiles d'ailleurs à connaître. Aussi les mœurs et coutumes sont-elles en majeure partie limitées au chapitre VIII. Sur la difficulté des enquêtes ethnographiques et autres chez les Bédouins (méfiance, réticence, etc.) bonnes observations, pp. 273-275. Mais que M. Müller se console : la difficulté est presque la même chez les paysans de l'Europe. L'attitude psychique est en Savoie comme en Syrie :

— Si tu le sais déjà, pourquoi me le demander? Et si tu ne le sais pas, pourquoi, puisque tu es étranger, t'instruire de nos secrets?

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Mémoires du maréchal de Mac-Mahon, Tome Ier, Plon. — G. Tournès : *La Bataille de Lutzen,* Lavauzelle. — G. Camon : *Quand et comment Napoléon a conçu son système de manœuvre,* Berger-Levrault. — J. Monteilhet : *Les institutions militaires de la France,* 2e édit., mise à jour, Alcan. — Général von Seeckt : *Pensées d'un soldat,* Edit. du Cavalier. — Ch. de Gaulle : *Le Fil de l'Epée,* Berger-Levrault. — A. Roujou : *Philosophie militaire* (d°). — Marthe de Fels : *Vauban.* N. R. F. — Ch. Droulers : *Le Marquis de Morès,* Plon. — Mémento.

Je ne pensais pas prendre un plaisir aussi vif à lire le tome Ier des **Mémoires du Maréchal de Mac-Mahon,** consacré à ses souvenirs d'Algérie. Le sujet en est si éloigné de nos préoccupations actuelles! Mais le rappel de ces souvenirs, si vivants, si alertes, d'une extrême simplicité, d'un ton de modestie rare, évoquant une élégance de pensée et de manières que l'on trouve présente dans toutes ses actions, m'a charmé et instruit à la fois. C'est en somme le récit des principales phases de la conquête, au cours de quarante années de sa carrière, puisque Mac-Mahon prit part, comme sous-

lieutenant, à la prise du Fort de l'Empereur en 1830 et acheva son séjour en Algérie, comme maréchal et gouverneur, de 1864 à 1870. Sauf de courts séjours en France, congés et participation aux guerres d'Italie et de Crimée, il n'a cessé de travailler à la pacification de ce beau pays, tout en luttant contre les tribus soulevées, avec un esprit chevaleresque qui s'accordait d'ailleurs, le plus souvent, avec celui de ses adversaires. Il nous cite ce beau trait des défenseurs du premier siège de Constantine. Sommés de se rendre, ceux-ci répondaient : « Si les chrétiens n'ont plus de poudre, nous leur en fournirons; s'ils n'ont plus de biscuits, nous leur en donnerons; mais tant que nous serons vivants, ils n'entreront pas dans la ville. » Il nous cite encore l'exemple de Lamoricière, épris d'amitié pour un des émirs d'Abd-el-Kader, qu'il combattait cependant avec la dernière énergie. Les anecdotes fourmillent dans ce récit, dont le rédacteur évite de juger les hommes, mais les dépeint quelquefois de quelques traits saisissants, qui fixent leur physionomie. On a beaucoup médit des hommes de guerre, formés à ces luttes contre un ennemi insaisissable, qui se dérobait par la ruse, et qu'on arrivait rarement à fixer sur des positions. Mais lorsque cela se produisait, l'artillerie — Mac-Mahon en cite des exemples — bombardait les positions avant de lancer les troupes à l'assaut. Nos généraux d'Afrique avaient déjà davantage le sens des réalités que ne l'ont montré nos augures de 1914.

La belle étude du général Tournès sur **La Bataille de Lutzen,** — sujet également en dehors de nos préoccupations — mérite cependant l'attention et une estime particulière, comme tous les travaux, fortement documentés, longuement médités et réfléchis. Presque terminée à la veille de la grande guerre, l'auteur a tenu à y mettre la dernière main, dix ans après. Il a eu raison. En présence de la déformation du sens militaire, qui s'accentue de jour en jour parmi les professionnels, les études napoléoniennes seront toujours capables de porter des fruits. Il serait oiseux de nous étendre ici sur un sujet aussi connu; ce serait nous exposer à des redites. Bornons-nous à citer la conclusion de M. le général Tournès : « La victoire de Lutzen, la plus belle des victoires napoléoniennes, est un incomparable exemple de l'accord har-

monieux que l'Empereur sut maintenir entre les nécessités de la sûreté et la poursuite d'un plan d'opérations. » Leçon que notre commandement de 1914 avait complètement oubliée. C'est l'occasion pour nous de rappeler que le général Lanrezac, pendant son professorat à l'Ecole de Guerre, avait publié une belle étude sur Lutzen.

C'est une contribution nouvelle et très originale que le général Camon apporte à ses Etudes Napoléoniennes avec son récent ouvrage : **Quant et comment Napoléon a conçu son système de manœuvre.** L'idée lui est venue que Bonaparte a pu trouver le germe de son système de manœuvre parmi ses nombreuses lectures, pendant sa garnison d'Auxonne, où il lisait seize heures par jour, ne prenant qu'un repas dans l'après-midi; et le général Camon de nous faire pénétrer à sa suite, parmi les ouvrages de Guibert, de Frédéric II, de Bosroger, etc., qui divisaient alors le monde militaire, excursion qui n'est pas sans profit.

Une nouvelle édition du grand ouvrage de M. J. Monteilhet, **Les Institutions militaires de la France** (1), devenait nécessaire pour y étudier les nouvelles lois du 13 juillet 1927, sur l'organisation de l'armée, et du 28 mars 1928 sur les cadres et effectifs, les bases de notre nouveau statut militaire. Notre auteur se montre extrêmement sévère à l'égard de ce nouveau statut, que d'ailleurs les professionnels eux-mêmes ne défendent plus, sauf la partie qui concerne l'organisation pléthorique des cadres des officiers supérieurs et généraux, parce qu'elle sert leurs intérêts (v. p. 430). Mais M. Monteilhet fait erreur en imputant aux militaires la perpétuité du système des casernes, si défavorable pour l'instruction des troupes, par l'éparpillement des unités sur tout le territoire. Les militaires ont toujours réclamé des camps d'instruction. Ce sont les réclamations des municipalités, uniquement préoccupées des bas intérêts du petit commerce, qui ont abouti à ce morcellement de nos unités. Il aurait pu réunir, à ce sujet, un copieux dossier, riche en enseignements, et vérifier que souvent nos parlementaires ruinent en dessous l'œuvre à laquelle ils ont participé en réunion plénière. Quoi qu'il en

(1) Voir l'analyse que nous avons donnée de la 1re édition, dans le numéro du 15 février 1926.

soit, M. G. Monteilhet se déclare très pessimiste et nous annonce, in fine, non sans un certain courage civique, — car il en faut pour prendre aussi nettement le contre-pied des opinions courantes — que la France manquera « de vrais soldats et, plus encore, de chefs capables de les conduire à la victoire. » Et il met son espoir de rénovation militaire dans l'organisation des milices.

§

Pénétrons dans le domaine de la philosophie militaire avec les **Pensées d'un Soldat** du fameux général Von Seeckt. Deux autres ouvrages, **Au fil de l'Epée,** de M. Ch. de Gaulle, et **Philosophie militaire,** de M. André Roujou, nous serviront de points de comparaison, en situant exactement la pensée de chacun de ces auteurs. Le général Von Seeckt a été l'organisateur de la Reichswehr, dont la forme a été imposée à l'Allemagne par l'action conjuguée de MM. Lloyd George et Clemenceau, tous deux ennemis déterminés du militarisme. Qu'en est-il résulté? En apparence, une diminution sensible des forces armées de l'Allemagne; en réalité le plus merveilleux instrument de guerre, par son instruction et sa souplesse, tel que n'en possède aucune autre nation au monde, capable de servir instantanément de cadres au reste de la population mâle, en ressuscitant en quelques jours l'armée allemande de 1914. Sans doute, lui manquera-t-il le matériel somptuaire, auquel on attache tant de prix dans d'autres pays. Cependant le général Von Seeckt ne paraît pas se soucier beaucoup d'être ainsi privé de ce poids lourd des armées modernes. Cela ne diminue en rien sa sérénité et sa foi dans l'avenir. Il a travaillé à tirer le meilleur parti possible de la forme d'armée qui lui a été imposée. Il a réussi à inspirer à ses compatriotes la confiance dans l'instrument de guerre qu'il a su forger :

Plus une armée est petite, a-t-il dit, plus il sera facile de l'armer d'une façon moderne, tandis que tenir prêt un armement moderne pour des millions d'hommes devient une impossibilité.

Ce à quoi nos propres finances s'épuisent, ajouterons-nous. La motorisation, l'équipement moderne, ne l'inquiètent pas.

Ses idées sont claires, fortes, sensibles et uniquement fixées sur des possibilités positives.

Si nous nous tournons maintenant du côté des vainqueurs, on ne voit que trouble, incertitude, inquiétude chez M. de Gaulle et M. A. Roujou. Chez le premier, regrets de voir l'opinion condamner la guerre, sans voir, dit-il, « ce qui s'y trouve d'efficace et de grandiose. » Soit; il est peut-être une partie divine de la guerre; ce n'est pas une raison pour la recommencer tous les dix ans. Que M. de Gaulle prenne patience. Ses aînés ont attendu un demi-siècle avant de voir la réalisation du rêve poursuivi pendant toute leur carrière, après avoir vécu dans la contrainte de leur pensée, avec des soldes de misère et une situation sociale certes bien au-dessous de celle du corps d'officiers d'aujourd'hui.

Nous ne nous expliquons guère son pessimisme. « L'ordre militaire est attaqué dans sa racine » nous dit-il. Où voit-il cela? L'action de guerre, le caractère, le prestige, la doctrine sont indépendants des formes que peut revêtir une armée nationale. C'est affaire de ceux qui sont appelés à la diriger. Vraiment, je ne vois rien, dans ces pages chagrines, qui rappelle l'inspiration de Vauvenargues et de Vigny. M. de Gaulle va jusqu'à écrire, — on peut bien le dire, sous une forme ampoulée — un Eloge de la Force « accoucheuse pour tirer au jour le Progrès » qu'il nous en donne un exemple!). Un tel Eloge n'est pas dans nos habitudes de pensée; ce n'est rien d'autre qu'une adultération de notre esprit de race par le virus du matérialisme guerrier allemand, dont nous nous sommes laissé imprégner depuis la guerre.

L'assortiment, assez disparate, de préceptes militaires de M. A. Roujou n'est pas plus empreint de sérénité — quelques-uns de ces préceptes datent fortement, et l'on devine l'homme cristallisé dans ses préventions et ses préjugés, incapable d'adapter ce qu'il y a de bon en lui à une évolution devenue nécessaire. Bornons-nous à citer celui-ci, qui n'est, au fond, qu'une simple boutade :

Malgré la variété et la puissance des engins de destruction, il est aujourd'hui deux raisons pour qu'une guerre soit longue; la première, c'est qu'une armée nationale, semblable à un mur qui réparerait constamment ses brèches, maintient ses effectifs, par

l'appel des nouveaux contingents et le rappel des malades et des blessés; la seconde, c'est que pendant que l'armée se bat, une foule de citoyens et de citoyennes, non mobilisés, font leurs affaires, s'enrichissent souvent et souhaitent que ça dure.

M. André Roujou aurait dû ajouter : « C'est au commandement de faire en sorte que « ça ne dure pas ». Nous avons eu, dans le passé, des chefs qui ont souvent réussi à faire des guerres courtes. *Non licet omnibus!*

§

Mlle Marthe de Fels nous aura donné un des meilleurs écrits de ce temps avec son petit livre sur **Vauban,** hommage fervent, doublement précieux par la netteté de la pensée et l'élégance de la présentation, rendu à ce haut esprit, qui se déclarait lui-même « gentilhomme de peu de fortune, mais d'un cœur sincère ». Je n'en connais pas de portrait plus pénétrant et qui soit plus capable de nous rattacher aux racines, qui plongent au cœur de notre vieux terroir. La France porte encore l'empreinte de son génie sur toutes ses frontières. Cette empreinte s'efface peu à peu, et je ne vois jamais, pour ma part, sans éprouver un peu de mélancolie, la pioche des démolisseurs détruire un de ces vieux vestiges, derniers témoins de sa gloire. Il me semble, chaque fois, que c'est un peu du visage de la vieille France qui disparaît ainsi.

Il valait la peine de retracer la vie du **Marquis de Morès,** ce féodal attardé dans des temps nouveaux, qui sut cependant s'adapter aux nécessités de son époque, en reconnaissant que sa naissance, ne pouvant lui conférer aucun privilège, lui dictait par contre d'impérieux devoirs. M. Charles Droulers s'est acquitté de cette tâche avec bonheur et infiniment de tact.

Mémento. — Le lieutenant-colonel Lobligeois, dans ses *Réflexions sur la Fortification permanente* (Berger-Levrault), répudiant toute doctrine et tenant compte des enseignements de la Grande Guerre, en rajeunit les modes d'application. — F. P. Renault : *Le Crépuscule d'une Puissance Navale.* Etude fortement documentée sur un point critique de l'Histoire de la Marine hollandaise au lendemain de la Paix d'Utrecht (Edit. du Graouli). — Léon Lemonnier : *Sir*

Francis Drake (Collect. de la grande Légende de la mer, La Renaissance du Livre). — *L'Evasion du Capitaine Lux,* racontée par lui-même (les Œuvres représentatives). — Scheina : *Défense nationale intégrale : service militaire de trois mois* (Revue du Centre). — *Revue militaire française* (octobre) : « Le but des opérations de guerre ». — « Le maréchal de Monluc », etc. — *Revue maritime.* G. Boichut : « Les Fusiliers marins à Dixmude » : etc. — *Revue d'Etudes militaires* (octobre : « Le groupe de reconnaissance divisionnaire », etc. — *L'Armée moderne* (n° spécial) : « Les Armements allemands. »

JEAN NOREL.

LES REVUES

Europe : hommage à Jacques Robertfrance; émouvante confession de M. Panaït Istrati. — *La Grande Revue :* fragment d'un poème de M. André Chardine. — *Le Crapouillot :* prestige des artistes de cinémas; le courrier qu'ils reçoivent; exemples du langage Paramount. — Mémento.

La mort prématurée de Jacques Robertfrance a inspiré aux collaborateurs principaux d'**Europe** des témoignages de gratitude et d'estime qui ont été publiés par cette revue le 15 novembre. Tous rendent hommage à la droiture, à l'intelligence du disparu, à son action féconde sur le groupe où l'on compte, avec M. Romain Rolland, MM. Jean-Richard Bloch, Joseph Jolinon, Luc Durtain, Charles Vildrac, Marcel Martinet, Léon Werth, et parmi les cadets : MM. André Chamson et Jean Guéhenno.

« Mon bon Robertfrance », écrit M. Panaït Istrati. Et il confesse, sous ce titre, sa dette envers le mort, ses torts, ses regrets, dans des termes qui sont à l'honneur des deux hommes :

Je suis un pauvre homme qui fâche surtout ceux à qui il doit beaucoup, beaucoup. Je ne fais que me quereller avec mes meilleurs amis. J'ai rendu infernale la vie de Mikhaïl et presque impossible notre grande amitié, je commence à le dire dans les livres qui paraîtront cet hiver.

Mais, bon Dieu, dans ma correspondance avec Robertfrance, on ne trouvera qu'une déclaration d'amour entre dix invectives!

Il n'y a pas plus tard qu'un mois — ignorant la gravité de sa maladie, ne songeant surtout pas à la mort de cet homme jeune, taillé en athlète — j'écrivais à la maison éditrice pour me plaindre de son silence et je demandais, méchamment : « Alors, quoi, Robert-

france est mourant? » Eh bien oui, mon pauvre sire, il était mourant, comme tu vois!

Ecoutez, mes amis; cet homme, que j'ai toujours fâché, se mourait *en corrigeant mon dernier livre et il est probablement mort, mes placards sur sa poitrine!* Je le sais de lui-même. Je l'ai obligé de me le faire savoir. . . . .

Dans une lettre d'une vingtaine de lignes, dont l'écriture m'a épouvanté, et que j'ai reçue presque en même temps que la dépêche m'annonçant sa mort, il me dit : « *Nous pouvons nous tendre la main. Voilà trois mois que je suis couché, en proie à une crise de rhumatisme pulmonaire. Je ne soufffre pas, heureusement, mais une fièvre persistante qui oscille entre 38° et 40° ne me laisse pas de repos. Les médecins enfin sont incapables de dire quand cela prendra fin.*

« *Voilà pourquoi, mon pauvre vieux, je ne t'écrivais pas. Comment l'aurais-je pu?*

« *Je corrige tout doucement les placards. Je te ferai envoyer les épreuves mises en pages. Tu les reliras et les retourneras avec ton bon à tirer. Nous paraîtrons donc tout au début de décembre.*

« *Et le prochain? Peux-tu un peu travailler, vieux frère?* »

« VIEUX FRÈRE! » Que le diable emporte cette espèce de frères-là!

Naturellement, j'ai une excuse, une grosse (comme si les grosses excuses avaient jamais valu une coquille de noix!) : il était depuis trois mois au lit, et moi, j'y suis depuis quatre. Sur un grabat monastique. Me débattant dans la détresse. Vivotant avec les derniers restes de mes poumons. Tué, à petit feu, par la misère des autres, qui est devenue la mienne. Enervé. Exaspéré de devoir écrire, trois heures par jour, sous la fièvre, oh! insupportable, d'une longue tuberculose qui ne me permet ni de vivre ni de m'en aller au diable.

Je le priais, si la mort me surprend, comme elle a surpris Bazalgette, — je répète ici la prière, pour la maison, — d'accorder à ma femme une pension de 1.000 francs par mois pendant une année, jusqu'à ce qu'elle trouve une occupation. Car ma maison éditrice ne me doit rien, au contraire, je ne fais que lui devoir.

Je lui disais cela dans une lettre adressée à sa clinique de Versailles. Il l'aura aujourd'hui, ou demain. Il l'aura!

Si je n'ai pas aujourd'hui autant d'éditeurs que de livres, c'est à Jacques Robertfrance que je le dois. Je lui dois le pain que je mange. Au prix de disputes qui lui ont coûté du sang et qui auraient dû le faire me haïr. Il ne m'a jamais haï, ni même boudé. Une seule fois, le mettant hors de lui avec ma demande de me permettre de signer un contrat latéral avec une autre maison de

Paris, après s'être époumonné à me démontrer que j'étais mauvais défenseur de mes propres intérêts et que je faisais preuve de peu d'honnêteté, il se leva et me lança : « *Eh bien, va le signer! Va-t'en au diable! F... moi la paix!* »

J'ai été signer pour six volumes et n'en ai donné qu'un.

Devant la gaffe incontestable, il me dit, bon, souriant, fraternel : « *As-tu vu, vieux frère? Qu'en dirais-tu maintenant si la maison que tu lâches te fait un procès?* »

La maison que j'ai lâchée fut aimable avec l'homme impossible que je suis.

Oui, le besoin d'argent a fait que j'ai arraché l'âme à mon ami Robertfrance. Car je suis un homme qui combat tous les hommes qui courent après l'argent, mais je fais comme eux. Voilà une question sur laquelle j'espérais, un jour, de Robertfrance, un témoignage posthume, dur et juste.

J'attendais de lui, j'attendais dans mon cercueil, un autre témoignage, plus délicat. Je le dispense de la peine.

Jacques Robertfrance a corrigé mon français dans la plupart de mes livres. Travail absolument ingrat, douloureusement exécutable. Il fallait y laisser *tout*, mais en supprimant ou en corrigeant les balourdises de mon français.

C'était Romain Rolland qui le recommandait, dès le début, en exigeant une extrême prudence. Jean-Richard Bloch en sait quelque chose. Mais c'est surtout depuis 1927, quand j'ai cessé d'habiter la France, que ce travail est devenu une abominable corvée, car depuis je ne sais plus, ou moins que jamais, quand j'améliore et quand j'abîme mon texte — je le dis dans ma préface au livre qui est sous presse.

Eh bien, croyez-vous que je lui en sus gré? Seigneur, que de vexations j'ai fait subir à cet homme qui luttait, sans récompense, avec ma propre incapacité!

L'hypocrite sincère Jean-Jacques se plaignait de la dureté de son destin qui l'obligeait d'avouer avoir pissé dans la marmite d'une pauvre femme. Que dois-je dire, moi, si je me mets un jour à raconter comment j'ai pissé au visage des hommes qui m'ont servi avec dévouement!

Mais je le paie. Oh, je le paie cruellement, par cette maladie qui me terrasse, uniquement parce que, me rendant impossible aux autres hommes, j'accepte la solitude!

Voilà. J'ai dit, un peu, très sincèrement, ce que fut Robertfrance pour moi. Et après? Après, c'est zéro.

A lui, ça lui fera une belle jambe. Aux autres : littérature! Et moi-même, je n'en serai pas meilleur.

Comme nous mourons! Comme des chiens!

Ces lignes ont été écrites au Monastère Neamtz (Carpathes moldaves), le 14 octobre 1932.

§

La Grande Revue (octobre) publie un admirable poème de M. Chardine, dédié à M. André Fontainas :

Etre libre de soi comme le sont les morts,
Vivre dans leur secret paisible et leur silence
Avec des gestes doux et las d'indifférence,
Se perdre dans le soir au milieu d'autres corps.

Je ne lancerai pas un dur appel aux armes.
Ni triste ni joyeux, je chanterai très bas
Dans la ville, oubliant jusqu'au bruit de mes pas.
On voudra me surprendre avec toutes mes larmes.

Je m'en irai très vite — et l'on n'en saura rien —
Seul, dans l'anonymat des cœurs et sans personne
Qui puisse regretter mon ombre monotone
Etendue en ces vers où j'ai placé mon bien.

J'ai mis tout mon trésor dans un peu de lumière.
Je laisse pour un temps ma trace coutumière :
Les colonnes du jour pâlissent dans la nuit,
L'espace me saisit, je vais me perdre en lui.

Beauté du soir, lune pesante à l'horizon,
Je vous livre ma vie en instance de rêve;
Les chevaux de la terre ont couché leurs sabots,
Les oiseaux un à un se détachent de vivre.

La ville dort avec ses hommes et ses bruits
Soulagés dans leur chair de n'avoir plus d'histoire.
Ils se sont endormis, lourds, avec leurs soucis.
— Et voici que se lève une émouvante gloire...

§

Le Crapouillot consacre un nouveau numéro (novembre) au cinéma, plus exactement à l'Histoire du Cinéma. La vue des images qui s'agitèrent sur les écrans environ 1914 est d'un

irrésistible comique, quand il s'agit de scènes tragiques dans l'intention de l'auteur du film et de ses interprètes.

M. Bernard Zimmer traite avec humour de « La nouvelle idolâtrie » créée par le septième art. Il cite cet exemple curieux du pouvoir de l'image mobile sur les gens de modeste éducation :

...Le monde entier reste ébloui par la lumière de l'écran. L'écran pare l'acteur de prestiges irrésistibles. Fernand Gravey a depuis six ans une cuisinière, vieille personne fort dévouée, qui l'avait déjà vu, plusieurs fois, sur la scène, sans trouble. Un soir, on donne à Saint-Cloud un film avec Gravey. La cuisinière va voir son maître au cinéma. Le lendemain, timidement, elle entre dans sa chambre et sollicite soudain une photographie du garçon qu'elle avait sous les yeux, en chair et en os, depuis six ans !...

Naguère, une statistique fameuse de M. Paul Bourget attribuait à l'acteur comique la cote de séduction la plus élevée. Aujourd'hui, les étoiles de l'écran — des deux sexes — l'emportent de haut sur le reste de la misérable multitude humaine.

Appelé à me mêler à la réalisation d'un film, — écrit M. Zimmer — j'ai eu la curiosité de demander aux « stars » avec qui je travaillais quotidiennement de me communiquer, *un jour quelconque*, la correspondance de leurs admirateurs et admiratrices. *Un jour quelconque.* Et Kate de Nagy, Willi Fritsch et Fernand Gravey m'ont remis, un matin, chacun environ deux cents lettres. C'est la moyenne : à peu près deux cents lettres par jour. Cette constance semble obéir à une loi mal connue. Le film chemine. Le héros, l'héroïne, au gré des latitudes, rafle les cœurs sur son passage.

Et voici quelques échantillons extraits de ce courrier :

Dans le lot de Fernand Gravey, j'ai trouvé des : « Monsieur Fernand », « cher Fernand », « cher copain », « cher acteur », « cher artiste », et même « cher Idole » ! Une maladroite l'appelle « Fernand Gravier ». Une autre : « Ayant vu la splendeur de votre charme... » demande « une photo dédicassée ». Une autre : « Avec de l'encre verte, car le vert est la couleur de l'espérance, j'écris à l'exquise vedette que vous incarnez. » Voilà la popularité ! A mesure que l'écriture devient plus correcte et que le ton quitte cette familiarité, on sent la gêne, le souci de déguiser des senti-

ments trop vifs, sous les mots parfois raturés. Il est clair que « je ne sais comment tourner mes phrases pour vous dire combien je trouve sympathique » signifie tout autre chose et que « comment décrire l' « apathie dans laquelle, depuis plusieurs jours, je me trouve plongée? » ne trompe personne.

Käthe de Nagy, qui tourne la version allemande et la version française d'un même film, reçoit des lettres en allemand et des lettres en français. Les lettres en français sont autant de déclarations, parfois émouvantes; j'en rapporterai une tout à l'heure. En attendant, voici quelques échantillons plus gais : « Vous êtes la femme la plus magnifique que j'ai jamais vue dans ma vie entière!... » (et, quelques lignes plus loin, l'homme se découvre) : « ...J'aurai quatorze ans le sept juillet prochain. »

D'une autre lettre :

« Mademoiselle! Je vous ressemble comme une sœur; d'ailleurs, voici ma photographie, vous jugerez... Je vous prie de vouloir bien m'envoyer, si vous ne les mettez plus, les robes de bal que j'ai admirées dans vos films! Avec ça, je ferai de l'effet aux soirées de notre petite ville!... »

Et la photo jointe révèle une dondon incroyable.

D'une autre lettre :

« Ma chère sœur. Permets que je t'appelle ainsi et que je te tutoie. Je suis au lycée, en cinquième... j'ai déjà un autographe de toi, je ne sais pas s'il est vrai, mais je l'ai payé très cher. Au cas où tu voudrais me répondre ou m'envoyer ta photo, voici... » (Suit une invraisemblable liste de personnes interposées)... « Ecris-moi, en tous cas, avant le 15, car je vais, à cette date, dans un camp de boys-scouts. »

Enfin, ce billet d'un cœur pur :

« ...Ça fait la vingtième fois, au moins, que je vais voir votre dernier film... je suis ouvrier menuisier... si vous aviez besoin d'un meuble, je le ferais tout de suite, pour rien... Voici une petite chanson que j'ai faite pour vous :

Je désire que tu n'aies jamais de peine
Je rêve que tu m'envoies ton cœur
Et que nous sommes heureux pour toute la vie
J'ai questionné mon cœur
Et il m'a répondu « oui » tout doucement
Chérie, tu es aujourd'hui à moi
Seulement toi, toi toute seule...

Le papier à lettres est mauve, l'écriture maladroite, et le tendre poète a oublié de donner son adresse!...

M. Henri Jeanson a rapporté de « Cinq Semaines à la

Paramount » des notes très typiques. « La mort n'est pas commerciale », a-t-il entendu dire. Il a recueilli ce dialogue bizarre, en « langage Paramount » :

— Ah!... C'est Natanson qui veut me voir..., dites-lui de venir.
— Voulez-vous ocker la fiche? demanda le boy.
— Quoi?...
— Oui, mettre O. K. ici.
Masson s'exécuta en soupirant :
— Le Paramount est une langue curieuse... O. K..., d'où le verbe ocker..., j'ockes, tu ockes, il ocke..., qu'ils ockassent, j'eusse ocké...
— Pas mal...
— Aller aux schoots, c'est assister à la projection des bouts de films tournés dans la journée..., d'où le verbe shooter..., je shoote..., qu'ils shootassent...
— Quelle shoottise!
— M. Soamy s'exprime couramment en Paramount. Il dit des choses dans ce genre :
— *Si l'on visionnait les films avant de les programmer, on ne projectionnerait pas n'importe quoi.*
Ou :
— *Faut me faire une liste d'acteurs à starer... parce que je veux stocker tous les artistes l'hiver prochain.*

MÉMENTO. — *Revue des Deux Mondes* (15 novembre) : « Une lettre de M. Raymond Brugère, fils du feu général Brugère, rectifie quelques points d'un article de M. Paléologue que, précisément, j'avais mis en relief dans mon article : « Les Revues » du *Mercure* (1er novembre). Contrairement aux déclarations du chef d'état-major général d'alors, le général Pendezec, reçues par M. Paléologue, le généralissime Brugère a, dès 1905, modifié le plan de concentration français :

« Ce fut la « variante » au *Plan XV,* à laquelle travaillèrent dans le plus grand secret le colonel Goigoux et le commandant Anthoine. L'unique, mais important objet de cette « variante » était de faciliter par le jeu d'une série de gares régulatrices le rapide transport vers le nord d'une importante armée de réserve, précisément dans le cas d'une offensive allemande par la Belgique. »

M. Raymond Brugère écrit encore :

« ...Les grandes lignes du plan Schlieffen nous ont été connues en avril 1904. Mon père a été atteint par la limite d'âge le 27 juin 1906. Or, les accords intervenus avec l'état-major britannique et

qui ont joué en 1914 datent de la fin de 1905 et du début de 1906... »

La Revue de France (15 nov.) : Général Niessel : « Les armements de l'Allemagne ». — M. A. Pingaud : « La grande guerre et l'alliance franco-russe », avec des documents inédits.

La Revue Universelle (15 nov.) : « La vieillesse de Gœthe », par M. Ed. Jaloux. — Suite de « la Jeunesse bourgeoise de Verlaine », par M. F. Porché.

Le Correspondant (10 nov.) : Un beau poème de M. Fagus : « Offrande à saint François d'Assise ». — « La gloire du comte de Gobineau », par M. B. Fay. — « Un missionnaire martyr : M. de Solages », par M. Georges Goyau.

La Grande Revue (octobre) : « L'esthétique de Paul Valéry », par M. Adriano Tilgher.

La Revue de Paris (15 nov.) : « J. P. Pavlov » par M. Henri Piéron, où l'on peut lire que le gouvernement soviétique subventionne largement et protège les travaux du grand physiologiste, lequel ne cache pas ses idées sociales opposées au communisme.

La Revue hebdomadaire (12 nov.) : M. Lugné Poe : « Une soirée de gala à Buenos-Ayres avec Eleonora Duse ».

Revue des Indépendants (novembre) : M. G. Eckert : « La honteuse exploitation des écrivains. »

La Guiterne (novembre) : Poésies de Mme Madeleine Israël, MM. J. Dyssord et J.-L. Aubrun. — « Apologues » de M. L. de Gonzague Frick. — « Autour de Nana » par M. Auriant.

L'Archer (nov.) : « Les Satires toulousaines » par M. F. de Gélis. — « Le Béarn et Gaston Phœbus », par Jean d'Ozence. — « Les propos de Compagnou » traitent cette fois de la belle carrière et du haut caractère de M. le docteur Charles Fiessinger.

La bouteille à la mer (novemb.) : Poèmes de MM. F. Marc, P. Nadeau, H. Fouras, etc.

Mercure Universel (nov.) : M. Ch. d'Agostino : « Pour Emile Zola ».

L'Esprit français (10 nov.) : M. G. Migot : « Message pour les Etats-Unis d'Amérique ». — « A Gustave Flaubert », poème de Jean Carrère. — Lettres de Jean Lorrain. — M. Louis Thomas : « Ce que l'on dit en Alsace ».

Æsculape (nov.) : M. Jean Avalon : « L'aventure de Mary Tofts qui accoucha de 17 lapins ». — « Six images des Très Riches Heures du duc de Berry » par M. le Dr B. Bord.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Café des Vosges et de François Coppée (*Figaro* du 19 novembre). — La résurrection d'Alfred Jarry (*Figaro* du 26 novembre). — Shakespeare et Bacon (*Comedia* du 29 novembre).

Encore un café historique qui disparaît. M. Charles Clerc en évoque mélancoliquement le souvenir dans le **Figaro.**

C'est, presque au coin du boulevard Montparnasse et de la rue de Sèvres, un petit café tout blanc, un de ces aimables petits cafés d'autrefois qui nous ressuscitaient la province à Paris, avec leurs banquette rouges où chaque client avait sa place, leurs glaces où se reflétaient les colonnes hérissées de patères et la mosaïque du plafond bas. Dans quelques jours, ce petit café-là aura disparu sous la pioche des démolisseurs. Les travaux d'alignement veulent qu'il cède la place. Et toute une floraison de souvenirs va jaillir pour nous de ses ruines. Car il s'appelait le « Café des Vosges et de François Coppée ».

Il était tout proche de la rue Oudinot, où le poète des *Humbles* habita trente ans durant, et où il arrivait à Stéphane Mallarmé de lui adresser ainsi ses billets d'invitation:

Courez, les facteurs, demandez,
Afin qu'il foule ma pelouse,
Monsieur François Coppée, un des
Quarante, rue Oudinot, douze.

A cette époque heureuse, les écrivains n'étaient pas encore rivés du matin au soir à leur table de travail. Si bien que, chaque jour ou presque, Coppée pouvait se donner l'innocent plaisir d'une partie de whist ou de dominos au Café des Vosges.

Sa foncière bourgeoisie s'y sentait à l'aise. Il s'y asseyait le dos au mur, non loin de la dame du comptoir, devant un bock ou une grenadine qui suffisait à sa sobriété. Son plaisir était de retrouver là des figures familières, des habitués qui n'étaient ni des artistes, ni des hommes de lettres, mais dont la compagnie lui était un repos.

Nous avons pu, dimanche soir, à l'heure de l'apéritif, joindre, à la place même qu'avait élue Coppée, un petit groupe de ces habitués, derniers témoins qui se souviennent d'avoir souvent fait la partie avec lui: MM. Lenay, Barrère et Bouchard. Doyens que navre, bien entendu, la disparition du café où ils avaient, depuis tant d'années, l'habitude de s'assembler.

« Coppée, nous ont-ils confié, vint ici presque jusqu'à la fin de

sa vie. Nous avons toujours devant les yeux son bon sourire quand il entrait, la cigarette aux lèvres — une cigarette qu'il ne fumait jamais jusqu'au bout. Quelle cordiale poignée de main il distribuait à chacun de nous avant de s'asseoir! Son habituel compagnon de-jeu, aux dominos surtout, c'était le docteur Watelet, un vieil ami qui ne le soignait pas (son médecin était, vous le savez, le docteur Duchâtelet), mais qui parfois, en puisant un « double-six », lui donnait tout de même de bons conseils. Nous aussi, de temps à autre, étions ses partenaires. Il était si heureux de gagner! Et il s'ingéniait si gentiment à faire oublier la défaite! Quand *Pour la Couronne* tenait l'affiche à l'Odéon, il demandait de quoi écrire et, de sa belle écriture, traçait deux lignes sur sa carte pour que nous fussions bien placés. Coppée, c'était la bonté même...

« Quelquefois, on le rencontrait ici le matin, avant déjeuner, en compagnie de son secrétaire ou d'un industriel, Bilbille, qui est mort peu après lui. Et, les soirs d'hiver, en rentrant du théâtre, il lui arrivait de s'arrêter à son café pour prendre un grog, à la façon du « demi-solde » qu'il a campé dans un de ses récits en vers:

Très râpé, mais gardant un certain decorum,
Il s'attablait, le soir, devant un grog au rhum.

« Il n'était pas rare qu'il y eût alors autour de Coppée un cercle de jeunes poètes, en quête de conseils, de recommandations qu'il accordait sans se faire prier. On savait qu'un article de lui lançait un débutant du jour au lendemain, qu'Albert Samain lui avait dû son premier succès.

« Avec ce café, voyez-vous, c'est tout un milieu cher au poète qui va s'en aller à jamais. Et que d'autres noms seraient à citer parmi les clients de jadis, depuis le général de Lambert, un héros des « Dernières Cartouches », jusqu'à Sarrien, futur président du Conseil. »

Nous avons pris congé du groupe. Et, comme nous franchissions le seuil du petit café condamné, un vers des *Promenades et intérieurs* s'est rappelé à notre souvenir, alexandrin sans éclat, mais que ce poignant pèlerinage parait d'une grâce mélancolique:

Oh! quels vieux souvenirs, et comme le temps marche!

§

Fort à propos, M. Fernand Vandérem parle, dans le **Figaro**, de la résurrection de notre Révérendissime Père Ubu, dont

M. Paul Chauveau vient tout récemment de publier, à la librairie du *Mercure de France*, une substantielle biographie. Cette publication vient s'ajouter aux réimpressions signalées par M. Vandérem.

On se rappelle peut-être la crise que traversa, il y a une dizaine d'années, la renommée d'Alfred Jarry.

A propos d'une réédition d'*Ubu Roi*, ç'avait été contre la comédie et contre l'auteur le déchaînement presque unanime de la critique criant au bluff, au néant. Puis, à leur tour, des commentateurs universitaires ou autres s'étaient jetés dessus, nous informant qu'*Ubu* n'était qu'une farce de collégiens, dont, au surplus, Jarry n'avait pas écrit le quart. Enfin, la reprise de la pièce au Théâtre de l'Œuvre avait tourné au désastre. Chez nos délicats des générales, qui ont pourtant l'estomac si solide et digèrent si facilement les plus rebutants vaudevilles ou les plus lourdes « comédies légères », ce n'avait été que mines de dégoût ou de mépris. Et naturellement était accourue à la rescousse toute la foule des snobs, à laquelle se joignait bientôt celle des gens qui, n'ayant jadis rien compris à l'ouvrage, se régalaient de le voir déchirer.

Cependant, il faut bien le dire, tous ces clabaudages n'avaient guère eu de prise sur les connaisseurs qui, certains de la valeur de Jarry et de son œuvre, restaient persuadés que son heure reviendrait.

Elle semble, en effet, aujourd'hui, sur le point de resonner avec la publication de trois volumes de Jarry, depuis longtemps épuisés, et dont la lecture par le grand public pourrait bien changer la face des choses.

C'est d'abord un petit roman bizarre et assez obscur, malgré des endroits pleins de suc et de verve: *L'Amour absolu*, qui, primitivement autographié à cinquante exemplaires, n'avait jamais connu l'impression. En tête, du reste, vous trouverez une émouvante préface du docteur Saltas, suivie d'une longue notice de la sœur de Jarry, qui toutes deux vous familiariseront à souhait avec l'auteur.

Puis, une réédition plus opportune encore, celle de deux petites pièces, naguère imprimées à tirage restreint: *Les Minutes de Sable Mémorial* et *César Antéchrist*, où se rencontrent en germe les meilleures scènes, les personnages les plus typiques d'*Ubu Roi*.

Œuvres de potache? Pages dont Jarry ne traça pas une ligne? Qu'importe! Lisez, et quels que soient le nom, l'âge, la part du signataire, dites-moi si nous n'avons pas là un des fantaisistes les plus doués et les plus personnels de notre lignée rabelaisienne.

§

Recommencerait-on à agiter la question vraiment puérile Shakespeare = Bacon? M. Alfred Mortier signale à ce sujet dans **Comœdia** un curieux frontispice allégorique ornant un ouvrage d'Auguste de Brunswick-Lunebourg, publié à Lunebourg en 1624, année qui suit celle de l'apparition du premier *in-folio* des œuvres complètes du grand Will.

Le duc Auguste de Brunswick a résidé en Angleterre, auprès du roi Jacques Ier; il y a certainement connu Bacon, alors chancelier du royaume, et probablement aussi Shakespeare.

Or, dans l'ouvrage dont je parle (un traité de cryptographie), se trouve, en frontispice, une très curieuse gravure, divisée en quatre cartouches, qui semble vouloir (suivant la méthode allusive en honneur chez les cryptographes) nous révéler le secret Bacon-Shakespeare. Le cartouche de gauche représente un gentilhomme (Bacon) remettant un écrit à un personnage porteur d'une lance (*shake-spear* = qui agite la lance). Le second cartouche représente ledit lancier galopant à cheval et emportant l'écrit; le cartouche du haut représente un port éclairé par des fanaux (*beacon*) et encadré des trois masques de la comédie, de la tragédie et de la farce; enfin, le cartouche inférieur, très significatif, représente le gentilhomme du premier cartouche (Bacon) tenant par une laisse (lien secret qui les lie) un homme assis à une table devant un *in-folio*, et dont les traits resssemblent à ceux de Shakespeare. De plus, de la main gauche, Bacon a ôté son bonnet et s'apprête à en coiffer Shakespeare, comme s'il voulait lui conférer sa propre gloire.

Est-ce la solution de la fameuse énigme? Qu'en pensent les shakespearisants?

En tout cas, avouons que c'est bien troublant, surtout si l'on songe que cet ouvrage a paru presque au lendemain de la publication de l'*in-folio* shakespearien, sous la signature d'un grand seigneur qui a sans doute connu Bacon et Shakespeare.

L'ouvrage que possède M. Alfred Mortier et où il a relevé ce remarquable frontispice est intitulé *Gustavi Seleni Cryptovenytices et Cryptographiæ*. Le pseudonyme *Selenus*, dérivé de Selené (Lune), cache l'auteur, Auguste le Jeune, duc de Lunebourg, après 1634 duc régnant de Brunswick-Wolfen-

bütter. Ce livre n'est pas inconnu de nos lecteurs, qui ont pu trouver, à son sujet, un grand article du docteur H.-A.-W. Speckman, dans le *Mercure* du 15 septembre 1924, p. 80-111.

P.-P. P.

MUSIQUE

Le statut de la Radiodiffusion, les concerts et les théâtres lyriques subventionnés. — Premières auditions : *Symphonie* de M. Jean Françaix, à l'Orchestre Symphonique de Paris; trois *Chansons des Trains et des Gares,* de M. Hector Fraggi, aux Concerts Poulet; *Concerto* de Kassern, pour voix et orchestre, aux Concerts Pasdeloup; M. Pierre Dupont à l'Orchestre Symphonique de Paris; MM. Chédécal et Bénedetti; conférences de la Société Charles Cros. — La réouverture de l'Opéra-Comique. — *Le Pays du Sourire* à la Gaîté.

La taxe sur les postes récepteurs de radiotéléphonie continue de préoccuper fort le monde musical. Si l'accord est presque unanime sur le principe même de l'impôt, on se dispute au sujet de sa perception et de sa répartition. Des enquêtes comme celle de *Paris-Soir* (que j'avais signalée cet automne), faite auprès des musiciens, et comme celle de l'*Intransigeant,* parmi les « usagers », montrent que les uns et les autres, producteurs et consommateurs, pourrait-on dire, conviennent de la légitimité de la taxe. Ils y voient le seul moyen de salut — à condition que l'Etat, bien entendu, reverse sous forme de subventions la plus grande partie des sommes perçues, et suive en cela l'exemple des autres pays d'Europe. En 1931, grâce à la taxe, en Angleterre, le « budget de la radio » était de 261.200.000 francs, et, cette année, la subvention de l'Opéra de Covent-Garden est tout entière fournie par la taxe; en Allemagne, pour 1931, le budget de la radio s'est élevé à 537.400.000 francs, et, en Autriche, à 42.230.000 francs. En Allemagne, les deux tiers du produit de la taxe vont aux exécutants et un septième environ est réparti entre les auteurs. En France... Nous verrons.

En attendant, j'ai reçu quelques lettres de lecteurs, préoccupés comme moi du futur **statut de la radiodiffusion française.** Ce qu'il faut éviter tout d'abord, c'est que l'argent produit par la taxe tombe dans « le gouffre du budget » :

« Faute d'un statut, m'écrit un de mes correspondants, le peu qui restera du produit de la taxe va servir à rétribuer une multitude de fonctionnaires ou sera réparti au petit bonheur entre les postes d'Etat les moins bien équipés. »

Ce danger, la *T.S.F.-Tribune* — page hebdomadaire des grands régionaux — ne cesse de le signaler ni de demander que l'on prenne les mesures propres à l'écarter. Tout autant que la répartition des futurs crédits entre les futurs fonctionnaires, il faut éviter leur éparpillement entre un trop grand nombre de postes médiocres et mal outillés. Il faut éviter de faire pour la radiophonie ce que l'on fit un demi-siècle plus tôt pour les ports, quand le « projet Freycinet » fut voté qui aboutit, en fin de compte, à creuser une quantité de bassins inutiles sur toute l'étendue des côtes, et à laisser sans l'outillage indispensable les principales villes maritimes. Nous avons tout à craindre de pouvoirs qui font passer — cela est humain — l'intérêt électoral avant l'intérêt général. Ce que souhaitent les musiciens, d'accord avec les amateurs de radiophonie, c'est un petit nombre de postes, mais parfaitement équipés, susceptibles d'être comparés sans honte aux postes étrangers. Ce qu'ils souhaitent, c'est — je cite encore *T.S.F.-Tribune* — que « les principales organisations musicales soient largement subventionnées par un important prélèvement sur le produit de la taxe : scènes lyriques parisiennes, grands concerts parisiens, Grand Théâtre de Bordeaux, Opéra de Marseille, de Lyon, de Lille, etc. En contre-partie, on devra naturellement exiger de ces organisations artistiques des représentations et des concerts de choix, avec programmes complets, établis et publiés longtemps à l'avance. Sans-filistes autant qu'auditeurs directs se réjouiraient de ces améliorations. »

Rien n'est plus juste : les amateurs de radio et les auditeurs directs, le public des concerts et des théâtres lyriques n'ont point des intérêts opposés, comme certains le disent. Bien au contraire, les uns et les autres souhaitent pareillement la taxe et le statut de la T.S.F. — et redoutent pareillement les méfaits d'une mauvaise politique.

J'en viens à la remarque faite par un autre correspondant :

« Rémunérer les orchestres des postes émetteurs, rien de plus juste; mais payer pour la retransmission de scènes théâtrales ou de concerts symphoniques, non. Est-ce faiblesse des postes d'émission, trop grand bruit dans la salle de spectacle, je l'ignore, mais les retransmissions théâtrales sont accom-

pagnées de bruits parasites (que l'émission en studio ne produit pas) et qui font abandonner l'écoute du poste choisi. »

Ne nous pressons pas de condamner, mais cherchons les remèdes à ces inconvénients. Ils sont parfaitement guérissables. Cet été même, j'ai pu entendre en Auvergne — tout près du pays où habite l'auteur de la lettre que je viens de citer — une retransmission du festival Mozart à Salzbourg. Ce que font avec un tel succès les postes autrichiens et allemands, est-il interdit aux postes français d'y parvenir? Question de technique, et bien facile à résoudre avec un peu d'argent.

Que les premières retransmissions de l'Opéra de Paris aient été médiocres, ce n'est que trop vrai. Mais il est vrai aussi que la radiodiffusion de *Lohengrin*, le 12 novembre, a été beaucoup meilleure, et qu'il reste permis d'espérer que les suivantes marqueront un nouveau progrès. C'est à réaliser ces progrès que doit servir le produit de la taxe. Mais en même temps que les sans-filistes y trouveront plaisir, la musique française, menacée de mort, en sera sauvée.

Et même, s'il arrivait qu'expérience faite, il faille renoncer provisoirement à la diffusion des spectacles directs, de ceux auxquels assistent les spectateurs, il ne serait pas difficile d'organiser des représentations spéciales pour la transmission, avec des microphones placés aux points *optima*, des représentations sans décors ni costumes, et que permettrait une subvention suffisante.

Plus on examine le problème, mieux on aperçoit que la solution est simple. Puisqu'elle est si bien connue, il ne faut plus qu'un peu de volonté pour l'appliquer.

Mais c'est le plus difficile.

§

La **Symphonie de M. Jean Françaix,** donnée en première audition par M. Pierre Monteux à l'Orchestre Symphonique de Paris a scandalisé d'honnêtes auditeurs, fort heureux d'ailleurs de subir cet outrage. Et comme l'auteur lui-même — la jeunesse est audacieuse et M. Françaix a tout juste vingt ans — semble n'avoir pas redouté d'offusquer le public, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ce qui im-

porte, ce ne sont ni les « audaces » ni les « provocations » de M. Françaix, ni les sifflets de quelques échauffés, c'est la musique. Et s'il y a dans cette jeune *Symphonie* quelques maladresses évidentes et sans doute un peu trop d'épices inutiles (agrégations explosives et que, parfois, on serait tenté de prendre pour une recherche volontaire de la laideur) — il y a d'excellentes qualités, il y a de très belles promesses et, déjà, de substantielles réalités. J'ai beaucoup aimé le *scherzo,* si « allant » et le *rondo* final, plein de vie et d'allégresse. Evidemment ces mouvements conviennent mieux à M. Françaix que l'*andante,* où il semble mal à l'aise. Question d'âge ou de tempérament? Je crois que c'est un défaut de jeunesse. M. Françaix est d'une génération qui se méfie des élans du cœur. Pudeur parfaitement louable, mais jusqu'à un certain point seulement, car l'excès de réserve devient sécheresse, et il n'y a point de vraie musique qui ne « vienne du cœur ». N'importe, il faut louer grandement ce musicien de vingt ans qui s'attaque à la forme la plus haute et la plus difficile de son art et qui, après nous avoir montré l'année dernière par des ouvrages plus courts et fort réussis ses qualités originales, nous donne l'éclatante confirmation de ses dons et de son savoir. Et de ces louanges M. Pierre Monteux doit aussi prendre sa grande part pour avoir si bien défendu l'œuvre nouvelle.

Les trois **Chansons des trains et des gares, de M. Hector Fraggi** ont obtenu, aux Concerts Poulet où M. Bourdin les interpréta sous la direction de M. Cloez, le plus vif et le mieux mérité des succès. On sait la charmante fantaisie de M. Franc-Nohain, son humour si léger, si fin, et, comme il dit, les regrets de la locomotive :

Qui songe en regardant les veaux
Batifoler près de leur mère,
Songe à l'impossible chimère
Et se détourne le cœur gros —
Jouir en paix de la nature,
Avec une progéniture
De petits locomotiveaux...

Et comme il chante aussi la *Ronde des Tunnels,* féroce et

tendre, et encore la *Simple légende* de la petite gare nostalgique, où personne n'est jamais descendu et où le chef de gare s'est pendu... La perfection de ces petits chefs-d'œuvre devait écarter plutôt qu'attirer un musicien : on n'imagine pas que la musique y puisse ajouter quelque chose. Et pourtant, non seulement M. Fraggi ne les a point alourdis, mais il a, très simplement, très respectueusement, et aussi très spirituellement souligné d'une couleur orchestrale légère le texte du poète. C'est une réussite dont il convient de le féliciter : ses trois *Chansons des Trains et des Gares* vont certainement connaître une popularité du meilleur aloi.

Aux Concerts Pasdeloup, M. Rhené-Baton nous a révélé un **Concerto pour voix et orchestre** d'un compositeur polonais, M. Kassern, merveilleusement interprété par une compatriote de l'auteur, Mme Brandowska dont la science du chant et la qualité de la voix sont au-dessus de tous les éloges. Il est rarissime d'entendre des artistes réunissant à ce point tout ce qui peut satisfaire les plus exigeants : en écoutant Mme Brandowska, on comprend l'enthousiasme de nos pères pour les prouesses vocales d'Adelina Patti. Car la cantatrice polonaise, de ses périlleuses acrobaties sait faire de véritables œuvres d'art. Quant au *Concerto* lui-même, il n'est pas seulement un prétexte donné à la cantatrice pour montrer sa science du *bel canto*. La voix y est traitée vraiment comme l'instrument principal dans le concerto de piano ou de violon. Certain dialogue avec la flûte (qui fait songer à Hændel) est fort réussi; et puis il y a du lyrisme et de la vigueur dans ces pages où la musique n'est pas sacrifiée à la virtuosité. Leur seul défaut est sans doute un certain flottement, un manque de plan qui, à de certains moments, les ferait paraître un peu longues si la voix de l'interprète, bien vite, ne dissipait cette impression.

M. Pierre Dupont, chef de musique de la Garde Républicaine, a conduit le 20 novembre l'Orchestre Symphonique de Paris, et donné un festival de musique française. M. Pierre Dupont a tout de suite conquis le public de la salle Pleyel par son interprétation nuancée de la *Symphonie* de Chausson. Puis avec l'*Apprenti sorcier*, avec la *Pavane pour une Infante défunte*, avec *Cydalise et le Chèvre-pied* il a fait

applaudir l'élégante précision, la souplesse et l'intelligence de sa direction. C'est un chef d'orchestre de grande lignée et c'est un musicien dans toute la force et toute la noblesse du terme. L'occasion est bonne de rendre hommage à l'œuvre qu'il accomplit avec tant de bonne volonté et de discrète persévérance. M. Pierre Dupont a voulu que la compagnie si populaire qu'il dirige servît la cause de la musique contemporaine. Il a pris soin de renouveler le répertoire. Il a transcrit — avec autant de goût que de respect — ces ouvrages de Chausson, de Paul Dukas, de Ravel, de Pierné, qu'il conduisait à l'O.S.P. dans leur forme originale, et beaucoup d'autres aussi, de Florent Schmitt, de Debussy, de tous les maîtres contemporains. Car il a compris la mission révélatrice et éducatrice qui pouvait être celle du chef de la musique de la Garde. Il s'y est donné tout entier et nous serions ingrats si nous lui marchandions les témoignages de notre reconnaissance. M. Benedetti, à ce concert, joua le *Concerto pour violon, en si mineur,* de Saint-Saëns, et fit applaudir l'élégante précision, la sûreté et la belle sonorité d'une exécution en tous points remarquable.

Quelques jours plus tôt, sur la même estrade, M. René Chédécal, au cours d'un festival de musique française organisé et conduit par **M. Henri Tomasi** pour la radiodiffusion, joua la *Symphonie espagnole* de Lalo avec une intelligence et un brio non moins dignes d'éloges. Le programme comportait en outre des œuvres de Berlioz, de MM. Albert Roussel, Louis Aubert, Maurice Ravel et les *Danses de Rêve* de M. H. Tomasi, créées il y a deux ans aux Concerts Pasdeloup, et que l'on a eu grand plaisir à retrouver sous la baguette de l'auteur. Cette formule de concerts, organisés en vue de la transmission, et cependant donnés en présence du public, semble excellente. Elle apporte aux exécutions cette chaleur, cet élément indéfinissable dû à la communion des auditeurs et des exécutants, et qui semble nécessaire aux manifestations de l'art sonore pour qu'elles s'épanouissent complètement. M. Henri Tomasi communique à son orchestre la ferveur qui l'anime lui-même. Au poste qu'il occupe avec tant de zèle, il accomplit une tâche difficile et éminemment utile.

§

La **Société Charles Cros** — qui porte le nom de l'inventeur de la machine parlante — a été fondée pour faire mieux connaître les services que le disque peut et doit rendre à la musique. Au moment où j'écris, trois conférences ont été données sous ses auspices, l'une par M. Dominique Sordet, sur les progrès du phonographe depuis l'appareil à cylindre de cire jusqu'aux électrophones récents; la deuxième par M. Jean Bérard (que présenta M. Henri Béraud), sur les « coulisses du disque »; la troisième par M. Emile Vuillermoz, sur les « disques d'accompagnement » — et je ne saurais dire laquelle m'a paru la mieux réussie, car j'ai pris à toutes trois le plaisir le plus vif, plaisir partagé par une foule si nombreuse que la salle Chopin était trop petite et que la Société Charles Cros devra songer, l'an prochain, à donner ses conférences à l'étage supérieur de l'immeuble Pleyel. Succès oblige, et d'autant plus qu'il est mieux mérité.

§

L'Opéra-Comique a rouvert ses portes, sans que la critique ait été convoquée à une solennité donnée en présence du « Tout-Paris », affirme-t-on. Il est évident qu'il n'était point question de nous faire découvrir *Carmen;* mais il n'est cependant pas sans intérêt de voir quels soins nouveaux on apporte à l'interprétation du répertoire. C'est la condition même de la vie pour un théâtre lyrique que ce rajeunissement des ouvrages anciens. Entendons-nous : il ne s'agit point d'y introduire une fantaisie qui n'y saurait trouver place, mais au contraire d'en respecter fidèlement l'esprit, le texte, de les préserver des déformations et des « traditions » absurdes qui les modifient si bien à la longue. L'an dernier, M. D.-E. Inghelbrecht a fait précisément une série de très remarquables conférences sur le dommage que les chanteurs font subir aux œuvres du répertoire en prenant avec les mouvements et la mélodie elle-même des libertés incroyables. Il n'y a qu'une seule mesure efficace contre ce véritable envahissement des traditions parasites, et c'est de traiter périodiquement les ouvrages du répertoire comme des ouvrages nouveaux, de les

remettre à l'étude, sévèrement, et de les remettre en scène. Telle est, je crois, l'intention du nouveau directeur de la musique à l'Opéra-Comique, qui, étant M. Inghelbrecht lui-même, est mieux qualifié qu'homme au monde pour procéder à cette opération.

Quant aux actes nouveaux qui doivent être créés salle Favart, le nouveau cahier des charges en réduit le nombre d'un tiers, simplement. Heureuse aubaine, n'est-ce pas, pour les compositeurs, mais conséquence du maintien d'une trop maigre subvention. Il semble que l'on s'acharne à faire périr la musique française. On ne néglige aucun moyen, en tous cas, pour lui porter les coups les plus dangereux, et l'on feint de croire que cela est de nulle importance, comme si la musique n'était pas une part de notre richesse nationale!

§

Ce patrimoine — non pas national puisque l'auteur est hongrois, mais humain, — ce n'est pas l'œuvre nouvelle de M. Franz Lehar, représentée à la Gaîté, qui l'enrichira beaucoup. **Le Pays du Sourire** a pourtant obtenu le plus vif succès près du public. Alors, dira-t-on, les œuvres qui déplaisent sont-elles donc les seules qui aient de la valeur? Y a-t-il divorce entre les compositeurs et les auditeurs? Nullement. Mais il en est de la musique comme des autres arts : Victor Hugo fut aussi populaire que Ponson du Terrail et que Paul de Kock. *La Pucelle de Belleville* et *La Vérité sur Rocambole* sont, on l'accordera, inférieurs aux *Misérables*. Reste que M. Franz Lehar a beaucoup d'habileté, qu'il est capable d'inventer et d'inventer encore des valses enchanteresses, que Mlle Cécilia Navarre est délicieuse et que la Chine et les Chinois d'opérette sont charmants en 1932 comme ils l'étaient déjà en l'an de grâce 1865, quand François Bazin conviait ses contemporains au *Voyage en Chine*.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Un Siècle de Caricature : Musée des Arts Décoratifs, Pavillon de Marsan. — Exposition Maxa Nordau : à l'atelier de l'artiste. — Exposition Gimel : Galerie Kleinmann. — Exposition Walter Jonas : Galerie Kleinmann. — Exposition de Mme Mezerowa : Galerie Barreiro. — Exposition Jacques Nervat : Galerie Barreiro. — André Mare.

Pavillon de Marsan, au Musée des Arts Décoratifs, Maurice Monda, l'érudit bibliographe de Verlaine, a organisé pour la caisse de retraite du Syndicat de la Presse artistique une exposition nombreuse et très ordonnée : **Un siècle de caricature.** Il commence à Debucourt et finit sur les morts les plus récents, Forain, Steinlen, Vallotton. La difficulté et l'intérêt d'une exposition de la caricature, c'est que la gamme d'œuvres à représenter est très complexe. A côté de la caricature proprement dite, qui procède par la déformation du masque, la mise en valeur presque exclusive d'un trait du masque, l'exagération d'un mouvement et, au-dessous du dessin, une légende spirituelle, il y a la peinture et le dessin de caractère, les œuvres dictées par le *caractérisme* selon le vocable dont J. F. Raffaelli avait dénommé son effort et sa pensée. Ainsi (sans prodiguer les noms propres) une exposition générale de la caricature devrait présenter des tableaux ou dessins de Téniers, Jean Steen, Bosch, Hemskerk, Troost, aussi bien que des gravures de Cruishank, Caldecott, des lithos de Daumier, de Gavarni, des tableaux de Lautrec, et même des danseuses de Degas, puisqu'il y a là observation chagrine et un grain de médisance plastique.

Tel est d'ailleurs le point de vue de Maurice Monda. S'il ne nous montre pas de tableaux nombreux de Daumier, c'est qu'il n'a pas beaucoup de place vis-à-vis de l'énormité du spectacle nécessaire; en tous cas, à côté du dessinateur, il ménage une belle vitrine à l'admirable sculpteur. Daumier est le plus grand des caricaturistes, parce qu'il n'est pas seulement caricaturiste. Sa supériorité procède de ce qu'il sait porter au général le trait, l'anecdote particulière, et aussi il anime parce que la passion politique, l'amour de la liberté l'échauffent. Dans le drame d la rue Transnonain, il voit et fait voir toute l'émeute et même toute la révolution. C'est par la force de son enthousiasme social, par la simplicité héroïque

de sa pensée, qu'il est très supérieur à Gavarni, pourtant si lettré, si fin, si ouvert, si savant, mais dont le champ d'observation n'est qu'un microcosme. A eux deux, avec quelques voisins ou disciples, ils résument la plus grande époque de la caricature au XIX[e] siècle. Ils n'ont qu'un émule, et c'est parmi les lettrés, Hugo qui ne s'est pas obstiné, mais qui avait tous les dons des dessinateurs, ainsi qu'en témoignent des préparations pour les *Misérables*, un Gavroche dessiné d'un sûr réalisme et un magnifique Thénardier suant le crime. Parmi les dessinateurs de l'époque romantique, il faut citer un pur classique, à la Viennet, bourgeois jusqu'aux moelles, morose et tâtillon, mais excellent dessinateur, Henri Monnier, et, assez pareil à lui, bourgeois mais truculent, et s'il le peut féroce; Traviès. Le *Mayeux* de Traviès, le bossu à la tête de gorille, bourgeois toujours trompé et toujours plus qu'entreprenant, fait vis-à-vis à Joseph Prudhomme et aussi évoque un Jean Hiroux, doté des rentes qui lui assureraient, en cas d'intentions remplies, l'impunité.

L'époque du Second Empire et du commencement de la troisième République est féconde en braves gens. Les uns sont plus courageux que bons artistes, tels André Gill. D'autres, comme Alfred Le Petit, excellent peintre, ne démontrent pas toujours, dans la première page illustrée et tirée en couleurs de leur journal, toute leur habileté de dessinateurs. C'est souvent hâtif, dessiné dans la salle de rédaction comme un écho railleur y serait rapidement jeté sur le papier. Mais cette sève est féconde en très bons portraits familiers d'hommes politiques célèbres, et des journaux comme l'*Eclipse* ou la *Lune Rousse* n'ont point que leur très précieuse valeur documentaire. Notons que, sous l'Empire et le Seize-Mai, ces excellents artistes ont dû compter avec une soupçonneuse censure. Les autres de la même période (Cham en est le plus notoire et Grévin y débute) sont des témoins malins et prestes du petit décor de la mode qui passe.

Puis vient la période qu'on pourrait appeler du *Courrier Français*, avec Willette, Forain, Pille, Somm, Steinlen. On y a dépensé infiniment d'esprit et Willette est un très aimable peintre. Latéralement, Raffaelli, plus fort sans être satirique, résume le bourgeois de son temps. Il est représenté par un

bon tableau. On eût pu montrer la série des rentiers d'Asnières, frileux et étriqués, les amateurs et les commissaires-priseurs de l'Hôtel des Ventes (dessins) et aussi ses chemineaux et ses ouvriers, au si exact pittoresque. C'est aussi une très belle époque. L'illustration journalistique sur le ton humoristique a été très florissante, et il est intéressant et légitime de dire que la série n'est pas interrompue et que Léandre, Louis Morin, Abel Faivre, Poulbot, Hautot, Gassier, Joseph Hémard, Cappiello, dans ses portraits d'actrices stylisées, maintiennent la gloire de l'humour et de la verve parisienne.

Cette exposition a des coins de curiosité parfaitement intéressants. Il n'y a point, parmi les poètes, que Victor Hugo qui ait dessiné, si c'est lui qui a le mieux dessiné. Voici des dessins sur un mariage d'Alfred de Musset avec de puissantes George Sand sur le retour et après leur amour. Aussi Mérimée, Baudelaire, Verlaine; de minutieux dessins d'Anatole France et des préparations bien venues à ses *Dieux ont soif*, sous forme de dessins de ses personnages principaux.

Parmi les peintres dont la verve de jeunesse s'est manifestée par quelque caricature, le plus grand des peintres du XIXe siècle, Delacroix, prend son rang, avec, surtout, un étonnant chariot de Thespis, très bousingot. Decamps a toujours aimé traiter des scènes familières, et ses singes peintres et amateurs, ou plutôt ses humains à faces simiesques, auraient pu être représentés. Puvis de Chavannes s'est livré à bien des jeux de pinceau et de crayon latéraux à sa grande peinture.

Une place est faite à l'affiche joyeuse, à Jules Chéret, qui jamais n'a raillé qui que ce soit, mais dont on comprend la présence, car l'affiche de Chéret a été un long journal illustré du plaisir esthétique et du décor de Paris.

Les menues curiosités abondent. Pages de Desrais, portraits par Meilhac, quelques pages légères de Félicien Rops dont le génie s'est mieux manifesté dans des œuvres plus importantes, des scènes alsaciennes de Gustave Doré à ses débuts, avant qu'il trouvât sa voie dans la grande illustration lyrique. Un point de curiosité eût pu être noté. Du Maurier, qui compte dans l'histoire de la caricature anglaise, à côté de Charles Keene, eût pu être évoqué, car Parisien formé à

Paris, qu'il quitta à cause d'un petit rôle joué dans la Commune, il demeura à Londres parce que le succès l'y avait accueilli, mais tout de même, il est d'origine française et a traité des thèmes anglais avec un talent français. Mais enfin, l'exposition est très complète et il y a quelques noms, comme celui de Lauté, que les visiteurs apprendront par leur visite à l'exposition. On a eu raison de doner l'hospitalité à Lavrate, quoiqu'il soit au plus bas échelon de la caricature populaire, mais il a donné une note, comme dans un autre genre Morlou. Bref, la tâche était complexe et difficile. Maurice Monda s'en est très heureusement tiré.

§

Maxa Nordau, avec une facture précise de la meilleure tradition française, traite des thèmes palestiniens. Elle porte à la terre d'Israël une tendresse qu'expliquent ses ascendances. Elle va souvent en Palestine et peu à peu elle a pénétré fortement le visage du pays et les visages de ses villes et de ses bourgades. Ses dessins et ses sépias décrivent des rues en escalier à Jérusalem, ombreuses et silencieuses, de majestueuses allées d'arbres à Tibériade, à Génésareth, dont elle rend bien, par la ligne seule, la couleur locale si particulière. Et voici des portraits de femmes très divers, depuis le pur profil de Mme Thamar, du théâtre Habima, étoile des représentations hébraïques à Tel-Avis et Jérusalem, avec une magnifique chevelure annelée à la meilleure mode du Second Empire, jusqu'à ses Juives de l'Irak, la chevelure empaquetée dans le serre-tête. Il y a aussi des portraits d'hommes, de Juifs Yéménites, aux yeux douloureux, comme encore effarés de tant de souffrances qui vont se fondre dans du passé. Elle nous montre la plage de Tel-Avis bruissante comme celle de Deauville. C'est un joli carnet de voyage autour de Sion.

§

Le talent un peu âpre de **Gimel** convient au paysage de montagne. Son village de Mégères apparaît menu et comme peureux sous le poing de l'orage, dans les parois de montagnes rocheuses et neigeuses, traduites abruptement dans la simplicité de leurs lignes.

§

M. **Walter Jonas,** un jeune peintre, dans quelques portraits, dans quelques paysages panoramiques de Corse, avec une robuste notation de la ville de Tarragone, prouve des dons de vision juste et une aptitude à la synthèse qui se développeront, surtout s'il renonce à faire des effets de force. Un petit paysage ensoleillé, noté aux environs de La Ciotat, très frais dans sa claire atmosphère, indique ce que son tempérament le porterait à réaliser avec succès.

§

Mme **Mezerowa** compose heureusement. Quelques études de nus masculins et féminins, esquisses pour un grand tableau, peut-être la traduction de quelque piscine, sont établies avec soin et adresse. Elle montre des portraits heureux et quelques fleurs, un peu désordonnées de groupement et de mise en page.

§

Jacques Nervat est un poète. Il note avec une délicate sensibilité d'aimables paysages de Provence ou d'Aunis, aussi de la campagne romaine, d'une très agréable impression.

§

André Mare. André Mare vient de mourir. Il n'avait que quarante-huit ans. Il est difficile d'apprécier complètement sa place dans l'art contemporain, à cause même de la complexité de son effort. Cette place est haute. Il avait débuté aux Indépendants comme peintre, mais l'art décoratif l'attirait, et ce fut d'abord comme meublier qu'il conquit la notoriété. Il réagissait contre l'arabesque de l'art nouveau et s'appuyait sur la tradition archaïque du meuble normand, cintrant le fronton de ses armoires de la petite corbeille de fruits, créant des meubles simples de proportions très étudiées. Directeur avec Sue de la Société des Arts français, parallèlement à sa création personnelle qui ne s'arrêtait point, il se montra un excellent animateur dans toutes les branches de l'art décoratif. Puis il revint, après la guerre, à la pein-

ture. La maîtrise qu'il y déploya prouve que, s'il avait interrompu d'exposer des tableaux, il n'avait jamais cessé de peindre. Son œuvre picturale est originale, à base non pas archaïque, mais classique, quoique ce soit le plus actuel modernisme qui lui dictât, en général, ses thèmes souvent empruntés au sport, comme son *Chasseur* (qui fut un grand succès), comme le tableau exposé au Salon d'Automne de cette année, un épisode de jeu de polo, avec ses cavaliers sobrement et expressivement représentés dans l'animation de leur mouvement. Mais cet esprit riche et varié ne se confinait point dans le modernisme, et, cette année même, un salon s'ornait à l'Exposition des Arts Décoratifs de quatre grandes tapisseries, tissées d'après les cartons d'André Mare, suite de tableaux mythologiques, très personnels de conception, dont notamment une Léda, un enlèvement d'Europe, un Silène. C'est un artiste du plus beau passé dont la mort brise l'avenir, qui eût été fécond et glorieux, de quelque façon qu'il eût orienté son effort nerveux et toujours inquiet, malgré la certitude du métier sur lequel il appuyait la variété de ses recherches.

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS D'ART

Robert Rey : *La renaissance du sentiment classique*, « Les Beaux-Arts ». — Théo Van Gogh : *Lettres à son frère Vincent*, Amsterdam. — Adolphe Basler : *Maurice Utrillo*, Crès. — Marc Chagall : *Ma Vie*, Stock. — Charles Kunstler : *Forain*, Rieder. — Edouard Michel : *Bruegel*, Crès.

Jusque vers la fin du siècle dernier, le monde de l'enseignement, perpétuant la querelle des Anciens et des Modernes, ne consentait à regarder le passé comme un objet d'étude que lorsqu'il était déjà fort éloigné dans le temps. Les événements ne devenaient de l'histoire, les œuvres n'appartenaient à la littérature, qu'après une longue période qui supprimait tout lien visible avec la vie contemporaine.

Peu à peu, les professeurs, naguère formés par une Université qui succédait au clergé dans sa tâche d'éducation et à laquelle on s'agrégeait comme à un ordre religieux, se sont émancipés sous l'influence du mouvement de libération provoqué en France par la consolidation du régime républicain. Ils se sont aperçus que l'histoire ne se séparait pas de la vie, qu'elle se déroulait sous leurs yeux et qu'elle était d'autant

plus passionnante qu'elle était plus mêlée à tout ce qui soulève nos passions. Ils se sont détachés des règles qui importaient tant à leurs prédécesseurs. Ils ont fait fi de l'ancienne rhétorique et ils ont négligé la grammaire pour s'attacher à la philologie.

Eux qui autrefois ne s'échappaient pas de leur partie, et pour qui le discours latin et une philosophie presque scolastique constituaient le fin du fin de l'effort intellectuel, ont entrevu une culture plus vaste qui englobe les sciences, les beaux-arts, la musique. Ils ont compris que le passé le plus récent était déjà rempli de mystère et qu'il fallait essayer de l'éclairer pendant qu'on peut encore saisir des témoignages.

Ne nous étonnons donc pas que le gros ouvrage de M. Robert Rey, conservateur du musée de Fontainebleau, intitulé **La Renaissance du sentiment classique (Degas. — Renoir. — Gauguin. — Cézanne. — Seurat)**, soit une thèse principale pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Il apparaît à l'auteur qu'au milieu du chaos anarchique de la fin du XIXe siècle, quelques peintres, apparentés aux impressionnistes, ont fait retour vers les grandes tendances de l'art classique. Edouard Manet avait été le plus représentatif des réalistes. Degas, Renoir, Gauguin, Cézanne, Seurat, se détournèrent de l'imitation étroite de la nature et revinrent à la construction.

Une telle idée, qui peut être un point de départ commode pour une thèse, n'éclaire en rien l'histoire de l'art moderne. Il est dangereux de parler de classicisme, car ce terme a des sens multiples. On a opposé les classiques aux romantiques. M. Rey les oppose aux réalistes, ce qui est tout différent. En fait, une refonte des moyens de la peinture, comme de ceux de l'art décoratif, se poursuit depuis cent ans. Quel en sera l'aboutissement? Notre grande crainte est qu'emportée dans une évolution fatale qui tient à la transformation de la société, la peinture s'avilisse au même point que l'art décoratif et que l'architecture.

L'ouvrage de M. Robert Rey, bâti autour d'une idée contestable, est par contre des plus précieux par les détails nouveaux qu'il apporte, notamment sur Seurat. Il se clôt par une excellente bibliographie. Nous souhaitons que l'auteur, dont

la carrière est encore loin de son déclin, le reprenne et le complète plus tard dans sa partie historique et documentaire. On ne saurait trop dire l'intérêt des travaux de recherche et d'érudition qui, en les rapportant à la réalité, permettent de renouveler les sujets classés et forcent à reviser des appréciations devenues classiques.

Les peintres qui se sont écartés de l'art académique ont pour la plupart été des insoumis et presque des autodidactes. Ils ont à peine séjourné dans les ateliers des maîtres honorés par les contemporains. Ils n'y sont entrés souvent que pour y nouer des camaraderies, se concerter entre eux et partir ensemble afin de se guider mutuellement dans l'apprentissage du métier. Les plus célèbres ont été de mauvais élèves, du genre de ceux qu'on exclurait du lycée gratuit.

Vincent Van Gogh a été le type le plus pur de ces artistes qui doivent tout à leurs dons naturels, à leur force de conviction, et qui découvrent d'eux-mêmes des vérités essentielles. Au milieu des difficultés d'existence d'un peintre indépendant, il fut soutenu par son frère Théo, employé chez un grand marchand de tableaux, et qui mourut un an après lui, en 1891. Théo avait épousé, en 1889, une compatriote, Johanna Gesina Bonger, qui, devenue veuve, retourna en Hollande et s'attacha à défendre l'œuvre de Vincent et à classer sa correspondance. Après la mort de sa mère, survenue en 1925, le fils de Théo et de Johanna mit la main sur des **Lettres à son frère Vincent** écrites par Théo entre le 19 octobre 1888 et le 14 juillet 1890, qu'il a publiées récemment à Amsterdam. Elles sont généralement écrites en français; la plupart de celles qui l'étaient en hollandais ont été traduites « en faveur de l'unité de l'œuvre ». Elles sont précédées de quelques détails sur la vie de Johanna Bonger. Ces lettres, qui évoquent deux années de l'existence de Théo et de Vincent, nous replacent dans l'atmosphère d'une époque héroïque où il y avait plus de risque que de profit à s'éprendre de la peinture nouvelle.

Maurice Utrillo n'a pas appris à peindre tout seul puisqu'il a été guidé par sa mère Suzanne Valadon, mais il s'est formé loin des académies. La vie de la mère, du fils et de leurs amis fournirait la matière d'un roman dans une note mi-naturaliste, mi-pittoresque.

Dans un livre abondamment illustré sur **Maurice Utrillo,** M. Adolphe Basler évoque la figure de ce curieux artiste :

> Que de fois j'ai admiré ce grand jeune homme d'allure distingüée, au visage fin, aux mains délicates. Que de fois je l'ai vu dans un état digne de la plus navrante pitié. Il n'a pas cinquante ans, et c'est déjà toute une vie accomplie, une grande œuvre achevée; il survit à cette œuvre, traîne sa misère de l'hôpital en prison, de la prison chez sa mère désolée, bafoué par la populace, hué comme un fou, comme un ivrogne par toute la Butte Montmartre, et compte pour un des peintres les plus marquants de notre époque.
>
> Tragique destinée qu'il déplore bien souvent; il le dit avec un accent douloureux qui fait frémir.

Que dire d'Utrillo? Il est comme un de ces portraitistes qui, à travers des traits insignifiants, savent pénétrer au profond de l'être. Il prend pour modèles des maisons et non des personnes. Un bout de rue avec trois maisonnettes, tout juste un motif pour un décor de théâtre, prend sous son pinceau un air de recueillement et de douce gravité. Et, à vrai dire, ce qu'il met dans un paysage, c'est le mélange de familier, de pittoresque et d'inquiétant qui est propre aux anciens décors des théâtres de province ou des scènes pour marionnettes : même impression d'inconnu, même recherche dans les tons du ciel ou des murs. Seulement, au lieu de se contenter d'une indication superficielle comme les décorateurs, il traite son sujet en peintre qui raffine sur la qualité de la nuance.

Paris attire nombre de Juifs d'Orient, Roumains, Polonais, Russes, d'esprit vif, ardents, prompts à s'émouvoir, aptes à exprimer violemment ce qu'ils sentent, comme si l'expression naissait toute seule du choc de la sensibilité, libres au milieu des hommes et très liés à la société, sauvages et sociables, enclins à se soutenir entre eux et adroits en affaires. Combien en est-il venu à la littérature, de Mécislas Golberg à Panaït Istrati? Ils se sont jetés aussi sur la peinture et plus d'un s'y est taillé une réputation hors de rapport avec son talent. Ce n'est pas le cas de Chagall. En plus de sa personnalité de Juif, il a une personnalité de peintre. Tout ce qu'il compose porte sa griffe. Non pas qu'il soit un maître à proposer en exemple à la jeunesse. Il faut l'accepter comme il est, imagi-

natif, décousu, harmonieux, plus parfait dans le dessin, qui est sinueux et rapide comme l'idée, que dans la peinture qui exige des retours prolongés sur soi-même.

Sous ce titre : **Ma Vie,** Marc Chagall nous donne des souvenirs traduits du russe :

Il se pourrait, écrit dans la préface du livre l'excellent poète André Salmon, que le russe de Chagall ne soit pas du russe. Chagall a sa langue comme il a son dessin. Il faut en accepter les audaces.

Chagall est né à Witebsk. Après des études poursuivies sans trop d'application, il s'aperçut qu'un avenir de commis ou de comptable était sans attrait pour lui :

Un beau jour (il n'en existe pas d'autre), comme ma mère mettait le pain au four, je m'approchai d'elle qui tenait la pelle et, la prenant par son coude enfariné, je lui dis:

— Maman, je voudrais être peintre.

Il entra dans une école de peinture de sa ville natale, puis il gagna Pétersbourg pour être admis à l'école de Bakst. C'était la seule qui fût animée d'un souffle européen. Bakst, c'était l'Europe, c'était Paris.

A quoi bon dissimuler: quelque chose dans son art me demeurait étranger.

La faute n'en était peut-être pas à lui, mais à la société artistique « Mir Iskoutstva », dont il était membre et où florissaient la stylisation, l'esthétisme, toutes sortes de façons mondaines, de maniérismes; pour cette société, les révolutionnaires de l'art contemporain — Cézanne, Manet, Monet, Matisse et les autres — n'étaient que des lanceurs de modes passagères.

Plus tard, Chagall vint à Paris, connut Apollinaire et les cubistes. En 1914, il était de retour en Russie. Il y demeura de longues années avant d'être autorisé à revenir en France.

Ni la Russie impériale, dit-il, ni la Russie des Soviets n'ont besoin de moi.

Je leur suis incompréhensible, étranger.

N'est-ce pas un aveu à noter au bénéfice de Chagall, qu'il ait défendu sa liberté d'esprit et contre le tzarisme et contre la Révolution ?

L'art attirerait bien peu l'attention si l'on ne touchait les hommes qu'avec des œuvres. On agit sur eux avec des formules, en misant sur leur ingénuité à paraître, à répéter les paroles qui les ont frappés, à se poser en connaisseurs, à se rassurer eux-mêmes à l'aide de quelques préceptes qui les dispensent de regarder au fond des choses.

On demande moins aux artistes d'être originaux que de se soumettre à une conception faute de laquelle ils n'atteindront pas à l'art véritable. La tyrannie de notre époque, c'est de ne tolérer rien qui ne vise au plastique et au constructif. Il y a une espèce de mystique du dessin et de la construction au nom de laquelle on rejette sans examen tout ce qui répond à l'élan d'un artiste soucieux de s'exprimer librement, sans se référer à la mode du jour. Le domaine de l'art est beaucoup plus vaste qu'il ne convient à ceux qui veulent régenter l'esthétique. Il y aurait une lacune dans l'histoire de la vie artistique des cinquante dernières années si l'on négligeait d'insister sur le don qu'ont eu certains peintres de jeter des dessins qui portent irrémédiablement leur marque et qui semblent venir tout seuls sous le crayon ou sous la plume. Ce fut le cas de Van Gogh qui, avec des lignes simples, dessinait un paysage d'un accent irrésistible. C'est le cas aujourd'hui de Marquet, qui met souvent dans ses tableaux plus d'adresse que de conviction profonde, mais qui, dans ses dessins, donne l'indication du personnage ou du site d'un trait que personne n'imiterait. C'est le rendu immédiat, implacable, de la vision individuelle.

Quand **Forain** a disparu, la critique d'avant-garde s'est raidie dans son attitude de dénigrement. Pourtant, dans les Salons de la Société Nationale des Beaux-Arts, dont il était le président, la peinture de Forain tranchait sur celle de l'entourage. Mais, même s'il eût été un peintre médiocre, il faudrait faire sa place au dessinateur des journaux et des illustrés, qui a dominé tous ses rivaux pendant vingt ans. Que les snobs du moderne le veuillent ou non, Forain a mordu sur l'époque par ses dessins et ses légendes. C'est pédantisme de nier sa personnalité et l'intérêt de son œuvre. On peut être dur pour lui qui ne fut point indulgent : son nom restera. M. Kunstler lui a consacré un livre dans la collection des

Maîtres de l'art moderne. Il y donne une idée très vivante de l'homme, de sa manière, de son talent. 60 reproductions de tableaux, de gravures, de dessins, complètent cet ouvrage qu'on aura plaisir à garder à portée de sa main pour le feuilleter fréquemment.

Les volumes de la collection des Maîtres de l'art moderne sont des livres soignés qui peuvent figurer dans les bibliothèques des plus modestes amateurs. Ceux de la collection des Maîtres d'Autrefois sont des ouvrages de luxe. Le **Bruegel** qu'y a donné M. Edouard Michel renferme 108 superbes planches d'illustrations hors texte. Après avoir indiqué les documents qu'on possède sur cet artiste, l'auteur fait un inventaire de ses tableaux et de ses dessins et y ajoute une bibliographie et des renseignements sur la répartition de ses principales œuvres dans les musées. Le Louvre ne renferme qu'une peinture de Bruegel le vieux, *Les mendiants*, et le musée des Beaux-Arts de Bruxelles que quatre. Le musée de Vienne en conserve un plus grand nombre. Ces peintures réunissent tant d'éléments d'intérêt qu'il suffit d'en avoir vu quelques-unes pour s'attacher à ce vieux maître. Elles saisissent, elles charment, elles divertissent. Il y aurait une étude à écrire sur l'art considéré au point de vue du plaisir. On y serait amené à constater que c'est un mérite essentiel pour un écrivain ou pour un artiste de n'être pas ennuyeux. Combien de doctrinaires de l'art paraissent ne pas s'en douter!

MICHEL PUY.

ARCHÉOLOGIE

A. Mabille de Poncheville : *Amiens et la Côte Picarde*, Arthaud, Grenoble. — Edmond Pilon : *Fontainebleau*, idem.

Depuis que je m'occupe de cette rubrique, c'est, je crois, la première fois que je me trouve avoir à parler de la cathédrale d'Amiens. C'est, on le sait, un des plus beaux édifices de la période ogivale. Le volume qu'apporte M. Mabille de Poncheville, et justement intitulé **Amiens et la Côte Picarde,** est au reste d'une heureuse édition. Des divers terroirs qui constituent la Picardie, nous ne retiendrons ici, dit l'auteur, que l'Amiénois et le Ponthieu, — et il nous affirme en même temps que l'arc-boutant et l'ogive, ces deux éléments qui ca-

ractérisent l'art gothique, seraient d'origine picarde. Le séjour de Jules César à Samarobriva, la bourgade gauloise qui se trouva l'origine d'Amiens (54 ans avant Jésus-Christ), fut une cause de grande prospérité pour la région. Vers 337 de notre ère, on y voit passer saint Martin, dont le geste légendaire est si connu. Vers le XIIIe siècle, au moment où va s'élever la cathédrale d'Amiens, la ville est en fait une république marchande, dont la situation géographique remarquable aida beaucoup à sa prospérité. La Somme était sillonnée de nombreux bateaux, et deux industries surtout y étaient florissantes, le tissage du drap et la teinturerie. Robert de Luzarches, vers 1218, commençait à établir les plans du bel édifice dont s'enorgueillit à juste titre la Picardie. Il fut commencé en 1220 par Evrard de Fouilloy, qui en posa la première pierre. En 1236, la nef était terminée, et en 1264 saint Louis put voir la façade à laquelle il ne manquait que le dernier étage des tours. De toutes les belles cathédrales qui subsistent en France, seule Reims pouvait être mise en parallèle; mais les mutilations de la dernière guerre semblent lui avoir fait perdre cet avantage.

Il serait presque impossible de donner ici une description de la grande église d'Amiens; nous renvoyons au volume où le lecteur trouvera, en même temps qu'un texte très informé, une illustration magnifique et presque complète sur l'édifice entier. Le passé a laissé dans la ville d'autres églises et diverses constructions intéressantes. L'église Saint-Germain, abîmée pendant la guerre, a été restaurée à l'intérieur. On peut y voir un beau Saint-Sépulcre du début du XVIe siècle. La maison du Sagittaire, dans la rue des Vergeaux, est demeurée intacte. Dans la rue de la Malmaison, c'est le Bailliage, etc. Le musée est un des plus remarquables de ceux de province. Quittant la capitale de l'Amiénois pour celle du Ponthieu, nous trouvons sur notre route la vieille cité de Pecquigny. Bâtie sur une éminence, on peut y voir encore des remparts chancelants, les ruines d'un château et une église des XIIIe et XVe siècles. C'est sur le pont de Pecquigny qu'en 1476 eut lieu la réconciliation de Louis XI et d'Edouard IV d'Angleterre. Se méfiant l'un de l'autre, les rois y avaient fait établir une logette garnie de barreaux, à travers lesquels ils s'em-

brassèrent. Cent ans plus tard, Henri IV y vint rejoindre Gabrielles d'Estrées, ce qui fut le prétexte de réjouissances diverses. Abbeville, tout proche, possède la curieuse église Saint-Vulfran, malheureusement inachevée, diverses paroissiales, de nombreuses vieilles maisons et un intéressant musée. Aux environs, d'autres souvenirs peuvent être mentionnés : l'église de Mareuil, le château de Rambures. Saint-Riquier, dont la façade de l'église est sculptée comme une châsse, possède encore un beffroi et deux tours sur les cent qui, paraît-il, constituaient son enceinte. Non loin d'Abbeville est Saint-Valéry, le plus ancien port de la Somme. Pour entrer en ville, on passe sous la porte de Guillaume le Conquérant; on y rencontre de nombreuses vieilles maisons et, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, une très belle mise au tombeau. Sur la rive droite de la Somme, c'est encore Rue, dont il faut absolument indiquer l'hôtel de ville et son beffroi, et surtout la délicieuse chapelle du Saint-Esprit.

Le livre de M. Mabille de Poncheville est assez fourni en indications historiques; c'est un attrait de plus pour un ouvrage dont l'intérêt archéologique est évident.

§

Dans la même collection, M. Edmond Pilon, dont le souvenir agréable nous est resté depuis le *Tour de France* de notre ami Octave Bauchamp, a publié un remarquable volume sur **Fontainebleau.** La région, très pittoresque et boisée, fut, dès les premiers Capétiens, une des chasses favorites de la royauté; mais le château paraît ne remonter qu'à l'époque de François Ier, qui s'y plaisait particulièrement. Son fils Henri II continua les embellissements et ses successeurs apportèrent à l'édifice leur contribution souvent originale, mais pas toujours heureuse, comme il appert de la destruction sous Louis XV, par Gabriel, de la belle Galerie d'Ulysse décorée par le Primatice. Napoléon Ier fit revivre à Fontainebleau le faste des jours passés; il y retint le pape Pie VII et le roi Charles IV d'Espagne, et c'est de là encore que fut datée son abdication. Louis-Philippe veilla à l'entretien des bâtiments et, sous Napoléon III, dans la galerie Henri II, eut lieu la cocasse réception des ambassadeurs siamois, dont Prosper

Mérimée nous a laissé un si plaisant récit. M. Edmond Pilon fait remarquer, très justement, que les visiteurs, généralement pressés, entrent au château par la Cour des Adieux et n'ont ainsi qu'une idée fort imparfaite de la diversité des bâtiments dont on devrait admirer en détail les façades, les curieux pignons et le capricieux faîtage. Il nous signale également la cour ovale, qui est comme le pivot du château, où on trouve un donjon datant de Louis VII; il recommande de se placer près de la grille de la Cour des Offices pour avoir un bel aperçu de cet harmonieux ensemble. C'est sur cette cour que se trouve la fameuse galerie Henri II, due à Gilles Le Breton et qui est une des merveilles du château. Parmi les nombreux pavillons composant l'édifice, nous ne pouvons qu'énumérer : les Pavillons des Reines, des Poêles, des Peintures, des Armes, de l'Horloge, etc.

Dans l'aile Renaissance ou François Ier, il y a également une très belle galerie. La chapelle de la Sainte-Trinité est de style également Renaissance. Les appartements sont d'une décoration remarquable; les pièces du château qui se succèdent constituent un ensemble fastueux. Que ce soient des salles comme celles des gardes ou celles du trône, ou même les appartements, on reste surpris de leur beauté et de leur opulence. Les jardins encadrent heureusement cet ensemble; les eaux y sont abondantes, et l'étang des carpes, si connu, porte sur une île un petit pavillon élevé par Henri IV. Comme tous les volumes de cette collection, celui-ci comporte une imagerie abondante et heureuse en héliogravure. Le texte historique et descriptif de M. Edmond Pilon intéressera certainement tous ceux qui ont le goût des choses d'histoire.

CHARLES MERKI.

LETTRES RUSSES

Kouprine : *Younkera* (Edit. La Renaissance, Paris, 1932). — Ilia Erenbourg : *Moskva slézam nè vérit* (Edit. Hélikon, Paris, 1932). — Du même *Ispania* (Edit. Hèlikon, Paris, 1933). — Romain Goul : *Toukhatchevsky* (Edit. Parabola, Berlin, 1932). — Berberova : *Povèlitelnitza* (Edit. Parabola, Berlin, 1932).

L'honorable M. A. Kouprine, qui est une des sommités des Lettres russes d'avant la révolution, continue ses excursions dans le domaine des souvenirs personnels. Dans ses **Youn-**

kéra (Elèves officiers) qui font suite à ses *Cadéty*, il évoque, sous une forme romancée, ses années de jeunesse passées dans une école militaire de l'ancien empire des tsars. C'est touchant, cela ne casse rien et, ce qui est toujours très appréciable, cela nous est raconté d'une façon plaisante, dans une belle langue russe, pure de tout gallicisme, germanisme et autres « ismes ». Quel dommage, cependant, que le célèbre auteur de *Poiédinok* (Le Duel) et de *Iama* (La Fosse aux filles), ces deux romans qui eurent un si grand et légitime succès en France, n'ait plus que cette corde pour nous émouvoir.

Il serait tout à fait superflu, croyons-nous, de présenter aux lecteurs du *Mercure de France* M. Erenbourg. M. Erenbourg appartient à cette catégorie de gens de lettres qui excellent dans l'art de l'autoréclame. Au surplus chacune de leurs nouvelles œuvres est traduite en plusieurs langues étrangères dès son apparition, et ceci, bien souvent, non à cause de ses qualités propres, mais en vertu du renom de casseur d'assiettes ou d'enfant terrible qui est rattaché à son auteur. Cependant pour être tout à fait juste, nous devons dire que l'intérêt qu'on veut bien montrer en France pour les écrits de M. Erenbourg n'est point uniquement basé sur ses excentricités, ses paradoxes et ses pirouettes. On veut bien reconnaître à M. Erenbourg un vigoureux talent de conteur, l'art de savoir observer, et cette sorte de flair instinctif dont il a fait preuve dans maintes pages de son *Europe société anonyme*. Mais M. Erenbourg met, bien souvent, à une rude épreuve les personnes qui lui montrent quelque sympathie, car il monnaie constamment son talent au gré de la mode du jour, des engouements passagers et des intérêts de tiers. Ceci évidemment le force à recourir à des passes-passes et des escamotages bien troublants où sombre, à défaut d'autres choses, toute sincérité et probité littéraire. M. Erenbourg nous a fait toujours l'effet d'un homme marchant sur une corde raide, et nous eûmes toujours l'impression que cette sorte d'exhibition pouvait un jour finir très mal.

Ceci dit, voyons un peu ce que représente le dernier roman de cet auteur, intitulé **Moskva slézam né vérit** (Moscou ne croit pas aux larmes), et dont le titre se justifie ou s'explique

par un douloureux épisode du livre. Un pauvre réfugié russe, ancien officier de l'armée impériale, devenu ouvrier dans une usine parisienne est hanté par la nostalgie du pays natal. Il va donc à l'ambassade soviétique et y implore son rapatriement. Mais on lui fait comprendre qu'on ne tient nullement à le recevoir dans le paradis bolchéviste et qu'au surplus on n'y croit pas aux paroles et aux larmes, mais qu'on demande avant tout des actes qui pourraient prouver une maturité révolutionnaire. A la fin du volume l'ex-officier de l'armée impériale assomme un agent de police, durant une bagarre. Il le fait sans aucune arrière-pensée, simplement pour venir en aide à un camarade de son usine, molesté par des policiers. Mais ce geste instinctif et, pourrait-on dire, de solidarité humaine, lui ouvrira-t-il les portes du paradis soviétique? Cela l'auteur ne nous le dit pas. Cependant le plaisir évident qu'il met à nous narrer cette scène nous incite à croire qu'il n'est pas loin de recommander ce genre de procédé à ceux des réfugiés qui voudraient retourner au bercail.

Quant aux autres, c'est-à-dire aux purs bolchévistes, vivant à Paris, il n'y a aucun conseil à leur donner. Ils savent très bien ce qu'ils font, ce qu'ils veulent et où ils vont. Tel ce peintre moscovite May, dont M. Erenbourg fait le héros principal de son roman. May habite depuis un an un hôtel malpropre et assez louche d'un quartier populaire de Paris. Tout, autour de lui, sent la misère, le vice, la haine, la détresse morale et physique que vient encore augmenter la crise économique qui s'est abattue sur le pays. Lui seul est gai et bien portant, lui seul regarde la vie avec confiance et amour, bravement, franchement. Et pourquoi cela? Parce qu'il sait qu'il n'est à Paris que de passage, qu'il retournera bientôt dans son pays où un monde nouveau et des gens nouveaux ont surgi qui n'ont rien de commun avec ce Paris en décrépitude et qui est à la veille de sombrer dans la fange, le sang et le feu. M. Erenbourg se garde bien de nous dépeindre le monde et les gens nouveaux où va retourner son peintre; il veut que nous le croyions sur parole; par contre il nous trace le tableau d'un Paris ignoble et odieux à tous les points de vue, un Paris dantesque, presque inhabitable. Mais, au fait, où habite donc habituellement M. Erenbourg,

quand il ne voyage pas en Espagne, par exemple, pour mieux clouer au pilori cette pauvre république espagnole, si bourgeoise, si peu prolétaire?

Le livre de M. Erenbourg intitulé **Ispania,** qui vient de paraître, est un pamphlet assez haineux, quoique fort amusant. Il est peu probable qu'il soit bien accueilli sur les rives du Guadalquivir, mais il est très probable qu'il sera apprécié sur les bords de la Moskva. Si c'est cela qu'a voulu M. Erenbourg il a pleinement réussi.

M. Romain Goul, à qui nous devons déjà un livre sur le révolutionnaire-patriote Savinkof, publie aujourd'hui une vie romancée de **Toukhatchevsky,** ce jeune chef des armées rouges qu'on appelle en Moscovie le « Bonaparte soviétique », encore que cette épithète ne lui convienne que bien imparfaitement. Certes, Toukhatchevsky est une figure assez pittoresque; cependant ses exploits « à la Bonaparte » au début de la grande guerre et durant la guerre civile prirent fin, d'une façon plutôt lamentable, aux portes de Varsovie en 1920. Depuis, Toukhatchevsky ne se fit remarquer que par sa répression impitoyable du soulèvement des marins à Cronstadt, en 1921. Et, vraiment, c'est un peu maigre pour briguer les lauriers du « petit caporal ».

Les femmes de lettres russes de la Diaspora briguent, elles, les lauriers d'une George Sand ou d'une George Eliot. C'est plus modeste, plus raisonnable, mais cela ne leur réussit pas non plus. Exemple Mme Berberova qui nous afflige d'une petite histoire sentimentale dénommée **Povélitelnitza** (La Dominatrice) et qui, hormis l'auteur, ne peut intéresser personne.

Notons encore pour mémoire que M. Sirine (Nabokof), l'auteur plein de talent de *Camera obscura,* dont une traduction française va paraître incessamment, publie un nouveau roman intitulé **Podyig** (une belle action). Nous nous ferons un plaisir d'en donner un compte rendu dans notre prochaine chronique

MÉMENTO. — Il n'est pas sans intérêt de constater le fait que le nombre des romans, essais littéraires et historiques, œuvres poétiques, etc. que les Russes de l'émigration publient dans leur langue maternelle, soit à Paris, soit à Berlin, est tout bon-

nement effrayant. C'est une avalanche de production, pour la plupart vides ou médiocres, qui ne peut s'expliquer que par la loi de l'imitation. Et on se demande où les gens trouvent assez d'argent pour se faire éditer, car, évidemment, les maisons russes d'éditions qui se trouvent à l'étranger ne possèdent pas de capitaux suffisants pour publier, même s'ils en valaient la peine, tous les manuscrits qui leur sont présentés. D'autre part, les livres russes coûtent très cher (un maigre volume de 200 pages se paye couramment de 25 à 30 francs) et cela, certes, n'est pas pour faciliter leur diffusion. Cependant, si on abaissait leur prix de vente, on ne couvrirait pas les frais de leur fabrication, car le nombre des lecteurs est tout de même assez restreint. Donc, en somme, le marché du livre russe à l'étranger se débat dans un cercle vicieux.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES BRÉSILIENNES

Coelho Netto : l'homme et l'œuvre : *Canteiro de Saudades*, souvenirs d'enfance; *A Conquista*, les débuts littéraires; *Praga, Treva, Rei Negro* et l'évolution du « sertanisme ». — Mémento .

Suivant en cela l'exemple d'autres pays, au Brésil l'Académie des Lettres a présenté cette année le grand écrivain **Coelho Netto** pour le prix Nobel de Littérature. Déjà la capitale avait rendu un hommage exceptionnel à l'auteur d'une centaine d'ouvrages, auquel ses confrères les plus exigeants ne reprochent guère que sa fécondité, et la rue « do Rozo », qu'il habitait depuis de longues années, était devenue, sur la proposition du poète et romancier Ribeiro Couto, la rue « Coelho Netto ». Quelques-uns de ses livres, on ne peut le nier, révèlent une grande facilité, mais cette facilité n'amène ni la négligence ni l'incorrection dans la forme. Ce sont, par exemple, *Vesperal, Jardim das Oliveiras*, **Canteiro de Saudades,** recueils de souvenirs d'enfance, d'anecdotes amenant un trait de morale idéaliste, de contes sans jeux d'intrigue, à peine dégagés des éléments d'observation directe qui en ont donné le sujet, d'impressions d'un moment prestement notées. Ces pages écrites au courant de la plume, dans les intervalles de la composition d'ouvrages plus étendus, montrent que leur auteur est un grand laborieux, attentif aux moindres détails de la vie, curieux de la vérité autant

que soucieux de l'effet. Lui-même en fait l'aveu dans un de ces morceaux intitulé *Présent du Ciel*, où il conte comment il esquiva un jour la messe de minuit parce qu'il n'avait qu'une paire de souliers et ne voulait pas manquer de les laisser sous la cheminée pour attendre le cadeau traditionnel. Fiévreux de ce fait, il ne put s'endormir, malgré tous ses efforts, « car le père Noël ne vient pas pendant que les enfants sont éveillés », et la nuit se passa, ses souliers restèrent vides. Au matin suivant, le fils du voisin avait un beau tambour. « Depuis lors, conclut-il, j'attends toujours le présent du ciel, qui ne vient pas parce que la Fortune, comme je travaille très tard, me trouve toujours éveillé et passe, ainsi que le père Noël. Les plus beaux cadeaux sont toujours pour ceux qui dorment mieux, dans les lits de plume, avec de bons draps et de grands rideaux. » Un grand laborieux, parvenu à édifier une œuvre considérable, et qui revit les années révolues sans amertume, avec un demi-sourire attendri, une discrète sagesse sans rigueur dogmatique, tel apparaît l'homme quand on feuillette ce qu'il a placé de plus confidentiel dans ces nostalgies de l'âge mûr.

Toutefois, il a évoqué ses débuts dans la carrière des Lettres sur un ton plus léger, sous la forme d'un roman bien connu dans tous les milieux littéraires de l'Amérique du Sud et du Portugal, **A Conquista.** Ce sont des scènes de la vie de bohème à Rio vers 1885, contées avec entrain, et qui ont encore du piquant, malgré les transformations de ce genre de tactique, des nœuds de cravate et de la blague adolescente, parce qu'elles ont été vécues et reflètent fidèlement un décor local, cafés et brasseries *cariocains*, noctambulisme sur les avenues bordant la mer, pensions de famille où les jeunes coureurs de gloire laissaient les dettes traditionnelles. Certains aspects nocturnes de l'admirable cité, de ses faubourgs montagneux et rustiques, sont évoqués au passage avec une justesse, une poésie, une verve captivantes. Et, surtout, les personnages eux-mêmes sont pris sur le vif, sans effort, sans stylisation préconçue, laissant reconnaître les authentiques compagnons de l'auteur en ce temps-là, ceux de « la caravane », Paula Ney, Aluizio Azevedo, Luiz Murat, etc., sous des noms transparents, tels Anselmo Ribas, celui

du principal personnage, pseudonyme employé souvent ailleurs par Coelho Netto lui-même, ou bien Octavio Bivar, déguisant à peine le délicat poète parnassien Olavo Bilac, mort il y a quelque dix ans, loin de la bohème et membre de l'Académie. Le journal dans lequel le premier trouve au moment opportun la maigre provende indispensable, la *Gazeta de Tarde,* et son rédacteur en chef José de Patrocinio, sont désignés sous leurs noms réels. Temps héroïques, d'autant mieux qu'ils coïncidaient avec la préparation d'un événement important de l'histoire intérieure du pays, l'abolition de l'esclavage depuis si longtemps en débat. Apôtre de cette réforme humanitaire, improvisateur merveilleux, polémiste infatigable, José de Patrocinio est l'un des militants qui contribuèrent, devant l'opinion et hors du Parlement qui allait en décider en des conditions mémorables, à la réalisation définitive de cette mesure. La dernière partie de *A Conquista* le montre au journal qu'il avait créé dans ce but, *A Cidade do Rio,* entouré de quelques-uns des héros du roman, mal nourris et mal chaussés eux-mêmes, mais réclamant la libération d'un million de noirs. Après le vote de la « loi aurea », du 13 mai 1888, José de Patrocinio, entraîneur de foules, réclama la République, demeura l'éloquent et généreux défenseur de belles causes, prodiguant un talent dont il ne reste que le souvenir et terminant enfin dans la gêne une carrière qui avait connu des triomphes bruyants.

A son école ou à son exemple, Coelho Netto aurait dû devenir un fécond et brillant polygraphe, éparpillant sa signature au bas d'articles sans lendemain, mais sa formation lui suggérait une autre orientation. Déjà, plusieurs recueils de contes ou de morceaux en prose poétique publiés par lui marquaient un souci plus scrupuleux de la forme en même temps qu'un certain détachement des polémiques quotidiennes. Une autre conception du domaine ouvert à l'activité intellectuelle vivait en lui. Deux personnages de *A Conquista,* le romancier Ruy Vaz et son jeune camarade Anselmo Ribas, l'avait annoncée en faisant le procès du roman d'imagination et des sujets conventionnels du romantisme agonisant :

Tente d'appliquer ton esprit au milieu. Tu peux faire une œuvre magnifique sans sortir de ta terre. Tu as la nature, tu as des âmes, que veux-tu de plus? Préfères-tu montrer des marionnettes ou bien des hommes?... mets-toi en relation avec la nature de ta patrie, tu as un vaste champ d'exploration — depuis le *sertan,* quasi vierge, jusqu'à la rue *do Ouvidor,* qui est le point central des âmes brésiliennes. Laisse là l'Orient.

Cette exploration, que l'on néglige si l'on s'attarde trop autour des tables du *Coblenz,* du *Gambrinus* ou du *Caboclo,* Coelho Netto avait pu la pratiquer au cours de ses années de jeunesse. Né à Caxias le 21 février 1864 d'un père de souche portugaise et d'une mère de descendance indienne, bercé par la négresse Eva, « qui était un folk-lore vivant », nous dit son biographe M. Arthur Motta, amené à Rio par ses parents, petits commerçants avisés, il y avait trouvé un oncle, comptable, passionné pour les auteurs classiques, qui s'était occupé de lui apprendre le latin et l'avait fait excellemment. Classé premier dans les collèges où il était passé ensuite, latiniste sûr de lui, ayant fait plusieurs années de droit aux Facultés de Sâo-Paulo, journaliste et romancier, professeur d'histoire de l'art en 1892, et plus tard professeur de littérature au Gymnase de Campinas, auteur capable de vivre de sa plume à Rio, député pour l'Etat de Maranhâo de 1909 à 1917, il ne cessait jamais d'être en contact avec les réalités de l'existence, d'observer la nature et les gens de son pays.

Le roman *Miragem,* qui a commencé d'établir sa réputation, dès 1895, est issu de cette veine féconde. Un pauvre garçon, de santé chancelante, essaie de reprendre la culture du petit domaine paternel pour nourrir sa mère veuve et sa sœur, mais il est méconnu, desservi par celles-ci, il abandonne la tâche trop rude, va tenter une meilleure chance à Rio, où la misère et les désillusions le contraignent à s'engager. Le « mirage » s'est évanoui devant ses yeux. Sa mère vend l'héritage, en gaspille le produit, et sa sœur se fait enlever, de sorte qu'il ne trouvera que ruines et honte à son retour. Voilà bien un sujet national, représentant sous son vrai jour l'existence des humbles. En outre, le jeune Thadée, incorporé dans un régiment d'infanterie fidèle au maréchal Déo-

doro, prend part involontairement aux événements qui précédèrent la chute de l'Empire, suit le sort du chef, momentanément éloigné de la capitale, et va cantonner aux frontières du Paraguay, ce qui confère à l'ouvrage un intérêt de chronique populaire allié au souci d'analyser les répercussions des grands faits politiques dans l'esprit des simples.

Quinze ans auparavant, Aluizio Azevedo avait obtenu un succès de ce genre avec *O Mulato,* qui était une analyse excellente de caractères et de coutumes de sa province natale, le Maranhâo. C'était une étape marquée du naturalisme, dépassant en ce sens Bernardo Guimarâes, Franklin Tavora ou d'Escragnolle-Taunay, dont le romanesque mettait déjà en œuvre des scènes brésiliennes, mais en accordant davantage aux grâces de la fiction — tel *Innocencia* de Taunay — ou bien aux recherches de l'effet et aux surprises de l'intrigue. Azevedo avait continué sa carrière à Rio, et son meilleur livre y dépeignit ensuite l'existence bourgeoise d'une pension de famille de la capitale. Le domaine de la vie campagnarde pouvait donner beaucoup encore à la littérature. Coelho Netto y revint peu après avec *Praga,* nouvelle d'une centaine de pages dont le héros est un gardien de bétail, Raymundo, qui a malencontreusement tué sa mère, la négresse Dinah, en se chicanant avec elle, et dont les cauchemars mêlés de superstitions sont terribles. Plusieurs récits de ce genre formèrent ensuite divers recueils, qui s'intercalent parmi les romans de vie citadine et mondaine, les contes, les conférences publiées, les six volumes de pièces de théâtre échelonnés sur la liste chronologique de ses travaux.

A mesure, son talent s'affermit, les souvenirs de lectures étendues s'extériorisent, sa conception devient capable d'embrasser de larges ensembles. L'esclavage est aboli, mais sa jeunesse a gardé le vif souvenir des scènes douloureuses dont il était la cause, et il sait leur donner un sens profond. Ainsi, **Rei Negro** a pour personnage principal Macambira, un noir de noble caractère, fils d'un roi chargé des nostalgies de l'Afrique à laquelle il a été enlevé. Quand ce jeune homme veut se marier, le fils du maître viole sa fiancée. Macambira apprend l'outrage, laisse couver quelque temps sa révolte

intime et assassine enfin son rival, réplique du « roi nègre » auquel l'auteur a donné une noblesse et une loyauté dignes d'un meilleur sort. (Son nom a fourni le titre de la traduction française de l'ouvrage.) *O Rajah do Pendjab* est un roman en deux volumes qui débute dans une grande fazenda de l'intérieur et comprend des épisodes très colorés et très mouvementés : envoûtements et magie d'Afrique, conflits d'Indiens et de nègres révoltés, détournement d'héritage et rapt d'enfant. La punition des coupables est obtenue par des artifices apportés du Pendjab, et le dénouement découle d'une féerie de fakir hindou. C'est le plus complexe des romans de Netto. *Inverno em Flor* est la biographie d'un jeune fils de famille depuis son enfance heureuse dans un riche domaine de culture jusqu'à la paralysie qui couronne son existence de viveur précoce et incorrigible. L'écrivain a sacrifié à la fois aux deux tendances qui se disputent de tout temps les écrivains sud-américains : le cosmopolitisme, guidé par la mode européenne, le nationalisme sous sa forme du moment, modernisme et mondonovisme. Ses ouvrages les plus curieux ressortent de la seconde. De toute son œuvre, la part la plus originale, la réalisation la plus achevée, consiste en ces nouvelles d'une centaine de pages : **Treva,** *Fertilidade, A Tapera,* etc., de la même veine que *Miragem,* et dont le développement condense toutes ses qualités. Peu d'intrigue, toute la vie de braves gens ramassée en quelques scènes caractéristiques, d'un intérêt qui progresse, d'un dénouement émouvant. Ainsi, les pauvres Indiens sédentaires, les *caboclos* des lointaines campagnes de l'intérieur, épars dans ce quasi-désert dont la solitude leur plaît, ont eu en lui un historiographe bienveillant. Le *sertão,* c'est à Euclydes da Cunha que revient le mérite de l'avoir fait entrer dans la littérature brésilienne, et Afonso Arinos lui a consacré des pages de haut mérite. Coelho Netto a montré des habitants dans le menu détail de leurs occupations matérielles, dans leur atmosphère, encadrée de magnifiques descriptions de la libre Nature qui les environne, indifférente ou hostile. En d'autres mains, le *sertanisme* aboutira à des scènes plus violentes, mettra en relief des types plus pittoresques. Il a su rester dans une mesure d'humanité plus simple, et, par son

art et sa sensibilité, gagner à notre sympathie ces rustiques qui s'efforcent, eux aussi, à la conquête de leur humble destin.

MÉMENTO. — *Arquivos da Assistencia a psicopatas de Pernambuco,* publication semestrielle illustrée. — *Boletim de Ariel,* dont l'un des derniers numéros consacre une excellente notice nécrologique à l'auteur de *O Paroeira,* Rodolpho Theophilo, qui passa toute sa vie dans le Nord et étudia tout spécialement les gens de la campagne au Ceara, Etat du Brésil où de longues périodes de sécheresse sont un fléau dévastateur. Le fascicule d'octobre renferme une curieuse notice d'Adoasto de Godoy sur José de Patrocinio fils. — *Descobrimento,* dirigée par João de Castro Ousorio, est une revue de Lisbonne qui fait une large place aux articles relatifs au Brésil. Citons parmi beaucoup d'autres, *Revolucionarismo Americano* par Helio Vianna; et *O Parnazo Obsequioso,* drame inédit de Claudio Manuel da Costa, commenté par M. Caio de Mello Franco qui en a retrouvé et identifié le manuscrit.

MANOEL GAHISTO.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Ministère des Affaires étrangères... *Origines de la guerre de 1914. Documents diplomatiques français...* 1re série... Tome III; A. Costes.

La belle publication de notre Ministère des Affaires étrangères sur les **Origines de la guerre de 1914,** vient de s'enrichir d'un volume comprenant l'année 1881 et le commencement de l'année 1882. Les documents qu'il contient ont été aussi heureusement choisis que ceux des volumes précédents et les savantes annotations qui les accompagnent aident à les mieux comprendre. Essayons de résumer ce que ce si intéressant volume nous apprend sur notre situation et notre action à cette époque.

Au commencement de 1881, la préoccupation principale des chancelleries était de procurer à la Grèce et au Monténégro les agrandissements que le traité de Berlin leur avait promis en Turquie. Mais il en existait aussi une troisième, qui allait petit à petit dépasser les autres en importance : l'ambition de l'Italie. Gordon Pacha préconisait de l'établir à Zeïla pour l'occuper contre les Abyssins. Il disait le 4 janvier à Ring, notre agent au Caire : « L'Italie a besoin d'un exutoire. Faute de pouvoir donner un emploi utile aux esprits

inquiets qui abondent chez elle, cette puissance est toujours à la veille de s'engager dans une aventure en Europe. Elle vous gêne et gêne l'Autriche. Si l'on lui ouvrait un champ d'activité à l'entrée de la mer Rouge, tout le monde s'en trouverait bien. » Il y avait en Italie une tendance à s'y emparer d'un territoire et le 9 janvier, Noailles, notre ambassadeur à Rome, relevait que deux navires italiens étaient allés à la baie d'Assab, et que de nombreux articles avaient paru dans les journaux italiens sur l'Egypte et Tunis; simultanément on remarquait en Autriche les menées irrédentistes. Avec Bismarck, nos relations étaient excellentes, aussi quand il annonça à Saint-Vallier qu'il allait demander au Reichstag un nouveau septennat, et une augmentation de 26.000 hommes, lui déclara-t-il : « La France n'est visée à aucun degré... Nous n'augmentons pas d'un homme les corps de troupes qui se trouvent sur votre frontière, tandis que nous allons renforcer les garnisons placées sur la frontière russe; la Russie, en effet, malgré toutes ses dénégations, poursuit sur une échelle alarmante ses énormes armements... Assurément, ce n'est pas nous qu'elle menace, mais l'Autriche; nous devons donc nous tenir prêts à la défendre. » (10 février.) L'arrestation à Paris, puis l'élargissement du nihiliste Hartman, accusé d'attentat contre le tzar, renforça ces bonnes dispositions : « Les journaux allemands insistèrent avec une complaisante prolixité sur les effets qui devaient en résulter; les feuilles officieuses donnèrent l'exemple... annonçant... l'impossibilité d'une alliance franco-russe pendant des années. » (12 mars). Cette situation fut consolidée par le remplacement de Beaconsfield par Gladstone : il mit fin à toute velléité de transformer l'Angleterre en « amie du second degré » de l'Allemagne, celle du premier degré étant l'Autriche (7 avril). Peu avant, les ambassadeurs d'Italie à Vienne, Berlin et Saint-Pétersbourg avaient averti Cairoli du mécontentement austro-allemand au sujet des progrès du parti radical en Italie (25 février). Ce ministre n'en continua pas moins à aider ceux qui voulaient rendre l'influence italienne prépondérante en Tunisie : le 4 mars, on apprit que la compagnie italienne Rubattino négociait l'achat à une Compagnie anglaise du chemin de fer de Tunis à la Goulette; elle en offrait 2.600.000 fr., mais sous

condition de facilités de paiement (4 mars.) Le gouvernement français s'efforça d'y couper court en faisant offrir l'achat au même prix, mais comptant, par la Compagnie de Bône-Guelma : le 14 avril, le contrat cédant le chemin de fer à celle-ci fut signé. « L'irritation des Italiens se manifeste avec une vivacité telle, écrivit Roustan le 27 avril, que je vois arriver le moment où il ne sera plus possible de la contenir par les moyens ordinaires. » Cette irritation fut encore accrue par l'achat de l'Enfida (70.000 hectares) par la Société marseillaise à l'ancien ministre tunisien Khereddine. Averti par Roustan de la nécessité d'une preuve d'énergie, Freycinet lui envoya un projet de convention avec le Bey par lequel ce dernier nous autoriserait à occuper plusieurs points et s'engagerait « à ne conclure aucun acte ayant un caractère international sans nous en avoir donné connaissance. ». (5 mai.) Roustan essaya en vain de le faire signer par le Bey: il se heurta « à l'amour-propre et au fanatisme » de celui-ci qui, désormais, fut violemment partial pour l'Italie. Mais Freycinet fut encouragé par Bismarck qui fit dire le 8 juin à Saint-Vallier : « Je regarde comme un devoir de faciliter à la France, autant qu'il peut dépendre de moi, la recherche de compensations et d'avantages dans des régions éloignées de celles où nous pourrions nous heurter, dans l'Afrique septentrionale spécialement. »

Rubattino avait demandé l'annulation de la vente à la Compagnie de Bône-Guelma; le juge anglais lui donna raison. Remis aux enchères, le chemin de fer de la Goulette fut acheté par Rubattino 4.125.000 francs comptant. (9 juillet.) Il était évident qu'il n'avait pu les trouver qu'avec l'appui du gouvernement italien et en effet on apprit que celui-ci avait accordé une garantie de 6 % aux fonds engagés. Les polémiques de presse devinrent plus vives. Le 12 juillet, Cialdini étant venu demander à Freycinet « s'il était disposé à ratifier les assurances qu'il avait reçues de Waddington relativement au maintien du *statu quo* en ce qui concernait le rôle joué à Tunis par la France et l'Italie », notre ministre, « ayant dû conclure des explications de Cialdini que, d'après lui, ce *statu quo* consisterait dans un équilibre d'influence, » lui répondit « que les grands intérêts créés par nous en Algérie

ne nous permettaient pas de laisser une autre puissance asseoir son influence en opposition avec la nôtre dans un territoire comme la Tunisie qui est l'annexe naturelle et l'entrée militaire de notre possession africaine » et s'efforça de le lui démontrer, mais vit « que ses raisonnements échouaient contre une sorte de parti pris que Cialdini apportait d'Italie ». Le 21 juillet, la discussion reprit et Cialdini « ne cacha pas à Freycinet que l'Italie n'admettait à aucun degré sa manière de voir ».

Des deux côtés, on chercha des approbations. A Londres, l'Italie réussit mieux que nous. Au lieu de nous faire comprendre comme Salisbury « que nous pourrions faire de Tunis ce qui nous conviendrait » (27 juillet 1878), Granville, tout en assurant « qu'il n'avait jamais prononcé un seul mot qui pût donner à l'Italie le droit de penser que l'Angleterre eût pour elle la moindre préférence... se tint sur une complète réserve... cherchant à établir son impartialité absolue ». Bismarck fut plus encourageant. Il invita Saint-Vallier à venir le voir à Friedrichsruhe le 26 novembre. Après lui avoir dit que le discours si maladroit de Gambetta à Cherbourg le 10 août et le remplacement de Freycinet par Barthélemy-Saint-Hilaire « avaient extrêmement inquiété l'Empereur », il redevint aussi bienveillant qu'on pouvait le souhaiter :

Pour des conseils à l'Italie, des exhortations à plus de sagesse, l'invitation de bien vivre avec vous, de ne pas vous chercher une querelle où je lui donne tort, je suis prêt à faire ce que vous pouvez désirer. Je l'ai déjà fait il y a 18 mois à la demande de M. Waddington; j'ai alors engagé l'Italie à de désintéresser de Tunis et à tourner son exubérance vers Tripoli. Je vais aujourd'hui lui faire signifier de nouveau, en termes précis, qu'elle n'a pas à compter sur notre approbation... Vous avez eu pleinement raison de ne pas ajouter foi aux bruits... sur une sorte d'alliance intime entre l'Italie et nous. Depuis 1866, je suis guéri de l'Italie... 1870 m'a ôté mes dernières illusions; je les ai vus à l'affût... attendant de connaître le vainqueur pour l'aider à écraser le vaincu... Leur politique, c'est celle des chacals qui suivent le lion pour achever ses victimes. La mission que s'est donnée près de moi un certain M. Crispi, il y a quatre ans, a complété la mesure de l'éloignement que j'éprouve pour eux; cet homme est venu m'offrir, avec un cynisme de malfaiteur, les plus honteux mar-

chés; successivement, il m'a proposé la mutilation de la France et de l'Autriche. Il nous donnait dans sa générosité peu coûteuse la Champagne, la Bourgogne et la Franche-Comté; il se réservait, il est vrai, outre la Savoie et Nice, le Dauphiné et la Provence, avec Marseille et Toulon; je me suis borné à lui demander s'il comptait sur mes grenadiers pour aller les prendre. Mêmes offres contre l'Autriche : à nous la Bohême, la Silésie, le Tyrol du nord; à eux le Trentin, l'Istrie, Trieste, la Dalmatie. Je lui ai répondu que le jour où les Italiens voudraient prendre Trieste, j'y mettrais 100.000 hommes pour appuyer les Autrichiens; ce courtier sans vergogne m'a poursuivi trois jours de ses importunités, et j'ai dû finir par où j'aurais dû commencer, le faire mettre à la porte... J'entends ne jamais laisser tomber Trieste, port unique de l'Allemagne sur les mers du sud, entre les mains d'une puissance non allemande... Je veux que le Trentin, la clef des Alpes, soit en des mains sûres.

Si encourageantes que fussent les assurances de Bismarck, il venait d'Italie des invitations nombreuses et loyales à s'entendre. Maffei ayant demandé que la presse ministérielle ménage un peu plus l'amour-propre italien, Reverseaux écrivit le 23 septembre : « Je ne saurais trop insister sur ce point, car l'opinion publique, aussi bien que le Gouvernement, n'accueillent qu'avec la plus grande réserve les avances des Gouvernements allemand et autrichien; les feuilles de la Péninsule, qui sont les plus connues pour leurs sentiments hostiles à la France, ne dissimulent pas leur répugnance à contracter une alliance contre nous... Il y a donc un intérêt politique sérieux, pour la France, à ménager l'Italie, tout en n'abandonnant rien de nos droits et de nos légitimes *prétentions* en Tunisie. »

Ces prétentions étaient inconciliables avec celles de l'Italie. La rivalité continua donc. Au commencement de 1881, la Turquie voulut faire valoir contre nous ses droits de suzeraine. La situation rendait un changement nécessaire : il fallait ou céder à l'Italie ou occuper malgré elle la Tunisie. Personne ne conseilla de céder à l'Italie. Mgr Lavigerie (15 janvier), Saint-Vallier (26 janvier), Roustan (1er février) réclamèrent que l'on agisse : des agressions des Kroumirs fournissaient un prétexte. Comme un Maltais contestait à la Société marseillaise la propriété de l'Enfida, on envoya le

Friedland à Tunis, mais Granville y vit une tentative de pression au détriment d'un sujet anglais et y envoya le *Thunderer;* on dut rappeler le *Friedland* en hâte. Le 20 février, Courcel résuma ainsi la situation à Noailles : « Les deux lettres de Roustan vous indiqueront la rapidité de notre descente à Tunis depuis que le Gouvernement en conseil a décidé de laisser aller les choses à la dérive... L'intervention brutale des Anglais modifie singulièrement les affaires à notre détriment... Les Italiens ont le bon esprit de s'effacer modestement et de laisser le devant de la scène aux Anglais... Nous avons, hélas! beaucoup trop peu ménagé ces derniers depuis quelques mois. Le torrent de l'opinion publique, déchaîné en France contre la politique philhellène de M. Gladstone, nous a entraînés un peu loin, et nos alliés, se voyant abandonnés dans une affaire qui leur tenait très à cœur, se sont vengés en nous touchant à notre endroit sensible. » « Les intentions de l'Italie restant toujours aussi mauvaises à notre égard », elle chercha à se procurer de l'argent chez nous. Le 19 mars, Noailles écrivit : « C'est surtout dans l'emprunt et dans les millions que la France se dispose à lui offrir que l'Italie va puiser une force nouvelle... Comme l'a dit son ministre des finances dans son rapport, si des complications extérieures viennent la menacer, les capitaux qu'elle s'est procurés à un taux avantageux ne lui seront pas inutiles... Elle fait aussi entrer en ligne de compte ses nouveaux cuirassés dont elle presse l'achèvement. » Mais Bismarck continua à nous encourager : le 3 avril, il dit à Saint-Vallier : « Je n'ai pas vu sans regret pour la cause de la civilisation les brigandages des Tunisiens en Algérie et surtout le massacre de la mission Flatters... Je crois savoir que les protestations italiennes ne seraient soutenues par personne, l'Angleterre, dont le Cabinet de Rome se flattait, ces derniers temps, d'avoir l'appui, paraîssant aujourd'hui résolue à ne pas se mêler de la question. » Notre gouvernement se décida aussitôt; le 4, Ferry annonça aux Chambres que des forces étaient réunies pour prévenir les incursions des Kroumirs. Challemel-Lacour sonda Granville : « Il ne m'a parlé, écrivit-il le 7, ni de la souveraineté de la Porte, ni des intérêts anglais, ni de l'équilibre des forces dans la Méditerranée. S'il

m'a laissé voir le déplaisir que pourrait causer une action décidée de la France et les suites qu'elle pourrait avoir, il ne m'a rien dit qui impliquât que l'Angleterre s'attribuât le droit et eût la pensée de s'y opposer. » Mais en Italie la répercussion fut vive et ce jour-là Cairoli fut renversé. Une longue crise ministérielle suivit, mais notre état-major n'en profita pas : il n'avait rien préparé et voulait agir méthodiquement. Ce ne fut que le 25 avril que nos troupes franchirent la frontière; elles avancèrent lentement et pendant ce temps « l'Italie s'efforçait de nous créer des embarras ». L'occupation de Bizerte le 1er mai fut un coup de maître : « Pas un coup de fusil ne fut tiré. » Dilke répondit, il est vrai, le 3, à une interpellation : « L'occupation de Bizerte serait tout à fait en dehors des assurances que Lord Lyons a reçues », mais le 5, Depretis, remplaçant Cairoli, redevenu président du Conseil et absent, assura Noailles « des intentions les plus amicales du Gouvernement italien à l'égard de la France ». Il est vrai que simultanément on apprit que la Porte voulait envoyer trois cuirassés à Tunis. On résolut de les y devancer et quoique le 7 avril, Granville eût fait observer « qu'aucune mesure tendant à modifier l'état actuel des provinces africaines qui bordent la Méditerranée ne saurait être indifférente aux Puissances européennes », nos 10.000 hommes partirent de Bizerte. Le 9, ils étaient à 25 kilomètres de Tunis. Barthélemy Saint-Hilaire envoya alors au général Bréart le texte du traité à faire signer au Bey; le 12, celui-ci s'exécuta; le 13, les Puissances en furent informées. Seul, le Sultan, quoique prévenu que « l'escadre française aurait l'ordre d'arrêter au passage l'escadre turque et de s'opposer par la force à tout débarquement », avait continué à préparer ses cuirassés et à mobiliser un corps d'armée. Le 10, Tissot avait télégraphié : « Hatzfeldt ne doute pas qu'il n'y ait de la démence dans son fait. » Jusqu'au bout, l'Allemagne nous avait encouragés.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Fr. Paulhan : *L'esthétique du paysage*. Avec 16 pl. h. t., Alcan. 18 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Institut national de physique Solvay : *Le magnétisme*. Rapports et discussions du 6e Conseil de physique tenu à Bruxelles en octobre 1930; Gauthier-Villars. » »

A. Savoret (Ab Gwalwys) : *Du Menhir à la Croix*, essais sur la triple tradition de l'Occident. Préface de Ph. Lebesgue; Edit. Psyché. 15 »

Ethnographie, Folklore

G. P. Borrel : *Le code des 305 articles de Madagascar;* Edit. Domat-Montchrestien. 30 »

Pierre Delteil : *Le Fokon'olona (Commerce malgache) et les conventions de Fokon'olona*. Préface de M. G. Julien; Edit. Domat-Montchrestien. 30 »

Paul Frotier de La Messelière : *Du mariage en droit malgache;* Edit. Domat-Montchrestien. 40 »

H. Lévy-Bruhl, J. Escarra, G. Julien. R. Maunier : *Conférences 1931;* Edit. Domat-Montchrestien. 20 »

R. Lingat : *L'esclavage privé dans le vieux droit siamois*. (Avec une traduction des anciennes lois siamoises sur l'esclavage); Edit. Domat-Montchrestien. 60 »

René Maunier : *Loi française et coutume indigène en Algérie;* Edit. Domat-Monchrestien. 40 »

R. Maunier et A. Giffard : *Conférences 1930;* Edit. Domat-Montchrestien. 10 »

Hu Yan Mung : *Etude philosophique et juridique de la conception de « Ming » et de « Fen » dans le droit chinois*. Préface de Jean Escarra; Edit. Domat-Montchrestien. » »

Robert Petit : *La monarchie annamite;* Edit. Domat-Montchrestien. 40 »

J. Viscardi : *Le chien de Montargis*, étude de folklore juridique. Préface de René Maunier; Edit. Domat-Montchrestien. 30 »

Histoire

Etienne Aubrée : *Le Général de Lescure et les Vendéens à Fougères*. Avec de nombr. illust. et reproductions documentaires ; Perrin. 25 »

Yvonne Bezard : *Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV. Les Bégon*. Avec des illust.; Albin Michel. 20 »

Albéric Cahuet : *Retours de Sainte-Hélène 1821-1840;* Fasquelle. 12 »

André Foucault : *La fuite du roi (Varennes 1791);* Flammarion. 12 »

Jean Jacoby : *Le Secret de Jeanne d'Arc Pucelle d'Orléans*. Avec des notes et un appendice; Mercure de France. 15 »

Louis Madelin : *Le Consulat et l'Empire. I : 1799-1809. (L'Histoire de France racontée à tous);* Hachette. 25 »

Georges Mosse : *L'Histoire inconnue du Peuple hébreux;* Alcan. 12 »

Littérature

René Benjamin : *Charles Maurras, ce fils de la mer;* Plon. 12 »

René Bray : *Chronologie du Romantisme 1804-1830;* Boivin. 15 »

Jean Bruyère : *Histoire littéraire des gens de métier en France;* Jouve. 15 »

J. Calvet : *Polyeucte de Corneille*, étude et analyse; Mellottée. » »

Fédor Chaliapine : *Ma vie*, traduit du russe par André Pierre; Albin Michel. 15 »

John Charpentier : *Estaunié*. Avec un portrait d'Edouard Estaunié en frontispice, un fac-similé d'autographe et un essai de Bibliographie par Francis Ambrière; Firmin-Didot. 15 »

Paul Chauveau : *Alfred Jarry ou la naissance, la vie et la mort du Père Ubu*. Avec leurs portraits; Mercure de France. 12 »

Alphonse Daudet, marchand de bonheur, recueil de textes extraits de ses œuvres, précédé d'une autobiographie d'après les souvenirs de l'illustre romancier; Nelson. 7 »

Edouard Drouot : *Un chapitre de la vie de Lamartine. Montaulot-Urcy*, d'après des documents inédits. Préface de Mlle V. de Jussieu de Senevier. Avec 6 similigravures h. t.; Gamber. » »

Emile Faguet : *Histoire de la poésie française de la Renaissance au Romantisme. VI : De Boileau à Voltaire, 1700-1720;* Boivin. 15 »

Victor Hugo : *Les Châtiments*. I. (Coll. *Les Grands Ecrivains de la France*). Nouvelle édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, avec des variantes, une introduction, des notices et des notes par Paul Perret; Hachette. » »

Alfred Jarry : *Les minutes de Sable mémorial* suivies de *César-Antechrist*. Avec les croquis de l'auteur; Fasquelle. 15 »

Louis Lefebvre : *Rectifications*, essai de critique indépendante; Messein. 15 »

Baron Le Menuet de la Juganière : *Le chouan Carlos Sourdat et son père*, l'agent royal. Avec des illust.; Firmin-Didot. 15 »

Docteur Eugène Lomier : *L'étendard de Guillaume le Conquérant*. Préface de Théo Varlet. Avec des illust.; Lahure. » »

J. Lucas-Dubreton : *La grande peur de 1832. (Le choléra et l'émeute)*. (Coll. *Les histoires extraordinaires*); Nouv. Revue franç. » »

La merveilleuse histoire de Pan Twardowski, légende polonaise du XVI[e] siècle, texte adopté par Suzanne Strowska. Dessins originaux de Pierre Rousseau. Préface de la Comtesse de Noailles; Vuibert. » »

Armand Praviel : *Monsieur Du Barri et sa famille*. (Coll. *Ames et Visages*); Colin. 18 »

Georges Rocal : *Croquants du Périgord*. Avec des bois dessinés et gravés par Maurice Albe; Floury. 75 »

Martin Saint-René : *Précis de poésie, pour servir à la composition rationnelle des vers* suivi d'une *Petite chronologie poétique universelle;* Bibliothèque des Etudes poétiques, 84, boulevard Saint-Michel, Paris. 10 »

Boris de Schlœzer : *Gogol*. (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. 16 »

Charlotte Schröer : *Les petits poèmes en prose de Baudelaire;* Universitatsverlag von Robert Noske Leipzig. » »

André Suarès : *Voyage du Condottiere. III. Sienne la bien-aimée;* Emile-Paul. » »

Sung-Nien Hsu : *Anthologie de la littérature chinoise des origines à nos jours;* Delagrave. » »

Pierre Trahard : *Les maîtres de la sensibilité française au XVIII[e] siècle, 1715-1789. Tome III : Jean-Jacques Rousseau*. Avec des illustr.; Boivin. 30 »

Roger Vercel : *Du Guesclin*. (Coll. *Les vies authentiques*); Albin Michel. 15 »

Maurice Verne : *Les amuseurs de Paris;* Edit. de France. 6 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Paul Allard : *Les dessous de la guerre révélés par les Comités secrets;* Edit. de France. 15 »
Général de division G. Becker : *Verdun. Le premier choc de l'attaque allemande;* Berger-Levrault. 12 »
Chef d'escadron Dupuy : *La lutte pour l'Hartmannswillerkopf.* Avec 11 croquis et 3 planches photogr. Préface du général Hartung; Berger-Levrault. 20 »
Gaston Gros : *1915, l'année sanglante. M. Poincaré et Joffre.* Etude critique; Edit. Baudinière. » »
Raymond Poincaré : *L'année trouble. 1917. (Au service de la France,* tome IX). Avec 13 gravures h. t.); Plon. 36 »
Noël Roger : *K. G.;* Figuière. 12 »

Philosophie

Louis-Germain Lévy : *Maïmonide.* (Coll. *Les grands philosophes*); Alcan. 45 »
J. Segond : *La vie de Spinoza;* Perrin. 12 »
Docteur Marcel Viard : *La maîtrise de soi;* Edit. Calme et Santé. 6 »

Poésie

Violette Rieder : *Ciels.* Avec un hors-texte par G. Pastré; Les Facettes, Toulon. » »
Société du Quatrain : *Ils étaient... quatre;* Edit. Figuière. 5 »
Emile Verhaeren : *Œuvres de Emile Verhaeren,* VIII : *Toute la Flandre,* I. *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes. Les Héros;* Mercure de France. (Bibliothèque choisie). 25 »

Politique

Camille Aymard : *Devons-nous payer l'Amérique?* Flammarion. 12 »
Alexandre Bregman : *La politique de la Pologne dans la Société des Nations;* Alcan. 30 »
Raul Humberto de Lima Simoes : *Vers la paix organisée;* Sirey. 30 »
Serge Platonof : *La Russie moscovite;* Boccard. » »
E. de Vèvre : *La reconnaissance de jure de la Régence de Mandchourie et le Traité des Neuf Puissances;* Rousseau. 20 »
Marc Vichniac : *Lénine.* (Coll. *Ames et Visages*); Colin. 20 »

Questions médicales

Docteur Henri Bouquet : *Les ennemis de notre santé;* Hachette. 12 »
Docteur Henri Duclos : *Laënnec.* Préface du Professeur Léon Bernard. (Coll. *Chefs de file*); Flammarion. 12 »
Robert Lascaux : *La crise chirurgicale;* Revue mondiale. 12 »

Questions militaires et maritimes

Général R. Alexandre : *Avec Joffre d'Agadir à Verdun;* Berger-Levrault. 20 »
Amiral Docteur : *Carnet de bord 1914-1918;* Nouv. Soc. d'édition. » »
Général Voisin : *La doctrine de l'aviation française de combat. 1915-1918.* Avec 8 reprod. photogr. et 12 croquis; Berger-Levrault. 25 »

Questions religieuses

Henri Brémond : *La querelle du Pur Amour au temps de Louis XIII. Antoine Sirmond et Jean-Pierre Camus;* Bloud et Gay (Cahiers de la Nouvelle Journée n° 22). » »

Louis Elbé : *Les postulats spiritualistes devant la science moderne;* Perrin. 12 »

André Godard : *Les règnes de Dieu : le verbe fait homme;* Perrin. 15 »

Maurice Lame : *Etude sur les origines du Christianisme;* Messein. 20 »

P. Pourrat, P. S. S. : *Olier fondateur de Saint-Sulpice.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

A. Verriele : *Le surnaturel en nous et le péché originel;* Bloud et Gay. 12 »

Roman

Paul Achard : *Coup de soleil;* Edit. des Portiques. 12 »

Raoul Audibert : *Midi, rue Soufflot;* Revue française. 15 »

Théo Blancard : *Pages sans titres,* contes à bâtons rompus, illust. de l'auteur; Imp. Leconte, Marseille. 12 »

Max Brod : *L'astronome qui trouva Dieu,* traduit de l'allemand par Georges Lacheteau. Introduction d'André Thérive; Edit. du Siècle. » »

H. de Balzac : *Modeste Mignon;* Nelson. 7 »

Jean-Richard Bloch : *L'aigle et Ganymède.* I : *Sybilla;* Nouv. Revue franç. 15 »

Léon Bloy : *Œuvres de Léon Bloy* II : *Le Désespéré;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Francis Carco : *Jésus la Caille;* Albin Michel. 15 »

André Corthis : *Appel de flammes;* Albin Michel. 15 »

Georges Day : *L'anneau de Gygès;* Figuière. 12 »

Jeanne Faure-Sardet : *Hélia, une Française en Algérie;* Imp. Africa, Alger. 12 »

Daniel Fibich : *Les Affranchis,* traduit du russe par Zinovy Lvovsky. Introduction de Robert de Saint-Jean; Edit. du Siècle. » »

Jaroslav Hasek : *Nouvelles aventures du brave soldat Chveïk,* traduit du tchèque par Aranyossi; Nouv. Revue franç. 15 »

René Joscat : *Sirène d'escadrille,* roman d'une escadrille. Avant-propos par Achille Segard; Berger-Levrault. 12 »

Jacques-G. Krafft : *Tierce d'amour;* Messein. 12 »

Hubert Krains : *Le pain noir;* Edit. Labor, Paris et Bruxelles. » »

Hugues Lapaire : *L'homme de la roulotte;* Figuière. 12 »

Jean-Joé Lauzac : *Mademoiselle de Rocaulion affranchie;* Ecrivains associés. 12 »

Hector Malot : *En Famille;* Nelson, 2 vol. 15 »

Maurice des Ombiaux : *Liége qui bout;* Malfère. 12 »

Edouard Peisson : *Parti de Liverpool;* Grasset. 15 »

Pierre Richard : *Ma classe et moi;* Perrin. 15 »

Paul Ronceray : *La vengeance de l'abîme;* Figuière. 15 »

Laurent Ropa : *Le chant de la Noria.* Préface de Constant Hubert; Messein. 12 »

Han Ryner : *La soutane et le veston;* Messein. 12 »

Nicolas Ségur : *L'Impure;* Albin Michel. 15 »

J. H. Sévilla : *Dessalons-nous;* Edit. Travailleurs du Livre, Charles et Brunet. 12 »

Georges Simenon : *Les 13 mystères;* Fayard. 6 »

G.-G. Toudouze : *Carnaval en mer;* Renaissance du Livre. 3,50

Félix Urabayen : *Le quartier maudit,* traduit de l'espagnol par Mme Berthe Bridré; Rieder. 12 »

Jean Vaudal : *Le portrait du père;* Nouv. Revue franç. 15 »

B. Vulliemen : *Le drame de la Belle Escale;* Payot, Lausanne. 3,50 (suisses)

Edmond Fernand Xau : *Corbi ou le nécrophage;* Edit. Baudinière. » »

Emile Zavie : *Chaabane;* Nouv. Revue franç. 18 »

Sciences

Lucien Cuénot : *La genèse des espèces animales;* 3e édit. entièrement refondue. Avec 162 gravures; Alcan. 80 »

Ch. Gabeaud : *Lectures mathématiques.* I : *La géométrie plane.* Préface de Marcel Prévost; Eyrolles. » »

Institut International de Chimie Solvay : *Rapports et discussions relatifs à la Constitution et à la configuration des molécules organiques.* Avec de nombr. fig.; Gauthier-Villars. » »

R. Le Masson : *Philosophie des nombres.* Avant-propos de Jacques Maritain. (Coll. *Questions disputées*); Desclée-De Brouwer. 10 »

Alexandre Perieteanu : *La méthode scientifique;* Alcan. 15 »

Sports

Jean Jousselin : *Le scoutisme éveilleur d'âmes;* Edit. Je Sers. 15 »

Sociologie

Gaston-Martin : *Manuel d'histoire de la Franc-Maçonnerie française;* Presses universitaires. 15 »

Georges Gromaire : *Le socialisme doit-il disparaître?* Figuière. 12 »

Edouard Krakowski : *La naissance de la République. Challemel-Lecour. Le philosophe et l'homme d'Etat.* Avec un portrait; Edit. Victor Attinger. 30 »

Louis Marlio : *La véritable histoire de Panama;* Hachette. » »

Dmitri Navachine : *La Crise et l'Europe économique.* Préface d'Anatole de Monzie. I: *Les faits.* II: *Echanges. Production et Banques*; Alcan. » »

Maurice Ordinaire : *Le vice constitutionnel et la révision.* Préface de M. Gaston Doumergue; Nouv. Librairie franç. 5 »

Georges Saint-Bonnet : *Le Juif ou l'Internationale du parasitisme;* Edit. Vita. » »

Théâtre

Edmond Sardin : *Méphistophélès,* pièce en un acte en vers; Edit. de l'Ouest, Niort. » »

Urbanisme

Blanche Maurel : *Paris, ses origines, sa croissance, son histoire.* Avec des illust. documentaires; Albin Michel. 25 »

Varia

Almanach de l'Action française 1933. Avec des illust.; Libr. de l'Action franç. 5 »

André Blum : *Les origines du papier;* Edit. du Trianon. » »

Ernest Coulet : *Traité général de photographie en noir et en couleurs,* nouvelle édition par Rémi Ceillier. Avec 132 gravures; Delagrave. 26 »

Th. Dromard : *Quarante années de chasse à la bécasse en Franche-Comté.* Illust. de R. Chavanne. Préface de Paul Mégnin; L'Eleveur. 15 »

Voyages

Henri Desson : *Ce qu'il faut connaître de l'Islam;* Boivin. 8 »

Maurice Laporte : *Aventuriers du Grand Nord;* Edit. du Siècle. 12 »

Jérôme et Jean Tharaud : *Le Maroc.* Avec 4 pl. h.-t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

MERCVRE

ÉCHOS

Société anonyme du Mercure de France (Assemblée générale ordinaire, assemblée générale extraordinaire. — Prix littéraires. — A propos d'un poème de Bourdelle. — A propos d'une interprétation d'Hamlet. — La légende de Bonaparte au Palais-Royal : une lettre inédite. — A propos du secret de Jeanne d'Arc. — Un centenaire : Tony Révillon ou le triomphe du « Bon Garçonnisme ». — Sur la syntaxe de La Fontaine. — Pronostics pour 1933. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Société anonyme du Mercure de France (Assemblée générale ordinaire, assemblée générale extraordinaire). — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués au siège social :

1° en assemblée générale ordinaire le jeudi vingt-deux décembre prochain, à dix-huit heures;

2° en assemblée générale extraordinaire le même jour, vingt-deux décembre prochain, à dix-huit heures quarante. *Ordre du jour :* modifications aux statuts.

A. VALLETTE.

§

Prix littéraires. — Le prix Lasserre de littérature, qui était cette année d'une valeur de 8.650 francs, a été attribué aux frères Marius et Ary Leblond pour l'ensemble de leur œuvre.

Le prix Jean Moréas, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué le 5 décembre, au cours d'un déjeuner chez Lapérouse, à M. Georges-Louis Garnier, pour son recueil *Le Songe dépouillé.*

Le prix Fémina a été attribué à M. Ramon Fernandez pour son livre *Le Pari.*

Le prix interallié, décerné par les journalistes, a été attribué à Mlle Simone Ratel pour son roman *La Maison des Bories.*

Le prix de l'Académie Montaigne, « destiné à couronner, chaque année, un ouvrage de fond et de parfaite tenue littéraire », a été attribué à Mme Jane Valriant pour son roman-reportage : *La Randonnée Soudanaise de Suzanne Davenel.*

§

A propos d'un poème de Bourdelle.

Montauban, 23 novembre 1932.

Monsieur le Directeur,

Je lis aujourd'hui seulement, avec un peu de surprise, dans le *Mercure* du 15 octobre 1932, à la « Chronique des Revues » de M. Charles-Henry Hirsch, quelques strophes (empruntées à la revue

la Proue du *Poème du Sculpteur* d'Emile-Antoine Bourdelle, que M. Hirsch paraît croire inconnu et regrette de ne pouvoir citer en entier.

Or cette publication intégrale a été faite par mes soins dans le *Mercure de France* du 1er février 1930, pages 604 et suivantes, au cours d'un article intitulé *Bourdelle poète.*

Votre revue a donc vraiment révélé au public ce beau poème que de nombreux journaux et revues de Paris et de province ont ensuite reproduit.

Paru pour la première fois dans une petite feuille locale éphémère, la *Tribune de Tarn-et-Garonne*, le 3 juillet 1890, il était demeuré, depuis, tout à fait oublié. (J'ajoute que quelques strophes ayant été interverties par suite d'une inadvertance de copie, cette légère erreur a été rectifiée aux « échos » du numéro suivant du *Mercure.*)

Je profite de l'occasion pour signaler aux nombreux amis de Bourdelle que compte le *Mercure* que l'excellente revue l'*Archer*, dirigée par votre collaborateur le docteur Voivenel, va très prochainement publier des poèmes inédits du grand artiste.

PIERRE VIGUIÉ.

§

A propos d'une interprétation d'Hamlet.

Londres, 27 novembre 1932.

Cher Monsieur,

Dans le *Mercure* du 15 novembre, pp. 252-254, M. Louis Mandin, commentant André Gide, présente quelques remarques à propos d'Hamlet.

M. Mandin allègue que la prétendue irrésolution du personnage d'Hamlet a été exagérée par les critiques français. En manière d'exemple, il explique que si Hamlet ne tue pas son oncle quand celui-ci est en prière, c'est que s'il le mettait à mort pendant qu'il accomplit cet acte vertueux, il enverrait son âme au ciel au lieu qu'elle est destinée à l'enfer.

Il est plus vraisemblable d'admettre que c'est là l'excuse qu'Hamlet se donne à lui-même de son incapacité d'agir. Il se trouve soudain en posture d'exercer facilement sa vengeance, et c'est parce qu'il n'a pas osé saisir l'occasion et qu'il veut se disculper de son irrésolution, qu'il invente ce prétexte qu'il ne tient pas à envoyer son oncle au paradis. Mais c'est là matière à opinion.

Ce qui ne l'est plus, et ce qui est certain, c'est que la version que donne M. Mandin des vers qu'il cite à la page 254 est complètement inexacte. Le dernier vers

Here, in the cheer and comfort of our eye

ne veut pas dire : « pour la joie et l'agrément de nos yeux »; l'expression signifie : « Stay here, I want to be friends with you; stay here, then, where (since I am well disposed towards you) all will be cheerful and comfortable for *you.* »

C'est-à-dire, si je puis me permettre d'essayer de le rendre en français : « Attends, soyons amis. Reste ici, donc, où (puisque je suis animé de bonnes dispositions à ton égard) tout sera agréable pour toi. »

Il est dangereux de se risquer à interpréter Shakespeare sans être absolument certain de ce qu'il a voulu dire.

Croyez bien, etc. — J. LEWIS MAY.

§

La légende de Bonaparte au Palais-Royal : une lettre inédite. — Sur l'initiative de la *Revue des Etudes napoléoniennes* et des *Amis de Napoléon,* un certain nombre de personnalités françaises et étrangères se sont réunies dernièrement en congrès à l'occasion du centième anniversaire de la mort du Roi de Rome.

Ces fervents de l'épopée napoléonienne s'emploient avec zèle à dégager la légende de l'Empereur de toutes les légendes adventices; mais il y a fort à faire. Quelques-unes sont particulièrement vivaces, comme celle qui représente Bonaparte le jour de son arrivée à Paris, le 19 octobre 1784, bayant aux corneilles dans les jardins du Palais-Royal, « regardant de tous côtés, le nez en l'air, et bien de la tournure de ceux que les filous dévalisent sur la mine » (*Mémoires de la duchesse d'Abrantès,* T. Ier, p. 76).

Frédéric Masson (*Napoléon inconnu,* T. 1er, p. 88) a fait justice de cette anecdote née de l'imagination de la prolixe duchesse. Les élèves, âgés d'environ quinze ans, partant de Brienne, pour l'Ecole royale militaire de Paris, étaient conduits d'une maison à l'autre par un minime qui ne les quittait point.

Arthur Chuquet (*Jeunesse de Napoléon,* T. Ier, p. 145) a confirmé cette opinion, en donnant des précisions sur ces voyages. Les registres des délibérations du Conseil de l'Ecole royale militaire (Arch. Nat., M.M. 676, f° 109) font mention, à la date du 26 septembre 1783, d'une lettre du maréchal de Ségur, ministre de la guerre, au marquis de Timbrune, gouverneur de l'Ecole, approuvant la mesure qui consistait à faire accompagner par *une personne de confiance* les élèves des écoles provinciales se rendant à Paris. Les frais de route, supportés par la caisse de l'Ecole royale militaire, étaient fixés à 26 sols par lieue, tout compris, et le ministre terminait en recommandant « beaucoup de circonspection dans le choix » de la personne de confiance.

On ne voit guère celle-ci menant ses jeunes provinciaux en un lieu de Paris réputé pour l'abondance des tripots et la hardiesse des filles.

Enfin M. Georges Lenôtre, qui ne cite point ses sources, a dans la première série de *Vieilles maisons, vieux papiers : étapes de Napoléon* (pp. 175 et 176) décrit l'arrivée du coche d'eau de Bourgogne au port Saint-Paul, à la pointe de l'île Saint-Louis, le 19 octobre 1784, et le débarquement du frère Minime, suivi des quatre jouvenceaux, compagnons de Bonaparte. Il a par surcroît donné l'itinéraire de la petite troupe, par le pont Marie, la rue des Deux-Ponts, le traiteur à l'enseigne du *Coq-hardi*, l'église Saint-Germain-des-Prés, le Champ-de-Mars.

Grâce à l'obligeance du colonel de Montarby de Dampierre, arrière petit-neveu d'un des compagnons de Bonaparte, il est possible d'apporter une confirmation et une précision, au récit de M. Lenôtre. En 1784 ce n'était point un *frère*, mais un Père Minime qui fut chargé d'accompagner les cinq élèves de Brienne à Paris. Il se nommait Louis Berton et il était le principal même du collège de Brienne. (Voir à son sujet les notes de l'ouvrage d'A. Chuquet précédemment cité.)

Et voici la lettre où il évoque le voyage et la fameuse arrivée à Paris :

Monsieur,

Monsieur de Montarby de Dampierre
Elève de l'Ecole Royale Militaire
à Paris.

Je suis pénétré de vos expressions et de vos sentiments, mon cher De Montarby. En vérité, c'est à faire à vous : vous tournez à merveille un remerciement. On dit toujours de belles choses quand on parle de l'abondance du cœur.

Hélas oui, mon cher ami, j'ai fait tout mon possible pour vous obliger. J'ai réussi et je m'en félicite, parce que j'espère que de votre côté, vous ferez tous vos efforts pour vous distinguer et briller parmis (*sic*) les jeunes gentilshommes de l'Ecole de Paris. Du liant surtout, mon cher De Montarby, permettez ces réflexions à mon amitié, de l'affabilité avec tous vos camarades, de la soumission envers tous vos maîtres, du travail, de l'application, de la religion, de la sagesse, des mœurs pures, je ne vous en dis pas d'avantage [*sic*].

Vous connaissez mon bon cœur et tout le désir que j'ai de vous voir un sujet parfait et vraiment digne de l'Ecole à laquelle vous avez été appelé [*sic*]. Ne m'oubliez pas auprès de votre cher frère, quand vous le verrez. Tout mon regret est de ne pas l'avoir rencontré à Paris, mais j'espère vous voir l'un et l'autre en province. De Paris au château de Dampierre, votre route est de passer par Brienne. Je me fais à l'avance une fête de vous y recevoir et de vous y renouveller [*sic*] tous les sentiments vrais, sincères et pleins de cordialité avec lesquels je serai toujours

Mon cher De Montarby

Votre très humble serviteur.

BERTON, principal.

Brienne, 15 décembre 1784.

Je prévois, mon cher De Montarby, que je n'aurai pas le tems de vous écrire dans le mois prochain, en conséquence je vous souhaite d'avance la bonne année. Souhaitez-la pour moi à nos chers compagnons de voyage, MM. de Buonaparte, de Laugier, de Castres et de Comminges. N'oubliez pas non plus MM. de Grésigny, Picot de Moras et d'Arcompte.

Vos chers parents ne vous aiment pas plus tendrement que moi. Jugez d'après cela si mes vœux sont sincères. Je vous embrasse tout comme je vous aime, je veux dire fort, fort...

On pouvait penser qu'après les indications si nettes de Frédéric Masson, d'Arthur Chuquet et de M. Georges Lenôtre, la légende de Bonaparte au Palais-Royal avait vécu. Cependant, M. Pierre Champion dans son érudit et charmant volume *Mon vieux quartier,* au chapitre *Un faux logis de Bonaparte*, y fait allusion sans objection, ce qui est inattendu. Le document nouveau que nous produisons n'aura sans doute pas plus que les autres le pouvoir de tuer une légende qui a l'attrait du pittoresque, à défaut d'autres mérites. — ROBERT LAULAN.

§

A propos du Secret de Jeanne d'Arc. — Mon ouvrage sur *le Secret de Jeanne d'Arc* publié par le *Mercure,* est un nouveau-né, qui n'a pas encore pu faire parler de lui. On ne saurait douter, cependant, qu'il n'hérite des sympathies et des inimitiés dont mes articles, parus ici même, ont été accueillis. Aussi, suis-je obligé de revenir sur certaines critiques, qui m'ont été faites au sujet de ces articles. J'avais déjà fait remarquer l'étonnante pauvreté des objections historiques qu'on a voulu m'opposer, comme, par exemple, ces considérations que deux héraldistes amateurs ont fait paraître sur les armoiries de la Pucelle.

Un autre adversaire de ma thèse, bien plus imprudent encore, a surgi subitement dans la personne de Jean-Jacques Brousson, ancien secrétaire d'Anatole France, dont ce dernier a été obligé de se séparer, un peu trop vivement peut-être; du reste, Brousson s'en est vengé en publiant sur son maître, après sa mort, un livre scandaleux, plein de secrets d'alcôve, qu'il a réussi à connaître en faisant son service auprès du « grand homme ».

J'ai dit comment ce petit étourdi de Jean-Jacques, croyant m'écraser sous un pavé, m'a jeté à la tête, dans une bordée d'injures, l'ouvrage de P. Caze, qui est, bien au contraire, un éclatant et inattendu témoignage en faveur de ma thèse. Ne pouvant utiliser, dans le corps même de mon livre, déjà à l'impression, les intéressantes considérations de ce perspicace précurseur, je lui ai consacré un appendice spécial à la fin du volume.

Quant à Brousson, ce dernier ne sachant trop quoi dire, m'accuse

de porter une main sacrilège sur la tradition de Jeanne d'Arc, d'avoir traité l'héroïne de « menteuse » et tous les historiens « qui ont dévoué leurs veilles et leur cœur à la plus radieuse des histoires » — « d'imbéciles »; il n'y a pas jusqu'aux papes que le pieux Jean-Jacques ne s'avise de défendre contre mes attaques. Inutile de dire qu'il n'y a rien de semblable dans mes articles et que Jean-Jacques, selon sa louable habitude, a simplement *inventé* toutes ses allégations. Mais ce qu'il y a de véritablement comique dans le cas de Brousson, c'est que ce champion inattendu de la Pucelle a été le collaborateur assidu d'Anatole France pour cette *Jeanne d'Arc* où maître et serviteur se sont efforcés de traîner l'héroïne dans la boue; que ce pieux défenseur des papes avoue avoir reçu de France la mission « d'achever notre monument républicain libéral, avant que les prêtres la [Jeanne] huchent sur leurs autels »; que ce critique sévère, chargé tout spécialement de la documentation et des références de l'ouvrage d'A. France, a non seulement accumulé les erreurs les plus grossières, mais est allé jusqu'à *inventer* de toutes pièces des textes, destinés à dénigrer l'héroïne; que ce glorificateur des historiens de la Pucelle déclare partager l'opinion de Renan d'après laquelle tout le sujet de Jeanne d'Arc se réduit à « quelques textes ou apocryphes ou adultérés, des bourdes, des légendes, des déclamations, de la politique, de la sottise, du fanatisme... une véritable queue de cerf-volant... » Tout ceci, Jean-Jacques se garde bien de le nier, car il sait que je lui opposerai alors ses propres aveux *imprimés*. Il va même jusqu'à reconnaître qu'il « avait prévu la diversion Anatole France » et se borne à déclarer avec désinvolture : « Laissons là, s'il vous plaît, Anatole France et sa Pucelle. » Je crois bien! C'est un souvenir que vous n'aimez pas à voir évoquer.

La grande critique historique (S. Reinach, Luchaire, Funk-Brentano) a réduit à néant le pamphlet auquel A. France et Brousson « ont dévoué leurs veilles et leur cœur ». Mais Jean-Jacques est un récidiviste incorrigible. Il recommence son petit jeu en falsifiant cette fois mes textes et en m'accusant de ne pas avoir pris connaissance non seulement de l'ouvrage de P. Caze (ce que M. Brousson veut bien traiter de péché véniel), mais, *horresco referens*, de l'œuvre même de Lebrun des Charmettes! Or, dans le feu de son indignation, Jean-Jacques a laissé passer le bout de son oreille : mis sur la voie par l'utile indiscrétion de M. Brousson, j'ai retrouvé à la Bibliothèque Nationale les deux auteurs cités, ce qui m'a permis, entre beaucoup d'autres choses, de constater que l'érudit Jean-Jacques ne les avait pas lus lui-même! En effet, de ses articles dans *l'Ordre*, il ressort qu'il ignore jusqu'au nom du pre-

mier opuscule de Caze et se trompe sur sa date de parution; quant à l'ouvrage principal du même auteur, paru en 1819, M. Brousson n'en a jamais entendu parler. Mon contradicteur n'a évidemment pas eu non plus entre les mains les quatre volumes de Lebrun des Charmettes, car il se voit obligé d'avouer, dans son second article, qu'il s'est trompé sur le nombre de pages que cet auteur consacre à Caze; il se trompe également sur le contenu de ces pages, qu'il s'efforçait de présenter comme une réfutation « d'une verve et d'une érudition incomparables », alors que les objections de L. des Charmettes n'occupent que cinq pages sur seize et demi, les autres étant consacrées à l'exposé de la thèse de Caze et à des considérations complémentaires *en sa faveur*. Du reste, si l'insouciant Brousson prenait la précaution de s'informer avant d'accuser à la légère, il eût su que ces objections ont été complètement balayées par P. Caze, justement dans cet ouvrage de 1819, que Brousson ignore si profondément.

Certes, chacun peut se tromper, et je suis le premier à reconnaître mes erreurs, lorsqu'il m'arrive d'en commettre. Mais chez Jean-Jacques l'erreur est, pour ainsi dire, à l'état chronique; c'est l'Homme-qui-se-trompe-toujours, et qui en abuse.

Je clos toute discussion ultérieure avec Jean-Jacques Brousson sur ces lignes, qui sont véritablement la seule épitaphe que cet « historien » peu scrupuleux mérite, et je reviens au sujet, bien plus intéressant, de P. Caze.

L'espace me manque ici pour parler de son ouvrage *La Vérité sur Jeanne d'Arc*, que j'analyse dans l'appendice de mon livre. Je me bornerai donc à signaler la curieuse tragédie en vers que cet auteur fit paraître sur le même sujet en 1805; cette œuvre, dans laquelle abondent les anachronismes et les erreurs historiques, en partie introduites consciemment pour augmenter l'effet dramatique, contient une scène naïve intéressante (acte III, scène VI); on y voit d'Aulon dialoguer avec Isabeau de Bavière sur les origines de Jeanne :

DAULON

Louis, duc d'Orléans, fut l'auteur de ses jours.

ISABELLE

Grand Dieu!

DAULON

Débile enfant, à peine à la lumière,
Loin de l'œil maternel elle ouvrait la paupière,
Son père, qui déjà sans doute pressentait
L'attentat que sur lui le crime méditait,
La mit entre mes bras : « Veille à la destinée,
Cher ami, me dit-il, de cette infortunée.
Elle est ma fille... »

Cette version diffère un peu de celle que l'auteur donne dans

son étude de 1819; à ce moment, il croyait, sur la foi des ouvrages de Villaret (et L. des Charmettes le croyait également), que l'enfant, mis au monde par Isabeau de Bavière en 1407 était, non un garçon, mais une fille du nom de Jeanne; dans son édition de 1819, Caze reconnaît cette erreur, mais fait observer avec raison combien il est étrange qu'elle se reproduise *dans toutes les éditions de Villaret*, de 1764 à 1786, alors que d'autres erreurs avaient été rectifiées. D'autre part, il n'attribue plus, par la suite, à d'Aulon le rôle que ce dernier joue dans sa tragédie.

Mais malgré ses tâtonnements et l'insuffisance de sa documentation sur certains points, l'ouvrage de P. Caze est, selon la juste expression de son critique L. des Charmettes, celui d'un homme de beaucoup d'esprit. Du reste, Caze se découvre, lui aussi, un précurseur dans Shakespeare, qui fait prononcer à Jeanne les paroles suivantes : « Je vous dirai d'abord quelle est celle que vous avez condamnée en ma personne : ce n'est pas la fille d'un pâtre, mais un rejeton de la race des rois. » (*Henri VI*, acte V, scène IV). Et ainsi, par étapes successives, nous pouvons remonter jusqu'à l'époque de la Pucelle, lorsque naquit l'idée même de sa filiation royale, idée exprimée par Martin Le Franc que j'ai cité dans mon ouvrage : « Et pour ung fier prince conté, non pour simple bergère. » Mon ouvrage n'a d'autre prétention que de résumer et de remettre au jour cette longue tradition, qui s'est conservée pendant cinq siècles, malgré tous les efforts faits pour l'étouffer. — J. JACOBY.

§

Un centenaire : Tony Révillon ou le triomphe du « Bon Garçonnisme ». — Conseiller municipal, président de l'assemblée communale, député de la Seine, non sans avoir eu l'honneur de battre Gambetta, chroniqueur, romancier, — dont la Bibliographie Thieme néglige de mentionner les œuvres, — Tony Révillon serait, au demeurant, de tous oublié, si les historiens de la Bohème ne lui avaient réservé sa place dans ce long boyau qui, à mi-côte de la Butte, constitua la Brasserie des Martyrs.

Cet Antoine Révillon — Tony était plus flatteur à l'oreille, — né à Saint-Laurent (Ain) le 29 décembre 1832, offre un frappant exemple des hautes destinées que, à défaut de génie, peut réserver le « bon garçonnisme » à ceux qui possèdent cette aimable qualité. Tout juste bachelier, ayant quelques années grossoyé, comme clerc de notaire, dans une étude de sa province, il était débarqué à Paris en 1857, désireux de substituer la chose littéraire à celles de la basoche. Une lettre de Lamartine l'accréditait auprès de Philibert

Audebrand, chroniqueur fécond et non moins oublié, qui alors présidait aux destinées de la *Gazette de Paris*, une des nombreuses contrefaçons qu'avait suscitées le succès du *Figaro*. Tony Révillon y débuta, puis, suivant la filière, passa au *Figaro*, avant de devenir à la *Petite Presse* l'émule et le rival de Timothée Trimm. Tout sujet lui était également bon et sa syntaxe semblait moins alarmante.

Pourtant, plus encore que les bureaux de rédaction, « Toinon » fréquentait la Brasserie des Martyrs, y ayant sa pipe et ses amis, tutoyant tout le monde, y compris le garçon, que cette familiarité n'était pas sans surprendre.

Cela dura quelques années, puis, un beau jour, il se fit plus rare, soigna sa mise et se montra plus distant : il avait trouvé non son chemin de Damas mais aux eaux d'Aix — il devait bien cela à Lamartine — une Elvire, déjà sur le retour, que les vingt-cinq ans de ce gas « assez fluet », mais suffisamment râblé, ne pouvaient laisser indifférente. Ainsi Toinon Révilly fut-il appelé à doubler chez la princesse Marie de Salms, qui n'était encore ni Mme Ratazzi ni Mme de Rute, l'académicien François Ponsard.

En dehors de jeux plus proches de la nature, on y donnait parfois la comédie, et, dans *Horace et Lydie*, on y put applaudir Tony Révillon « qui jouait le poète romain avec des moustaches, l'accent bourguignon et un nez à la Roxelane ».

Cela ne l'empêchait pas de divulguer son nom sur les couvertures de divers romans dont les défunts bouquinistes seuls savent les titres : *Le Monde des eaux* (1860), *les Bacheliers* (1861), *la Belle jeunesse de François Lapalud* (1866), *le Faubourg Saint-Germain* (1867), etc., etc.

Vinrent la guerre et l'écroulement de l'Empire. Tony Révillon se souvint de la foi républicaine qui avait animé ses premiers échos : il fréquenta les réunions publiques et fit figure de politique. suivit la file et devint député.

Le 16 août 1881, à la place Saint-Blaise, à Charonne, violemment interrompu, Gambetta prononça les fameuses invectives qui marquèrent la fin de sa popularité : « Vous êtes des esclaves ivres, par conséquent irresponsables... Le scrutin des vrais et loyaux citoyens me vengera de cette infamie... Sachez-le bien, je saurai vous trouver jusqu'au fond de vos repaires !... »

Cinq jours après, une infime majorité assura au tribun, dans la première circonscription de Belleville, une médiocre vengeance. Dans la seconde, il était mis en ballottage, et au deuxième tour de scrutin, le 4 septembre 1881, Tony Révillon fut élu député, Gambetta ayant opté pour la première.

Mais, à la Chambre, le nouveau député avait perdu la loquèle

enflammée qui, dans le brouhaha des réunions publiques, avait assuré ses plus beaux succès. Pendant trois législatures, il figura muet parmi les plus muets et ne s'étant pas représenté au renouvellement de 1893, il mourut obscurément le 9 février 1898, laissant, avant tout, le souvenir de ce qu'il avait toujours été, le « bon garçon » qu'avaient connu les habitués de la Brasserie des Martyrs et dont le crayon d'André Gill avait popularisé les traits. — P. DY.

§

Sur la syntaxe de La Fontaine. — Dans l'*Esprit français* de novembre, M. Jean Royère faisait cette petite remarque :

La Fontaine est le plus admirable des écrivains, celui dont la langue n'est pas celle d'un homme, mais d'un peuple. Eh bien, sa syntaxe serait formidable aux grammairiens. Elle supprime volontiers la sacro-sainte règle du pluriel :

Il est bon de parler et meilleur de se taire
L'un et l'autre *déplaît* alors qu'*il est outré.*
....
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se *remplit* à babiller.

On en citerait de nombreux exemples *et l'on n'en trouverait aucun chez aucun autre écrivain contemporain du fabuliste.*

Que M. Royère me pardonne, mais on trouverait des exemples analogues chez presque tous les écrivains du XVIIe siècle, notamment chez Bossuet, chez La Bruyère, chez La Rochefoucauld, chez Pascal, chez Racine, chez Mme de Sévigné, — et même chez Vaugelas : « Son ambition et sa vanité *fut* insupportable. » — R. GROOS.

§

Pronostics pour 1933. — Pendant le moyen âge, et jusque tard dans la Renaissance, ont circulé dans tout le centre de l'Europe des recueils de *Pronostics* pour l'année suivante, d'après le jour de la semaine où tombe Noël. Paul Meyer en a publié des versions latines, françaises, anglo-normandes; et dans la *Revue des Langues Romanes* de 1891 (pp. 206-207), Camus a donné un texte méridional du début du quinzième siècle, intercalé dans un manuscrit, conservé à Modène, du célèbre ouvrage *Imago Mundi.* Il est amusant, sinon utile, de voir comment s'est comportée l'année 1932 et comment se comportera, selon ces *Pronostics,* l'année qui vient.

En 1932, Noël tombe un dimanche; donc pour l'année 1933 on a le pronostic suivant :

Se li jors de Noel avient un diemenche, iver sera bons, mes il sera ventos et ver [le printemps] *sera* [*ventos*] ; *estés sera bons et sains et*

vendenges seront bonnes; oailles [brebis] *et bues multiplieront, miel habondera, blés seront plentieuourous; habond...* [ance] *porceus sera; plenté de lin sera; fruit des cortiex* [jardins] *aparestra; les vielles gens morront; pais et concorde sera.*

Pour évaluer la véracité de cet oracle, qui du moins nous promet beaucoup de bonnes choses, y compris la concorde et la paix, voyons ce que disaient les *Pronostics* pour 1932, car Noël, l'année précédente, tombait le vendredi :

Se li jors de Noel avient au vendredi, ivers sera tempestous, autonnes sera sains, esté sera bons et sains, vendenges seront bones, habondance de blé et de vin sera, et d'oile; effans morront; bataille de chrestiens sera; tos peregrinages periront; grans paours seront envers princes; le movemens de la terre sera veus.

On m'affirme que la mortalité infantile a été plus forte en 1932 que les années précédentes. La *gran paour envers princes* et la *Bataille de « chrestiens »*, correspondent à l'assassinat de Paul Doumer, aux troubles de Chine et de Mandchourie, à la guerre sud-américaine, aux révolutions d'Espagne et même, si on prend le mot « princes » comme le veulent les oracles, aux changements de ministères importants, aux difficultés allemandes... Bref, c'est un fait que 1932 a été très troublé dans les « sphères gouvernementales » de tous pays. Par ailleurs, aussi, l'oracle est juste, car l'année a été bonne en blé, vin, huile. Il est vrai que les pèlerinages auraient dû être accompagnés de pestes et de maladies; mais les auteurs de ces oracles ne pouvaient prévoir la diminution progressive des pèlerinages et l'invention de l'hygiène officielle; il ne semble pas que ceux de Lourdes, de Lisieux, de La Mekke aient été malchanceux cette année. Mais on ne doit pas oublier que le mot *pèlerinage* a pour doublet savant *pérégrination* et signifie étymologiquement longs voyages à pied, en charrette ou autrement, longs parcours plus ou moins pénibles et dangereux, et non pas seulement vers des sanctuaires, sens relativement moderne. Alors l'oracle ne s'est pas trompé; car cette année les autos ont tué pas mal de monde, les bateaux aussi, notamment les sous-marins, ainsi que la montagne. Les grandes explorations ont des morts à leur actif et les parcours en avion également. Est-ce plus de morts que les années précédentes?

Mais ça ira autrement en 1933. Automobilistes, alpinistes, aviateurs, marins, sportifs, imprudents de toute sorte, vous ne risquerez rien, puisque les *Pronostics* se taisent. Tout de même, personnellement, je ne m'y fierais guère.

Reste la dernière phrase, selon laquelle on devait voir en 1932 des « mouvements de terre ». On peut penser ici aux nombreux glissements de montagnes, aux tremblements, dont quelques-uns

furent violents et meurtriers. On peut penser aussi aux grandes inondations, aux cataclysmes qui ont suivi l'été torride. C'est l'explication directe. Mais avec les prophéties, il faut toujours admettre un sens symbolique. Or, que nous a montré l'année 1932, sinon un formidable remue-ménage à la surface de toute la terre, une crise économique mondiale, avec toutes sortes de conséquences pires que des cataclysmes matériels! Certes, au figuré, toute la terre a été en mouvement; et on l'a vu, assez vu même.

J'ai des amis dans le commerce et l'industrie qui m'affirment depuis plusieurs mois que « les affaires reprendront au printemps de 1933, pas avant ». Le pronostic peut faire espérer que ce sera avant, peut-être dès la Noël et le Jour de l'An passés. Que si ces *Pronostics* peuvent renforcer l'espoir de mes amis, et de tous, l'auteur ancien n'aura pas perdu son temps... Ni moi le mien, en exhumant ces vieux textes oubliés. — A. VAN GENNEP.

§

Le Sottisier universel.

Il [Racine] vient de composer l'*Ode de Namur* qu'il recopie pour l'ami Despréaux sur du papier qui boit. Il a hasardé des choses neuves « jusqu'à parler de la plume blanche que le roi a sur son chapeau ». Belles stances à la vérité et d'un tour si romantique... — PIERRE CHAMPION, *Mon vieux quartier*, p. 226.

LE PLAN FRANÇAIS DE SÉCURITÉ ET DE DÉSARMEMENT. — Le *Berliner Tageblatt* estime que les contingents spéciaux constituent un cadeau de Danaé à la Société des Nations. — *Le Temps*, 17 novembre.

...quand les Français et les Anglais combattaient les Russes; j'étais en France alors, une petite fille, et nous vivions à Nice où les fleurs sont si belles que vous ne pouvez pas vous l'imaginer! Et mon pauvre frère avait si froid au siège de Sébastopol! — JOHN GALSWORTHY, « L'Ange gris », nouvelle inédite, *Candide*, 17 novembre.

Le 28 juin, jour de l'assassinat de l'archiduc Rodolphe... (p. 65). — On peut y voir encore une preuve certaine que dès l'assassinat de l'archiduc Rodolphe l'Allemagne a décidé de choisir ce prétexte pour déclencher la guerre (p. 96). — MICHEL FARNAISE, *L'Aventure du Gœben*.

Mais tant de milliards amassés rue de Lille, à quelques pas du Palais des Tuileries, où sont situés les bureaux du ministère des Finances, quelle tentation pour un ministre!... — GEORGES DOVIME, *La Revue Hebdomadaire*, 19 novembre.

C'était la répétition générale d'*Un jardin sur l'Oronte*. Nous possédons déjà en littérature un *Sonnet d'Oronte*, qui est de Molière. — *Le Journal*, 4 novembre.

Kata éprouvait un peu l'impression que doit ressentir une sirène essayant de nager hors de l'eau. — D. H. LAWRENCE, *Le Serpent à plumes*, trad. D. C. Clairouin, p. 290.

Ces savants s'enquièrent de l'effet physiologique des ascensions rapides, les plus récents avions de chasse étant nantis d'une vitesse ascensionnelle de 60 kilomètres au départ. — *Marianne*, 26 octobre 1932.

On le pourrait écrire des arbres qui, plantés opportunément, dissi-

mulent aux regards l'objet de leur offense (nous venons d'écrire là, sans le vouloir, un alexandrin adéquat au paysage). — LÉANDRE VAILLAT, *Le Temps*, 2 novembre.

La princesse de Broglie, apparentée à la famille royale de France. — *Chicago Tribune* (Edition de Paris), 27 octobre.

...On voit Pie XI entouré des membres du Sacré Collège, d'ambassadeurs et d'officiers de zouaves pontificaux. — *Paris-Soir*, 1er novembre.

[Programme d'une soirée musicale.] *Si j'étais Roi*, d'Adam (M. Barsanti). *Lakmé*, air de la « Coupe », de Victor Massé (Mme Barsanti). — *Le Salut* (Saint-Malo), 15 novembre.

Des exercices de défense contre avions ont eu lieu hier, à Cassel (Nord), en présence de représentants des autorités civiles et militaires. — *Le Temps*, 24 novembre, p. 4.

Même journal, même date, p. 8 :

Cassel (Allemagne), 23 novembre.

Des exercices de défense contre avions ont eu lieu hier à Cassel, en présence des représentants des autorités civiles et militaires.

New-York, 22 novembre. — (Dép. *Havas*). — Suivant le *New York Times*, une haute autorité de Washington a affirmé que le président Hoover est partisan d'une suspension des payements des dettes à partir du 15 décembre, en attendant que la question d'une revision générale ait été prise en considération. Les recommandations qu'il pourra présenter au Congrès, à ce sujet, dépendront de la façon dont M. Roosevelt partagera son point de vue. Quoique différant complètement sur la question de la révision des dettes, MM. Hoover et Roosevelt sont, tous deux, enclins à refuser une suspension des paiements échus en décembre. — *Le Matin*, 23 novembre.

En 1892, Gerhardt Hauptmann avait fait paraître un drame écrit en dialecte alsacien : *Les Tisserands*. Il y dépeignait la misère d'artisans de Silésie vers le milieu du XIXe siècle. — *La Volonté*, 17 novembre.

Un phoque préhistorique trouvé vivant en Méditerranée. — (Titre d'article.) *Ouest-Journal* (Rennes), 6 novembre.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE SECRET DE JEANNE D'ARC, PUCELLE D'ORLÉANS, avec des notes et un appendice, par Jean Jacoby. Volume in-16 double couronne, 15 francs. Il a été tiré 110 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 40 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

1932

—

CCXXXIII — N° 807. — 1er FÉVRIER

CCXXXIV — N° 808. — 15 FÉVRIER

CCXXXVIII N° 821. — 1er SEPTEMBRE

CCXXXVIII N° 822 — 15 SEPTEMBRE

CCXXXIX — N° 823. — 1er OCTOBRE.

CCXXXIX — N° 824. — 15 OCTOBRE.

CCXXXIX N° 825. — 1er NOVEMBRE.

CCXL N° 826. — 15 NOVEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION

1932

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiquées en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine.*

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	805-CCXXXIII — 5-256	1er mai	813-CCXXXV — 513-768	1er sept.	821-CCXXXVIII — 257-512
15 janv.	806 CCXXXIII — 257-512	15 mai	814-CCXXXVI — 5-256	15 sept.	822-CCXXXVIII — 513-768
1er févr.	807-CCXXXIII — 513-768	1er juin	815-CCXXXVI — 257-512	1er oct.	823-CCXXXIX — 5-256
15 févr.	808-CCXXXIV — 5-256	15 juin	816-CCXXXVI — 513-768	15 oct.	824-CCXXXIX — 257-512
1er mars	809-CCXXXIV — 257-512	1er juill.	817-CCXXXVII — 5-256	1er nov.	825-CCXXXIX — 513-768
15 mars	810-CCXXXIV — 513-768	15 juill.	818-CCXXXVII — 257-512	15 nov.	826-CCXL — 5-256
1er avril	811-CCXXXV — 5-256	1er août	819-CCXXXVII — 513-768	1er déc.	827-CCXL — 257-512
15 avril	812-CCXXXV — 257-512	15 août	820-CCXXXVIII — 5-256	15 déc.	828-CCXL — 513-768

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES
1932

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février	CCXXXIII
15 février, 1er et 15 mars	CCXXXIV
1er et 15 avril, 1er mai	CCXXXV
15 mai, 1er et 15 juin	CCXXXVI
1er et 15 juillet, 1er août	CCXXXVII
15 août, 1er et 15 septembre	CCXXXVIII
1er et 15 octobre, 1er novembre	CCXXXIX
15 novembre, 1er et 15 décembre	CCXL

ARCHEOLOGIE

1er Janvier : Léon Riotor : *Lyon (Lugdun), la ville de la Soie*, Pierre Roger. — J.-A. Brutails : *Pour comprendre les monuments de la France*, Hachette. — **15 Février** : A. Kleinclausz : *La Provence*, Hachette. — Denise Jalabert : *L'Art normand au moyen âge*, La Renaissance du Livre. — **15 Mars** : Les missions archéologiques françaises en 1931 en Asie Antérieure. — Ct Lefebvre des Noëttes : *L'attelage, le Cheval de selle à travers les âges. Contribution à l'histoire de l'Esclavage*, 1 vol. de texte, 1 vol. d'illustrations, A. Picard, 1931. — E.-F. Gautier : *Mœurs et coutumes des Musulmans*, Payot, 1930. — J. Berthier et C. Lauvernier : *Tableaux d'histoire générale*, Société Mercasia, 11 *bis*, rue Scribe, 1931. — A. Godard : *Les Bronzes du Lauristan*, Van Oest, 1931. — **15 Avril** : Maurice Pillet : *Thèbes*, Laurens. — François Gébelin : *La Sainte Chapelle*, Laurens. — **1er Mai** : A. Mabille de Poncheville : *Carthage*, Flammarion. — H. et E. du Ranquet : *Origine Française du Berceau roman*, Société générale d'Imprimerie et d'Edition. — Mémento. — **1er Juin** : Abbé Armand Loisel : *La Cathédrale de Rouen*, Laurens. — Henri Prentout : *La Normandie dans les Souvenirs du Passé*, Les Editions Rieder. — **15 Juillet** : Martial de Pradel de Lamase : *Le château de Vincennes*, Calmann-Lévy. — Denise Jalabert : *Notre-Dame de Paris*, Henri Laurens. — **15 Août** : Expositions. Fresques d'Ispahan. Photographies de Perse au Musée Guimet. — L. L. Bellan : *Chah Abbas Ier, sa vie, son histoire*; Geuthner, 1932. — *Syrie-Palestine, Iraq-Transjordanie*; Hachette, 1932. — W. Déonna : *Dédale ou la statue de la Grèce archaïque*, 2 vol.; De Boccard, 1931. — G. Goury : *L'homme des cités lacustres*, 2 vol.; Aug. Picard, 1932. — **1er Septembre** : Jean Vallery-Radot : *Eglises Romanes*, La Renaissance du Livre. — Germaine Maillet : *Sainte Marthe*, Laurens. — **1er Octobre** : Emile Magne : *Le Château de Saint-Cloud*, Calmann-Lévy. — F. Eygun : *Architecture Romane*, Bloud et Gay. — **15 Octobre** : Henry Bidou : *Le Château de Blois*, Calmann-Lévy. — Jean Virey : *Saint-Philibert de Tournus*, Laurens. — **15 Novembre** : Docteur de Ribier et abbé Peschaud :

Vieilles églises et vieux châteaux (*Histoires et légendes*) *de la Haute-Auvergne;* éditions U. S. H. A., Aurillac. — Charles Vigouroux : *Le Moulin de Beurre et le Cabaret de la Mère Saguet;* Société archéologique du XIVe arr., Paris. — 1er **Décembre** : J. Billiet : *Cachets et Cylindres-Sceaux du Musée de Cannes;* Geuthner, 1931. — *Grèce;* Hachette, 1932. — Ch. Boreux : *Musée du Louvre. Antiquités égyptiennes. Catalogue-Guide;* 2 vol. Musées nationaux, 1932. — A. Vasiliev : *Histoire de l'Empire byzantin;* 2 vol. A. Picard, 1932. — Les fouilles en Asie Occidentale : Doura-Europos, Chypre, Tell-Asmar, Hafaje, Khorsabad, Ras-Shamra. — **15 Décembre** : A. Mabille de Poncheville : *Amiens et la Côte Picarde,* Arthaud, Grenoble. — Edmond Pilon : *Fontainebleau,* idem.

ART

1er **Janvier** : Exposition d'eaux-fortes et dessins de Rodolphe Bresdin et d'Odilon Redon : galerie Simonson. — Exposition Clémentine Ballot : galerie Ecalle. — Exposition Raoul Carré : galerie Jean Charpentier. — Exposition Georges d'Espagnat : galerie Druet. — Exposition Sabbagh : galerie Druet. — Exposition Paulémile Pissarro : galerie Barreiro. — Exposition Gaston Balande : galerie Armand Drouant. — Exposition Marcel Bach : galerie Barreiro. — Exposition Maragall Noble : galerie Druet. — Exposition Simone Gruet : galerie Armand Drouant. — **15 Janvier** : Exposition Fernand Maillaud : galerie Sélection. — Exposition Goulinat : galerie Charpentier. — Exposition C. F. Maks : galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Seimersheim-Desgranges : galerie Rodrigue Henriques. — Exposition Madeleine Vaury : galerie Carmine. — 1er **Février** : Rétrospective Jean-Louis Forain, organisée par Armand Dayot, pour l'Orphelinat des Arts : Galerie du Théâtre Pigalle. — Le Salon de l'Ecole française : Grand-Palais. — Exposition d'un groupe de peintres modernes : Galerie d'art du *Quotidien.* — **15 Février** : 43e Exposition des Indépendants : Grand-Palais. — **15 Avril** : Le Nouveau Salon : galerie Georges Petit. — Exposition Jules Flandrin : galerie Druet. — Exposition Adrienne Jouclard : galerie Druet. — Exposition Jules Adler : galerie Ecalle. — Exposition Robert Fernier : galerie Jean Charpentier. — Exposition Madeleine Vaury, Kohl, Roland Oudot, etc. : galerie Carmine. — Exposition Maurice Albe : galerie Barreiro. — Exposition Romain Jarosz : galerie Barreiro. — Exposition Georges Plubel : galerie Lefranc. — Exposition Marc Antoine : galerie d'Anjou. — Exposition Itin, Paulémile Pissarro, Sypiorski, etc. : galerie d'art du Quotidien. — 1er **Juin** : Le Salon des Artistes français. — La Société nationale. — 1er **Juillet** : Le Salon des Tuileries. — Le Salon des Décorateurs. — Exp. Hélène Marre. — Exp. Girieud. Galerie Druet. — 1er **Août** : La Rétrospective d'Edouard Manet : Musée de l'Orangerie. — L'Atelier de Delacroix, 6, rue de Furstenberg. — Exposition Picasso : galerie Georges Petit. — **15 Octobre** : Jules Chéret. — 1er **Décembre** : Le Salon d'Automne : les Rétrospectives, la Peinture, la Sculpture. — **15 Décembre** : Un Siècle de Caricature : Musée des Arts Décoratifs, Pavillon de Marsan. — Exposition Maxa Nordau : à l'atelier de l'artiste. — Exposition Gimel : Galerie Kleinmann. — Exposition Walter Jonas : Galerie Kleinmann. — Exposition de Mme Mezerowa : Galerie Barreiro. — Exposition Jacques Nervat : Galerie Barreiro. — André Mare.

ART ANCIEN ET CURIOSITES

1er **Avril** : Exposition d'Art Religieux Ancien au Musée Masséna, à Nice : dalmatiques, chasubles, chapes, croix de procession, reliquaires, rétables, etc. — Réflexions sur les ventes.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er **Janvier** : Alexandre Pethö : *Le Comte Albert Apponyi,* suivi d'un choix de discours français du comte Apponyi, Les Œuvres représenta-

tives, Paris, 1931. — Comte Sforza : *Les Bâtisseurs de l'Europe moderne*, Gallimard. — Comte Sforza : *Dictateurs et dictatures de l'après-guerre*, Gallimard. — Georges Valois : *Guerre ou Révolution*, Valois. — Maurice Pottecher : *Jules Ferry*, Gallimard. — Bruno Weil : *Grandeur et décadence du général Boulanger*, Rieder. — **15 Janvier** : Ministère des Affaires étrangères... *Documents diplomatiques français* (1871-1914), 1re série, tome II (1er juillet 1875-31 déc. 1879), A. Costes. — Hans Siemsen : *Russland? Ja und Nein!*, Berlin, E. Rowolht. — **1er Février** : Emmanuel Evain : *Le Problème de l'Indépendance de l'Ukraine et la France*, Paris, Alcan, 1931. — Elie Borschak et René Martel : *Vie de Mazeppa*, Calmann-Lévy, 1931. — Léon Savadjian : *Bibliographie balkanique 1920-1930*, édition de la Revue des Balkans, Paris, 1931. — R. Aron et A. Dandieu : *Le Cancer Américain*, Rieder. — Mémento. — **15 Février** : R. Poincaré : *Au Service de la France*, VIII, Verdun, 1916, Plon. — Mémento. — **1er Mars** : E. Lémonon : *La Nouvelle Europe Centrale et son bilan économique*, Paris, Alcan, 1931. — Maurice Hamburger : *Léon Bourgeois, la politique radicale-socialiste, la doctrine de la solidarité, l'arbitrage international et la Société des Nations*, Marcel Rivière. — Jean Jaurès : *Œuvres, textes annotés par Max Bonnafous. Pour la paix, 1° les alliances européennes (1887-1903) ; 2° la paix menacée (1903-1906)*, Rieder. — **15 Mars** : Bernard Lavergne : *Esquisse des problèmes franco-allemands*, J. Gamber. — **1er Avril** : Victor Margueritte : *Aristide Briand*, Flammarion. — G. Bessedowski et M. Laporte : *Staline*, A. Redier. — Essad Bey : *Staline*, Gallimard. — Coudenhove-Kalergi : *Staline et Cie*, Vienne, Editions paneuropéennes. — **15 Avril** : Stern-Rubarth : *Stresemann l'Européen*, Valois. — Antonina Vallentin : *Stresemann*, Flammarion. — Stresemann : *Papiers (six années de politique allemande)*, Plon. — Ludwig Bauer : *La Guerre est pour demain*, B. Grasset. — **1er Mai** : Elemer Hantos : *L'Europe Centrale. Une nouvelle organisation économique*, Paris, Félix Alcan, 1932. — Comte Ladislas Sobanski, *Tour d'horizon. Le point de vue polonais*, préface d'A. de Panafieu, Paris, Gebethner et Wolff. — Anatole de Monzie : *Petit Manuel de la Russie Nouvelle*, Edition revue et corrigée. Librairie de Paris, Firmin-Didot et Cie. — *La Politique extérieure de l'Allemagne*, tomes XIII-XIV, A. Costes. — **15 Mai** : Jacques Ancel : *La Macédoine, son évolution contemporaine*, Paris, Delagrave, 1931, 352 pages in-4°, 45 figures, 190 hors-texte et une grande carte. — Arthur Feller : *L'expérience du bolchévisme*, Gallimard. — Mémento. — **1er Juin** : Sigismond Varga : *La Tragédie d'un pays millénaire*, préface de Louis Laville, Editions la Source, Paris, sans date. — **15 Juin** : Albert Londres : *les Comitadjis ou le Terrorisme dans les Balkans*, Paris, Albin Michel. — Lazare Marcovitch : *Le Désarmement et la politique de Belgrade*, Paris, Société générale d'imprimerie et d'édition, 1932. — Dr Lucien-Graux : *La Tchécoslovaquie économique*, Rapport à M. le ministre du Commerce et de l'Industrie, Paris, G. Ficher, 1930, 632 pages in-4°. — G. Salvemini : *Mussolini diplomate*, Grasset. — Silvio Trentin : *Le Fascisme à Genève*, M. Rivière. — Mario Bergamo : *La France et l'Italie sous le signe du Latran*, S.E.P.I., 55, faubourg Montmartre. — **15 Juillet** : Docteur A.-F. Legendre : *L'Asie contre l'Europe*, Plon. — André Philip : *Sécurité et Désarmement*, Valois. — Le Drame de Meyerling. — **1er Août** : Hans Siemsen : *Russie pour ou contre*, traduit de l'allemand par Charles Burghard, Flammarion. — Georges Roux : *Reviser les traités?* Plans. — **15 Août** : B. Combes de Patris : *Que veut Hitler?* Babu. — François de Tessan : *Le président Hoover et la politique américaine;* Baudinière. — Jon Skeie : *La question du Groenland;* Société d'éditions géographiques. — Charles Benoist : *Souvenirs*, tome Ier (1883-1893); Plon. — C. Malaparte : *Le bonhomme Lénine;* Grasset. — V. Pozner : *U. R. S. S.;* les Œuvres représentatives. — Marc Chadourne : *L'U.R.S.S. sans passion*. Plon. — Mémento. — **1er Septembre** : Nicholas Murray Butler : *Looking forward*, Schribner's Sons, New-York. — Jacques Seydoux : *De Versailles au plan Young;* Plon. — David Davies : *Le Problème du XXe siècle;* Payot. — Raymond Escholier : *Souvenirs parlés de Briand;* Hachette. — Abel Combarieu : *Sept ans à l'Elysée avec le président*

Emile Loubet; Hachette. — Firmin Van den Bosch : *Vingt années d'Egypte* (Librairie Académique Perrin). — **15 Septembre** : Stresemann : *Papiers, II, Locarno et Genève;* Plon. — A. S. : *Les frontières occidentales de la Pologne; la vérité sur le conflit actuel polono-allemand,* Toulon, Société des Imprimeries toulonnaises. — J. Weinstein : *Haute-Silésie, pays de contrastes;* Gebethner. — Lubov Krassine : *Krassine, sa vie et son œuvre;* Gallimard. — Mémento. — **1er Octobre** : Léon Trotsky : *La Révolution permanente;* Rieder. — H.-R. Knickerbocker : *Allemagne : fascisme ou communisme?* Flammarion. — Mémento. — **15 Octobre** : Boris Brutzkus : *Der Fünfjahresplan und seine Erfüllung.* Leipzig, Deutsche Wissenschaftliche Buchhandlung, 1932. — Victor Margueritte : *Debout les vivants!* Flammarion. — Mémento. — **1er Novembre** : Jean Jaurès : *Œuvres, III, études socialistes, I* (1888-1897); *IV, l'Armée nouvelle;* Rieder. — Ella Maillart : *Parmi la jeunesse russe* (*de Moscou au Caucase*)*;* Fasquelle. — Mémento. — **15 Novembre** : René Laurent : *Le National Socialisme vers le troisième Reich;* Hachette. — André Bruneau : *Traditions et politique de la France au Levant,* Alcan. — **1er Décembre** : Ferd.-Ant. Ossendowski : *Lénine;* Albin Michel. — Emil Ludwig : *Le Monde tel que je l'ai vu;* Albin Michel. — Mémento.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : Baron Firmin Van den Bossche : *Sur l'Ecran du Passé;* Ed. Rex, Louvain. — Un grand esprit d'aujourd'hui : *Louis Dumont-Wilden.* — Le Cinquantenaire de *La Jeune Belgique.* — La mort de Max Elskamp. — Mémento. — **1er Septembre** : Max Elskamp. — André Baillon. — Georges Marlow, membre de l'Académie belge de langue et de littérature françaises. — **15 Octobre** : Maurice Carème : *Reflets d'Hélices,* La Renaissance du Livre, Bruxelles. — Charles Plisnier : *Figures détruites,* Editions Labor, Paris-Bruxelles. — **1er Décembre** : Cyriel Buysse, écrivain flamand. — Maurice Kunel : *Cinq journées avec Baudelaire;* Editions de « Vigie 30 », Liége.

CHRONIQUE DE GLOZEL

1er Janvier : Remise à M. Fradin des objets de la perquisition. Fausses assertions du Rapport des Experts. — Fixation du procès Fradin contre Dussaud. — Jean-Paul Ariste : *Neolithis, roman néo-moderne,* Paris, Nouvelles Editions Argo. — **1er Février** : Les signes égyptiens pré-hiéroglyphiques sont-ils la source des écritures linéaires? — **15 Février** : Le poignard inscrit de Caubéta. — **1er Mars** : L'affaire Fradin-Dussaud. — « Petit Historique de l'Affaire de Glozel ». — **1er Avril** : Le Procès en diffamation Fradin contre Dussaud. — **15 Avril** : Le Jugement du Tribunal correctionnel dans le procès Fradin-Dussaud. Condamnation de M. Dussaud. — **1er Mai** : Stratigraphie des signes glozéliens trouvés au Puy-de-Lacan (Corrèze). — **15 Mai** : Une deuxième inscription de la grotte du Placard, oubliée à Saint-Germain. — **1er Juillet** : Signes glozéliens aberrants. — Le masque dit néolithique. — **15 Août** : Inscription glozélienne sur une lampe préhistorique de La Madeleine et représentation bisexuée. — Le masque dit néolithique en Abyssinie. — **15 Septembre** : Interpénétration des civilisations paloé et néolithiques. — **1er Novembre** : Glozel en dehors de l'Institut. — **1er Décembre** : Salomon Reinach et Glozel.

CHRONIQUE DES MŒURS

15 Mars : Marcel Coulon : *La poésie priapique dans l'antiquité et au moyen âge.* Editions du Trianon, 11, rue de Cluny. — **15 Avril** : J.-P. Haesaert : *Etiologie de la répression des outrages publics aux bonnes mœurs,* Librairie l'Eglantine, Bruxelles. — Valentin Bresle : *Le Charme poétique, Essai sur le Mysticisme et la Sensualité,* Mercure de Flandre, Lille. — Jean Marèze : *Nice la belle, ses beaux et ses belles,* Editions de

France. — Marcel Braunschvig : *La Vie américaine et ses leçons*, A. Colin. — **15 Septembre** : Docteur K. A. Wieth-Knudsen : *Le Conflit des sexes dans l'évolution sociale et la question sexuelle*, Marcel Rivière. — **1er Octobre** : Janine Merlet et autres : *Vénus et Mercure*, Editions de la Vie moderne, 58, rue Saint-Lazare. — R. et Y. Allendy : *Capitalisme et sexualité*, Denoël et Steele. — Mémento.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : Serge Eyrival : *Le Père Boissot*, drame en 4 actes; Berne, Editions du Chandelier. — Noëlle Roger : *Le Chercheur d'Ondes*, roman; Paris, Calmann-Lévy. — Benjamin Vallotton : *...Et voici la France;* Paris, Payot. — P. Perret, pasteur : *Dieu serait-il Allemand?;* Paris, « Je sers ». — Pierre Courthion : *Courbet;* Paris, Floury. — Mémento. — **1er Février** : Henri de Ziegler : *Le Monde occidental ou Poésie de l'Amérique;* Paris et Neuchatel, V. Attinger. — René Fonjallaz : *Visages de l'Ouest lointain;* Lausanne, Métropole Editions. — Elisabeth Cooper et Jeanne Foltz : *Dames de Chine;* Lausanne, Spes. — Virgile Rossel : *Ce que femme veut...;* Lausanne, Spes. — Pierre Kohler : *Le cœur qui se referme;* Lausanne, Payot et Cie. — Alexandre de Senger : *Le Cheval de Troie du bolchévisme;* Bienne, Editions du Chandelier. — Paul Chaponnière : *Voltaire chez les calvinistes;* Editions du « Journal de Genève ». — **1er Avril** : Romans et nouvelles : Robert de Traz : *A la poursuite du vent;* Paris, Grasset. — Lucien Marsaux : *L'enfance perdue et retrouvée;* Paris, Plon. — Le même : *Le Cantique des Chérubins;* Lausanne, Payot et Cie (« Les Cahiers romands », 2e série, N° 1). — Mémento : *Le Livre des Dix*, 1931; Genève, A. Jullien. — **15 Avril** : René-Louis Piachaud : *Les Psaumes de David*, paraphrasés et mis en chant à l'imitation de Cl. Marot et de Th. de Bèze; Lausanne, Foetisch. — Victor Martin : *Quatre figures de la Poésie grecque;* Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé. — Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve;* Neuchâtel, Secrétariat de l'Université. — Henri-Frédéric Amiel : *Essais critiques*, publiés et commentés par Bernard Bouvier; Paris, Stock. — **1er Juillet** : Lucien Marsaux : *La vie et la mort de Charles le Téméraire;* Paris, Alexis Redier. — Louis Dumur : *Un estomac d'Autriche;* Paris, Nouvelle Revue Critique. — Adolphe de Circourt : *Genève* (1815 à 1840), texte inédit publié par Paul-Emile Schazmann; Genève, Kundig. — Maurice Moeckli-Cellier : *La Révolution Française et les écrivains suisses-romands;* Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — H. Bessler : *La France et la Suisse de 1848 à 1852;* Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — G. Jean Reybaz : *Le 1er mystérieux, souvenirs de guerre d'un légionnaire suisse;* Paris, André Barry. — **15 Août** : Jean-Paul Zimmermann : *L'Etranger dans la Ville*, roman; Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — Georges Verdène : *Les Symphonies rustiques;* Paris et Neuchatel, V. Attinger. — Pierre Courthion : *Suite montagnarde;* Anvers, Editions Lumière. — Jacques-Henri Pillionel : *Les Graminées*, poèmes; Paris, A. Messein. — Philippe Secrétan : *La Grèce sans mythologie;* Paris, « Les Gémeaux ». — Maurice Budry : *Trois petits tours pour les marionnettes;* Lausanne, Payot (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 3). — René Vittoz : *L'ivresse de Noé*, drame (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 5). — Friedrich Gundolf : *Paracelse*, traduit de l'allemand, par S. Stelling-Michaud (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 4). — **1er Octobre** : René Chevalley : *Un assassinat dans le quartier;* Lausanne, Imprimerie Vaudoise. — Blaise Cendrars : *Vol à Voiles;* Lausanne, Payot (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 6). — Monique Saint-Hélier : *La Cage aux Rêves;* Paris, Correa. — Jean-R. de Salis : *Sismondi* (1773-1842); Paris, Champion. — Frédéric Soret : *Un Genevois à la Cour de Weimar;* Paris, Fernand Roches.

ECHOS

1er Janvier : Mort de Max Elskamp. — Prix littéraires. — Qui était le Masque de Fer? — La mort du maréchal Ney. — Le « Chat Noir »

et le peintre Eugène Grasset. — Il y a Guillemot et Guillemot. — La prophétie du moine de Padoue. — Chasseurs des Alpes et chasseurs alpins. — Mme Anne Armandy proteste. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Prix littéraires. — La toile « L'Origine du Monde » de Courbet. — Qui était le Masque de Fer? — La grandeur de l'Occident. — Un mot contre Huysmans attribué par Péladan à Seurat et démenti par Signac. — Empros et Comptines. — Le Sottisier universel. — **1er Février** : Prix littéraires. — La bibliographie de Max Elskamp. — Qui était le Masque de Fer? — A propos de « l'Origine du Monde » de Courbet. — La prophétie du moine de Padoue. — La foire aux jambons. — Le Sottisier universel. — **15 Février** : Un dictionnaire. — Au sujet d'une « actualité »... de 1855 : Paul Foucher et Mélanie Waldor. — Clémenceau père et la révolution de Février. — La physico-chimie de la sexualité. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Charles Le Goffic. — Une dédicace supprimée de Maurice Barrès à Charles Le Goffic. — Prix littéraires. — « L'Etat c'est moi ». — La Société Chateaubriand. — Une place Jean-Lorrain. — Protestation d'un poète. — Sur le mot « parricide ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mars** : Mort de Marcel Collière. — Mort du poète Henri de Lisle. — « Le plus grand romancier anglais ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Avril** : Prix littéraires. — Mort d'un ami de J.-K. Huysmans. — A propos de la subvention d'Henri Heine. — « Manuscrits autographes ». — Un couplet de chansonnier. — Sottises et coquilles. — Le Sottisier universel. — **15 Avril** : Renée Vivien et les « Désenchantées ». — A propos de M. Emile Meyerson. — Une lettre de M. France. — Meneurs d'animaux. — Citons peu ou prou, mais citons bien. — Le Sottisier universel. **1er Mai** : Prix littéraires. — Mort d'André Baillon. — Arthur Meyer et Blanche d'Antigny. — La déformation des titres dans les commandes de librairie. — Erratum. — Il y a Küsnacht et Küssnacht. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mai** : Prix littéraires. — Sur une phrase de Jules Vallès : « le feu aux bibliothèques et aux musées ». — Une lettre inédite de Claire Pradier à sa mère Juliette Drouet. — A la mémoire de Jean Moréas. — La Société Chateaubriand. — Le coefficient appliqué aux amendes. — Meneurs d'animaux. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juin** : Prix littéraires. — Le vingt-cinquième anniversaire de la mort de J.-K. Huysmans. — Une défense de M. Canet. — Trois vœux de la Ligue Civique. — Le monument Beethoven. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : L'inauguration du monument Louis Pergaud. — Prix littéraires. — Prix Moréas. — Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — A propos de jumeaux. — Les Amis de la Prononciation française du latin. — La Société Chateaubriand. — Arthur Meyer et Blanche d'Antigny. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juillet** : Inauguration du monument de Louis Pergaud à Besançon. — Sur la tombe de Léon Deubel. — La Société Chateaubriand. — Prix littéraires. — A propos de jumeaux. — Droit de réponse. — Archives notariales. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juillet** : L'Académie Goncourt aura son siège social dans la maison des Goncourt. — Prix littéraires. — A propos d'Hamlet. — Antiquité et moyen âge. — A propos de jumeaux. — La fortune d'une comparaison. — Une dédicace de Victor Hugo à Emile Zola. — Au sujet de plaques commémoratives. — Le théâtre de Bussang. — Le signe d'Hitler. — Sedaine ou Sédaine. — Jules Vabre et « De l'Incommodité des commodes ». — Le Sottisier universel. — **1er Août** : Georges Ponsot. — A propos d'Hamlet. — Trois textes. — Gyp et le Grand-Guignol. — L'Académie et les avocats. — A propos de jumeaux. — Une source de Baudelaire. — Istanbul=Stamboul=Constantinople. — Le Sottisier universel. — **15 août** : Prix littéraires. — A propos des Associations cultuelles et des congrégations. — Antiquité et moyen âge. — A propos de jumeaux. — Des notes de Collé sur Eschyle. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : A propos du centenaire du général

Daumesnil : deux documents inédits. — M. Lefranc, M. Demblon et Hamlet. — Tourguéneff à Saint-Valéry-sur-Somme. — Tourguéneff éreinté par Boborykine. — Une source de Baudelaire. — La critique des « Abeilles ». — Erratum. — Mastic. — Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : Les débuts de Maurice Schlesinger à Paris. — Sterne et le « Coran ». — Sur Marc de Papillon. — Thédore de Banville à Nice. — A propos de jumeaux. — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Sur Marc de Papillon. — La lettre B à l'Académie. — Empros et comptines. — Le Sottisier universel. — **15 Octobre** : Anatole France et Sénèque. — L'Hôtel du Nil, résidence de Flaubert au Caire. — Un centenaire. — A propos d'anguilles. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre** : Mort de Jean Carrère. — Mort de Théodore Chèze. — Mort de la sœur de Jules Laforgue. — Les logis parisiens de Gobineau. — Joffre écrivain. — A propos de jumeaux. — Une rectification. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre** : Prix littéraires. — Le centenaire du « Roi s'amuse ». — A propos de deux statues de l'exposition rétrospective du château de Vincennes. — La culture allemande et la culture française dans « Hamlet ». — Le « Voltaire » de M. André Maurois. — Une exposition Rabelais. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre** : Prix littéraires. — A propos du secret de Jeanne d'Arc. — A propos de Claire Ferchaud, du « Secret de Jeanne d'Arc » et de l'accouchement des reines de France. — Une lettre de Mozart à sa cousine. — Poff et Puff. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Société anonyme du Mercure de France (Assemblée générale ordinaire, assemblée générale extraordinaire. — Prix littéraires. — A propos d'un poème de Bourdelle. — A propos d'une interprétation d'Hamlet. — La légende de Bonaparte au Palais-Royal : une lettre inédite. — A propos du Secret de Jeanne d'Arc. — Un centenaire : Tony Révillon ou le triomphe du « Bon Garçonnisme ». — Sur la syntaxe de La Fontaine. — Pronostics pour 1933. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ETHNOGRAPHIE

1er Janvier : G. K. Loukomski : *Art étrusque*, 4°, 80 pl., Editions Duchartre. — Dr. Gregor Krause : *L'île de Bali*, 4°, 80 pl., Editions Duchartre. — Jean d'Esme : *Afrique Equatoriale*, 4°, 152 pl., Ed. Duchartre. — Titayna, A. P. Antoine et R. Lugeon : *Mangeurs d'hommes*, 4°, 80 pl., Editions Duchartre. — Georges Marçais : *Le costume musulman d'Alger*, 4°, 38 pl., Librairie Plon. — Général Broussaud : *Les carreaux de faïence peints dans l'Afrique du Nord*, gr. 4°, 38 pl., Librairie Plon. — **15 Juillet** : Robert Montagne : *Les Berbères du Makhzen dans le sud du Maroc, Essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires* (*groupe Chleuh*), Alcan, in-8. — Robert Montagne : *Villas et kasbahs berbères, tableau de la vie sociale des Berbères sédentaires dans le sud du Maroc*, Alcan, in-8, 8 phototypies. — Divers : *Rif et Jbala*, Ed. du Bulletin de l'Enseignement public du Maroc, n° 71, Larose, in-8. — Prosper Ricard : *Corpus des Tapis Marocains*, t. II, *Tapis du Moyen Atlas*, Geuthner, in-4, 64 pl. — *Corpus de Musique Marocaine*, Fasc. I, Alexis Chottin, *Nouba de Ochchâk*, Rabat, Service des Arts indigènes, et Paris, Heugel, Au Ménestrel, in-4. — A.-M. Goichon : *La vie féminine au Mzab, étude de sociologie musulmane*, Geuthner, pet. in-4, 19 pl. — Mathéa Gaudry : *La Femme Chaouia de l'Aurès, études de sociologie berbère*, Geuthner, pet. in-4, 42 pl., 65 fig. — J. Goulven : *Les Mellahs de Rabat-Salé*, Geuthner, pet. in-4, 32 pl. en noir et couleurs. — **1er Octobre** : Hans F. R. Guenther : *Rassenkunde Europas*, Munich, Lehmann, ill. in-8°. — Du même : *Rassenkunde des juedischen Volkes*, Munich, Lehmann, ill., in-8°. — C. J. Popp Serboianu : *Les Tsiganes;* Paris, Payot, in-8°. — David Macdonald : *Mœurs et coutumes des Thibétains*, Paris, Payot, ill., in-8°. — J. P. Mills : *The Ao Nagas*, Londres, Macmillan, ill., in-8°. — N. E. Parry : *The Lakhers*, Londres, Macmillan, ill., 8°. — **15 Décembre** : *Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris;*

volumes gr. 8° : t. IX, Maurice Leenhardt : *Documents Néo-Calédoniens.* — T. XIII, R. P. Charles Tisserant : *Essai sur la grammaire Banda*, t. XIV, du même : *Dictionnaire Banda-Français.* — T. Henri Labouret : *Les Tribus du rameau Lobi.* — Henri Gaden : *Proverbes et Maximes Peuls et Toucouleurs.* — Théodore Monod : *L'Adrar Ahnet*, Contribution à l'étude archéologique d'un district saharien. — R. P. Azais et R. Chambard : *Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie*, Paris, Geuthner, 4°, avec atlas de CX phototypies. — Fernand Benoit : *L'Empire de Fez*, Paris, Redier, in-18 carré, ill. — Du même : *L'Afrique méditerranéenne (Algérie, Tunisie, Maroc)*, Paris et Bruxelles, Van Oest, 4°, 197 héliogravures. — Cdt. Cauvet : *Les Berbères en Amérique. Nomenclature et examen des tribus homonymes des deux rives de l'Atlantique; part des Berbères dans le peuplement de l'Amérique*, Alger, Ferraris et Bringau, 8°. — Cdt. Victor Müller : *En Syrie avec les Bédouins*, Leroux, 8°, cartes.

FOLKLORE

1er Mars : Catherine Bernard et Charles Perrault : *Les Deux Riquet à la Houppe*, introduction de Jeanne Roche-Mazon, Paris, Editions de La Centaine. — Robert Guiette : *La Légende de la Sacristine, étude de littérature comparée*, Champion, 8°. — Gabriel Jeanton : *La Légende et l'Histoire au Pays Mâconnais*, Mâcon, Protat, 8°, 16 pl. — W. Deonna : *La Fiction dans l'Histoire ancienne de Genève et du Pays de Vaud*, Genève, Kundig, 8°. — Mathias Murko : *La Poésie populaire en Yougoslavie au début du XXe siècle*, Institut d'Etudes Slaves, t. X, Champion, 8°, 21 pl. — Georges Dumézil : *Légendes sur les Nartes*, Bibl. de l'Institut français de Léningrad, tome XI, Champion, 8°. — **1er Avril** : Victor de Meyere : *De Vlaamsche Vertelschat*, Anvers, De Sikkel, 3 vol. 8° ill. de bois. — Divers : *Les Joyeuses Histoires du Maroc*, Rabat, Direction de l'Instruction publique et Ecole du Livre, 8°, ill. — Elian J. Finbert : *Les Contes de Goha*, Bibliothèque « Orient », n° 4, Paris et Neuchatel, Attinger. — Edmond Fleg : *Salomon*, Collection La Légende d'Israël, Gallimard. — O. V. de L.-Milosz : *Contes et fabliaux de la Vieille Lituanie*, Fourcade. — Suzanne Strowska : *Légendes polonaises*, Collection Les Cahiers féminins, n° 6, Bloud et Gay. — Marya Kasterska : *Légendes et contes de Podlachie*, Collection de Contes et Chansons populaires, tome 44, Leroux. — François Reyniers : *Taougrat ou Les Berbères racontés par eux-mêmes*, ill. par R. Limousis, Geuthner. — **15 Juin** : G. G. Coulton : *Life in the Middle Ages*, 4 vol. in-16 ill., Cambridge, University Press; J. M. Rougé : *Le Folklore de la Touraine*, 8°, ill., Tours, Arrault; A. van Gennep : *Le Folklore du Dauphiné (Isère)*, 2 vol. 8°, ill., Paris, Maisonneuve (sous presse); Jean de La Laurencie : *Survivances celtiques et préceltiques (en Vivarais)*, Aubenas, Habauzit, et Paris, Maisonneuve, 8°; Ulysse Rouchon : *La Bête du Gévaudan*, 8°, Saint-Etienne, Ed. La Région, 8° ill.; G. Hahrholz : *Wohnen und Wirtschaft im Bergland der Oberen Ariège*, Hambourg, Séminaire des Langues Romanes, 8°, ill.; G. Jeanton : *L'Habitation rustique au Pays Mâconnais*, 8°, ill., Tournus, Ed. des Amis des Arts et des Sciences; Kauffmann : *L'Alsace traditionaliste*, gr. 4°, ill. de pl. en coul. et en noir, tirage de luxe, Strasbourg, Librairie Union. — **1er Septembre** : *Le Livre des Mestiers de Bruges et ses dérivés; quatre anciens manuels de conversation publiés* par Jean Gessler, six fascicules dans un cartonnage; Bruges, Consortium des Maîtres-Imprimeurs, 1931, 4°. — Emile van Heurck : *Les Livres populaires flamands;* Anvers, Buschmann, ill., 4°. — Karl Meisen : *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande, eine kultgeographisch-volkskundliche Untersuchung;* Dusseldorf, Schwann, ill., 4°. — **15 Octobre** : Lares, *Organo del Comitato Nazionale per le Tradizioni popolari*, Edition du Centre des Hautes-Etudes, Florence, 8°. — Cesare Caravaglios : *I Canti delle Trincee*, Rome, Editions Leonard da Vinci, 8°. — Giuseppe Cocchiara : *L'Anima del Popolo italiano nei suoi santi*, Milan, Hoepli, 8°. — Giuseppe Cocchiara : *Gli studi delle Tradizioni popolari en Sicilia*, Palerme, Remo Sandron, in-16. — Cesare Caravaglios : *Voci e Gridi dei Venditori in Napoli*, Catane, Tirelli di F. Guaito-

lini, 8°. — O. Trebbi et G. Ungarelli : *Costumanze e Tradizioni del popolo bolognese*, Bologne, Zanichelli, 8°. — A. Barolo : *Folklore Monferrino*, Turin, Bocca. — E. Milano : *Nel Regno della Fantasia, Leggende della Provincia di Cuneo*. — Federico Carlo Forberg : *Manuale di Erotologia classica*, Catane, Tirelli di F. Guaitolini, 8°. — **15 Novembre** : Grandgousier, Gargantua et le Petit Poucet.

GEOGRAPHIE

1er Mars : D. Pasquet : *Histoire politique et sociale du peuple américain*, 2 tomes en 3 vol., Paris, éditions A. Picard, 1924-1931. — Edward H. Smith : *The Marion Expedition to Davis Strait and Baffin Bay, 1928, scientific results, part 3*, 1 vol. in-8°, U. S. Government Printing Office, Washington, 1931. — **15 Mai** : Jacques Weulersse : *Noirs et blancs, à travers l'Afrique nouvelle, de Dakar au Cap*, 1 vol. in-12, Paris, Armand Colin, 1931. — Henri Cavaillès : *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes, étude de géographie humaine*, 1 vol. in-8°, Paris, Armand Colin, 1931. — Louis Papy : *Les marais salants de l'Ouest, étude de géographie humaine* (extrait de la Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest), 1 broch. in-8°, Bordeaux, 1931. — Mémento. — **15 Juillet** : E. de Martonne : *Europe centrale*, deuxième partie, *Suisse, Autriche, Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie*, 1 vol. in-8, Armand Colin, 1931. — F. Blondel : *La géologie et les mines de l'Indochine française* (extrait du tome V des Annales de l'Académie des Sciences coloniales). 1 vol. in-4°, Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1932. — **15 Septembre** : Robert Delavignette : *Afrique occidentale française* (Publication du Commissariat général de l'Exposition coloniale), 1 vol. in-4°, Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1931. — Ernest Granger : *La France, son visage, son peuple, ses ressources*, présentée par Jacques Bainville, 1 vol. in-8°, Paris, A. Fayard, s. d. [1932]. — Mémento. — **15 Octobre** : La question des chemins de fer. — O. Guelliot : *Géographie traditionnelle et populaire du département des Ardennes*, Paris, E. Nourry, 1931. — H. Mémery : *L'influence solaire et les progrès de la météorologie*, Observatoire de Talence (Gironde), 1932.

HISTOIRE

15 Janvier : Edouard Driault : « L'Immortelle Epopée du Drapeau tricolore ». — *Napoléon le Grand*. Tome I : « Bonaparte ». La France nouvelle. — Tome II : « L'Empereur ». L'Europe nouvelle. Tome III : « L'Homme du Peuple ». « Sous le signe des trois couleurs », Gustave Ficker. — Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch : *Le Tsar Alexandre Ier*. Payot. — Mémento. — **15 Mars** : Jacques Bainville : *Napoléon*, A. Fayard. — Abel Mansuy : *Jérôme Napoléon et la Pologne en 1812*, Félix Alcan. — Mémento. — **15 Juillet** : Albert Mathiez : *La Réaction Thermidorienne*, Armand Colin. — Jean Maurain : *La Politique ecclésiastique du Second Empire de 1852 à 1869*. Félix Alcan. — Mémento. — **15 Septembre** : Oswald Spengler : *Le Déclin de l'Occident*. Première partie : Forme et réalité. Tomes I et II. Traduit de l'allemand par M. Tazerout. Librairie Gallimard. — Julien Benda : *Esquisse d'une Histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*. Librairie Gallimard. — Mémento. — **1er Novembre** : Lucie Delarue-Mardrus : *Le Bâtard, Vie de Guillaume le Conquérant*, Fasquelle. — Octave Aubry : *L'Impératrice Eugénie*. A. Fayard et Cie. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Mai : W. B. Seabrook : *L'Ile magique*, trad. de l'anglais par G. des Hons, Firmin-Didot, 8 pl. — L. Tauxier : *La Religion Bambara*, Geuthner, 8°. — E. Bendann : *Death Customs, an analytical study of Burial Rites*, Londres, Paul, Trench et Trubner, 8°. — René Brunet : *Essai sur la confrérie religieuse des Aissaoua au Maroc*, Geuthner, 8°, 9 pl.

LES JOURNAUX

1er Janvier : L'Essai et le Roman (*L'Action française*, 4 décembre). — Le prix Moréas (*Figaro*, 7 décembre). — La « Jeune Belgique » (*Le Soir*, de Bruxelles, 5 décembre). — Le château de Tournon et la maison de Mallarmé (*L'Œuvre*, 24 novembre). — Le « palimpseste » de M. Paul Claudel (*L'Intransigeant*, 5 décembre). — **15 Janvier** : La mort de Rastelli (*Comœdia*, 15 décembre). — Les Comédiens routiers (*Comœdia*, 18 décembre). — La Muse de Lyon (*Figaro*, 19 décembre). — Le Cercle François Villon (*Communiqué*). — **1er Février** : Francis Poictevin (*Les Nouvelles Littéraires*, 2 janvier). — L'acte de naissance et une lettre inédite de Remy de Gourmont (*L'Eclaireur du Soir*, Nice, 29 décembre). — Les « Amis du Zoo » (*L'Œuvre*, 29 décembre). — H.-F. Amiel ou la noix creuse (*Journal des Débats*, 20 décembre). — **15 Février** : La Propagande (*Dépêche de Toulouse* du 7 janvier). — La Maison de Moréas (*Candide* du 7 janvier). — Le Chat Noir (*Dépêche de Toulouse* du 16 janvier). — Le vrai Peer Gynt (*Journal* du 15 janvier). — Shakespeare et Rabelais, ancêtres du journalisme (*Dépêche de Toulouse* du 4 janvier). — **1er Mars** : La Grammaire de l'Académie française (*Journal des Débats*, 2 février, *Le Temps*, 27 janvier). — **15 Mars** : Le cinquantenaire d'Auguste Barbier (*Figaro* du 15 février). — Mario Meunier lauréat de la Société des Gens de Lettres (*Comœdia* du 16 février). — **1er Avril** : Une muse de Barbey d'Aurevilly (*Figaro* du 27 février). — Verlaine chez Vanier (*Figaro* du 29 février). — Mélancolie aux Charmettes (*Les Nouvelles Littéraires*, 27 février). — **15 Avril** : Gœthe, son temps et le nôtre (*Journal des Débats*, 22 mars). — La mort d'un sourire (*Figaro*, 20 mars). — La Grammaire de l'Académie (*Figaro*, 22 mars). — **1er Mai** : L'éditeur Lacomblez (*Le Soir*, de Bruxelles, 7 avril). — Souvenirs de Mme Rachilde (*Candide*, 7 avril). — Le Dictionnaire de l'Académie (*Candide*, 3 mars). — **15 Mai** : Le prix de la critique (*Figaro* du 16 avril). — La grammaire de l'Académie (*L'Opinion* du 23 avril). — Sur le poète André Mary (*Action française* du 21 avril). — **1er Juin** : Le centenaire de Jules Vallès (*Temps* du 12 mai). — Un portrait de Toulet (*Nouvelles Littéraires*, 30 avril). — Verhaeren en pénitence (*La Victoire*, 25 avril). — Le crime d'Eugène Rostand (*Comœdia*, 28 avril). — **15 Juin** : Une muse de Huysmans (*Le Temps*, 17 mai). — La « Foire aux Colombes » (*Comœdia*, 18 mai). — Le télescope de Mme de Balzac (*Figaro*, 28 mai). — **1er Juillet** : Les Etapes d'une démolition (*Dépêche de Toulouse* du 23 mai). — Maurice Maindron (*Nouvelles littéraires* du 4 juin). — *Mallarmé et la clarté* (*Nouvelles littéraires* du 4 juin). — **1er Août** : Jules Vallès à Waterloo (*Journal des Débats* du 5 juillet). — La Grammaire de l'Académie (*L'Œuvre* du 7 juillet, *Candide* des 30 juin et 8 juillet). — Critiques d'hier et critiques d'aujourd'hui (*Nouvelles Littéraires* du 9 juillet). — **15 Août** : La *Grammaire* de l'Académie et les *Observations* de M. Brunot (*Candide* du 14 juillet; *Comœdia* du 20 juillet; *l'Œuvre*, du 25 juillet; le *Journal des Débats* du 28 juillet). — **1er Septembre** : Encore la *Grammaire* de l'Académie (*La Dépêche de Toulouse* du 27 juillet; le *Journal de Genève* du 28 juillet; le *Figaro* du 6 août). — **15 Septembre** : Gyp et les mémoires de Talleyrand (*Journal des Débats* des 26 et 28 août). — Deux lettres de Gabriele d'Annunzio (*L'Œuvre* du 23 août, *Figaro* du 25 août). — Un nouvel ouvrage de l'Académie française (*Excelsior*, 30 août). — **1er Octobre** : Les romans de guerre de M. Louis Dumur (*Figaro* du 30 août). — Un grammairien de l'Académie (*Journal des Débats* du 2 septembre). — **15 Octobre** : La fibre religieuse de La Fontaine (*Figaro* du 20 septembre). — Sur Alain Fournier (*Comœdia* du 23 septembre). — Un collaborateur de l'Académie (*Comœdia* du 22 septembre). — **1er Novembre** : Le cas de M. André Gide (*La Dépêche de Toulouse* du 16 septembre). — Jean Carrère au Quartier latin (*Le Temps* du 7 octobre). — **15 Novembre** : Victor Hugo et David d'Angers (*Le Temps* du 23 octobre). — Le Salon de Leconte de Lisle (*Figaro* du 25 octobre). — Le Joujou de Normandie (*Journal des Débats* du 24 octobre). — **1er Décembre** : Le Secret de Jeanne

d'Arc (l'*Avenir* du 6 novembre, le *Figaro* du 29 octobre, l'*Œuvre* du 8 novembre, le *Temps* du 7 novembre). — Stéphane Mallarmé et Th. Aubanel (*Journal des Débats* du 17 novembre). — Une lettre inédite du prince Napoléon (*Le Petit Havre* du 30 octobre). — **15 Décembre** : Le Café des Vosges et de François Coppée (*Figaro* du 19 novembre). — La résurrection d'Alfred Jarry (*Figaro* du 26 novembre). — Shakespeare et Bacon (*Comœdia* du 29 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

1er Janvier : Max Brod : *Stefan Rott oder das Jahr der Entscheidung* (Stefan Rott ou l'année critique), chez Paul Zsolnay, Berlin. — Hans Fallada : *Bauern, Bomben und Bonzen* (Paysans, bombes et bonzes), chez Ernst Rowohlt, Berlin. — Prof. Doctor Grützmacher : *Spengler und Nietzsche*, dans les Preussische Jahrbücher (numéro de mars 1931). — Edmond Vermeil : *L'Allemagne et les Démocraties occidentales*, édité par les Publications de la Conciliation internationale, Dotation Carnegie, Paris. — **1er Avril** : Franz Werfel : *Die Geschwister von Neapel* (Frères et Sœurs, histoire d'une famille napolitaine), chez Paul Zsolnay, Berlin. — Eugen Diesel : *Secrets de l'Allemagne*. Traduit de l'allemand par Marcel Beaufils, Les Editions Rieder, Paris. — René Lote : *Les Visages de l'Allemagne*, Editions Didier et Richard, à Grenoble. — **1er Juin** : Le centenaire de Gœthe. — *Gœthe, études publiées pour le centenaire de sa mort par l'Université de Strasbourg*. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 57. En dépôt : Société d'édition : les Belles Lettres, Paris. — *Die neue Rundschau*, avril 1932 (numéro consacré à Gœthe), chez S. Fischer, Berlin. — **1er Août** : Friedrich Gundolf : *Gœthe*, traduit de l'allemand par Jean Chuzeville, Grasset. — Gœthe : *Clavigo ou la sœur de Beaumarchais*, version française par Gabriel Boissy et Eberhard Nebelthau, précédée d'une préface de André-François Poncet, Grasset. — Les fêtes de Gœthe à Strasbourg et à Sesenheim. — **1er Octobre** : Albert Malte Wagner : *Lessing, Das Erwachen des deutschen Geistes* (Lessing. Le réveil de l'Esprit allemand). Horen-Verlag, Berlin. — Robert Leroux : *Guillaume de Humboldt. La formation de sa pensée jusqu'en 1794*. Publications de l'Université de Strasbourg. En dépôt : Société d'édition : les Belles-Lettres. — Gœthe : *Faust*. Traduit et préfacé par Henri Lichtenberger. — Collection bilingue des classiques étrangers. Editions Montaigne, Paris. — **1er Décembre** : Le problème de la jeunesse *allemande*. — Eugen Rosenstock : *Arbeitsdienst-Heeresdienst* (Service de travail et service militaire), chez Eugen Diedrichs, Iéna. — Reinhold Schairer : *Die Akademische Berufsnot* (la détresse des carrières universitaires), chez Eugen Diederichs, Iéna. — Leopold Dingräve : *Wohin treibt Deutschland?* (Où va l'Allemagne?), chez Eugen Diederichs, Iéna. — Eitel Wolf Dobert : *Ein Nazi entdeckt Frankreich* (Un Nazi découvre la France), Gotthelf Verlag, Leipzig et Berne.

LETTRES ANGLAISES

15 Juin : G. K. Chesterton : *Chaucer*, Faber. — Maxime Koessler : *Rapprochements linguistiques*, The French Quarterly. — Félix de Grand-Combe : *Tu viens en Angleterre*, Presses Universitaires. — *The New English Weekly*. — Mémento.

LETTRES ANGLO-AMERICAINES

1er Août : Madeleine L. Cazamian : *L'Autre Amérique*, Champion, Paris. — G. L. Van Roosbroeck : *The Legend of the Decadents*, Columbia University. — A. C. Barnes and Violette de Mazia : *The French Primitives and their forms*, Barnes Foundation Press, Merion, Etats-Unis. — Mort de Vachel Lindsay. — *The American Caravan*, edited by A. Kreymborg, Lewis and Paul Rosenfeld, Macaulay C°, New-York. — Ezra Pound : *A draft of XXX Cantos*. Hours Press, Paris. — Lew Sarett : *Wings against*

the Moon, Holt and C°. — Witter Bynner : *Eden Tree*, A. Knopf. — George Dillon : *The Flowering Stone*, Viking Press. — Allen Tate : *Poems*, 1928-1931, Scribner's. — Revues et Journaux.

LETTRES ANTIQUES

1er Mars : Marc le Diacre : *Vie de Porphyre*, texte établi, traduit et commenté par Henri Grégoire et M.-A. Kugener, Collection byzantine, Les Belles-Lettres. — *Euripide*, t. I et II, texte établi et traduit par Louis Méridier, Les Belles-Lettres. — L. Méridier : « *Hippolyte* », *d'Euripide*, étude et analyse, librairie Mellottée. — Pierre Lavedan : *Dictionnaire illustré de la Mythologie et des antiquités grecques et romaines*, Hachette. — **15 Mai** : Victor Martin : *Quatre figures de la poésie grecque*, Delachaux et Niestlé, Neufchatel. — Jean Ithurriague : *La croyance de Platon à l'immortalité et à la survie de l'âme;* du même : *Les idées de Platon sur la condition de la femme au regard des traditions antiques*, J. Gamber, Paris. — *Atticos, fragments de son œuvre, avec introduction et notes*, par J. Baudry, Les Belles-Lettres, Paris. — **1er Octobre** : Auguste Bailly : *Jules César*, Les grandes études historiques, A. Fayard. — Jérôme Carcopino, *Sylla ou la monarchie manquée*, L'Artisan du Livre. — Quinte-Curce : *Histoire d'Alexandre le Grand*, traduction nouvelle de V. Crépin, Classiques Garnier.

LETTRES BRESILIENNES

15 Mars : José Severiano de Rezende : *Mysterios*, Aillaud et Bertrand (Lisbonne). — Ronald de Carvalho : *Toda la America*, casa editorial Alejandro Puyeo (Madrid). — Les aspirations de la jeunesse. — Mémento. — **15 Décembre** : Coelho Netto : l'homme et l'œuvre : *Canteiro de Saudades*, souvenirs d'enfance; *A Conquista*, les débuts littéraires; *Praga, Treva, Rei Negro* et l'évolution du « sertanisme ». — Mémento.

LETTRES BULGARES

1er Janvier : LA POÉSIE BULGARE. — Les deux courants au début du xxe siècle. — Individualisme esthétique et idéalisme philosophique. — Individualisme et symbolisme. — L'influence française sur la poésie bulgare. — **1er Avril** : LA POÉSIE BULGARE (suite). — Le symbolisme bulgare. — Les nouveaux courants. — La tendance sociale dans la poésie bulgare. — Conclusion.

LETTRES CANADIENNES

15 Janvier : Edouard Monpetit : *Pour une doctrine*. Librairie d'Action Canadienne-Française, Montréal. — **15 Septembre** : Docteur Edmond Grignon : *En guettant les ours*, Librairie Beauchemin, Montréal. — Louis Dantin : *La vie en rêve*, Librairie d'Action Canadienne-Française, Montréal.

LETTRES CATALANES

15 Juillet : Mossèn Caseponce : *Contes Vallespirencs;* — *Cent y una Faules de Lafontaine;* — *Altra manada de Faules de La Fontaine;* — *Espigolada en les Faules de La Fontaine* (Perpignan Indépendant, 1931). — Simone Gay : *Aigues Vives* (Occitania, 1932). — Charles Grando : *Fa Sol i Plou* (La Revista, 1932).

LETTRES CHINOISES

1er Février : J.-C. Balet : *Ce que veut le Japon; ce que veut la Chine;* Edit. du Temps Présent, 1931. — Ting Tso-Chao : *La Douane chinoise;* P. Geuthner, 1931. — *Sinica* : China Institut, Frankfurt-a.-M. — **1er Mars** : G. Soulié de Morant : *Soun Iat-senn;* Nouvelle Revue française. — **1er Mai** : L'hostilité américaine et russe contre le Japon. — Jean Rodes : *A travers*

la Chine actuelle; Fasquelle. — **15 Novembre** : *Rapport Lytton sur la Mandchourie;* Gamber, 1932 (Édit. de la S. D. N.). — Colonel J. Kobayashi : *Le Conflit sino-japonais et la Société des Nations;* Kundig, Genève. — Général I. Matsui : *La Question de Mandchourie;* Kundig, Genève. — Général I. Matsui : *L'armée japonaise et le conflit d'Extrême-Orient;* Kundig, Genève.

LETTRES DANO-NORVEGIENNES

1er Mars : Ingjald Nissen : *Sjelelige Kriser i menneskets Liv; Henrik Ibsen og den moderne psykologi* (*Crises psychiques dans la Vie humaine; Henrik Ibsen et la psychologie moderne*), Aschehoug, Oslo. — A. E. Zucker : *Ibsen the Master Builder,* Thornton Butterworth, Londres; *La Vie d'Ibsen,* traduite par Louise Serviceen, Gallimard. — Mémento. — **1er Novembre** : Henrik Ibsen : *Œuvres complètes,* traduites par P.-G. La Chesnais. Tome II, Œuvres de Bergen (octobre 1851-août 1857). Paris, Plon, 1932.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Mars : E. Gimenez Caballero : *Trabalenguas sobre España* (C.I.A.P.). — René Bouvier : *Quevedo, Homme du Diable, Homme de Dieu,* suivi de traductions diverses, par Jean Camp (Honoré Champion). — Sainte Thérèse de Jésus : *Obras Completas* (M. Aguilar). — *Romancero Español,* préface de Luis Santullano (M. Aguilar). — Jaime de Brunet : *La Buena Causa* (Bermejillo Pasajes). — Clarin : *La Regenta* (Ed. Maucci). — Clarin : *Su Unico Hijo* (Renacimiento). — R. Descalzo, R. Duyos Plà y Beltran : *Murta* (Valence). — Mémento. — **15 Juin** : Pio Baroja : *La Familia de Errotacho; El Cabo de las tormentas* (Calpe). — José Maria Salaverria : *Iparraguirre, el ultimo bardo* (Id.). — R. P. Estella : *Historia Vasca* (Emetrio Verdes Achirica, Bilbao). — P. Vera Idoate : *Navarra y las cruzadas* (Ed. Arramburu, Pamplona). — Aranzadi Etxeberria : *La Nacion Vasca* (id.). — Religion y Cultura : *San Agustin* (Monasterio del escorial). — Margarita Nelken : *Escritoras Españolas* (Ed. Labor); *La Mujer antes las Cortes Constituyentes* (Castro).

LETTRES HINDOUES

15 Juin : Krishma Raya : *Hosa Httu* (Renaissance), V. G. T. General Agency, Bengalore (en canarais). — K. V. Puttappa : *Kolalu* (La flûte), Bangalore Press, Bangalore (en canarais). — K. S. Venkataramani : *Murugan the tiller* (Murugan le laboureur), Svetaranya Ashrama, Madras (en anlais). — Kanu Desai : *Mahatma Gandhi, sketches* (Croquis), Golden Vista Press, Londres.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

15 Janvier : La langue de l'Amérique espagnole. — Arturo Capdevila : *Babel y et Castellano,* Cobaut et Cie, Buenos-Ayres. — Ricardo del Castillo : *Nahutlismos y Barbarismo,* Imprimerie Nationale, Mexico. — Mémento. — **15 Avril** : Etudes sur la littérature nationale. — C. Gonzalez Peña : *Historia de la Literatura mejicana,* « Cultura », Mexico. — L. Alberto Sanchez : *La Literatura peruana,* Imprimerie « Peru », Lima. — Erwin K. Napes : *L'Influence française dans l'œuvre de Ruben Dario,* H. Champion, Paris. — Mémento. — **15 juillet** : Ouvrages d'Histoire et d'Art traditionnel. — Gonzalo Bulnes : *Nacimiento de las Republicas Americanas,* Juan Roldan y Cia, Buenos Aires. — Herman Robleto : *Sangre en el Tropico,* « Cenit », Madrid. — Guillermo Jimenez : *La Danza en Mexico* (sans indication typographique), Mexico. — Mémento. — **15 Octobre** : La crise mondiale du roman? — Carlos Quiroga : *Raza Sufrida,* L. J. Rosso, Buenos-Ayres. — Victor Montagne : *Cuentos Cuyanos,* « Agencia General de Libreria y Publicaciones », Buenos-Ayres. — Mémento.

LETTRES HONGROISES

15 Février : Un nouveau livre de Didier Szabó. — Quelques écrivains de Transylvanie. — **1er Septembre :** Le dixième congrès du P. E. N. Club à Budapest. — A propos de quelques prix littéraires. — De nouveaux romanciers hongrois. — L'anthologie des conteurs.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Gaetano Pieraccini : *La Donna nella conservazione e nel perfezionamento della Specie*, Stabilimento tipografio S. Bernardino, Siena. — Francesco Chiesa : *Compagni di Viaggio*, Mondadori, Milan. — Fabio Tombari : *La Morte e l'Amore*, Mondadori, Milan. — Mario Puccini : *Ebrei*, Ceschina, Milan. — Curzio Malaparte : *Sodoma e Gomorra*, Treves, Milan. — Corrado Tumiati : *I Tetti Rossi*, Treves, Milan. — Gabriele D'Annunzio : *La Penultima Ventura*, Oleandro, Roma. — Mémento. — **15 Mars :** Grazia Deledda : *Il Paese del Vento*, Treves, Milan. — Bruno Cicognani : *Villa Beatrice*, Treves, Milan-Rome. — Bonaventure Tecchi : *Tre Storie d'Amore*, Treves, Milan-Rome. — Umberto Fracchia : *Gente e Scene di Campagna*, Mondadori, Milan. — Achille Campanile : *In Campagna è un'altra cosa*, Treves, Milan. — Ugo Ojetti : *Venti Lettere*, Treves, Milan. — Diego Angeli : *Storia Romana di Trent'anni 1770-1800*, Treves, Milan. — Carlo Bandini : *La Galanteria nel Gran Mondo di Roma del Settecento*, Treves, Rome. — Mémento. — **5 Mai :** G.-A. Borgese : *Tempesta nel Nulla*, Mondadori, Milan. — Marino Moretti : *La Voce di Dio*, Treves, Milan. — Massimo Bontempelli : *La Famiglia del Fabbro*, Mondadori, Milan. — Enrico Pea : *Il Servitore del Diavolo*, Treves, Milan. — *Lettere di Jacopo Novaro ai suoi Genitori*, Paravia, Turin. — Cesare Giardini : *Varennes*, Mondadori, Milan. — **1er Août :** Quelques femmes de lettres. Milly Dandolo : *Come Agnelli tra i lupri*, Treves, Milan. — Maria Luisa Fiumi : *Terra di Lupi*, Barbera, Florence. — Bianca De Maj : *Maddalena*, Treves, Milan. — Grazia Deledda : *La Vigna sul Mare*, Treves, Milan. — Sibilla Aleramo : *Il Frustino*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini : *La Sventurata Irminda*, Mondadori, Milan. — Mémento. — **15 Septembre :** Domenico Giuliotti : *Poesie*, Vallecchi, Florence. — Ugo Betti : *Canzonette : La Morte*, Mondadori, Milan. — Pietro Mignosi : *Crescere*, Tradizione, Palerme. — Gino Novelli : *Migliore Stella*, Tradizione, Palerme. — Guglielmo Lo Curzio : *Accordi in Minore*, Formiggini, Rome. — Vittorio Malpassuti : *I Canti di Settembre*, Formiggino, Rome. — Remo Mannoni : *Fermento*, chez l'auteur, Rome. — Valentina Magnoni : *Liriche, Tempo della Fortuna*, Rome. — Ofelia Mazzoni : *Noi Peccatori*, Zanichelli, Bologne; *Poemetti*, Montes, Turin. — Aldo Palazzeschi : *Stampe dell' 800*, Treves, Milan. — Tommaso Gallarati Scotti : *Storie di noi mortali*, Treves, Milan. — Massimo Bontempelli : « 522 », Mondadori, Milan. — Paolo Monelli : *L'Alfabeto di Bernardo Prisco*, Treves, Milan. — **15 Novembre :** Benedetto Croce : *Storio d'Europa nel Secolo decimonono*, Laterza, Bari. — Meuccio Ruini : *La Signora di Staël*, Laterza, Bari. — Paolo Treves : *Il Realismo politico di Francesco Guicciardini*, Nuova Italia, Florence. — Luigi Sturzo : *Il Ciclo della Creazione*, Bloud et Gay, Paris. — F. T. Marinetti e Fillia : *La Cucina futurista*, Sonzogno, Milan.

LETTRES NEO-GRECQUES

15 Août : Le Miracle grec. — M. Valsa : *Le Théâtre crétois au XVIIe siècle; L'Acropole*, Paris. — M. Valsa : *Diyénis;* « Philoloyiki Protochronia », Constantinople. — Costi Palama : *Ta Dekatetrastikha;* Dimitrakos, éd., Athènes. — M. Malakassi : *Antiphona;* Flamma, Athènes. — Pavlou Gneftou : *Tragoudia dimotika tis Rhodou;* Kassimatis, Alexandrie. — Pavlou Gneftou : *Hesperina;* Grammata, Alexandrie. — Mémento. — **1er Septembre :** C. Varnalis : *I Alithini Apologia tou Socra-*

tous; Hestia, Athènes. — A. Andréadès : *Emmanuel Rhoïdis,* Athènes. — Melis Nicolaïdis : *O Anthropos pou epoulise ti gynaika tou;* Ed. Anatoli, Athènes. — T. Anthias : *To Pourgatorio;* Lefkosia, Chypre. — M. Rodas : *I Zoï kai to Ergo tou Kosta Krystalli;* Grammata, Alexandrie. — K. Kondos : *Ta Tragoudia tou Khoriati;* Kollaros, Athènes. — C. Emmanuel : *Dodeka Skithropes Maskes;* Mavridis, Athènes. — Rhigas Golphis : *Lyrika Khromata;* Sideris, Athènes. — Spandonis : *I Didaskalia ton Neon Hellinon;* Thessalonique. — Paraskhos et Lefkoparidis : *Eklogi apo ta oraiotera hellinika lyrika Poïmata;* Flamma, Athènes. — Voutiéridis : *Arkhaioi kelliniki Lyriki;* Zikakis, Athènes. — Petros Vlastos : *Synonyma kai Syggenika;* Hestia, Athènes. — Mémento.

LETTRES POLONAISES

1er Mai : Anniversaires : Cinquantenaire de l'*Institut Mianowski;* Vingt-cinq ans d'activité littéraire de Grubinski : silhouette de l'écrivain, son dernier volume *Czlowiek z Klarnetem* (l'Homme à la clarinette, chez Gebethner i Wolff 1932). — Le jubilé de Weyssenhoff. — Un éditeur-artiste. — Quelques débuts. — **15 Mai :** Les romans de Stanislas-Ignace Witkiewicz : *Pozegnanie jesieni* (Adieu à l'automne), Varsovie, Hœsick, 1929; *Nienasycenie* (L'Insatiabilité), 2 v., Cracovie, éd. de la Maison du Livre polonais, 1930. — Marie Dabrowska : *Noce i Dni* (Nuits et Jours), Varsovie, J. Mortkowicz, 1932. — **15 Juillet :** Trois ans d'activité du « Fonds de la Culture nationale ».

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Le Portugal vu de l'Europe. — Osorio d'Oliveira : *Geografia literaria;* Imprensa da Universidade, Coïmbre. — João Gaspar Simoes : *O Misterio da Poesia;* Imprensa da Universidade Coïmbre. — Affonso Duarte : *Os 7 poemas liricos;* Ed. Presença, Coïmbre. — Eugenio de Castro : *Eclogas;* Ed. Lumen, Coïmbre. — Mémento. — **15 Juillet :** Le Roman portugais. — R. Brandão : *O Pobre de pedir,* Seara Nova, Lisbonne. — P. Hourcade : *Guerra Junqueiro,* « Les Belles Lettres », Paris. — Hernani Cidade : *A Obra Poetica de J. Anastacio da Cunha,* Imprensa da Universidade, Coimbra. — Ferreira de Castro : *Emigrantes,* Guimarães, Lisbonne. — Ferreira de Castro : *A Selva,* « Civilisação, Porto. — Campos Monteiro : *Œuvres,* Civilisação, Porto. — L. de Sa Cardoso : *Amor do Coração, Amor dos Sentidos,* Civilisação, Porto. — Antonio Ferro : *Hollywood...,* Portugal-Brazil, Lisbonne. — Mercedes Blasco : *Namoradas e Amantes,* Rodrigues, Lisbonne. — Mémento. — **15 Octobre :** Les idées de M. Antonio Sergio. — A. Sergio : *Ensaios,* tome III; Renascença portuguesa, Porto. — Antonio Sergio de Souza : *Historia de Portugal;* Editorial Labor, Barcelona. — Joâo de Castro Osorio : *Descobrimento,* volume II; Lisbonne. — Mémento.

LETTRES RUSSES

15 Janvier : Kouznik-Vetrov : *A. V. Korvin-Kroukovskaia,* Moscou, 1931, Edition de la Société des anciens forçats politiques. — D. Zaslavski : *Les imbéciles alertés,* Ed. de la Société des anciens forçats politiques. — K. Miller : *L'émigration française et la Russie sous Catherine II;* Ed. Rodniak, Paris, 1931. — V.-N. Davydov : *Récits du passé.* — **15 Mai :** L.-N. Tolstoï : *Œuvres complètes,* volume V, Gosisdat. — L. Melchine : *Dans le monde des réprouvés,* Ed. des anciens forçats politiques, 2 vol., Moscou, 1932. — *Les Archives Rouges,* nº 46. — *Novy Mir,* nº 11. — *Les Souvenirs d'un Décembriste,* N. S. Lorer, Edition économique d'Etat, 1931. — A.-O. Smirnov : *Autobiographie.* Matériaux inédits; Edition Coopérative « Le Monde », Moscou. — **1er Août :** Charles Quénet : *Tchaadaev et les Lettres philosophiques,* Paris, 1931. — Véra Figner : *Mémoires d'une révolutionnaire* (traduits du russe par Victor

Serge), Paris, 1931. — **1er Septembre :** V.-A. Sollogoub : *Souvenirs.* — Paul Orleniev : *La vie d'un acteur russe* (racontée par lui-même), Edition Acadœmia. — N.-A. Teffi : *Souvenirs*, Edition de La Renaissance, Paris, 1932. — **15 Décembre :** Kouprine : *Younkera* (Edit. La Renaissance, Paris, 1932). — Ilia Erenbourg : *Moskva slézam nè vérit* (Edit. Hèlikon, Paris, 1932). — Du même : *Ispania* (Edit. Hèlikon, Paris, 1932). — — Romain Goul : *Toukhatchevsky* (Edit. Parabola, Berlin, 1932). — Berberova : *Povèliternitza* (Edit. Parabola, Berlin, 1932). — Mémento.

LETTRES YOUGOSLAVES

15 Janvier : La Slovénie et la langue slovène. — Lucien Tesnière : *Oton Joupantchitch*, poète slovène, l'homme et l'œuvre; « Les Belles Lettres », Paris. — Zupancic : *Mlada Pota;* Uciteljska Tiskarna, Ljubljana. — Zupancic : *Vzarje Vidove;* Schwentner, Ljubljana. — Zupancic : Veronika Deseniska : Splosna Knjiznica, Ljubljana. — Ivan Chajkovitch : *Pesma o vojejvanju Igorovu;* Imp. Yovanovitch, Novi Sad. — Mémento.

LINGUISTIQUE

1er Août : O. Bloch, avec la collaboration de W. von Wartburg : *Dictionnaire étymologique de la langue française;* Presses universitaires. — Ferd. Brunot : *Observations sur la Grammaire de l'Académie française;* Droz, rue de Tournon.

LITTERATURE

1er Janvier : Fortunat Strowski : *L'Homme Moderne*, Grasset. — Bernard Grasset : *Remarques sur le Bonheur*, Gallimard. — Gonzague Truc : *Introduction à la lecture de René Boylesve*, Le Divan. — René de Weck : *Amiel ou la noix creuse*, Payot. — Edouard Dujardin : *Le Monologue intérieur*, Messein. — Pierre Lasserre : *Mise au point*, L'Artisan du Livre. — Anne Marie Gasztowtt : *Pierre Lasserre*, Le Divan. Mémento. — **15 Janvier :** Anatole France : *Rabelais*, Calmann-Lévy. — *Œuvres de François Rabelais*, Edition critique publiée sous la direction de Abel Lefranc, tome cinquième. Introduction par Abel Lefranc. Texte et notes par Henri Clouzot, Dr. Paul Delaunay, Jean Plattard et Jean Porcher, Libr. Honoré Champion. — Abel Lefranc : *Rabelais et le Pouvoir royal*, Discours prononcé en séance publique des Cinq Académies, Firmin-Didot. — Maximin Deloche : *Richelieu et les Femmes*, Edit. Emile-Paul frères. — **1er Février :** Ernest Seillière : *Baudelaire*, Armand Colin. — Pierre Dufay : *Autour de Baudelaire : Poulet-Malassis l'éditeur et l'ami, Madame Sabatier, la Muse et la Madone*, Au Cabinet du Livre. — André Fontainas : *Verlaine-Rimbaud, ce qu'on présume de leurs relations, ce qu'on en sait*, Librairie de France. — André Fontainas : *Tableau de la poésie française d'aujourd'hui*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Ajalbert : *L'En-Avant de Mistral*, Denoël et Steele. — **15 Février :** Louis Madelin : *La Fronde*, Plon. — *Mémoires de Robert Challes, écrivain du roi.* Publiés par A. Augustin Thierry, Plon. — **15 Mars :** Maurice Levaillant : *L'Œuvre de Victor Hugo*, Poésie, Prose, Théâtre. Delagrave. — Georges Lote : *En Préface à Hernani. Cent ans après*, J. Gamber. — Louis Guimbaud : *La mère de Victor Hugo*, 1772-1821, d'après des documents inédits, Plon. — Claudius Grillet : *Victor Hugo spirite*, Emmanuel Vitte. — **1er Avril :** Georges Duhamel : *Querelles de famille*, Mercure de France. — Jean Royère : *Mallarmé*, Messein. — André Billy : *Intimités littéraires*, Flammarion. — Areno Iukhantor : *Boniments*, Editions d'Asie. — Paul Jamati : *Préface au Choix de Poèmes de Fernand Divoire*, Figuière. — Léon Daudet : *L'Entre-Deux guerres*, Grasset. — Mémento. — **15 Avril :** André Billy : *Diderot*, Les Editions de France. — Denis Diderot : *Correspondance inédite*, publiée d'après les manuscrits originaux, avec des introductions et des notes par André Babelon, 2 vol.,

Librairie Gallimard. — Mémento. — **1ᵉʳ Mai :** Charles Maurras : *Prologue d'un Essai sur la critique.* La Porte Etroite. — Charles Maurras : *Dictionnaire politique et critique* établi par les soins de Pierre Chardon, A la Cité des Livres. — Dʳ Charles Gillouin : *Journal d'un Chrétien-philosophe*, avec une introduction de René Gillouin. Nouv. Libr. Française. — Emile Zavie : *D'Arkhangel au Golfe Persique*, Gallimard. — **15 Mai :** Racine : *Andromaque, Les Plaideurs, Britannicus*, Introduction, notes et commentaires par Daniel Mornet, Professeur à la Sorbonne, Mellottée. — Racine : *Théâtre complet.* Texte établi et annoté par Edmond Pilon et René Groos, La Pléiade. — Emile Faguet : *Histoire de la Poésie Française, de la Renaissance au Romantisme*, V. *Nicolas Boileau* (1636-1711), Boivin. — La Bruyère : *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, suivis du *Discours à l'Académie et précédés de la traduction de Théophraste.* Préface et Notes de Georges Mongrédien, Garnier frères. — Henri d'Alméras : *Le Roman comique de Scarron*, Edgar Malfère. — **1ᵉʳ Juin :** Daniel Rops : *Le monde sans âme*, La Palatine à la librairie Plon. — Jean Royère : *Frontons* (*Baudelaire, Verlaine, Renan, Mallarmé, Signoret, Gasquet, Nau, Ghil*, etc.), éditions Scheur. — Lugné-Poë : *Acrobaties : Souvenirs et impressions de théâtre* (1894-1902), Librairie Gallimard. — Henri Barbusse : *Zola*, Librairie Gallimard. — Alfred Bruneau : *A l'ombre d'un grand cœur* (*Souvenirs d'une collaboration*), Fasquelle. — **15 Juin :** R. P. Labat : *Voyages aux Isles de l'Amérique* (*Antilles*). Trente-deux illustrations d'après les documents de l'époque. Avant-Propos de A. t'Serstevens, 2 vol., Editions Duchartre. — *Le Cabinet secret du Parnasse.* Recueil des poésies libres, rares ou peu connues, pour servir de Supplément aux Œuvres dites complètes des poètes français. François de Malherbe et ses escholiers. *François de Malherbe, le Président Maynard, Racan, Yvrande.* Textes revus sur les Editions anciennes et les manuscrits et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire, par Louis Perceau, Au Cabinet du Livre. — **1ᵉʳ Juillet :** Comtesse de Noailles : *Le Livre de ma vie*, Hachette. — Jean Cocteau : *Essai de critique indirecte*, Grasset. — Maurice Martin du Gard : *Moralités libérales*, Nouvelle Revue Critique. — René Crevel : *Le Clavecin de Diderot*, Editions surréalistes. — Georges Périn : *Sous un certain jour*, Hors commerce. — Suzanne Lavaud : *Marie Lenéru*, Société française d'Editions littéraires et techniques. — Jacqueline d'Hariel, E. Gerber : *La Vie cosmopolite de Maurice Dekobra*, Nouvelle Librairie française. — **15 Juillet :** André Monglond : *La France révolutionnaire et impériale. Annales de Bibliographie méthodique et Description des livres illustrés*, t. I et II, 1789-1793, et *Index* des tomes I et II, Grenoble, Editions B. Arthaud, 3 vol. in-8°. — C. A. Sainte-Beuve : *Port-Royal. Tables analytiques et chronologiques* établies par René-Louis Doyon, La Connaissance. — **1ᵉʳ Août :** Maurice Souriau : *Histoire du Parnasse*, Editions Spes. — René Jasinski : *Poésies complètes de Théophile Gautier*, Collection des Classiques Français, Firmin Didot. — Luc Durtain : *D'homme à homme*, Flammarion. — Marie-Thérèse Gadala : *Ombres*, Editions de la Revue Mondiale. — Amédée Fayol : *Auteuil au cours des âges.* Librairie Potier. — **15 Août :** Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français*, XIXᵉ siècle (*Madame de Staël, Chateaubriand*, 2 vol.; *Marceline Desbordes-Valmore, Sainte-Beuve, Leconte de Lisle, Banville, Baudelaire, Sully-Prudhomme, Etudes diverses*, 1 vol.). Etudes des Lundis et des portraits classés selon un ordre nouveau et annotés par Maurice Allem, Garnier Frères. — Boyer d'Agen : *La guitare de Marceline Desbordes-Valmore*, Marcel Seheur. — *Poésies complètes de Marceline Desbordes-Valmore*, publiées par Bertrand Guégan, avec des notes et des variantes, tome premier, Editions du Trianon. — *Les Cahiers de Ondine Valmore*, avec une Introduction et des Notes de Albert Caplain, Conservateur de la Bibliothèque de Compiègne, et la reproduction de trois dessins d'Ondine Valmore, Ch. Bosse. — **1ᵉʳ Septembre :** *Textes choisis de Jean Giraudoux* réunis et présentés par René Lalou, Bernard Grasset. — René Dumesnil : *La publication d' « En*

Route » de *J.-K. Huymans*, Edgar Malfère. — Ernest Seillière : *J.-K. Huysmans*, Bernard Grasset. — **15 Septembre** : *La Rhétorique des Dieux et autres pièces de luth de Denis Gaultier* par André Tessier. Reproduction en fac-similé photoypiquc. Avec une préface historique, des notes du transcripteur et l'étude artistique du manuscrit par Jean Cordey, conservateur à la Bibliothèque nationale, Libr. E. Droz. — *Cartouche et Mandrin d'après les Livrets de Colportage avec des images populaires*. Introduction par Fernand Fleuret, Firmin-Didot. — *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même*, tome IX, Introduction de Raoul Vèze; tome X, Introduction de Edouard Meynial, La Sirène. — Lorenzo da Ponte : *Mémoires suivis de Lettres inédites de Lorenzo da Ponte à Jacques Casanova*. Préface et notes de Raoul Vèze, Henri Jonquières. — Constantin Photiadès : *Les Vies du Comte de Cagliostro*, Grasset. — **15 Octobre** : André de Maricourt : *Ce bon abbé Prévost, l'auteur de Manon*, Libr. Hachette. — Jean-François Primo : *La Jeunesse dè Brissot*, Bernard Grasset. — **1er Novembre** : Félix Gaiffe : *Le Rire et la Scène française*, Boivin. — Edmond Sée : *Le Mouvement dramatique, 1930-1931*, Editions de France. — Charles Andler : *La vie de Lucien Herr*, Rieder. — Lucien Herr : *Choix d'écrits. I. Politique*, Rieder. — Lucien Herr : *Choix d'écrits. II. Philosophie, Histoire, Politique*. — Marcel Sauvage : *Jules et Edmond de Goncourt, leur œuvre*, Nouvelle Revue Critique. — **15 Novembre** : Léo Mouton : *Le Fondateur de l'Hôtel de Transylvanie, Jacques de Hillerin, conseiller-clerc au Parlement de Paris, 1573-1664*. Mairie du VIe arrondissement, Société historique. — Eléanor J. Pellet : *Gabriel Gilbert*, The Johns Hopkins Press, Baltimore, et les Presses universitaires françaises, Paris. — Saint-Evremont : *La Comédie des Académistes*, publ. avec une introduction par G. L. Van Roosbroeck, The Institute of French Studies, New-York. — **1er Décembre** : André Rousseaux : *Ames et Visages du XXe siècle*, Grasset. — Jean Maxence : *Positions*, Revue française. — Henri Massis : *Dix ans après*, Les Cahiers de la Quinzaine, Desclée De Brouwer. — René de Planhol : *Le monde à l'envers*, Cahiers d'Occident, Editions du Siècle. — Max Jacob : *Bourgeois de France et d'ailleurs*, Gallimard. — **15 Décembre** : Ermold Le Noir : *Poème sur Louis Le Pieux et Epîtres au roi Pépin*, édités et traduits par Edmond Faral, Libr. Honoré Champion. — *La Chanson de la Croisade Albigeoise*, éditée et traduite du provençal par Eugène Martin-Chabot, tome Ier, *La Chanson de Guillaume de Tudèle*, Libr. Honoré Champion. — Herbert King Stone : *Les Vers de Thibaud de Marly*, poème didactique du XIIe siècle publié intégralement pour la première fois avec une introduction, des notes et un glossaire, Libr. E. Droz. — *Poèmes et Récits de la vieille France. XV. Lais et Fabliaux du XIIIe siècle*, traduits et précédés d'une introduction par Louis Brandin, E. de Boccard. — Abbé Joseph Delacotte : *Guillaume de Digulleville. Trois Romans-Poèmes du XIVe siècle*, Desclée De Brouwer. — Mémento.

LITTERATURE COMPAREE

15 Janvier : René Lote : *Explication de la Littérature allemande*; Boivin. — Klugmann et Dumesnil de Gramont : *De Luther à Wagner*, 2 vol.; Vrin. — P. Hazard : *Don Quihotte et Cervantes*; Mellotée. — Maurice Bardon : *Don Quichotte en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, 1605-1815*, 2 forts vol.; Champion. — Albert-J. Farmer : *Le Mouvement esthétique et « décadent » en Angleterre*, 1813-1900; Champion. — Eva Turner Clark : *Hidden Allusions in Shakespeare's* Plays. — E. S. Oliver : *The Endless Adventure*, 2e vol.; Macmillan. — Rodney S. Paisley : *Private Sea Journals of Admiral Sir Thomas Paisley;* Dent. — **1er Mai** : Le centenaire de Gœthe. — G. Connes : *Etat des Etudes shakeaspeariennes*, Didier. — Jean Loiseau, *Abraham Cowley*, Didier.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : D. Joyet-Lavergne : *La Physico-chimie de la Sexua-*

lité, Protoplasma Monographien, Borntraeger, à Berlin. — Léon Binet : *La Vie de la Mante religieuse,* Vigot. — Mémento. — **15 Janvier :** André Cœuroy et Jean Mercier : *Panorama de la radio,* Kra. — Paul Berché : *Pratique et théorie de la T. S. F.,* Publications et éditions françaises de T. S. F. — F. Bedeau : *Cours élémentaire de télégraphie et téléphonie sans fil,* Vuibert. — Pierre Hémardinquer : *Le cinématographe sonore,* Eyrolles. — Mémento. — **15 Février :** H. Courteix et H. Thésio : *Electrification domestique,* Béranger. — Marcel Boll : *L'électricité à la ville, à la campagne, en auto,* Larousse. — Marcel Boll : *Qu'est-ce que le hasard? l'énergie? le vide? la chaleur? la lumière? l'électricité? le son?* Larousse. — **1er Mars :** *Une nouvelle* revue illustrée d'histoire naturelle : *La Terre et la Vie,* Société Nationale d'Acclimatation de France. — **15 Mars :** Livres de médecins : André Strohl et divers : *Leçons de physico-chimie,* Masson; Léon Gally et Pierre Rousseau : *Electrologie et radiologie médicales,* Colin. — La grécomanie du Sénat. — Le « docteur » Gustave Le Bon. — Mémento. — **1er Avril :** Au sujet du livre de M. Joyet-Lavergne. — Alfred Lacroix : *Figures de Savants,* 2 volumes, Gauthier-Villars. — Albert Bayet : *La Morale de la Science,* Presses Universitaires. — **15 Avril :** *Les cahiers rationalistes,* 44, rue de Lille. — Henri Mineur : *L'Univers tel que le révèle l'astronomie moderne,* 3 fr., Union rationaliste. — Albert Bayet : *La morale de la science,* 10 fr., Union rationaliste. — **1er Mai :** Abbé Léon Tolmer : *les Becs Croisés en Normandie,* Jouan et Bigot, à Caen. — P. Vayssière : *les Sauterelles,* La Terre et la Vie, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — E. L. Bouvier : *la Menace de l'Insecte,* Revue générale des Sciences, janvier 1932. — **15 Mai :** P.-A.-M. Dirac : *Les principes de la mécanique quantique,* Les Presses Universitaires. — Léon Brillouin : *L'atome de Bohr,* Les Presses Universitaires. — Werner Heisenberg: *Les principes physiques de la théorie des quanta,* Gauthier-Villars. — Marcel Boll: *L'idée générale de la mécanique ondulatoire et de ses premières applications,* Hermann. — Mémento. — **1er Juin :** Docteur Binet-Sanglé: *Les Ancêtres de l'Homme,* Albin Michel. — Daniel Rosa: *L'Ologénèse,* Nouvelle théorie de l'évolution et de la distribution géographique des êtres vivants, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — **15 Juin :** M. Haïssinsky: *L'atomistique moderne et la chimie,* Doin. — Eugène Darmois: *Orthohydrogène et parahydrogène,* Hermann. — Maurice de Broglie: *La désintégration des éléments,* Hermann. — André Travers: *Leçons de chimie,* 2 tomes, Vuibert. — **1er Juillet :** Etienne Rabaud: *Zoologie biologique,* fascicule I: Morphologie générale et système nerveux; Gauthier-Villars. — Jacques Millot: *Cicatrisation et Régénération,* Collection Armand Colin. — **15 Juillet :** Marcel Boll: *Exposé électronique des lois de l'électricité,* Hermann. — J. Sudria: *Les unités électriques,* Vuibert. — J. de Thellesme: *Les graphiques employés comme procédé d'exposition,* Dunod. — Mémento. — **1er Août :** Docteur Louis Roule: *Les Poissons et le Monde vivant des eaux; études ichtyologiques et philosophiques;* tome cinquième: larves et métamorphoses; 16 planches en trichromie et 74 dessins; Delagrave. — Docteur Louis Roule: *Manuel de Pisciculture,* Hachette. — Louis Perbal: *Quelques aperçus sur l'utilisation de la charpante osseuse par les animaux Vertébrés;* Doin. — **15 Août :** A. Berthoud: *Matière et atomes;* Doin. — E. N. da C. Andrade: *Le mécanisme de la nature,* traduction G. Malgorn; Dunod. — **1er Septembre :** Mme L. Randoin et H. Simonnet: *Les Vitamines;* Collection Armand Colin. — Auguste Lumière: *Anaphylaxie;* Actualités scientifiques et industrielles, J.-B. Baillière. — **15 Septembre:** Jules Lemoine et Auguste Blanc: *Traité de physique théorique et expérimentale* (Tome II: Acoustique et optique), Eyrolles. — Héloïs Ollivier: *Cours de physique générale* (Tome III: Mouvements vibratoires, acoustique, électroptique...), Hermann. — Maxime Hesse et Claude Amédée-Mannheim: *La photographie,* Colin. — **1er Octobre :** Charles Nicolle: *Biologie de l'invention;* Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — B. P. G. Hochreutiner: *Gœthe et la Science, Revue générale des Sciences,* juillet 1932.

— **15 Octobre** : Tobias Dantzig: *Le nombre, langage de la science*, traduction Georges Cros, Payot. — Emile Borel et Robert Deltheil: *La géométrie et les imaginaires*, Bibliothèque d'éducation par la science, Albin Michel. — **1er Novembre** : Joseph Needham: *Chemical Embryology*, Cambridge, the University Press. — **15 Novembre** : Gaston Bachelard: *Le pluralisme cohérent de la chimie moderne*, Vrin. — G. Florence et J. Enselme: *Les problèmes de la biochimie moderne;* préface de L. Hugounenq; Doin. — Georges Bouchard: *Chevreul*, Editions de la Madeleine. — **1er Décembre** : Une nouvelle collection scientifique, sous la direction de M. Robert Lévy : *Collection des Actualités biologiques*, Gauthier-Villars. — Boris Ephrussi : *La Culture des tissus.* — Marcel Abeloos : *La Régénération et les Problèmes de la morphogénèse.* — **15 Décembre** : Hans Reichenbach : *La philosophie scientifique* (*vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes*), traduction d'Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Mémento.

MUSEES ET COLLECTIONS

1er Janvier : Le legs Gustave Schlumberger à nos musées. — Exposition au Musée de l'Orangerie des dessins italiens des XIVe, XVe et XVIe siècles. — Au Musée des Arts décoratifs: exposition rétrospective des œuvres des fondateurs de l'Union syndicale des architectes français. — Nécrologie: Raymond Kœchlin. — Mémento. — **15 Mars** : Le cinquantenaire de l'Ecole du Louvre. — Transformations prochaines du Musée du Louvre. — A la Bibliothèque Nationale: exposition Pisanello. — Nouveaux musées provinciaux: le Musée de l'Œuvre Notre-Dame à Strasbourg; le Musée d'art ancien de la ville de Bordeaux; le Musée de Tourcoing. — Mémento. — **1er Mai** : Au Musée de l'Orangerie: exposition de « l'Art de Versailles ». — L'exposition des chefs-d'œuvre d'art français à la Bibliothèque Nationale. — La prochaine exposition du Musée des Arts décoratifs. — Exposition au Musée Condé, à Chantilly. — Mémento. — **1er Juillet** : Au Musée de l'Orangerie: Exposition des legs de Raymond Kœchlin aux musées de France. — A la Bibliothèque Nationale: Exposition de « *L'Encyclopédie* et les encyclopédistes ». — Aux Archives Nationales: Exposition de « La France religieuse du XVIIe au XIXe siècle ». — Au Musée des Arts décoratifs: Exposition de la Faïence française. — Au Petit Palais: Exposition Gustave Doré. — A la galerie Jean Charpentier: Exposition François Boucher. — Au Musée du Jeu de Paume: Exposition James Ensor. — Au Musée Condé, à Chantilly: Exposition de manuscrits enluminés. — Autres expositions. — Mémento. — **1er Septembre** : Au Musée d'ethnographie: réorganisation des collections; exposition des arts du Bénin. — Au Musée Galliera: exposition des « Métaux dans l'art ». — Une salle Lamartine au Musée Carnavalet. — L'atelier de Delacroix sauvé de la démolition et transformé en musée temporaire. — Exposition Chopin à la Bibliothèque polonaise. — Acquisition de la *Toilette* de Puvis de Chavannes pour le Louvre. — Au château de Maisons: exposition de « l'Art des jardins classiques ». — Le nouveau Musée Houdon à Versailles. — Inauguration du nouveau Musée La Tour à Saint-Quentin. — **1er Octobre** : Au Musée Guimet: reclassement des collections; expositions d'art persan. — Au Musée des Arts décoratifs: exposition rétrospective du château de Vincennes. — Au château de Compiègne: exposition commémorative du mariage du roi Léopold Ier de Belgique et de la princesse Louise d'Orléans; nouvelles salles Second Empire; enrichissements du musée de la Voiture et du Tourisme. — Expositions à Malmaison et au Musée Condé. — Mémento. — **1er Décembre** : L'exposition du centenaire de la mort de Gœthe à la Bibliothèque Nationale. — L'exposition du centenaire de la mort du Roi de Rome à l'Orangerie des Tuileries. — « Un siècle de caricature française » au Musée des Arts décoratifs. — Erratum.

MUSIQUE

15 Janvier : La *Troisième Symphonie*, en *sol mineur*, d'Albert Roussel,

— Le « synchronisme » des premières auditions. — Pour que l'on revienne au diapason normal. — **1er Février** : Théâtre National de l'Opéra : *Maximilien*, opéra historique en trois actes et neuf tableaux, d'après M. Franz Werfel, livret de M. R. S. Hoffmann, adaptation française de M. Armand Lunel, musique de M. Darius Milhaud. — Concerts Lamoureux : *Festival Florent Schmitt.* — Une séance de Musique Française contemporaine, présentée par M. P.-O. Ferroud au Théâtre du Vieux-Colombier. — **15 Février** : Maurice Ravel : *Concerto* pour piano et orchestre. — La cinquantième de l'*Heure Espagnole* à l'Opéra. — Reprises de *Giselle* et du *Spectre de la Rose.* — Festivals Honegger et Prokofieff. — *Les Concerts pour les Enfants* de Mme Marty-Zipélius. — **1er Mars** : Théâtre National de l'Opéra-Comique : *Eros vainqueur*, conte lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème de Jean Lorrain, musique de M. Pierre de Bréville. — La *Sinfonietta* de M. Serge Prokofieff ; le *Divertissement* de M. Gabriel Pierné ; le *Concerto* de M. Jean Cras ; le *Capriccio* de M. Tomasi ; M. Boutnikoff ; Mlles Elsa Barraine et Claude Arrieu. — Pour les Professeurs du Conservatoire. — **15 Mars** : Concert de la Société des Etudes mozartiennes. — Francis Casadessus : *La Vision d'Olivier Métra*, aux Concerts Lamoureux. — Concerts Pasdeloup : *Légende du Grand Saint Nicolas*, de M. D.-E. Inghelbrecht. — Orchestre Symphonique de Paris : MM. Dimitri Mitropoulos et Slonimsky ; Concerto de M. Bela Bartok. — **1er Avril** : Théâtre National de l'Opéra : *Elektra*, tragédie en un acte de Hugo von Hofmannsthal (traduction française de H. Gauthier-Villars), musique de M. Richard Strauss. — **15 Avril** : La question de l'Opéra. — Opéra-Comique : première représentation du *Roi Bossu*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Albert Carré, musique de Mlle Elsa Barraine ; reprise des *Pêcheurs de Perles*, opéra en trois actes, livret de E. Cormon et Michel Carré, musique de Georges Bizet. — Concerts divers : œuvres nouvelles de MM. Serge Prokofieff, Claude Delvincourt, Henri Tomasi. — **1er Mai** : La crise des théâtres : M. Jacques Rouché à l'Opéra. — Opéra-Comique : *Maison à Vendre*, opéra-comique en un acte, paroles de A. Duval, musique de Dalayrac ; *Les Voitures Versées*, opéra-comique en deux actes, paroles de Dupaty, musique d'A. Boïeldieu. — Le deuxième centenaire de Fr.-J. Haydn. — Le Salon des Peintres-Musiciens. — **15 Mai** : Opéra : reprise des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg.* — Opéra-Comique : Première représentation de *La Femme nue*, drame lyrique en quatre actes, d'après Henry Bataille, musique de M. Henry Février. — Concerts : *La Métamorphose d'Eve*, de M. D.-E. Inghelbrecht ; un festival Florent Schmitt. Société des Etudes Mozartiennes. — *Société Nationale :* Œuvres Nouvelles de MM. Maurice Emmanuel, Robert Casadessus et Georges Dandelot. Concerts de Mme C. Croiza et de M. Jean Doyen. — Société des Amis des Artistes. — **1er Juin** : M. Wilhelm Furtwängler et l'Orchestre Philharmonique de Berlin. — M. Wilhelm Mengelberg et le Concertgebouw. — Malfaisance du snobisme. — Œuvres nouvelles de MM. Mihalovici, Martinů, Conrad Beck et Harsanyi. — Festival Vincent d'Indy à la Société Nationale. — **15 Juin** : Opéra-Comique : première représentation de *Reflets*, ballet en un acte de M. Florent Schmitt ; reprise de *Dans l'Ombre de la Cathédrale*, drame lyrique en trois actes. — Opéra : reprise d'*Alceste*. — Mort de Pierre Sechiari. — **1er Juillet** : Opéra-Comique (Saison Russe) : *Le Prince Igor*, opéra de Borodine ; *Mozart et Salieri*, opéra de Rimski-Korsakoff (première représentation à Paris). — Ballets : *Etude*, de Bach ; *La Princesse Cygne*, de Rimski-Korsakoff. — Société Musicale Indépendante. — Concerts divers. — **15 Juillet** : Fin de saison : Galas divers et Ballets russes. — *Divertissement*, à l'Opéra. — Marcel Delannoy, lauréat de la Fondation Blumenthal. — **15 Septembre** : Stoyan Djoudjeff : *Rythme et Mesure dans la Musique populaire bulgare.* — A propos d'un article de Jack Hylton sur le Jazz. — **1er Octobre** : Les théâtres lyriques subventionnés et la question de l'Opéra-Comique. — Le « Synchronisme des concerts ». — **15 Octobre** : Mort de Jean Cras. — La question des Théâtres lyriques subventionnés et la radiodiffusion. — **1er Novembre** : La crise de l'Opéra-Comique. — La réouverture des Concerts : *Fantaisie romantique*, de J. Larmanjat. —

15 Novembre : Théâtres lyriques et T. S. F. — Premières auditions : *Concert dans le Goût théâtral*, de François Couperin. — *La Mort d'Orphée*, d'Hector Berlioz. — **1er Décembre** : Opéra : première représentation d'*Un Jardin sur l'Oronte*, drame lyrique en quatre actes et huit tableaux, tiré du roman de Maurice Barrès par M. Franc-Nohain ; musique de M. Alfred Bachelet. — Premières auditions du *Concertstück* de M. Tibor Harsanyi, de la *Suite Symphonique* de M. Jacques Ibert, et de *Croquis de Théâtre* de Mlle Jeanne Leleu. — L'orgue électronique de MM. Coupleux et Givelet. — **15 Décembre** : Le statut de la Radiodiffusion, les concerts et les théâtres lyriques subventionnés. — Premières auditions : *Symphonie* de M. Jean Françaix, à l'Orchestre Symphonique de Paris ; trois *Chansons des Trains et des Gares*, de M. Hector Fraggi, aux Concerts Poulet ; *Concerto* de Kassern, pour voix et orchestre, aux Concerts Pasdeloup ; M. Pierre Dupont à l'Orchestre Symphonique de Paris ; MM. Chédécal et Bénedetti ; conférences de la Société Charles Cros. — La réouverture de l'Opéra-Comique. — *Le Pays du Sourire*, à la Gaîté.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

15 Février : Robespierre et Boilly.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Février : Chez le Comte Dillon, Journal d'un Inconnu. — **1er Mars** : Encore un faux du colonel Henry. — **1er Juillet** : Le mystère des 99 jours. — **15 Août** : Qui était le Masque de Fer? — **1er Septembre** : Du *Mercure de France* et d'une loueuse de chaises de Bordeaux. — **1er Novembre** : A propos du Masque de Fer. — **15 Novembre** : Souvenirs princiers.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

15 Janvier : Un pastiche de Flaubert pris pour un original. — **15 Mars** : La pension d'Henri Heine. — **1er Juin** : La Grammaire de l'Académie. — **15 Juin** : Jules Vallès à Nantes. — **1er Juillet** : Hamlet et Marie Stuart. — **15 Juillet** : Au pays natal de Jules Renard. — **1er Août** : Les Sons du français, la *Grammaire de l'Académie* et les *Observations* de M. Ferdinand Brunot. — **1er Septembre** : Sur Mme Franklin-Grout, la nièce de Flaubert. — **15 Septembre** : Inédits d'Ondine Valmore. — **1er Octobre** : Quelques lettres de Léon Bloy à François Coppé. — **15 Octobre** : A propos du bi-centenaire de la naissance du poète Thomas. — **1er Novembre** : Madame Derville de *Rouge et Noir*.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

1er Mars : Emmanuel Buenzod : *Mozart*, Rieder. — Charles Tournemire : *César Franck*, Delagrave. — Mémento. — **15 Juillet** : René Peter : *Claude Debussy*, Librairie Gallimard. — **1er Septembre** : Alfred Cortot : *La Musique française de Piano*, Rieder. — **15 Septembre** : La Jeunesse et le Roman de Méhul.

ORIENTALISME

15 Juillet : Dr J.-C. Mardrus : *Pages Capitales*, Fasquelle, 1931. — Fr. Propato : *Rubaiyat de Omar-i-Khayyam*, Paris, Bourdon, 1930. — Gaston Bouthoul : *Ibn-Khaldoun. Sa philosophie sociale.* Geuthner, 1930. — R. Lingat : *L'esclavage privé dans le vieux droit siamois.* — **15 Septembre** : Rabindranath Tagore : *Lettres à un ami ;* introduction de C.-F. Andrews ; trad. de Jane Droz-Viguié ; Rieder, 1931. — G. Dandoy S. J. : *L'ontologie du Védanta ;* trad. de L.-M. Gauthier, Desclée de Brouwer, 1932. — René Guénon : *Les états multiples de l'être ;* Ed. Véga, 1932.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

15 Janvier : W. Korsak : *Les Prisonniers*, Payot. — **1er Février** : Docteur F. Adam : *Sentinelles... prenez garde à vous...*, Am. Legrand. —

15 Mars : Albert Jamet: *La Guerre vue par un paysan*, Albin Michel. — René Clozier : *Zouaves*, A. Redier. — H. de C.: *Sous le canon des barbares*, Argo. — P. Lœvenbruck: *Bouches inutiles*, Tallandier. — Roger Labric: *Classe 14*, Société du Chevaleret. — Albert Pillard: *Classe 15*, J. Tallandier. — Pierre Clair: *Secteurs d'enfer*, J. Tallandier. — Michel T.: *La Surprise*, J. Tallandier. — *Chansons anglaises de la Grande Guerre.* — **15 Avril** : Général Mordacq: *Le Ministère Clemenceau. Journal d'un témoin*, 4 vol., Plon. — Colonel Herbillon: *Du général en chef au Gouvernement. Journal d'un officier de liaison*, 2 vol. gr. in-8, Tallandier. — Lieutenant-colonel Fabry: *Joffre et son destin*, in-8, Lavauzelle. — Cap. Liddell Hart: *Réputations*, in-8, Payot. — Lieutenant-colonel H. Mélot: *La mission du général Pau aux Balkans et en Russie* (fév.-avril 1915), in-8, Payot. — Cap. Popov: *Souvenirs d'un grenadier du Caucase* (1914-20), in-8, Payot. — **1er Juin** : Bernadotte E. Schmitt: *Comment vint la guerre* (1914), A. Costes, 2 vol. — S. B. Fay: *Les Origines de la Guerre mondiale*, tome II, Rieder. — **1er Juillet** : André Chéradame: *Sam, à votre tour, payez!* Editions du Français réaliste, 1931. — Général Galet: *S. M. le Roi Albert, Commandant en chef, devant l'invasion allemande*, Plon. — Col. Lebaud: *Actes de guerre* (1914-17), Lavauzelle. — Commandant R. Michel: *Un combat de rencontre. Monthyon* (1914), Berger-Levrault. — Cap. de vaisseau A. Laurens: *Le Commandement naval en Méditerranée* (1914-18), Payot. — Mémento. — **15 Juillet** : Général Pershing: *Mes souvenirs de guerre*, 2 v., Plon. — A. Vierset: *Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique*, Plon. — Général Ferry: *Des Champs de bataille au Désarmement*, Quérelle. — **1er Août** : Edwin-Erich Dwinger: *Entre les Rouges et les Blancs* (1919-1920); Payot. — **1er Septembre** : *Les Carnets de Gallieni*, publiés par son fils, avec notes de P.-B. Gheusi; Albin Michel. — Benito Mussolini: *Mon Journal de Guerre*, Editions du Cavalier. — **1er Novembre** : Commandant Ladoux: *Mémoires de guerre secrets; 1: les Chasseurs d'espions; comment j'ai fait arrêter Mata Hari; 2: Marthe Richard;* Editions du Masque. — Sir George Aston : *Secret Service;* Payot. — **1er Décembre** : Michel Corday : *L'envers de la guerre;* Flammarion, 2 vol. — Louis-N. Le Roux : *L'Irlande militante : la vie de Patrice Pearse;* Rennes, Imp. Commerciale de Bretagne. Mémento. — **15 Décembre** : Ministère des Affaires étrangères... *Origines de la guerre de 1914. Documents diplomatiques français...* 1re série... Tome III; A. Costes.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : S. Freud: *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, N. R. F. (Documents bleus, 19), 1930. — *Délire et rêves dans un ouvrage littéraire: la « Gradiva » de Jensen*, précédé du texte. Ibid. (33), 1931. — Docteur René Laforgue: *L'échec de Baudelaire*, Paris, Denoël et Steele, 1931. — Docteur Claude Testu, *Essai psychologique sur Villiers de l'Isle-Adam*, Jouve, 1931. — **15 Février** : Léon Brunschvicg, *De la connaissance de soi*, Alcan, 1931. — **15 Mai** : Psychologie. — Charles Baudouin: *Mobilisation de l'Energie*. Paris, Institut Pelman, 1931 (35, rue Boissy-d'Anglas). — **1er Juillet** : Kang Woo: *Les trois théories politiques du Tch'ouen ts'ieou interprétées par Tong Tchong-chou d'après les principes de l'école de Kong-yang*, Presses Universitaires de France, 1932. — Henri Borel: *Wu wei: fantaisie inspirée par la philosophie de Lao-tsz'* — traduit du hollandais par Félicia Barbier. Ed. du Monde nouveau, 1931. — Pierre Brunet: *Maupertuis: I. Etude biographique.* — *II. L'œuvre.* Paris, Blanchard, 1929. Deux grands in-8° de 202 et 495 pages. — Hélène Metzger: *Newton, Stahl, Boerhaave et la doctrine chimique*. Alcan, 1930, 8°, 332 pages. — **1er Août** : Psychanalyse. — Docteur René Allendy: *La Psychanalyse. Doctrine et applications*. Denoël et Steele, 1931. — Ch. Baudouin: *L'âme enfantine et la psychanalyse*, Delachaux et Niestlé, 1931. — C.-G. Jung: *Métamorphoses et symboles de la Libido*, Ed. Montaigne. — **1er Septembre** : H. Bergson: *Les deux sources de la morale et de la religion;* Alcan, 1932. — **1er Novembre** : Georges Gurvitch: *Les tendances*

actuelles de la philosophie allemande. Préface de L. Brunschvicg. Vrin, 1930. — Emmanuel Levinas: *La théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl.* Alcan, 1930. — *Recherches philosophiques*, I, 1931-1932. Paris, Boivin, in-8° de VIII-518 p.

LES POEMES

1er Janvier : Raoul Hautier: *Lettres suivies d'un Poème pour Pandore*, s. n. d'éditeur. — Paul Palgen: *La Pourpre sur les Crassiers*, Editions de la Société des Poètes Ardennais. — Raoul Auclair: *Un et Mille*, « Le Rouge et le Noir ». — André Berry: *Le Jardin des Amants*, « Aux Editions du Grand Pin ». — Georges-Edouard Hirsch: *De l'Aube à Midi*, Editions Babu. — André Marcou: *La Cathédrale de Soi-Même*, « Aux Editions du Centaure ». — J.-L. Aubrun: *La Guerre*, Doudet. — Robert de Bédarrieux: *Les Cortèges*, P. Léger-Bélair. — **15 Janvier :** Alec Scouffi: *Le Violon Mécanique*, Messein. — Emmanuel Aegerter: *Feux Saint-Elme*, Messein. — Robert Houdelot: *Le Cantique de Roméo*, E. Figuière. — Adrien Gillouin: *Jours Rustiques*, Valence, impr. Charpin. — Michel de Bellomayre: *L'Ame tragique des choses*, Toulouse, impr. du Sud-Ouest. — Claude-Maurice Robert: *Seul à Seul*, Soubiron. — Victor Lévy: *Le livre des Chansons et des Prières*, éditions J. Snell. — **1er Février :** Jacques-Trève: *Poésies, Les Soupirs de Memnon, Des Sons de cloche sur l'abîme*, « Editions Pythagore ». — Louis Lefebvre: *Les Vergers Humains*, « Le Rouge et le Noir ». — Emile Ripert: *Dans ses quinze ans était Mireille*, « Editions de la Revue des Poètes ». — Jean Lebrau: *Béarn*, « Editions de la Herrade ». — Philippe Chabaneix: *Dix Romances*, « La Chapelle des Moulins ». — Pierre-Jean Jouve: *Les Noces*, Nouvelle Revue Française. — **15 Février :** Yanette Delétang-Tardif: *Vol des Oiseaux*, Aristide Quillet. — Solange Rosenmark: *Amour, cher menteur*, « Les Presses Universitaires de France ». — Ferdine Héria : *Poèmes Tristes*, Figuière. — Germaine de la Boutetière: *Vous chantiez, grillons*, « La Revue des Poètes ». — Comtesse R. de Dampierre: *Amor... Roma*, Figuière. — Roger Chatain: *Feuilles mortes et Renouveau*, « la Jeune Académie ». — Roger Hollier-Larousse: *Premiers Vers*, L. Jouan et R. Bigot. — Claude de Fréminville: *Le Cœur aux Fenêtres ouvertes*, « la Jeune Académie ». — Pierre Moussarie: *Au vent...* « la Bouteille à la mer ». — **1er Mars :** Gilbert Mauge: *Le Voyage dans l'Esprit*, « Editions du Sagittaire ». — Georges Friedmann: *Ville qui n'a pas de fin!...*, « Nouvelle Revue Française ». — Joseph Rivière: *Fièvre jaune; lueurs grises*, « Les Ecrivains Indépendants ». — Bernard Esdras-Gosse: *Longueur d'ondes: 309 m.*, « La Feuille en 4 ». — Charles Laubiès: *Symphonie Pastorale*, Grenoble, Allier père et fils. — Claude Cordès: *La Ville noire*, Edit. de la Revue des Poètes. — **15 Mars :** André Berry: *Contes Milésiens*, « Editions du Trianon ». — Armand Godoy: *Le Poème de l'Atlantique*, Emile-Paul frères. — René Violaines: *La Lampe d'Automne*, « Editions du Centaure », Bordeaux. — Jacques Clémenceau de la Locquerie: *Quelques Lignes*, s. n. d'éditeur. — Roger Normand: *Chantons-nous la romance*, « la Courte Paille ». — **1er Avril:** Henri-Philippe Livet: *Palmes*, « la Presse à Bras ». — Robert Garrisson: *Poèmes pour Antigone*, Figuière. — Robert Lacroix de l'Isle: *L'Amour au Cœur*, « la Caravelle ». — Camille Marignac: *Cœur dans l'ombre*, « la Caravelle ». — Heiman Padova: *Diagonales*, « la Caravelle ». — André Guibert-Lassalle: *Au visage des Cieux*, Messein. — Jean Roussel: *Les Clartés éternelles*, « la Vie mondiale », Alger. — **15 Avril:** Charles Le Goffic: *Poésies complètes*, tome II, Plon. — Lucien Rolmer: *Chants perdus*, Messein. — Edmond Estève: *Poèmes*, Perrin. — Abbé Fr. Jh.-M. Rouillot: *Prières et soupirs*, « Editions Spes ». — André Turquet: *Le Livre des Oiseaux*, Alph. Lemerre. — Hélène Dedet-Hollier: *De mon Cœur à ma Lyre*, chez l'auteur. — **1er Mai :** Fernand Gregh: *La Gloire du Cœur*, Flammarion. — Henri Strentz: *Complaintes pour les Innocents*, « Editions Pythagore ». — Gabriel Sarrazin: *L'Hymne Suprême*, « Collection la Primevère ». — Pierre Camo: *Heptaméron poétique*, « la Muse fran-

çaise ». — **15 Mai** : Mario Meunier: *Sappho, Anacréon et Anacréontiques*, Bernard Grasset. — Charle-Auvrey: *Passerelles*, « Editions de la Caravelle ». — Jules Supervielle: *Gravitations*, « Nouvelle Revue Française ». — **1er Juin** : Fagus: *Frère Tranquille à Elseneur*, Edgar Malfère. — André Romane: *Les Ténèbres Ensoleillées*, « Les Gémeaux ». — Fernand Marc: *Chansons*, « Editions Sagesse ». — Max Jacob: *Rivage*, « Cahiers Libres ». — Henri Brenier: *Laques et Cloisonnés*, « La Revue des Poètes ». — René de Vauvilliers: *Les Scintillements*, « Mercure de Flandre ». — **15 Juin** : Charles-Adolphe Cantacuzène: *Essai anthologique*, Messein. — Charles-Adolphe Cantacuzène: *L'Au-Delà de l'En-Deça*, Perrin. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Sonnets sans Echos*, etc., Perrin. — Odette Denux: *L'Automne Ensoleillée*, Chabas, Hossegor. — Marcel Chabot: *Dans l'ombre des chênes*, Messein. — Ali-Bert: *Anthologie des Poètes néo-classiques*, Messein. — Jacques-Noir: *La leçon de Courteline*, « le Cornet ». — **1er Juillet** : Sébastien-Charles Leconte: *Nuit à Gethsémani*, Alphonse Lemerre. — Paul Dermée: *Lyromancie*, « Editions des D. I. de l'Esprit Nouveau ». — Joseph Milbauer: *Ivre de Nuit*, « Editions Jean Budry ». — **15 Juillet** : Jean Pourtal de Ladevèze: *Lourde Rose Nocturne...*, « Le Divan ». — Alfred Droin: *Le Songe de la Terre*, Alexis Redier. — Jacques Reynaud: *Le Chemin de Saint-Jacques*, « Collection de Latinité ». — Louis-Carle Bonnard: *La Romance amoureuse*, « Librairie de France ». — George Bonnamour: *Le Songe de Shakespeare*, A. Delpeuch. — George Bonnamour: *A la gloire de Nice*, A. Delpeuch. — René Druart: *L'Epingleur de Haïkaï*, « Editions du Pampre ». — Henri Druart: *Pincements de cordes*, « Editions du Pampre ». — **1er Août** : Daniel Thaly: *Héliotrope, ou les Amants Inconnus*, « Le Divan ». — Léon Laleau : *Musique Nègre*, « Collection Indigène ». — Emmanuel-Flavia Léopold: *Le Vagabond*, « Les Imprimeries Gabelle », Carcassonne. — Vahan Portoukalian: *Au Pied de la Citadelle*, « Imprimerie V. Armen », Marseille. — **15 Août** : Gaston Pulings: *Perdre Cœur*, les Cahiers du Sud. — P.-C. Georges-François: *Poèmes d'outre-mer*, la Revue Mondiale. — Joseph Laplace: *Les Parfums rouges*, Editions des Roses. — Roland-Michel: *Les maudits, les truands*, la Maison des Ecrivains. — Jean Gilbert: *Pour mes Amis*, Maison du Bibliophile. — Martin Saint-René: *Le Sang des dieux*, Bibliothèque des Etudes Poétiques. — Albert Duvaut: *Poèmes Autunois*, Lemerre. — Hubert Pajot: *De mon courtil*, Studio technique d'Editeurs. — Raoul Lecomte: *Intailles*, Jouve. — Pierre Touton: *Hôtes et Gardiens*, La Caravelle. — **1er Septembre** : Roger Richard: *Adolescence*, Figuière. — Emile Vitta: *Le Rythme Universel*, Messein. — **15 Septembre** : Y. Vineuil: *Les Rues sont grises*, « Minutes ». — Milhyris: *La Douceur ancienne*, « La Caravelle ». — Germaine Saulnier: *Les Bohémiens en Voyage*, Messein. — Marie-Rose Michaud-Lapeyre: *La Paix*, Emile-Paul, frères. — Suzanne Malard: *Radiophonies*, « La Revue des Poètes ». — Suzie Bournet: *Jardin mystique*, « La Revue des Poètes ». — Janine Belmont: *La Route incertaine*, Lemerre. — Juana Richard Lesclide: *Le Rosaire d'Amour*, « La Caravelle ». — Lise Lamarre: *Les Chants de la Solitaire*, « La Revue Mondiale ». — **1er Octobre** : René Lacôte: *Le Fond des yeux*, « Demain ». — Jean Bonnefoy: *Visions de Rome*, « Les Gémeaux ». — Jean Bodin: *Alcide*, Jacques Haumont. — Pierre Créange: *Vers les Pays qui ne sont pas...*, Messein. — Louis-Maurice Jouffroy: *Degrés pour l'Escalier Mystique*, « La Renaissance du Livre ». — **15 Octobre** : Gaston Simon: *L'Ombre Dorée*, Lemerre. — Henri Maugis: *L'Ame de la France à travers ses grands poètes*, Lemerre. — Hubert Dubois: *L'Heure entre Chien et Loup*, « Les Cahiers du Sud ». — Armand Guibert: *Enfants de mon silence*, « Studio technique d'éditions », Toulouse. — Jean Hercourt: *Plein Air*, « Editions du groupe Jean Violette ». — Henri Dutheil: *Les Roses chair*, « Les Gémeaux ». — Jacques-Henri Pillionnel: *Les Graminées*, Messein. — Eugène Abita: *Les Chants du Cœur*, « La Caravelle ». — Pierre Valdelièvre: *La Poésie de la Mer*, « La Caravelle ». — **1er Novembre** : Philéas Lebesgue: *Campagne de France*, Liger-Bélair. — François-Paul Alibert: *Epigrammes*, « la Muse française ». — Yves-Gérard Le Dantec: *l'Aube Exaltée*,

« Cahiers de la Quinzaine ». — Canu-Tassilly: *la Gerbe vide*, Marcel Seheur. — **15 Novembre** : Franz Hellens: *Poésie de la Veille et du Lendemain*, « N. R. F. ». — René Fernandat: *Le Royaume des Cieux*, Garnier. — Charles Forot: *Odes*, « librairie de France ». — Jean Valmy-Baysse: *Le Cœur et les Yeux*, « aux éditions de la Guiterne ». — Gabriel Audisio : *Le Hautbois d'Amour*, P. et G. Soubiron. — **1er Décembre** : Jean Desthieux : *Psaumes*, « Heures Perdues ». — Jean Desthieux : *Les Noces Dolentes*, Marcel Seheur. — Noël-Jeandet : *La Nuit Inclinée*, Debienne, Saint-Amand-les-Eaux. — Germaine Maillet : *L'Office des Vierges*, « La Primevère ». — **15 Décembre** : Alexandre Guinle : *Atalante. Orphée. Ariane. Io, sonate lyrique en quatre mouvements, avec Hélène, fugue*, J. Peyronnet. — Louis de Gonzague Frick : *Vibones*, Figuière. — Fernand Laplaud : *Miroirs*, « Mercure Universel ». — Georges Lafourcade : *les Refuges*, « Marsyas ». — Arsène Yergath : *les Yeux limpides*, « la Bouteille à la Mer ». — Vincenzo Host : *Passion-Inquiétude*, G. Derencin, Fiume.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

1er Mars : Jean France: *Ligues et complots* (Librairie Gallimard). — **1er Août** : L'outrage public à la pudeur.

PREHISTOIRE

15 Février : Georges Goury: *Origine et Evolution de l'Homme*, Auguste Picard, 8°, 124 ill., 18 pl. — Gérard de Lacaze-Duthiers: *Philosophie de la Préhistoire*, Flammarion, 8°. — J. Déchelette et A. Grenier: *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, tome V, première partie, A. Picard, 8°, ill., cartes et plans. — Maurice Toussaint: *La Lorraine à l'époque gallo-romaine*, Nancy, Dory, 8°. — Peyrony et Bourrinet: *Les Fouilles de Tabaterie, Dordogne*, Périgueux, Ribes, 8°, ill. — Commandant Octobon: *La Question Tardenoisienne, station de Vieilles*, Le Mans, Monnoyer, 8°, ill. — Du même: *Documents pour servir à l'étude du Néolithique: le Pré-Campignien ou Campignien I, Station de Champlat*, Le Mans, Monnoyer, 8°, ill. — **1er Août** : Raoul Montandon: *Bibliographie générale des Travaux palethnologiques et archéologiques, France*, t. IV, Genève, Georg et Paris, Leroux, 8°. — Cdt. Octobon: *Enquête sur les figurations Néo et Enéolithiques; Statues-Menhirs, Stèles gravées, Dalles sculptées*, Paris, Nourry, 8°, ill. — Sautel, Gagnière et Germand: *Essais historiques sur le département de Vaucluse*, première partie, *La Préhistoire*, Lyon, Rey, 8°, ill. — Baron de Loé: *Catalogues des Musées d'Art et d'Histoire à Bruxelles, Belgique Ancienne*, t. II, *Les Ages du Métal*, Bruxelles, Vromant, 8° carré, ill. — Henri Hubert: *Les Celtes et l'Expansion Celtique jusqu'à l'époque de la Tène*, Paris, Renaissance du Livre, pet. 8° ill. — A. Vayson de Pradenne: *Les Fraudes en Archéologie préhistorique*, Paris, Nourry, 8°, ill.

PUBLICATIONS D'ART

1er Avril : Paul Brulat et G. Janneau: *La Peinture à travers les âges*, La Figuière. — Henri Serouya: *Initiation à la peinture d'aujourd'hui*, La Renaissance du Livre. — Jean Miccoa: *Perspectives sur l'Art*, Piton. — Henri Guerlin: *L'art enseigné par les maîtres. L'Esthétique*, Laurens. — Daniel Marquis-Sébie: *Le Message de Bourdelle*, L'Artisan du Livre. — Rainer Maria Rilke: *Lettres à Rodin*, Emile-Paul. — Arnold Goffin: *L'Art Primitif italien. La Peinture*, Desclée de Brouwer. — Ch. Magué: *Les Dentelles anciennes*, Les Editions pittoresques. — Pierre du Colombier: *L'Art français dans les cours rhénanes*, La Renaissance du Livre. — **15 Juillet** : Eugène Delacroix: *Journal*, Plon. — Camille Mauclair: *Le Greco*, Laurens. — M. Seuphor : *Greco*, « les Tendances nouvelles ». — **15 Décembre** : Robert Rey : *La renaissance du sentiment classique*, « Les Beaux-Arts ». — Théo Van Gogh : *Lettres à son frère Vincent*, Amsterdam. — Adolphe Basler : *Maurice Utrillo*, Crès. — Marc Chagall : *Ma Vie*, Stock. — Charles Kunstler : *Forain*, Rieder. — Edouard Michel : *Bruegel*, Crès.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Eugène Pujarniscle: *Philoxène, ou De la Littérature Coloniale*, Firmin-Didot et Cie. — Henri Dehérain: *Figures Coloniales françaises et étrangères*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — E.-F. Gautier: *Trois Héros*, Payot. — Jean Camp et André Corbier: *A Lyauteyville*, Editions N. E. A. — Maurice Besson: *La Tradition Coloniale Française*, Encyclopédie Gauthier-Villars. — Capitaine Salesse: *Le Problème Colonial allemand*, Charles-Lavauzelle et Cie. — Colonel breveté Jean Charbonneau: *Du Soleil et de la Gloire*, Charles-Lavauzelle et Cie. — Mariano H. Cornejo: *L'Equilibre des Continents*, Félix Alcan. — Eugène Pittard: *Le visage nouveau de la Turquie*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Général Meynier et Capitaine Nabal: *Guide pratique du Tourisme au Sahara*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — R. Delavignette: *Les Paysans noirs*, Stock. — Marcel Olivier: *Six ans de Politique sociale à Madagascar*, Bernard Grasset. — Maurice Martin du Gard: *Courrier d'Afrique*, Ernest Flammarion. — Maryse Valergne: *Oserai-je? Osera-t-il? Oserons-nous?* Edition de la Jeune Académie. — Marc Le Guillerme: *Brisants et Lames de fond*, Fasquelle. — Jean-Joseph Renaud: *New-York flamboie*, Fasquelle. — Marc Chadourne: *Chine*, Plon. — L. Jore: *Essai de Bibliographie du Pacifique*, Editions Duchartre. — René de Vauvilliers: *Les Scintillements*, Editions du Mercure de Flandre. — Solange Rosenmark: *Amour, cher Menteur*, Presses Universitaires de France. — **1er Février** : La Presse latine au Caire. — **15 Février** *Trente-deux ans de Colonisation Nord-Africaine*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Sylvain Lévi: *Indochine*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Roland Meyer: *Le Laos*, Imprimerie d'Extrême-Orient; *L'Annam*, Imprimerie d'Extrême-Orient. — G. Aymé: *Monographie du Ve Territoire militaire*, Imprimerie d'Extrême-Orient. — A. Monfleur: *Monographie de la Province du Darlac*, Imprimerie d'Extrême-Orient. — Pierre Gourou: *Le Tonkin*, Société d'Etudes Indochinoises. — P. Gastaldy: *La Cochinchine*, Société d'Editions Indochinoises. — René Morizon: *Monographie du Cambodge*, Imprimerie d'Extrême-Orient. — Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française: *La Mauritanie, Le Soudan, Le Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française, Le Niger, La Côte d'Ivoire, Le Dahomey, Le Sénégal, La Circonscription de Dakar et Dépendances, La Guinée, La Haute-Volta*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Guides des Colonies Françaises: Afrique Française, Indochine, Colonies de l'Océan Indien et de l'Océan Pacifique, Martinique, Guadeloupe, Guyane, Saint-Pierre-Miquelon, Madagascar, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Paul Reboux: *Le Paradis des Antilles françaises*. — Jean-Renaud: *Le Laos*. — René Maran: *Le Tchad de sable et d'or*. — François Valdi: *L'homme contre la forêt, le Gabon*. — René Hachette et Jo. Ginestou: *Au seuil de l'Orient, la Côte des Somalis, l'Inde Française*. — Jean Ravennes: *Aux portes du Sud, le Maroc*. — Marius et Ary Leblond: *L'Ile enchantée, la Réunion*, Librairie de la Revue française. — Jean Despois: *La Tunisie*, Larousse. — Pierre Dumas: *L'Algérie*, B. Arthaud. — Pierre Dumas: *Le Maroc*, B. Arthaud. — Marie-Thérèse Gadala: *La Féerie Marocaine*, B. Arthaud. — M. Besson: *Vieux Papiers du Temps des Isles*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — A. Querillac: *Les bonnes Recettes de Chloé Mondésir*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Princesse Bibesco : *Croisade pour l'Anémone*, Plon. — Jean Vignaud : *Le Huitième Péché*, Albin Michel. — Lucie Paul-Margueritte: *La Lanterne Chinoise*, Editions Baudinière. — **1er Avril** : Paul Lesourd: *L'Œuvre Civilisatrice et Scientifique des Missionnaires catholiques dans les Colonies Françaises*, Desclée de Brouwer et Cie. — Marie-Thérèse Gadala: *La Féerie Marocaine*, B. Arthaud. — René Vanlande: *Attention en Tunisie*, J. Peyronnet et Cie. — Sonia E. Howe: *Les Héros du Sahara*, Armand Colin. — Marius et Ary Leblond: *L'Ile enchantée, la Réunion*, Librairie de la Revu

Française. — Gaston Pichot: *La Brousse et ses dieux*, Editions de la « Revue Mondiale ». — Jacques Méry: *Cavernes*, Librairie Gallimard. — Gilbert d'Alem: *L'une des Sept*, Albin Michel. — André Michel: *L'Or Noir*, Eugène Figuière. — Albert de Pouvourville: *Francis Garnier*, Plon. — *Le Souvenir Indochinois*, Société Franco-Indochinoise de Publicité et d'Edition. — N. Sakamoto : *Ce que l'on apprend aux enfants en Chine.* — Y. Matsuoka: *La Mandchourie.* — J.-C. Balet: *Que veut le Japon, que veut la Chine?* Editions du « Temps Présent ». — E. Fischle: *Seize mois de captivité chez les brigands chinois*, Secrétariat romand de la Mission de Bâle. — Jean Mars: *Tertimata*, Guillaume et Huot. — André Prévôt: *Cieux Nouveaux ou Quatre hommes dans la Lune*, Eugène Figuière. — Georges Zananiri Pacha: *Riouayât*, Albert Messein. — **1er Juillet** : Arthur Girault: *Principes de Colonisation et de Législation coloniale*, Librairie du Recueil Sirey. — Edmond Norès: *L'œuvre de la France en Algérie, la Justice*, Félix Alcan. — Les auteurs de la Collection du Centenaire de l'Algérie: *Histoire et Historiens de l'Algérie*, Félix Alcan. — René Hoffherr: *L'Economie marocaine*, Recueil Sirey. — J. Ladreit de Lacharrière: *Au Maroc en suivant Foucauld*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Jérôme et Jean Tharaud: *La Nuit de Fès*, Flammarion. — Henry de Monfreid: *Les Secrets de la Mer Rouge*, Grasset. — Henriette Célarié: *Nos Frères Noirs*, Hachette. — F. Fabiano: *Les Iles où l'on meurt d'amour*, Les Editions de France. — Vice-Amiral de Marolles: *La dernière campagne du Commandant Rivière*, Plon. — Henri Borel: *Wu Wei*, Editions du Monde nouveau.

QUESTIONS ECONOMIQUES

15 Février : Les augures de Bâle.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Mars : Constitution de partie civile. — Droit absolu des plaignants. — Ordonnances de non-lieu. — Dénonciation calomnieuse. — Plainte téméraire. — Action en dommages-intérêts. — Courses cyclistes. — Décisions du juge à l'arrivée. — Sociétés sportives. — Responsabilité civile. — Surveillance des Tribunaux. — L'Affaire Philippe Daudet. — **1er Mai** : La nouvelle loi sur le Jury. — **15 Novembre** : Œuvres musicales. — Partition. — Livret. — Droit d'édition. — Droit de représentation. — Reproduction phonographique. — Emission par T. S. F. — Publicité. — De la psychologie de l'Assassin. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Septembre : *Quel serait le caractère d'une nouvelle guerre?* Enquête de l'Union interparlementaire, Delagrave. — Général Gascouin: *Le triomphe de l'idée* (1914), Berger-Levrault. — Guglielmo Ferrero: *La fin des aventures. Guerre et Paix*, Rieder. — Commandant Thomazi: *Trafalgar*, Payot. — Ch. Daniélou : *L'armée navale*, Figuière. — Général Douhet : *La guerre de l'Air*, journal « Les Ailes ». — Mémento. — **15 Décembre** : *Mémoires du maréchal de Mac-Mahon*, Tome Ier, Plon. — G. Tournès : *La Bataille de Lutzen*, Lavauzelle. — G. Camon : *Quand et comment Napoléon a conçu son système de manœuvre*, Berger-Levrault. — J. Monteilhet : *Les institutions militaires de la France*, 2e édit., mise à jour, Alcan. — Général von Seeckt : *Pensées d'un soldat*, Edit. du Cavalier. — Ch. de Gaulle : *Le Fil de l'Epée*, Berger-Levrault. — A. Roujou : *Philosophie militaire* (d°). — Marthe de Fels : *Vauban*, N. R. F. — Ch. Droulers : *Le Marquis de Morès*, Plon. — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

15 Juillet : Joseph Turmel: *Histoire des Dogmes*, Rieder. — Laborier-Tradens: *Le bonheur est en nous-mêmes*, Presses Universitaires. — P. Garrigou-Lagrange : *La Providence et la confiance en Dieu*, Desclée de Brouwer et Cie. — Jean Moura et Paul Louvet: *Calvin*, Grasset. — XXX: *L'Eglise catholique en France*, Mercure de France. — **1er Septembre** : Franc-Nohain : *Saint Louis*, Flammarion. — André Piganiol : *L'Empereur*

Constantin, Editions Rieder. — Karl Adam: *Le vrai visage du catholicisme* et *Le Christ notre frère*, Grasset. — Charles Grolleau et Guy Chastel : *La Trappe*, Grasset. — Paul Monceaux : *Saint Jérôme*, Grasset. — Jean Moura et Paul Louvet: *Calvin*, Grasset. — **15 Octobre** : Gambetta et l'Eglise. — Abel Dechêne: *Contre Pie VII et Bonaparte. Le Blanchardisme*, Firmin-Didot et Cie. — **1er Décembre** : Patriotisme et religion. — Pierre Coste : *Le grand saint du siècle : Monsieur Vincent*, Desclée de Brouwer. — Agnès Siegfried : *L'abbé Frémont*, Félix Alcan. — Mémento.

LES REVUES

1er Janvier : *Revue des Deux Mondes :* Chateaubriand chez Armand Carrel. — *La bouteille à la mer:* un poème de M. Hugues Fouras. — *La Revue de Paris:* impressions de M. Anthony Fokker bouclant la boucle pour la première fois sur l'avion de son invention. — *Les Amitiés:* un poème d'une des cent et quelques élèves posthumes de Desbordes-Valmore. — Mémento. — **15 Janvier** : *La Revue Universelle:* que le temps d'après-guerre actuel ressemble à celui du début de la Régence. — *La Grande Revue:* premier poème inspiré par la Radiophonie. — *La Revue de Paris:* le nom de « Petite Secousse » dans le manuscrit de Barrès. — Mémento. — **1er Février** : *La Revue du Monde Noir:* le cannibalisme expliqué. — *Etudes:* les Anglais à l'île Maurice. — *La Revue de Paris:* le vieux François-Joseph se rappelle le duc de Reichstadt; une lettre de Charles Ier de Habsbourg; propos de l'impératrice Zita. — *Le Correspondant:* une lettre de Retté en voie de se convertir, à François Coppée. — Mémento. — **15 Février** : *La courte paille:* poèmes de MM. Roger Vitrac et Georges Pillement. — *L'Archer:* de la traduction en vers d'œuvres poétiques; Properce en vers français. — *La Revue de France:* les Bonaparte en exil. — Naissance: « Le Droit à la Vie ». — Mémento. — **1er Mars** : *La Grande Revue:* fragments de « la Mine », par M. Joseph Jolinon. — *La Proue:* un poème de M. Tristan Klingsor. — *Notre Temps:* quelques « Bulles » de M. Simon Gantillon. — *La Revue Universelle:* Raphaël et la formation du génie, d'après Eugène Delacroix. — Mémento. — **15 Mars** : *L'Esprit français :* M. Frantz Jourdain et Barbey d'Aurevilly. — *Corymbe :* Vie et mort de Diane de Brého, chasseresse. — *Les Cahiers du Sud:* le parti pris d'incohérence d'un poète entre cent. — *La Guiterne:* un poème inédit de Maurice du Plessys. — *Le Génie français:* Villon; hypothèse fantaisiste sur la fin d'un bon bourgeois. — Mémento. — **1er Avril** : *La Revue Anarchiste:* vers d'un réfractaire: Emile Bonnefond. — *La Revue de Paris:* un mariage villageois à Corfou, décrit par M. Jacques Boulenger. — *Revue Universelle:* vers de jeunesse de M. Charles Maurras. — *Le Feu:* d'une prose d'Emmanuel Signoret. — Mémento. — **15 Avril** : Le centenaire de la mort de Gœthe : *Nouvelle Revue Française:* MM. André Suarès et André Gide. — *Le Correspondant:* M. Robert Pitrou. — *L'Alsace Française:* MM. J. Dresch, Robert Redslob, Charles Hauter. — *Marsyas:* un poème composé de 101 sonnets. — Mémento. — **1er Mai** : *La Revue de France:* le général Rossetti en Russie; le goût de la mort chez un général; un mot affreux de Napoléon; Murat distributeur de montres. — *Le Correspondant:* l'organisation du commerce du thé; les goûteurs de thé. — *La Revue des Pays d'Oc:* singulière réponse d'Hélène à Faust. — Naissance: *Papiers*. — Mémento. — **15 Mai** : *Europe:* Gœthe glorifié par M. Romain Rolland; hommage de M. Emmanuel Berl à Gœthe « populaire »; M. Jules Romains pense « en même temps » à Gœthe et à la Russie soviétique; témoignage d'un jeune Allemand, M. Hermann Hesse: pendant la guerre « Gœthe semblait ne plus exister », en Allemagne, « le mot gœthéen était une injure ». — *L'effort clartéiste:* un tableau des partis politiques et des tendances poétiques. — Mémento. — **1er Juin** : *La Revue de Paris:* quelques oraisons citées et commentées par M. Henri Bremond. — *Le Correspondant:* encore des impressions d'Amérique. — *La Nouvelle Revue Critique:* Max Elskamp, expliqué par M. Léon Bocquet. — *Vigile:* Florence, revue en 1931 par M. Maurice Denis. — Mémento. — **15 Juin** : *La Revue des Vivants:* Wagner à Wahnfried, vu par Félix

Weingartner, âgé alors de 19 ans. — *Revue bleue: Hamlet* aurait été écrit pour favoriser la politique d'Elisabeth contre Marie Stuart. — *Les Primaires:* l'adolescence douloureuse de Louis Pergaud. — Mémento. — **1er Juillet** : *La Revue universelle:* Jean Jaurès, d'après les cahiers de Maurice Barrès. — *La Nouvelle Revue Française:* Barrès d'après le journal de M. André Gide; nécessité sociale de l'uranisme; deux mots de Barbey d'Aurevilly. — *La Revue de Paris:* Barrès dangereux en 1900 pour la jeunesse; le suicide de son neveu, Charles Demange. — *Cahiers du Sud:* M. Paul Valéry défini par lui-même. — Mémento. — **15 Juillet** : *Franche-Comté, Monts-Jura et Haute-Alsace:* la dernière lettre de Louis Pergaud annonçant l'attaque d'où il n'est pas revenu. — *Revue bleue:* Schopenhauer et le garde municipal; Léon Cahun, oncle de Marcel Schwob. — *Société des Amis de Léon Deubel:* Deubel à Arbois; vers inédits. — Mémento. — **1er Août** : *La Revue de France:* l'Empereur à Waterloo, témoignage du général de Brack. — *La Revue Universelle:* un parapluie à Waterloo. — *Le Crapouillot:* gastronomie; un dessert de canut; la cuisine et les vivres du Bugey; les vins du Bordelais. — Mémento. — **15 Août** : *Revue des Deux Mondes:* Lettre de Napoléon III pour demander Mlle de Montijo en mariage; lettres de la fiancée à sa sœur, qui montrent la future impératrice émue de pressentiments, clairvoyante quant à l'empereur, et superstitieuse. — *Les Facettes:* un mot juste sur les prix littéraires; poèmes de MM. Jean Pellerin et Léon Vérane. — *U Lariciu:* Sur M. Abel Bonnard, de l'Académie française. — Mémento. — **1er Septembre** : *La Nouvelle Revue Française:* Poèmes de Max Elskamp; dernières années du poète vues par M. Albert Mockel. — *La Revue de l'Ouest:* « Camaret-Brest-Camaret », par M. Saint-Pol-Roux. — *Les Humbles:* Jules Vallès décrié par Engels et M. Trotsky. — *Demain:* on réclame un nouveau Vallès. — Mémento. — **15 Septembre** : *Poésie:* une chanson et un poème de M. C.-F. Ramuz. — *Revue bleue:* sur la crise de la librairie et le goût littéraire. — *Etudes:* services à attendre de la Radiesthésie, en hydrographie et en médecine. — *Le Mois:* éternité des radio-concerts, des images lumineuses et, peut-être, des pensées. — Mémento. — **1er Octobre** : *La Revue Mondiale:* nouvelles lumières sur Elisa Foucault, l'inspiratrice de Mme Renaud et de Mme Arnoux, les deux héroïnes des deux « Education Sentimentale » de Flaubert. — *La Revue hebdomadaire:* témoignages sur Arthur Rimbaud en Abyssinie et sur l'inhumation d'Isabelle Rimbaud à Charleville. — *Le Feu:* vers de Paul Arène. — Mémento. — **15 Octobre** : *La Revue de Paris:* le professeur Tuffier et la chirurgie de guerre; du rôle social de l'intelligence. — *La Proue:* fragments d'un beau poème d'Emile-Antoine Bourdelle. — *Revue Bleue:* ariettes japonaises. — *La Revue hebdomadaire:* un déjeuner à Léningrad. — Mémento. — **1er Novembre** : *Revue des Deux Mondes:* l'état-major français informé, dès avril 1904, que l'Allemagne violerait la neutralité belge, n'y a pas cru dix ans après; mais, dès 1905, il prévoyait la retraite de l'armée française sur la Seine ou sur l'Aube. — *Le Correspondant:* jugements excessifs de Montalembert sur Musset, Chateaubriand et la « Revue des Deux Mondes ». — *L'Idée libre:* l'hérédo-syphilis et le pivotement sexuel, d'après M. Maurice Phusis. — Mémento. — **15 Novembre** : *La Nouvelle Revue Française:* conversation de MM. André Gide et Paul Valéry sur l'état présent de l'Europe; adhésion de M. André Gide au communisme; sa foi dans l'œuvre des Soviets; le rôle social de l'athéisme. — *Esprit:* notes d'un jeune voyageur sur la Russie soviétique; l'avenir appartient aux « primitifs »: les moujiks et les nègres. — *La Muse Française:* un poème inédit de Maurice de Guérin. — *Le Divan:* trois poèmes de M. André Payer. — Mémento. — **1er Décembre** : *La Revue Universelle* : Souvenirs de M. Henry Bordeaux sur le G. Q. G., sur Joffre et sur Nivelle. — *Les Amitiés* : Œdipe et Léon Bloy. — *L'Esprit français* : le patriotisme selon M. Bernard Shaw. — Mémento.— **15 Décembre:** *Europe* : hommage à Jacques Robertfrance; émouvante confession de M. Panaït Istrati. — *La Grande Revue* : fragment d'un poème de M. André Chardine. — *Le Crapouillot* : prestige des artistes de cinémas; le courrier qu'ils reçoivent; exemples du langage Paramount. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Léon Daudet : *Les Bacchantes*, E. Flammarion. — Léon Cladel : *I.N.R.I.* Librairie Valois. — Senac de Meilhan : *Consolation philosophique sur la perte de sa bibliothèque*, Librairie Dorbon aîné. — Pierre Descaves et Etienne Gril : *Hans le fossoyeur*, Les Editions de France. — Georges David : *La carne*, Librairie Rieder. — **15 Janvier :** Antonine Coullet-Teissier : *Chambre à louer*, Grasset. — Paul Vialar : *Fantôme*, Emile-Paul. — Jean Fayard : *Mal d'amour*, A. Fayard. — Pierre Lièvre : *L'extravagante punie*, Librairie Gallimard. — Pierre Véry : *Métamorphoses*, Librairie Gallimard. — Frédéric Lefèvre : *Le Sol*, Flammarion. — Georges Duhamel : *Les jumeaux de Vallangoujard*, Paul Hartmann. — **1er Février :** Louis et René Gerriet : *Delphin l'enchanteur*, Denoël et Steele. — Chafflol-Debillemont : *Tourmente*, Editions des Portiques. — Jean des Vallières : *Kavalier Scharnhorst*, Albin Michel. — Jean Giono : *Le grand troupeau*, Librairie Gallimard. — Noëlle Roger : *Le chercheur d'ondes*, Calmann-Lévy. — Joseph Peyré: *Xénia*, Calmann-Lévy. — Mémento. — **15 Février :** Gaston Chérau : *La maison du quai*, J. Ferenczi et fils. — Jeanne Galzy : *Les démons de la solitude*, Editions Rieder. — Albert Marchon : *Les démons de l'aube*, Bernard Grasset. — Henry Poulaille : *Le pain quotidien*, Librairie Valois. — Irène Némirovsky : *Les mouches d'automne*, Bernard Grasset. — Renée de Brimont : *Belle Rose*, Editions des Cahiers Libres. — André Lang : *Mes deux femmes*, Editions de France. — Georges Simenon : *La guinguette à deux sous*, A. Fayard et Cie. — Mémento. — **1er Mars :** Rachilde : *L'Amazone rouge*, Lemerre. — Georges Lecomte : *Les forces d'amour*. — E. Flammarion. — Martin Maurice : *Heureux ceux qui ont faim*, Nouv. Revue franç. — Maurice Betz : *Le Rossignol du Japon*, Emile Paul. — Lucie Saint-Elme : *Le baron Cirage*, Editions Trémois. — Edouard Peisson : *Une femme*, Librairie Valois; *L'Etoile Noire*, Grasset. — Pierre Loiselet : *La belle Amélie*, Editions du Tambourin. — Mémento. — **15 Mars :** Louis Dumur : *Les fourriers de Lénine*, Albin Michel. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'autre enfant*, J. Ferenczi et fils. — Louis Lefebvre : *Silence*, E. Flammarion. — Thierry Sandre : *Monsieur Jules*, Albin Michel. — André Armandy : *Le château de la fée Morgane*, Lemerre. — Mémento. — **1er Avril :** André Maurois : *Le cercle de famille*, Grasset. — Louis Léon-Martin : *Barrières*, Grasset. — Colette : *Ces plaisirs*, J. Ferenczi et fils. — Jean Villier : *La rose de feu*, J. Ferenczi et fils. — **15 Avril :** Pierre Chardon : *La faillite sentimentale*, Editions Prométhée; *L'Expérience inutile*, Nouvelle Librairie française. — Lucien Marsaux : *L'enfance perdue et retrouvée*, Librairie Plon. — Henri Deberly : *L'agonisant*, Librairie Gallimard. — Pierre Dominique : *Les poux du lion*, Editions des Portiques. — Roux-Servine : *L'heure de l'amour*, Editions des Portiques. — Marcel Pagnol : *Pirouettes*, E. Fasquelle. — J.-H. Rosny aîné : *Les femmes de Setné*, E. Flammarion; *Ambor le loup*, Stock. — Mémento. — **1er Mai :** Edouard Estaunié : *Madame Clapain*, Librairie Académique Perrin. — François Mauriac : *Le Nœud de Vipères*, Bernard Grasset. — Marcel Arland : *Antarès*, Librairie Gallimard. — René Trintzius : *Le Septième Jour*, Librairie Gallimard. — Tristan Remy : *Sainte-Marie-des-Flots*, Librairie Valois. — Pierre Guédy et Moïse Twersky : *Israël à New-York*, Les Œuvres Représentatives. — Henri Schmitt : *Une vocation*, Les Œuvres Représentatives. — **15 Mai :** Roland Dorgelès : *Le Château des brouillards*, Albin Michel. — Gaston Chérau : *L'enfant du pays*, J. Férenczi et fils. — Abel Hermant : *Le linceul de pourpre*, Flammarion. — Marc Bernard : *Au secours!* Librairie Gallimard. — Paul Morand : *Flèche d'Orient*, Librairie Gallimard. — Emile Moselly : *La honte*, Editions Bourrelier-Chimènes. — Mémento. — **1er Juin :** Jacques de Lacretelle : *Les Hauts-Ponts*, *I. Sabine*, Librairie Gallimard. — Jules Romains : *Les Hommes de bonne volonté*, I. *Le 6 octobre;* II. *Le crime de Quinette*, Flammarion. — Pierre Hamp : *La laine*, Flammarion. — **15 Juin :** Charles-Henry Hirsch : *Les Rouchard*, Editions des Portiques. — Louis Guilloux : *Hyménée*, Bernard Grasset. — Francis Carco : *Tra-*

duit de l'argot, Editions de France. — Julien Green : *Epaves*, Librairie Plon. — A. t'Serstevens : *L'amour autour de la maison*, Albin Michel. — Mémento. — **1er Juillet** : Marcel Prévost : *Marie-des-Angoisses*, Editions de France. — Gil Robin : *Grandeur et servitude médicales*, Flammarion. — André Chamson : *Héritages*, Grasset.— André Rivollet : *La femme satisfaite*, Calmann-Lévy. — Jean Proal : *Tempête de Printemps*, Denoël et Steele. — Pierre de Nolhac : *Contes philosophiques*, Grasset. — Emile Henriot : *La marchande de couronnes*, Plon. — Albert Pauphilet : *Contes du jongleur*, L'Edition d'art H. Piazza. — **15 Juillet** : Francis Jammes : *L'antigyde*, Mercure de France. — Henri Béraud : *Les Lurons de Sabolas*, Editions de France. — Binet-Valmer : *La luxure*, Flammarion. — Max Jarriand : *Laurette et Jacques*, Alexis Redier. — Céline Lhote : *La petite Bismuth*, Albin Michel. — Maïna Jablonska : *Comme l'herbe des champs*, Editions du Tambourin. — Marguerite Audoux : *La Fiancée*, Flammarion. — Ekaterina Darskaïa : *L'éveil*, Editions Rieder. — **1er Août** : Albéric Cahuet : *Sainte-Hélène, petite île*, Fasquelle. — Marie Le Franc : *Dans l'île*, Fasquelle. — Henri Pollès : *Sophie de Tréguier*, Gallimard. — Louis de Robert : *Le journal d'un mari*, Flammarion. — Henri Petit : *Derniers combats de Don Quichotte*, Rieder. — Pierre Frondaie : *Iris perdue et retrouvée*, Emile-Paul. — Georges Simenon : *Chez les Flamands; Le fou de Bergerac; Le port des brumes*, Fayard. — **15 Août** : Louis Dumur : *Les loups rouges*, Albin Michel. — Pierre Bost : *Porte-Malheur*, Gallimard. — Isabelle Sandy : *La Vierge au collier*, Fasquelle. — Marcel Aymé : *Le puits aux images*, Gallimard. — Noël Félici : *L'étrange amour de Gilberte Renaud*, Calmann-Lévy. — Bernard Nabonne : *A l'abandon*, Editions Rieder. — José Germain : *L'heure du crime*, J. Tallandier. — Roger Novare : *La quête humaine*, Redier. — **1er Septembre** : Denise Van Moppès : *Mercredi*, Bernard Grasset. — Michel Davet : *Une lampe sur la marche*, Plon. — Marie-Anne Commène : *Le bonheur*, Gallimard. — Mathilde Alanic : *Etoiles dans la nuit*, Flammarion. — Aurel : *L'Amour par lettres*, A. Messein. — Suzanne Normand : *Les nuits secrètes de l'ambassade*, A. Lemerre. — Karen Bramson : *Un seul homme*, Flammarion. — Germaine Beaumont : *Le fruit de la solitude*, Lemerre. — **15 Septembre** : Claude Aveline : *La double mort de Frédéric Belot*, Bernard Grasset; *Trois histoires de la nuit*, Emile-Paul. — Eugène Dabit : *Villa Oasis ou les faux bourgeois*, Librairie Gallimard. — Pierre Grasset : *Amours de mon temps*, Alexis Redier. — Louis Artus : *Paris sur la terre*, Bernard Grasset. — Jean Viollis : *Mais elle dort...*, Editions de la Madeleine. — Max Fisher : *Présence du Passé*, Flammarion. — Jean Deincourt : *Le Sosie de l'aigle*, Editions du Chat-Huant. — Charles Guibier : *Où rêve un homme s'éveille un Dieu*, Les Œuvres Représentatives. — **1er Octobre** : Edmond Jaloux : *La balance faussée*, Librairie Plon. — J.-H. Rosny aîné : *Sabine et son père*, Flammarion. — Gaston Chérau : *Celui du Bois Jacqueline*, J. Férenczi et fils. — André Savignon : « *Au petit bateau* », La Renaissance du Livre. — Théodore Jungers : *Petit Nicolas*, Les Œuvres Représentatives. — L.-Ch. Royer : *Le Sérail*, Editions de France. — Franz Hellens : *Les filles du désir*, Librairie Gallimard. — Jean Tousseul : *Le Retour*, F. Rieder. — Georges Simenon : *Les passagers du « Polarlys », « Liberty bar »*, A. Fayard. — **15 Octobre** : Charles Briand : *Aliaga*, Flammarion. — René Jouglet : *Frieda ou le voyage allemand*, Grasset. — Joseph Jolinon : *Dame de Lyon*, Editions Rieder. — Jean Maxence : *La guerre à sept ans*, A. Redier. — Jean des Vallières : *Spartakus-Parade*, Albin Michel. — Franz Toussaint : *Zorka*, Albin Michel. — Victor Goedorp : *Seul sous la terre*, Editions des Portiques. — Madeleine Desroseaux : *Du soleil sur la lande*, Tallandier. — Raoul Audibert : *Trois contes d'Alpinisme*, A. Redier. — **1er Novembre** : André Billy : *La femme maquillée*, E. Flammarion. — André Salmon : *Caporal Valentine*, Emile-Paul. — Charles Silvestre : *Monsieur Terral*, Librairie Plon. — Jean Gaulmier : *Terroir*, Editions Rieder. — Albert Crémieux : *Forçats*, Nouvelle Société d'Edition. — Marc Le Guillerme : *Brisants et lames de fond*, Fasquelle. — Mémento. — **15 Novembre** : Georges Duhamel : *Tel qu'en lui-même...*, Mercure de France. — Joseph Kessel : *Les*

Nuits de Montmartre, Editions de France. — Pierre Mac Orlan : *Quartier réservé,* Nouvelle Revue française. — Paul Achard : *Ces dames du Central,* Editions de France. — Hélène Colomb : *Poison de famille,* Alexis Redier. — Mémento. — **1er Décembre :** J. et J. Tharaud : *Les bien-aimées,* Plon. — André Thérive : *Anna, Bernard* Grasset. — Jean Mistler : *La Maison du Docteur Clofton,* Emile-Paul. — Colette : *Prisons et Paradis,* J. Férenczi. — Roger Chauviré : *Mademoiselle de Bois-Dauphin,* Flammarion. — Mémento. — **15 Décembre :** Robert Bourget-Pailleron : *Le pouvoir absolu,* Nouvelle Revue française. — René-Louis Doyon : *Géronte aux assises,* « La Connaissance ». — Guy Mazeline : *Les Loups,* Nouvelle Revue française. — Louis-Ferdinand Céline : *Voyage au bout de la nuit,* Denoël et Steele. — Alain Serdac : *Détresse du Samoa,* Editions des Portiques. — Louis Lefebvre : *La touche de feu,* A. Redier. — Jeanne Sandelion : *Un seul homme,* Editions du Tambourin. — Anne-Armandy : *Une nuit sous un pont,* Editions du Tambourin.

SCIENCE FINANCIERE

1er Mars : Albert Aftalion : *L'Or et sa distribution mondiale,* Dalloz. — Victor de Marcé : *Le Contrôle des finances en France et à l'étranger,* Alcan. — J. de Saint-Germès : *La Société des Nations et les emprunts internationaux,* Berger-Levrault.

SCIENCE SOCIALE

1er Février : André Siegfried et autres : *Iniation à la vie aux Etats-Unis,* Bibliothèque américaine du Comité France-Amérique, Librairie Delagrave. — Firmin Roz : *L'Evolution des idées et des mœurs américaines,* E. Flammarion. — Marcel Braunschvig : *La Vie américaine et ses leçons,* Armand Colin. — Robert Aron et Armand Dandieu : *Le cancer américain,* Rieder. — Vogel : *Enquête au pays des Soviets,* Journal *Vu* du 18 novembre 1931. — Floris Delattre : *Deux essais sur la Psychologie sociale de l'Angleterre,* Librairie universitaire Gamber. — Mémento. — **15 Février :** Ludovic Naudeau : *La France se regarde : Le Problème de la Natalité,* Hachette. — Docteur Sicard de Plauzoles : *Pour le salut de la race. Education sexuelle. Génération consciente,* Editions médicales, 7, rue de Valois. — Mémento. — **15 Mars :** Raoul Toscan : *La Terre va-t-elle mourir?* Editions de la Revue du Centre, Nevers, 12, rue de la Haie; Paris, 175, boulevard Malesherbes. — **1er Mai :** Marquès-Rivière : *La Trahison spirituelle de la franc-maçonnerie,* Editions des Portiques. — Léon de Poncins : *Refusé par la presse,* Ed. Al. Redier. — Ligue civique : *Trois vœux constitutionnels,* Journal des Débats, 25 février 1932. — Mémento. — **1er Juin :** Georges Mauco : *Les Etrangers en France. Leur rôle dans l'activité économique,* Armand Colin. — Mémento. — **15 Juin :** Henri Dubreuil : *Nouveaux Standards, les sources de la productivité et de la joie,* Grasset. — H. R. Knickerbocker : *Les progrès du plan quinquennal,* Valois. — Mémento. — **15 Juillet :** Jacques Valdour : *Les Méthodes de liaison entre la Science sociale expérimentale et les autres sciences naturelles,* Rousseau. — Albert Bayet : *Le Radicalisme,* Libr. Valois. — Mémento. — **15 Août :** Jean Lescure : *Des crises générales et périodiques de surproductions,* 4e édition. Tome Ier : *Le phénomène;* tome II : *Causes et remèdes;* Editions Domat-Montchrestien, Loviton, 160, rue Saint-Jacques. — E. H. Massa : *Pourquoi la crise? théorie rationnelle des crises économiques;* Marcel Rivière. — B. Haladjian : *De la crise à la prospérité, consultation relative à la crise économique mondiale; le mal et le remède;* Lib. du Recueil Sirey. — O. Crivelli : *La fin de la crise;* Editions Bossard. — Mémento. — **15 Septembre :** Docteur Merklen : *Psychologie politique,* Editions Argo. — Louis Forest : *La Ligue Ordre et Bon Sens,* Animateur des temps nouveaux, 37, rue de Liége. — Docteur Pineau : *La Ligue Socialisme libéral,* Bonne Entente, 20, rue Rambaud, La Rochelle. — Adriano Tilgher : *Le Travail dans les mœurs et dans les doctrines,* Alcan. — Mémento. — **15 Octobre :** Jacques

Poisson : *Le Romantisme social de Lamennais, essai sur la métaphysique des deux sociétés 1833-1854.* Librairie philosophique Vrin. — Ligue française : *Manifeste sur les Conditions du redressement financier,* Le Temps présent, 237, boulevard Saint-Germain, Paris. — Mémento. — **15 Novembre** : Pierre Bouscharain : *L'esprit international dans l'individu, l'Etat et l'Eglise,* Editions Je Sers, Issy (Seine). — *Congrès de la natalité* de 1932. *Journal des Débats,* 27 septembre. — *Charles Gide, apôtre de la Coopération,* « Revue des Etudes coopératives », juin 1932. — Mémento. — **15 Décembre** : Georges Viance : *Force et misère du socialisme,* Flammarion. — André Gide : *Pages de journal,* Nouvelle Revue française. — Mémento.

SCIENCES MEDICALES

15 Février : Docteur F. Cathelin : *Autour de la Chirurgie,* Baillière et fils. — Docteur Louis Ducuing : *Les Surdités,* Maloine. — Docteur Léopold Lévi : *Nervosisme et Glandes endocrines,* Editions de l'*Esprit Médical,* 45, rue de Turenne, Paris. — Docteur Raymond Dieulafé : *Texture et Vascularisation artérielle des troncs nerveux,* Baillière et fils. — Professeur E. Mériel : *Les Progrès récents en rachi-anesthésie,* rapport au IXe Congrès de la Société Internationale de Chirurgie, Madrid, 15-18 mars 1932. — Docteur André Viela : *L'Anatomie chirurgicale de l'Amygdale palatine et de sa loge,* in *Annales d'Oto-Laryngologie,* novembre 1931. — *La Neuro-Chirurgie.* — **15 Mai** : C. G. Jung : *Métamorphoses et symboles de la Libido,* traduit de l'allemand par L. de Vos. — Introduction de Yves Le Lay, 30 fr., éditions Montaigne. — Marc Rubinstein : *Traité pratique de Sérologie et de Séro-diagnostic,* Maloine, éd. — Charles Rey : *Comptez 444... ou la Médecine vraisemblable,* 12 fr., Les Œuvres représentatives, 41, rue de Vaugirard. — Docteur Maurice Igert : *Le problème des guérisseurs,* 15 fr., Vigot frères, éd. — Docteurs Pierre Boulomie et Maurice Boigey : *Le Livre des Plus de Soixante ans,* 15 fr., Albin Michel, éditeur. — **15 Août** : Docteur René Semelaigne : *Les pionniers de la psychiatrie française avant et après Pinel;* Baillière et Fils, édit. — Docteur Dartigues : *Faisceau scriptural,* 1) *Para-chirurgie;* 2) *Guerre-Paix;* Gaston Doin et Cie, édit. — R. Targowla et J. Dublineau : *L'intuition délirante;* Norbert Maloine, édit. — Leçon inaugurale du professeur Pierre Mauriac. — Leçon inaugurale du professeur Vires. — Docteur Cabanès : *Médecins amateurs,* 20 fr.; Albin Michel, édit. — Gil Robin : *Grandeur et servitude médicales,* 12 fr.; Flammarion, édit. — **15 Décembre** : J. Ducuing : *Précis de Cancérologie,* Masson, éd. — Maurice Privat : *Nouvelles Manières de guérir,* les Documents Secrets. — Docteur A. Hemmerdinger : *La fin du martyre de l'obèse,* éd. J. Oliven, 7 fr. 50. — Docteur Victor Pauchet : *L'Automne de la Vie,* éd. J. Oliven, 20 fr. — Docteur Duguet : *Le Pèlerinage de La Mecque,* éditions Rieder, 30 fr. — Docteur Gaston Daniel : *Vaccin de Friedmann,* Eug. Figuière, éd., 25 fr. — Docteur René Charry : *Dix consultations d'orthopédie,* éd. Maloine. — André Binet : *La Vie sexuelle de la femme,* L'Expansion Scientifique Française, 30 fr.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

15 Janvier : *Magia sexualis,* de P. B. Randolph, traduction française de Mme Maria de Naglowska (Robert Télin, éditeur). — **15 Avril** : Th. Darel : *L'expérience mystique et le règne de l'esprit* (Editions de la Revue Mondiale). — Olivier Leroy : *La Lévitation,* contribution historique et critique à l'étude du merveilleux (Les Editions du Cerf, à Juvisy). — **15 Juillet** : Soulié de Morant : *Les Sciences occultes en Chine : La main,* Editions Nilsson, Paris. — **1er Octobre** : Stefan Zweig : *La fantastique aventure de Mary Baker Eddy* (Stock). — Carlo Suarès : *Krishnamurti* (Les Editions Adyar). — **1er Décembre** : Frédéric Dufourg : *Les forces de l'univers,* Toulouse, Imprimerie Régionale, 2 vol. — A.-E. Powell : *Le système solaire,* Paris, Editions Adyar. — Une lettre de Mme Elizabeth Crouse.

THEATRE

1er **Janvier** : *Barbe-Blonde*, comédie en trois actes de MM. Bouvelet et Bradby; *Les Sœurs Guédonnec*, pièce en deux actes de M. Jean-Jacques Bernard, au studio des Champs-Elysées. — **15 Janvier** : *Village*, pièce en trois actes de M. André de Richaud, à l'Atelier. — *Le Malade Imaginaire*, Comédie-Ballet en trois actes de Molière, au théâtre Montparnasse. — 1er **Février** : *Le Roi Masqué*, pièce en un prologue et trois actes de M. Jules Romains au Théâtre Pigalle. — **15 Février** : *Grand Hôtel*, pièce en deux actes et quatorze tableaux de Vicki Baum, aux Folies-Wagram. — 1er **Mars** : *Les Evènements de Béotie*, comédie en trois aetes de MM. Georges Berr et Louis Verneuil, à l'Athénée. — *Le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes en prose de Beaumarchais, à la Comédie-Française (Bi-centenaire de la naissance de Beaumarchais). — **15 Mars** : *La Symphonie inachevée*, un acte de M. G.-L. Garnier; *Le Voyage et l'Amour*, deux actes de M. Paul Morand; *Charité*, deux actes de M. Edmond Sée, à la Comédie-Française. — *Bifur*, spectacle en trois parties, de M. Simon Gantillon, au théâtre Montparnasse. — *Domino*, comédie en trois actes de M. Marcel Achard, à la Comédie des Champs-Elysées. — 1er **Avril** : *Œdipe*, drame en 3 actes de M. André Gide, au Théâtre de l'Avenue. — *Le Roi Lear*, de William Shakespeare, adaptation en 13 tableaux de M. Charles Méré, à l'Odéon. — **15 Avril** : *La Parisienne*, comédie en trois actes d'Henri Becque, à la Comédie-Française. — 1er **Mai** : *Belle-de-Nuit*, trois actes de M. Pierre Wolff au Théâtre de l'Athénée. — *Le Foulard jaune*, un acte de Léon Lemonnier à la Salle des Fêtes Susset. — **15 Mai** : *Chambre d'Hôtel*, 11 tableaux de Pierre Rocher, au Théâtre Montparnasse. — *Baisers perdus*, comédie en 3 actes, en prose, d'André Birabeau, à la Comédie-Française. — 1er **Juin** : *Jean de la Lune*, comédie en 3 actes de M. Marcel Achard au Théâtre du Gymnase. — *La Tragique Histoire d'Hamlet, Prince de Danemark*, drame en 17 tableaux de William Shakespeare, traduction d'Eugène Morand et Marcel Schwob, à la Comédie-Française. — **15 Juin** : *La Tragique Histoire d'Hamlet, Prince de Danemark*, drame en 17 tableaux de William Shakespeare, traduction d'Eugène Morand et Marcel Schwob, à la Comédie-Française. — 1er **Juillet** : *Psyché*, de Corneille : fragments. — *Rodogune*, tragédie en 5 actes, de Corneille. — *La Navette*, comédie en 1 acte d'Henry Becque. — *La Jalousie*, comédie en 3 actes en prose de M. Sacha Guitry. — A la Comédie-Française. — **15 Juillet** : *La Tour de Nesle*, 9 tableaux de Gaillardet et A. Dumas, à l'Odéon. — *Le Retour éternel*, drame en 4 actes par M. Edouard Dujardin, au Théâtre de l'Atelier. — *L'Ecole des Bourgeois*, comédie en 3 actes en prose, de d'Allainval, à la Comédie-Française. — 1er **Août** : *La Maison d'en face*, pièce en 3 actes de M. Paul Nivoix, au théâtre du Palais-Royal. — 1er **Septembre** : *On ne badine pas avec l'Amour*, comédie en trois actes (quinze tableaux), en prose, d'Alfred de Musset. — *Le Pain de Ménage*, comédie en un acte, en prose, de Jules Renard, à la Comédie-Française. — **15 Septembre** : *Le Pain de Ménage*, comédie en un acte en prose, de Jules Renard. A la Comédie-Française. — 1er **Octobre** : *Topaze*, comédie en quatre actes de M. Marcel Pagnol, au Théâtre de l'Ambigu. — *Mademoiselle de la Seiglière*, comédie en quatre actes de Jules Sandeau, à la Comédie-Française. — 1er **Novembre** : *La Ronde*. Pièce en 10 tableaux d'Arthur Schnitzler, au théâtre de l'Avenue. — **15 Novembre** : *La Fleur des Pois*, comédie en 4 actes de M. Edouard Bourdet, au Théâtre de la Michodière. — *L'âge du Fer*, pièce en 3 parties en prose, de M. Denys Amiel, à la Comédie-Française. — 1er **Décembre** : *Valentin le Désossé*, comédie en quatre actes et cinq tableaux, de M. Claude-André Puget, au Théâtre Michel. — **15 Décembre** : *Le Train Blindé n° 14-69*, pièce en 3 actes et 5 tableaux, par Vsevolod Ivanov, au Théâtre d'Action International. — *Caféf-Tabac*, un acte de Denys Amiel. — *Comme tu me veux*, 3 actes de Luigi Pirandello, au Théâtre Montparnasse. — *Dimanche*, un acte de M. Claude Roger-Marx au Studio des Champs-Elysées.

VOYAGES

1er Février : Andrée Viollis : *Alsace et Lorraine*, Victor Attinger, Paris. — Myriam Harry : *La Tunisie enchantée*, Ernest Flammarion. — **1er Mars** : Paul Guiton : *La Suisse (la Suisse romande)*; éditions B. Arthaud, Grenoble. — Gabriel Faure : *Suite Italienne*, Fasquelle. — **1er Avril** : Henri Aubert : *Indiscrétions et Curiosités sur l'Italie*, Albert Messein. — Henri d'Alméras : *A pied, à cheval, en carrosse*. Albin Michel. — **15 Juin** : Marie-Thérèse Gadala : *La Féerie Marocaine*, Arthaud, Grenoble. — Paul Guiton : *La Suisse*, idem. — Mémento. — **1er Juillet** : Docteur Henri Aurenche : *La Mort de Stamboul*, J. Peyronnet. — Pierre Goemaere : *Soleils de Minuit*, Desclée de Brouwer et Cie, Paris-Bruges. — **1er Août** : Charles Epry : *La Vie mystérieuse des Océans*, La Renaissance du Livre. — Pascale Saisset : *Heures juives au Maroc*, Rieder. — **1er Septembre** : Pierre Lafue : *Kurt et Grete, Allemagne 1929;* Edition Prométhée. — Lydia Bach : *Orient Soviétique;* Librairie Valois. — **1er Novembre** : Pol Stiévenard : *Le Nil*. Les Arts graphiques Modernes. Bruxelles. — Jacques Boulenger : *Corfou*. Gallimard.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.



ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ÉDOUARD GANCHE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FRÉDÉRIC-CHOPIN

FRÉDÉRIC CHOPIN

Sa Vie et ses Œuvres (1810-1849)

George Sand, la Comtesse d'Agoult, Jane W. Stirling, Fra[illegible] Liszt, Balzac, Delacroix. Préface de M. C. SAINT-SAENS, de l'In[illegible]tut. Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu **15**

DANS LE SOUVENIR DE FRÉDÉRIC CHOPIN

Le Génie de Frédéric Chopin et la Pologne. Les œuvres héroïq[illegible] et nationales. Le square d'Orléans. La dernière élève de Chop[illegible] Le 26e prélude. Jane Stirling et sa correspondance. Frédéric Cho[illegible] à Nohant. Comment Chopin est aimé. Au tombeau de Chopin. L[illegible] vention harmonique de Chopin et sa technique du piano. Les man[illegible] crits et les œuvres posthumes. Illustrations et documents inéd[illegible] Vol. in-8 écu. **15**

VILLE DE PARIS

Émission de deux emprunts

La Ville de Paris va procéder à l'émission presque simultanée de deux emprunts Nous en donnons ci-après les modalités. Tous deux attrayants, offrant tous deu les garanties indiscutées de sécurité qui se sont toujours attachées aux emprun de la Ville de Paris, ils ne peuvent que trouver, auprès des épargnants petits grands, le grand succès qu'ont toujours rencontré toutes les opérations financière de la Ville de Paris.

Emprunt des Fortifications. — Émission d'une première tranche comportan 216.000 obligations de 1.000 francs, productives d'un intérêt annuel de 40 francs payable par moitié le 15 mai et le 15 novembre. Nettes d'impôts à l'exception d la taxe de transmission obligatoirement laissée à la charge du porteur par appli cation de la loi du 30 juin 1923.

Les obligations ne peuvent être remboursées par anticipation avant 1956, époqu à laquelle commencera l'amortissement qui devra être complètement achevé e 1975. Prix de souscription : 840 francs payables intégralement à la souscription Ouverture de la souscription publique le 2 décembre 1932.

Emprunt 4 1/2 % à lots 1932. — Emission de 1.250.000 obligations d 1.000 francs, productives d'un intérêt annuel de 45 francs payable par moitié l 15 juin et le 15 décembre de chaque année. Nettes d'impôts à l'exception de la tax de transmission, obligatoirement laissée à la charge du porteur par application d la loi du 30 juin 1923.

3.600.000 francs de lots pendant chacune des 30 premières années, répartis e deux tirages comportant chacun 39 lots nets d'impôts, dont 1 lot de 1 million 1 lot de 250.000, 2 lots de 100.000, 3 lots de 50.000, 8 lots de 10.000 et 24 lots d 5.000.

Amortissement intégral de l'emprunt en 53 ans au maximum.

Prix de souscription : 960 francs payables à raison de 500 francs à la souscription et le solde (460 francs) le 1er avril 1933. Faculté de se libérer en une seule foi à la souscription. Les personnes qui useront de cette faculté recevront une bonifi cation de 1 franc par titre.

Ouverture de la souscription publique le 7 décembre 1932.

Pour l'un et l'autre de ces emprunts, on souscrit sans frais à la Caisse Munici pale, aux guichets des comptables du Trésor, à ceux des banques et établissement de crédit.

BULLETIN FINANCIER

Du point de vue boursier, la seconde quinzaine de novembre doit être considérée mme une période de transition.

A la baisse qui, depuis plusieurs semaines, sévissait malgré de multiples tentati-s de reprise, a succédé une aire de calme. Elle résulte autant d'un resserrement ès sérieux des négociations que de la mauvaise impression laissée par divers événe-ents que tout le monde connaît.

Les entrevues de M. Hitler avec le président Hindenburg n'ont pas autrement ému Bourse. Celle-ci était, depuis longtemps, préparée à une « consultation » du hef nazi. A tout prendre d'ailleurs, l'avènement d'un gouvernement ferme en Alle-agne ne peut inquiéter les milieux financiers, puisque depuis 1931, les « répara-ons allemandes » sont abolies en conformité du moratoire Hoover.

La Bourse s'est davantage affectée de l'attitude absolument inattendue du prési-ent Hoover dans la question du paiement des dettes de guerre le 15 décembre. epuis plusieurs mois déjà, le gouvernement américain a dû reconnaître implicite-ent l'existence d'un lien de fait entre les réparations allemandes et les dettes de uerre des alliés. Le moratoire Hoover est la meilleure preuve qu'on puisse donner e la connexion des deux problèmes. Aussi bien, croyait-on que les demandes de oratoire presentées par la Grande-Bretagne et par la France, aboutiraient à un journement *sine die* du paiement prévu pour le 15 décembre.

Mais le budget des Etats-Unis est déficitaire. Mais le gouvernement américain vit 'emprunts au jour le jour. Mais le commerce américain décline sans répit depuis 'établissement de barrières douanières et d'accords « de préférence » par maints gou-ernements qui peuvent se protéger ainsi contre les effets de la crise.

Aussi bien, le président Hoover a-t-il fait savoir qu'aucun fait ne justifiait les demandes anglaise et française de moratoire. Immédiatement, la livre sterling a fai-bli. Et l'on prévoit que sa chute pourra s'accentuer jusqu'au niveau de 3 dollars (72 francs). Consécutivement, les marchés financiers ont dû adopter une attitude très réservée en attendant que les gouvernements anglais, français, belge, etc... se met-tent d'accord avec les Etats-Unis au sujet de l'échéance du 15 décembre.

Faut-il dire que la perspective d'un paiement à l'Amérique — qui aggravera notre déséquilibre budgétaire et nécessitera de nouveaux impôts — a été considérée comme un élément de dépression sur le marché des rentes françaises?

Tous les fonds étrangers sont profondément délaissés, tant est devenue sérieuse la crise de confiance. Mais, certaines banques d'affaires ont été recherchées par la spé-culation professionnelle. Toutes les valeurs de transports sont abandonnées, ce qui ne saurait surprendre, eu égard à l'aggravation du déficit de nos chemins de fer et à la persistance de la crise. Si les charbonnages n'ont pas autrement varié, en revan-che les valeurs minières ont enregistré des fluctuations assez importantes : la baisse de la livre a stimulé le marché anglais des métaux et ragaillardi maintes valeurs de plomb, d'étain et d'or. Toutefois, les valeurs de cuivre ont fléchi, la Conférence internationale de New-York ayant peu de chances d'aboutir. Une nouvelle baisse du pétrole brut est attendue; aussi, les valeurs intéressées se sont-elles alourdies. Au contraire, les plantations ont bénéficié de demandes motivées par des bruits d'accord entre les producteurs néerlandais ; ceux-ci furent toujours hostiles à une limitation volontaire de la production.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1932.